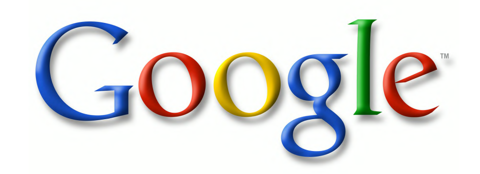


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

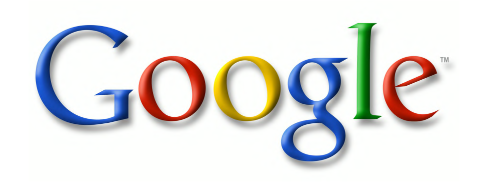
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

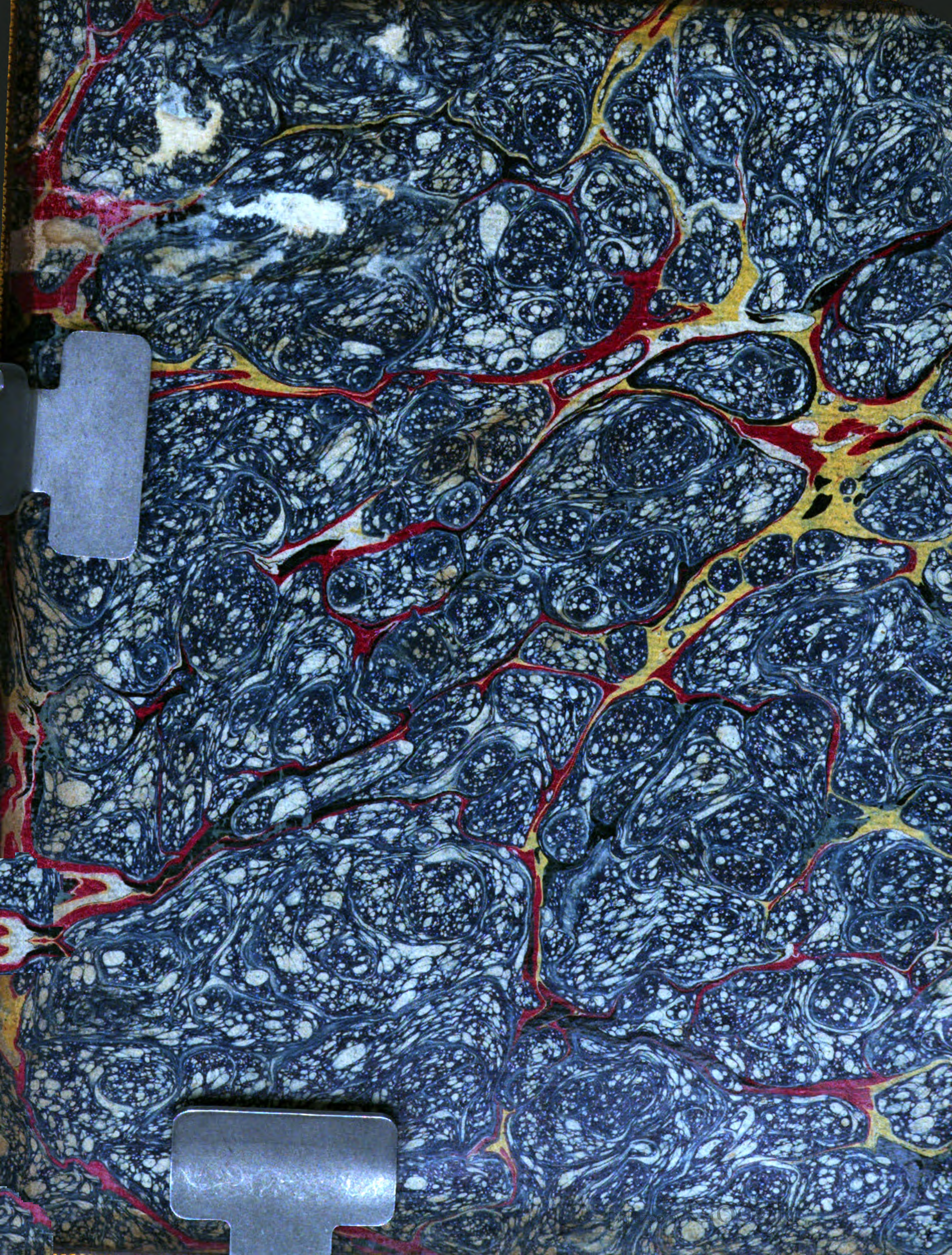
Nous vous demandons également de:

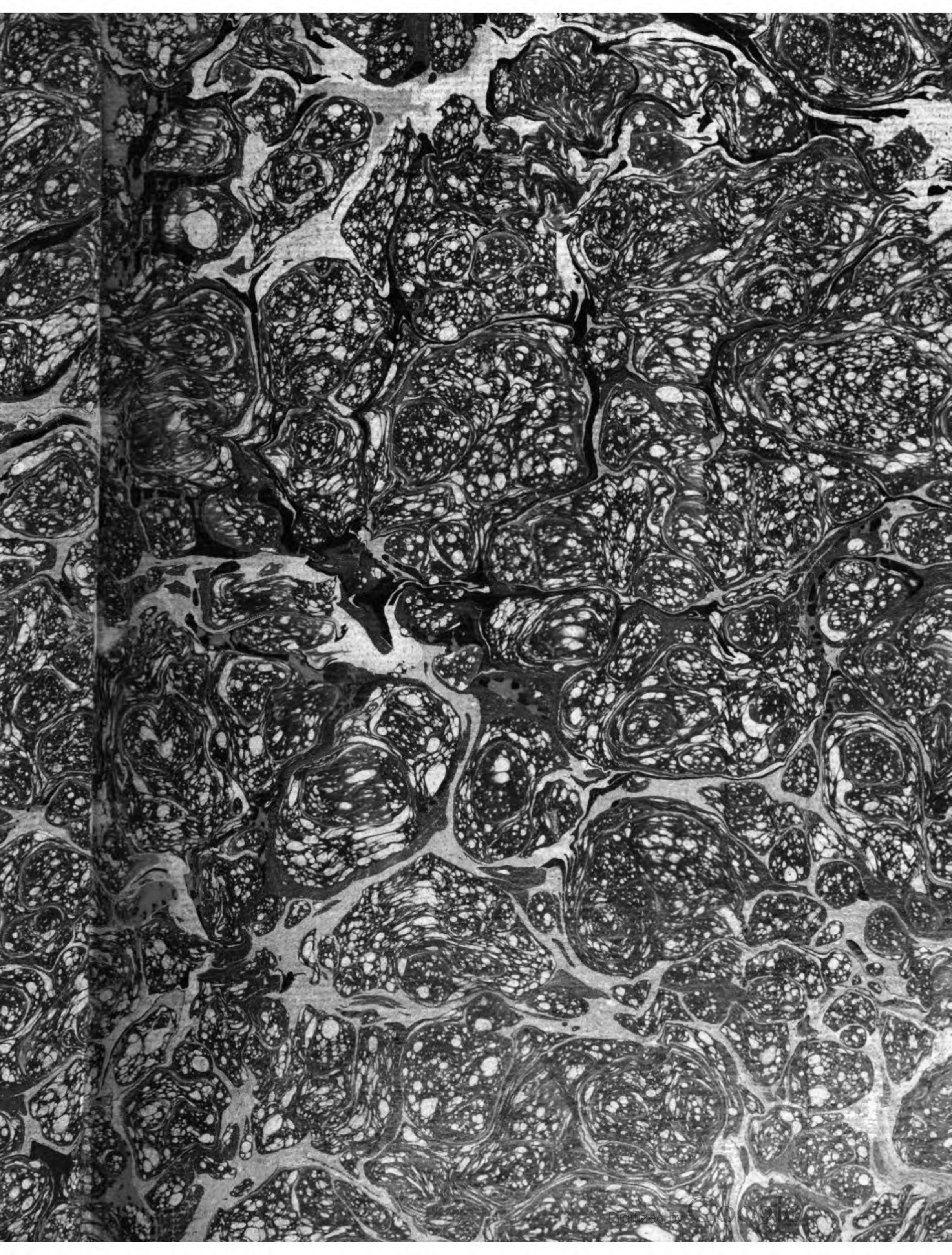
+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`







Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

L'HISTOIRE

DE

VALENTIN ET ORSON,

TRE'S-HARDIS, TRE'S-NOBLES ET TRE'S-VAILLANS Chevaliers, fils de l'Empereur de Grece, & Neveux du très-vaillant, & très-Chrétien Roi de France Pepin.

Contenant diverses matieres, comme vous pouvez voir cy-aprés.





A ROUEN,

Chez JEAN-FRANÇOIS BEHOURT, ruë Ecuyere, à l'Imprimerie du Levant.

Avec Approbation & Permission.

Digitized by Google


Digitized by Google



COMMENCEMENT DE L'HISTOIRE

DES DEUX HARDIS ET VAILLANS CHEVALIERS nommez Valentin & Orson, fils de l'Empereur de Grece & neveux du puissant redouté Pepin, Roi de France.

Comme le très-noble Roi Pepin épousa Berthe, Dame de très-grande renommée & valeur.

CHAPITRE PREMIER.

NOUS trouvons aux anciennes Croniques, que le noble & vaillant Roi Pepin épousa & prit à femme Berthe, de grande renommée, sage & prudente, qui en son tems eut & souffrit par envie grande abondance de tribulations: car elle fut chassée de compagnie du Roi son mari par une fausse vieille envenimée en malice, laquelle vieille, pour la premiere nuitée trouva maniere de donner une sienne fille au lieu de la bonne Reine Berthe, elle conduisit cette trahison à maintenir sa fille avec le Roi, au lieu de Berthe son épouse, lequel Roi eut deux fils d'icelle fille, c'est à sçavoir Hauffroi & Henry, qui au tems de leur regne gréverent fort, & gâterent le païs de France, & furent de fier courage, pleins de malle volonté, ils furent cause de mettre la Reine Berthe en éxil, dont convint maintes douleurs & angoisses souffrir, longuement elle fut en cet éxil, en passant ses jours en larmes, & gémissemens, mais puis après sa douloureuse fortune, Dieu le Créateur, le Protecteur & deffenseur voulut la bonne Dame en son adversité miséricordieusement secourir, & en tant que Dieu Créateur du monde au moyen de plusieurs Barons de France, desirant le bien du Royaume, la Reine Berthe fut accordée au Roi, lequel en grand honneur la reçût, & après peu de tems engendra un fils, qui fut le puissant

Digitized by Google

Charlemagne, lequel après fut déchassé du Royaume par les susdits Hauffroi & Henri ainsi que plus à peine apert en ce livre ; mais je vous veux parler de la maniere ci devant proposé, & du fait & gouvernement du vaillant Valentin, de son frere Orson.

LE Roi Pepin avoit une sœur, nommée Bellissant, Belle & gratieuse, & bien endoctrinée, & l'aimoit le Roi son frere de bonne amour, & advint que pour le bruit & renommée d'icelle, laquelle des grands & petits étoit prisée & aimée pour sa bonté & gracieux parler, maniere & contenance, qui en elle resplandissoit plus qu'en nulle autre Dame; le Roi Alexandre Empereur de Constantinople fut épris de son amour, & pour cette cause vint en France avec grand état accompagné de plusieurs Comtes, qui tous étoient en grande pompe, si ne demeura pas longuement après sa venuë, qu'il fit venir les plus grands Princes & Seigneurs de sa Cour, & leur commanda de se mettre en honorable état & qu'ils allassent vers le Roi Pepin lui demander en mariage sa sœur Bellissant laquelle lui fut accordée par le Roi à grand joye & honneur par toute la Cour, tant d'un côté que d'autre ; la fête menée par de joyeuses nouvelles de l'alliance de l'Empereur Alexandre, & du Roi Peipn qui sa sœur lui donna. Les nôces furent faites en grand triomphe & ne faut pas demander si lors fut largesse de toute chose ; la fête dura longuement, puis l'Empereur & ses gens prirent congé de son beau frere le Roi Pepin pour aller à Costantinople avec sa femme Bellissant le Roi fit abiller ses gens pour accompagner l'Empereur, chacun monta à cheval & y avoit grande quantité de Dames & Demoiselles qui accompagnerent Bellissant & ceux qui demeurerent pleuroient son département : le Roi les envoya plusieurs jours tant qu'ils arriverent à un port où le dit Empereur voulut monter en mer, & prit congé du Roi Pepin, en lui rendant grace plus que je ne vous sçaurois dire la bonne reception qu'il lui avoit faite, & entre autres choses de sa sœur Bellissant, laquelle il lui avoit donnée pour femme, à ces mots le Roi Pepin embrassa Alexandre, en lui disant beau Sire & beau Seigneur au regard de ma puissance je ne vous ai pas reçu en triomphe si excellent comme je d'eusse mais pourtant je reconnois la gratieuseté de vous qui de mon petit pouvoir vous êtes content & à moi ne sont pas les mercis, mais sont à vous, quand tant vous n'avez voulu décorer votre personne honoré, que ma sœur avez prise à femme sachez que d'ici en avant j'ai bonne volonté que nous soyons bons amis. Et quand est de moi, je suis celui qui de ma puissance voudrois le corps & les biens abandonner, pouvoir vous secourir en toute place selon mon pouvoir : puis Pepin vint vers sa sœur Bellissant & lui dit belle sœur resouvenez vous du lieu dont vous êtes issuë, & faite en maniere que moi & vos amis & tout le sang Royal puissions de vous joye & honneur vous allez en païs étranger de votre nation, gouvernez vous par sages Dames, & vous gardez de mauvais conseil. Vous êtes la créature du monde que j'ai plus aimée, si me seroit la mort prochaine si par vous n'avions bonnes nouvelles. Le Roi Pepin donna beaucoup de bons enseignemens à sa sœur Bellissant & s'embrassa en pleurant pour son département, & la Dame qui eut le cœur piteux dolent répondit peu de chose, car de ses yeux & de son cœur soûpiroit si tendrement, que le parler lui étoit choses très fortes. Adonc prirent congé ses Dames & Demoiselles Barons & Chevalliers tant de France que de l'Empereur, la eut maintes larmes & soupirs jettez pour la Dame, puis le Roi Pepin retourna en France, l'Empereur monta sur mer & eut bon vent, tant qu'en peu de tems lui & ses gens arriverent à Constantinople, & là fut reçu à grand honneur, dont le reciter seroit long ; mais ne demeura guere que le grand honneur qui fut fait à Bellissant & la joye que chacun mena fut bien tôt changés en pleurs & lamentations pour

la Dame Bellissant, qui par trahison fut en exil.

Comme l'Empereur fut trahi par l'Archevêque de Constantinople.

Chapitre [illegible].

EN ce tems il y avoit un Archevêque en la Cité de Constantinople ; lequel Empereur aimoit sur tout, & lui faisoit de biens en abondance, tant il avoit confiance en lui qui le fit Gouverneur de son Hôtel ; & de son Confesseur principal & sur tous secrets dont il eut depuis le cœur dolent, car le faux ingrat non reconnoissant les biens & honneurs qui lui avoit faites & que par chacun jour lui faisoit le dit Empereur par amour desordonnée fut épris de la puante luxure pour la beauté de la Reine Bellissant, si ardemment qu'un jour il vit la bonne Reine toute seule en sa salle parée, il vint auprès d'elle s'asseoir, & la commença à regarder en soupirant dont la Dame ne se doutoit point, car il étoit familier de la maison que jamais personne n'eut crû qu'il eut voulu faire ni penser chose contre l'Empereur. Or n'est-il point de pire ennemi que celui est familier en la maison quand à mal se veux appliquer, combien le montre le faux Archevêque, étant assis auprès de la tant aimée Dame ouvrit sa bouche venimeuse & lui dit. Ma chere Dame je suis vôtre petit serviteur Chapelain s'il vous plaît oüir une chose que je veux vous dire, laquelle en douleur j'ai porté & souffert en mon courage longuement. Sçachez que la beauté de votre corps plaisante figure formée & composée outre tout votre humain corps de naturelle opération a ravi & embrasé mon cœur nuit & jour ne peux penser si non à vous seulement & puis est je perte repos ; boire & manger maniere & contenance, quand il me souvient de vos beaux yeux & claire face, si requiers à Dieu qu'il vous doint volonté de me recevoir pour ami & que je vous puisse servir & complaire à votre plaisir, car est ainsi que vous me refusez pour ami je n'ai espoir ni confort plus prochaine que la mort invoquer.

Hélas ! Dame vous qui êtes en toute chose renommée, douce courtoise & debonnaire ne soyez cause d'abreger ma mort ; mais me veillez octroyer votre amour par tel convenant que je serai loyal secret en amour plus que ne fut jamais homme

A ces mots de captifs & pleins de trahison la Dame comme prudente & sage lui répondit. Ha déloyal Archevêque, tenté & plein de diabolique volonté comme oses-tu proférer de ta bouche qui sacrée doit être paroles tant vilaines & deshonnêtes, & abominables contre sa majesté impériale de celui qui tant doucement ta nourri & monté en honneur plus qu'a toi n'apartien, d'où te peut venir cette malédiction, d'être cause de ma damnation qui me dois en la sainte foi & en mœurs & conditions enseigner ainsi que l'Empereur pense & du tout se confie en toi. Ja à Dieu ne plaise que le sang de France dont je suis extraite de sa Majesté du puissant Empereur soit bannie & en rien deshonnoré. O faux & maudit homme regarde que tu veux faire, qui me veux dépouiller de vêtir, de tout honneur & mettre mon corps en vergogne vitupérable, & mon ame en la voye de damnation éternelle, délaisse ta folle opinion, à telle fin ni peux parvenir ni attendre, & si peu tu en parle sois certain que je le ferai sçavoir à mon mari l'Empereur, alors pourra bien dire que de ta vie sera fait, & pourtant va t'en d'ici, & n'en parle plus ; de telle réponse fut l'Archevêque bien courroucé n'ose plus avant proceder sur le fait puisqu'il n'avoit l'amour de la Dame ; & ainsi confus s'en retourne car oncques elle ne fit semblant ni maniere qui qu'il ne peut prendre aucun reconfort ni nulle esperance de le sçavoir parvenir à son attente, grandement se repentir de sa

folie quand rebuté & refusé fevit de la Dame, mais remede n'y trouva pour sauver son honneur fors que par trahison, car il se doutoit en lui-même que l'Empereur ne sçut par la Reine la mauvaise volonté de son courage. Trop tôt commença la folie, & tarde se repentir. Il arriva souvent que ce fol pense demeurer imparfait.

Comme l'Archevêque étant conduit de Bellissant pour son honneur sauver, machina grande trahison.

Chapitre 3.

ADonc en pensée & souci trop parfait, & envieux pour l'Achevêque d'autant que l'Empereur ne le fit mourir pour sa fausse trahison, laquelle contre sa seigneurie & magnificence il avoit commise si pensa de sauver son honneur au mieux qu'il pourroit, & tant fit que sa malédiction couvrit en feignant & dissimulant que à son pouvoir il vouloit & desiroit le bien & honneur de l'Empereur : le jour de l'Ascension de notre Seigneur il vint devers l'Empereur le tira à part, lui dit : O très haut Empereur ! je connois les grandes graces que m'avez donnez & octroyez & sçai bien que par vous je suis honneur monté plus qu'à moi n'appartient & si m'avez fait (moi indigne & suffisant) Maître, Gouverneur de votre maison du tout en moi vous confiant plus qu'en nulle autre de votre Cour si je dois être en place où je souffre votre état être diffamé & votre renommée mise au bas ; car ainsi me soit Dieu propice que j'aimerois le plus cher devant tous homme soumettre à subite mort & finir mes jours que voir ou ouir devant ma presence langages ou paroles, qui à votre honneur & seigneurie fussent mal convenables. Si me veuillez ouïr reciter un cas qui grandement touche votre honneur & état. Sire il est vrai que Bellissant votre femme, sœur du Roi Pepin de France, laquelle vous avez prise & honnorée pour votre femme & épouse, ne vous tient pas foi ni loyauté, comme elle doit, car elle aime autre que vous & vous déloyalle, mais tant y a que je ne veux pas nommer celui qui de votre femme fait sa volonté, car vous sçavez que je suis Prêtre sacré. Il est vrai que vérité de cette chose m'est venuë en confession, si ne le dois je ni veux pas reciter en maniere que je vous nomme celui qui tel dès honneur vous pourchasse : mais que tant vous me veuillez croire qu'en toute la Cour n'y a plus dissoluë & deshonnête femme que la vôtre que tant d'homme vous tenez dont votre corps est en danger & péril, ja elle pourchasse nuit & jour, maniere de vous faire mourir, afin de mieux faire sa volonté & pourtant que je suis tenu de vouloir votre profit & honneur garder je vous fais sçavoir que vous veillez aviser le plus secrettement que faire le pourrez à votre honneur ; autrement je tiens votre honneur perdu & votre personne dès honorée car trop est grande infâmeté entre les Princes que vous cuidez avoir épousé la sœur du Roi de France, pour la fleur de beauté, prudence & noblesse & vous en avez une mauvaise qui de votre vie est ennemi & votre mort desire & à perdre jour en jour dont je suis déplaisant en laquelle chose veuillez remedier au mieux que vous pourrez pour votre honneur garder. Quand l'Empereur entendit parler le traître Archevêque, ne faut pas demander s'il en fut en son cœur très amerement courroucé. Car quand l'homme aime fortune chose d'autant plus est il dolent quand on lui en rapporte mauvaises nouvelles. L'Empereur crut de leger les paroles du faux Archevêque, car en lui avoit confiance plus qu'en nulle homme vivant. Il eut trop leger parquoi inconvénient, puis après en sont venus, c'est grand danger aux Princes que de croire de leger : l'Empereur ne répondit rien, car il fut tant épris de courroux qu'il perdit maniere & contenance, & s'en alla parmi le Palais gémissant, & jettant soupirs angoisseux qui ne le tient pas tant & ne peut son ire refrun-

Digitized by Google

dre ni attramper ; mais entra sans parler ni faire nul semblant dedans la chambre de la Dame Bellissant & sans dire mot à Dame ni à Demoiselle : cruellement & de fier courage vint prendre la belle Dame Bellissant & par les cheveux la jetta à terre si rudement que de la face merveilleuse lui fit sang saillir.

Adonc la Dame se mit à crier & pleurer très fort. Hélas ! mon cher Seigneur quelle chose vous meut de me frapper & battre si outrageusement, car oncques en jour de ma vie, ne vous fis que tout honneur & loyal service de mon corps. Ha ! putain, dit l'Empereur, je suis trop bien informé de votre vie que maudite soit l'heure & le jour que de vous premier me vint connoissance ; si la frapa derechef si grand coup qu'elle perdit la parole & cuidérent toutes les Dames & Demoiselles qu'elle fut morte & firent un cri si très-haut que les Barons & Chevaliers de la Cour l'ouirent, si vinrent en la chambre dont les uns leverent la Reine Bellissant & les autres prirent l'Empereur en parlant à lui en telle maniere. Hélas Sire comment avez-vous si cruel courage de vouloir deffaire si vaillante noble Dame, qui tant est de tout cher aimée en laquelle ne fut oncque veu ni apperçeu blâme ni deshonoré. Pour Dieu, Sire soyez un peu plus attrempé, & moderé car à tort & sans cause entreprenez cette querelle contre la bonne Dame. N'en parlez plus dit l'Empereur, je sçai bien comme la chose va & qui pus est je suis déliberé totalement de la mettre à mort ; & si nul d'entre vous me dit contraire je le ferai perdre possessions & héritages. A ces mots parla un sage Baron de l'Empereur, & lui dit, Sire avisez & considerez que vous voulez faire, vous sçavez que la Dame que vous avez épousée est sœur du Roi de France nommé Pepin, lequel est puissant, & de grand courage, & devez fermement croire que si vous faites à sa sœur Bellissant outrage ni vilanie, il est homme pour se venger par telle rangon que trop domage pourroit porter en ce pays, & pourrons mourir maintes nobles personnes & vaillans Seigneurs, & vous mêmes en exil & en grand honte, donc ce seroit pitié : d'autre part la bonne Dame est grosse d'enfant comme vous voyez Sire, & est péril à vous de la frapper si rudement. Après ces paroles la Dame se jetta à genoux devant l'Empereur en parlant à lui en pleurant, & lui dit en cette maniere.

Hélas ! mon Seigneur, ayez pitié de moi car oncques en jour de ma vie mal ni vilanie je ne voulus faire ni penser, & si vous n'avez pitié de moi veuillez du moins avoir pitié de l'enfant que je porte en mon ventre, car je suis enceinte de votre fait, dont Dieu par sa grace me doit joye délivrer ; hélas ! Sire je vous requiers que dans une tour me fassiez mettre & enfermer tant que le tems sera venu que je délivre & enfante ; après mon enfantement faite de mon corps ce qu'il vous plaira. Toutes ces paroles disoit la Dame en larmoïant des yeux, & soûpirant du cœur, car bien avoit le cœur dur qui ne sçavoit tenir de pleurer, mais l'Empereur qui par le maudit Archevêque fut deçeu & courroucé au cœur, n'eut oncques pitié de sa femme, mais cruellement lui répondit fausse putain desordonnée, d'autant que tu es grosse d'enfant je me dois peu réjouir car je suis tant de ton gouvernement informé que je n'y ai rien, & que deloyallement tu t'est abandonnée à autre qu'à moi.

Quand ils virent que l'Empereur ne vouloit point son ire appaiser tous par le commun accord le menerent hors de sa chambre & le plus doucement qu'ils purent le tinrent en paroles en lui remontrant sa grande faute, & la Dame demeura en la chambre qui sang avoit sa face teinte & souillée. Alors les Dames qui étoient avec elle lui apporterent de l'eau claire pour se laver. Et à cette heure son Escuyer nommé Blandimain, entra dans sa chambre, & quand il la vit commença à pleurer en lui disant, ha Madame je vois bien que maintenant vous êtes trahie, je prie à Dieu que maudite soit la personne que ce mal vous a pourchassé, pour Dieu ma très-douce Da-

me prenez un peu de reconfort, & si vous voulez je vous meneré en France vers le Roi Pepin votre frere qui me donna à vous pour servir en vos necessitez laquelle chose je voudrois faire de ma petite puissance, croyez mon conseil, & nous retournerons en votre pays, car vous devez être sûre que l'Empereur vous fera brievement mourir à grande honte & deshonneur. Lors répondit la Dame hélas ¡ Blandimain mon ami, trop me seroit chose vitupérable, & deshonnêtes de m'en aller en telle maniere sans autre délibération & pourroit on croire de leger que l'Empereur auroit raison & que je serois coupable du fait. Et pour ce j'aime mieux mourir de mort que de blâme recevoir du fait dont je suis innocente : & sans cause accusée: Lors l'Empereur qui fut par le moyen des Barons, un peu moderé de son ire envoya querir Bellissant sa femme laquelle ammenée devant lui Et quand il la vit le cœur lui trembla de deuil de ce qu'il ne l'osoit faire mourir pour doute du Roi Pepin son frere & par de rudes paroles lui dit grance & mauvaise femme pour vous mon honneur vituperé, si jure à Dieu que si ne fut pour l'amour de votre frere Roi Pepin je vous ferois arbre & bruler au feu, mais pour l'amour de lui sera votre vie prolongée pour le present. Si vous fais sçavoir que cette heure je vous bannie de mon pays & empire vous commandant expressement demain vous partirez de la Cité, car si plus je vous vois jamais n'aurez répit que mourir ne vous fasse & si fais commandement à tous ceux de mon pays que nul ne soit hardi de vous accommpagner convoyers fors seulement votre écuyer Blandimain que vous amenâte en France, & allez où vous voudrez à votre avanture, car jamais à mon coté ni a mon lit ne coucherez. Incontinent après le commandement de l'Empereur qui fut soudain la Reine Bellissant & son Ecuyer Blandimain monterent à cheval & vinrent à la Ville, & la fut Seigneurs & Dames & tout le mene peuple tant grande comme de petits faits grand pleurs & lamentations au si grand nombre que telles partiers ne fut oncques venuës ni ouis Chacun couroit à la porte recommander à Dieu la bonne Dame qui par l'Archevêque est piteusement déchassé, & au sortir de la Cité sur le cry si grand & piteux, que c'étoit pitié de l'ouir. Or s'en va Blandimain qui menoit & conduisoit la Dame Bellissant, & ont pris le chemin à tirer vers le noble pays de France. Et quand elle fut hors des mains de la Cite & qu'elle se vît aux champs pauvrement ornés & comme personee infâme vilainement déchassée, puis elle étoit issue, de très haute magnificence Impérial le où elle avoit été mise après pensa la misérable & dolente fortune qui étoit si soudainement tournée sur elle.

Hélas pourquoi tarde la mort qu'elle ne vienne à moi pour ma vie abbreger, & mes angoisses & douleurs mettre à fin. Hélas de malheurs fut née, car de tous les malheureuses je suis la nompareillle. Or, sont toutes mes joyes mené en tristesse, & mes ris en pleurs & mes chants en soupirs convertis. En lieu de robes de drap d'or & pierres précieuse de valeur instimable, dequoi soulois être parée, je suis comme femme publique d'injures vitupetée, commise ornée & de toutes parts me conviens le demeurant de ma miserable vie dolente couvrir mes habits de larmes qui mes jours seront finis. Or vous pastourelles des champs, considerez ma grande douleur, & pleurez mon grand mal. Or plut-il à Dieu que je laisse aussi basse condition & état descenduë que la plus pauvre du monde du moins je n'aurois nul régret de me voir en telle pauvreté, Hélas pourquoi m'éclaire le Soleil & pourquoi me soutient la terre car je n'ai besoin que de la fontaine dangereuse de tristesse & morrelle pour donner à mes yeux forces & abondance de larmes, car il n'est pas encore en ma puissance humaine & corporelle,

de ma tristesse langoureusement & suffisamment pleurer. O fausse trahison tu dois bien de cœur maudire, car par toi je suis aujourd'hui la plus dolente créature qui soit vivante sur terre. Hélas mon frere Pepin Roi de France que ferez-vous de cette dolente il vous eût mieux valut que je n'eusse jamais été enfantée ni mise sur la terre. En faisant cette dure complainte, la Dame demeura pâmée sur le cheval & à peur qu'elle ne tomba à terre; mais Blandimain s'aprocha pour la soûtenir & lui dit. Hélas Madame prenez en vous confort & ne veillez entrer en tel désespoir, & ayez en Dieu ferme confiance, car comme vous êtes innocente, sçachez qu'il gardera votre bon droit. Alors avisa une très belle fontaine vers laquelle il mena la Dame, & en plus beau lieu la fit asseoir pour se reposer un peu & prendre courage Si vous laisserai à parler d'eux & vous parlerai de l'Archevêque qui fut persévérant en sa malice damnable & diabolique.

Comme l'Archevêque se mit en habit de Chevalier & monta à cheval pour poursuivre la Dame Bellissant *laquelle étoit bannie.*

Chapitre 4.

ET quand l'Archevêque vit que la Dame étoit partie, il pensa qu'il iroit après, & que d'elle feroit à sa volonté, il laissa camail & aumusse, & comme irrégulier & apostat ceignit l'épée & monta à cheval & frappant des éperons, tant chevaucha qu'en peu de tems il fit beaucoup de chemin, & demandoit nouvelle de la Dame à ceux qui rencontroit, & on lui disoit le chemin qu'elle tenoit. Tant chevaucha le traître qu'il entra en une forêt fort longue & large, si prit le grand chemin & s'efforça de chevaucher, & quand il eut un peu cheminé il aperçût la Dame avec Blandimain qui étoit auprès de la Fontaine où elle étoit descenduë pour se rafraîchir & reposer, car lassée & pesante étoit pour les pleurs & gémissemens dont son cœur étoit rempli, & Blandimain a reconfortoit de son pouvoir.

Adonc l'Archevêque tira devers eux & aperçût la belle Bellissant qui ne le connut point, pour ce qu'il portoit l'habit dissimulé; mais étant aproché elle le connut bien. Hélas dit-elle Blandimain, or vois je venir vers nous le faux homme, c'est l'Archevêque qui est cause de mon éxil, hélas j'ai grand peur qu'il me veuille faire vilenie. Dame dit Blandimain n'ayez doute de lui, car s'il vient pour vous faire mal ni déplaisir, je mettrai mon corps pour le vôtre & vous deffendrai jusques à la mort. Lors l'Archevêque arriva & mit pied à terre, puis salua la Dame disant. Très chere Dame j'ai tant fait en peu de tems vers l'Empereur qui vous a déchassé qu'il sera de vous voir bien joyeux, & serez en votre premier état remise & mise en plus grand honneur; triomphe que jamais fûtes, & pourtant pensez-y, car je fais pour votre honneur & profit.

Or dit la Dame, déloyal & cruel adversaire de tout honneur impérial, je dois bien avoir cause de te haïr, quand par ta fauce malice tu as donné à entendre à l'Empereur que je me suis misérablement abandonnée, & pour cette cause il m'a privée de tout honneur Royal & Impérial. Tu m'as mise en chemin & en danger d'user & finir mes jours en douloureuse tristesse, car il n'y a au monde plus dolente femme que moi: Dame dit l'Archevêque délaissez telles paroles, car par moi il ne vous peut que bien venir, car je suis bien puissant pour vôtre douleur, & de confort mener une joye & liesse plus que jamais vous ne fûtes, en disant ces paroles il s'inclina vers la Dame pour la baiser, & Blandimain faillit sur l'Archevêque & lui donna si grand coup qu'il le jetta à terre & lui rompit deux dents de la bouche. Adonc ledit Archevêque se leva & fut fort dolent & tira son épée, & Blandimain pris un glaive qu'il portoit, & s'asaillirent l'une l'autre tant que tous deux furent fort navrez. Et ainsi qu'ils se comba-

Digitized by Google

toient arriva vers eux un Marchand, lequel de tout loin qu'il les vit s'écria, Seigneur, délaissez votre débat & me veillez compter d'où la chose procéde, & sçaurai de vous deux lequel a tort ou droit. Sire dit Blandimain laissez nous faire bataille, car je ne ferai la paix avec celui ci. Hélas, dit la Dame veuillez nous secourir, car voici le faux Prêtre maudit qui mon honneur veut tollir à force & outre mon courage, c'est l'Archevêque damné qui d'avec l'Empereur à tort me fait partir, & par son faux langage de sa compagnie épuiser. Quand le Marchand entendit la Dame, il en eut grand pitié & dit à l'Archevêque: Sire laissez votre entreprise & ne touchez la Dame, car vous pouvez sçavoir que si l'Empereur étoit averti de votre fait, il vous feroit honteusement mourir.

Et quand l'Archevêque entendit le Marchand délaissa la bataille & se prit à fuir parmi le bois, car il fut dolent de ce qu'il le connût, parce qu'il pensoit bien faire sa volonté de la Dame, mais il entreprit chose dont la fin en fut découverte comme on il sera dit. Après le départ de l'Archevêque la Dame demeura au bois sur la fontaine triste & dolente, & Blandimain qui étoit fort blessé. Alors le Marchand lui dit, hélas Dame, je vois bien que par le traître Archevêque avez été déchaussée de la compagnie de l'Empereur. Dieu me fasse tant vivre qu'une fois je le puisse accuser de ce fait & sa mort pourchasser. Dame adieu vous dis, qui reconfort & patience vous veuille donner, & Blandimain le remercia doucement, & après il monta la Dame à cheval puis monta sur le sien, & s'en allerent en une maison qui étoit auprès delà, où il se tinrent sept ou huit jours pour guérir Blandimain, & quand il fut reposé & qu'il put marcher, ils se mirent en chemin vers le bon pays de France, & commença la Dame à jetter grands soupirs & complaisantes en disant: Hélas Blandimain mon ami que poura dire mon frere le Roi Pepin & tous les Seigneurs de ma piteuse avanture, quand ils sçauront que pour fait dissolu & deshonnête, je suis de l'Empereur & de la contrée de Constantinople séparée, & comme femme publique à tout le monde abandonnée. Hélas! or suis je certaine que mon frere croira que du fait je suis coupable, si me fera mourir à honte, car il a le courage inhumain: Dame dit Blandimain, de ce n'ayez doute car ce n'est pas chose à croire de léger, votre frere est sage & discret, il est fourni de bon conseil pour prendre garde à cette matiere, ayez confiance en Dieu le Créateur, car il vous confortera & votre bon droit gardera: en devisant de ces choses ils chevaucherent tant qu'après qu'ils eurent passé plusieurs pays sauvages & divers Royaumes, Duchez & Comtez, arriverent en France, & passerent par Orleans pour aller à Paris où le Roi se tenoit. Lors entrerent en une forêt moult grande qui est à trois lieues d'Orleans, en laquelle il advint piteuse avanture à la Dame Bellissant.

Comme Bellissant enfanta deux enfans dedans la forêt d'Orleans, dont l'un fut apellé Valentin & l'autre Orson, & comme elle les perdit.

Chapitre 5.

Ainsi Bellissant fut dedans la forêt chevauchant & étoit enceinte comme il vous a été dit. Or advint que le tems de son enfantement approcha, elle se prit à pleurer fort tendrement. Lors Blandimain lui demanda Madame qu'avez vous que vous vous plaignez tant? Hélas Blandimain, dit la Dame, mettez le pied à terre & me descendez à bas & me couchez sur l'herbe, & pensez diligemment d'aller querir quelque femme; car le tems est venu que je dois enfanter, & ne puis plus attendre. Blandimain descendit & puis mit la Dame au pied d'un haut arbre, lequel il choisit pour mieux connoître la place où il la laisseroit, puis monta à cheval & chevaucha tant qu'il peut pour avoir une femme qui vint pour secourir la Dame, laquelle demeura seule & sans compagnie.

Digitized by Google

Lors par la grace de Dieu fut délivrée, & fit tant par son secours, que dans la forêt elle enfanta deux fils; mais ils ne furent pas si-tôt venus sur la terre que la Dame souffrit grande peine comme vous sçaurez, quand la Dame eut les deux enfans de son ventre mis hors & produit au monde ainsi qu'elle étoit seule dessous l'arbre couchée, il vint devers elle une grosse ourse velüe & horrible, qui faisant de grand cris & effrayée s'approcha d'elle & prit entre ses dents un de ses deux enfans & parmi le bois s'enfuit. Lors fut la Dame fort dolente & non sans cause & d'une voix foible & lasse commença pitoyablement à crier. Et à ses deux pieds & à ses deux mains s'en alla par le bois après la cruelle bête qui son enfant emportoit. Las trop petit lui vaut la poursuite, car elle ne verra jamais son enfant tant que par son divin miracle lui soit rendu Tant chmina la Noble Dame en cheminant par la forêt pour son fils, & tant fort se travailla d'aller après forte maladie la prit & demeura pâmée, contre la terre se coucha comme femme morte. Je vous laisserai à parler d'elle & vous parlerai de l'autre enfant qui demeura tout seul. Il advint en ce tems que le Roi Pepin parti de Paris accompagné de plusieurs grands Seigneurs, Barons, Ducs, Comtes & Chevaliers pour aller à Constantinople voir sa sœur Bellissant, si tira devers Orleans, & tant chemina qu'il entra dedans la forêt où étoit sa sœur Bellissant accouchée, mais rien n'en sçut pour cette fois. Or le Roi Pepin passant par la forêt il advisa dessous le haut harbre l'autre fils de Bellissant, tout seul qui dessus la terre gisoit. Si chevaucha cette part & dit: Belle treuve & bonne rencontre, regardez comme voici un bel enfant. Sire Roi, disent les Barons, vous dites vérité. Or dit le Roi je veux qu'il soit nourri à mes dépens tant que Dieu lui donnera vie, & qu'il soit gardé bien soigneusement, car s'il vient en âge je lui ferai largement du bien. Adonc il apella un sien Ecuyer & lui bailla la charge de l'enfant, en lui disant, prenez cet enfant & le portez à Orléans & le faites baptiser, & lui cherchez une bonne nourisse, & faites qu'on pense de lui au mieux qu'il sera possible. Bien droit avoit le Roi Pepin si de l'enfant étoit amoureux, car il étoit son neveu, mais il ne le sçavoit pas. Adonc l'Ecuyer prit l'enfant ainsi que le Roi Pepin lui avoit commandé & le porta à Orleans & le fit baptiser, lui donna son nom & le fit nommer Valentin, car tel étoit le nom de l'Ecuyer, puis demanda une nourisse & fit penser de l'enfant, ainsi qu'on lui donna en charge. Le Roi chevaucha toujours outre par la forêt, car il avoit grand desir d'être en la Cité de Constantinople pour voir Bellissant sa sœur, que tant il aimoit, ainsi que le bois passoit il rencontra Blandimain lequel menoit une femme, si le connût le Roi. Lors Blandimain mit pied à terre & salua le Roi après ce salut fait le Roi lui dit, Blandimain beau sire dites nous nouvelle de Constantinople, & entre autre choses dites-moi comment se porte Bellissant ma sœur? cher sire, dit Blandimain, quand au regard des nouvelles à peine vous en sçaurois e dire de bonnes, car trop a de mal votre sœur Bellissant, par la trahison du faux langage d'un Archevêque, qu'elle à été de l'Empereur chassée & bannie dehors son pays, car tant lui a donné l'Archevêque, des fausses paroles à entendre, que si n'eût été les Seigneurs du pays, qui votre fureur ont douté, l'Empereur l'eût fait prendre & mourir devant tous. Blandimain dit le Roi Pepin qui étoit fort dolent, & de tant tiens je l'Empereur fol qu'il n'a fait mourir ma sœur, car par le Dieu tout puissant si pitoyablement, je la tenois jamais de mort elle ne sçauroit respirer qui de mauvaise mort ne la fisse mourir. Or avant Seigneur dit-il, notre voyage est fait retournons à Paris, car je ne veux pas aller plus outre Je sçais trop de nouvelles de ma sœur sans en plus demander. A ces paroles tourna la bride de son cheval pour s'en retourner, menant grand deüil en son courage, & lui même se prit à dire. O vrai Dieu

Digitized by Google

tout puissant souvent homme est deçû par femme, or suis je bien venu contraire de mon intention, moi qui de ma sœur Bellissant cuidois une fois avoir toute joye & plaisir, & l'Empereur Alexandre être à moi secourir & tenu cher. Et par elle je suis grandement diffâmé & mis en grand deshonneur. Et en cette mélancolie si grande chevaucha le Roi Pepin longuement tant qu'il arriva à Orléans. Adonc Blandimain qui bien connut le courage du Roi Pepin, pour doute de la Dame ne lui déclara plus rien, si s'en retourna vers l'arbre où il l'avoit laissée, mais il ne la trouva point dont il fut mari, & de grand courous plein il descendit & lia son cheval & commença à chercher par le bois, & tant alla qu'il trouva la Dame sur la terre qui déplorée étoit tant lasse pour son enfant qu'elle ne pouvoit parler qu'à trop grande peine, & Blandimain l'embrassa & la mit sur ses pieds, & puis lui demanda hélas, qui vous peut avoir ici amenée. Ha Blandimain, dit elle, toûjours croit ma douloureuse fortune & ma double tristesse. Vrai est que quand vous me laissâtes, vint à moi une ourse qui un de mes enfans emporta, & je mis après dedans le bois pour lui cuider ôter. mais je ne sçus retourner à l'arbre où je laissai mon autre enfant. Dame dit-il, je viens du pied de l'arbre, mais je n'ai point trouvé d'enfant & si ai regardé de toutes parts. Quand la Dame oüit Blandimain, elle mena plus grande douleur que devant, & de rechef se pâma & Blandimain la leva, qui de grande pitié se prit à pleurer, & la mena vers l'arbre où elle avoit laissé l'enfant, mais quand elle ne le trouva point elle jetta de si grands soupirs & si pitoyable qu'il sembloit que le cœur de son ventre dût sortir. Hélas, dit-elle, or n'est il au monde de plus dolente de plus déconfortée femme que je suis, car de tout en tout je suis vuide de joye & plaisir & de liesse, & suis pleine de toute douleur, comblée de misere & tristesse intolérable, de tribulations agravée, & entre toutes les désolées la plus déconfortée, Hélas Empereur vous êtes cause de ma mort avancer à tort & sans cause par mauvais conseil de votre compagnie m'avez privée, car sur mon ame oncques jour de ma vie de mon corps ne fis faute. Or ai je perdu par vos propres enfans légitimes, & sang Royal issus par lesquels j'espérois une fois être vengée. Vienne la mort à moi pour ma langueur mettre à fin, car trop plus m'est agréable la mort que languir & vivre en tel martyr. Quand Blandimain vit la Dame si déconfortée il la reconforta le plus doucement qu'il pût, & la fit bien penser, & baigner & garder tant qu'elle fut bien guérie, saine & de bon point & que de ses gémissemens & pleurs elle fut un peu apaisée, car il n'est si grand deüil qu'avec le tems on ne mette en oubli. Adonc Blandimain l'Ecuyer commença à dire, à la Dame comme il avoit trouvé le Roi Pepin son frere, lequel lui avoit demandé des nouvelles, qu'il étoit irrité & courroucé contre elle si lui dit.

Dame j'ai si grande doute que devers le Roi votre frere ne soyez mal venuë, car aussitôt qu'il a sçu que l'Empereur vous a rejettée d'avec lui il a montré semblant d'être contre vous fort courroucé, ainsi comme celui qui de trop leger veut croire que la faute soit de vous. A Dieu dit la Dame, or m'est avenu la chose que plus je doutois Bien puis à cette heure dire que de toutes part me survint & environne douleurs & angoisses quand d'avec l'Empereur Aléxandre mon époux, sans cause & sans raison suis déchassé jamais à Paris je ne retournerai, & m'en irai en étrange contrée, si loin que jamais nul n'aura connoissance de mon fait ni ne sçaura où je suis, si mon frere le Roi Pepin me tenoit il me feroit mourir, car il me vaut mieux fouire, sa fureur éviter que d'attendre la mort, Dame, dit Blandimain ne pleurez plus, vous êtes sûre que jamais je ne vous laisserai jusques à la mort, mais je suis délibéré de vivre & mourir avec vous, & de vous tenir compagnie là où votre plaisir sera d'aller. Blandimain, dit la Dame Bellissant, allons à notre avanture, je vous remercie de votre bon vou-

Digitized by Google

loir ; car du tout en vous je me fie. Ainsi se sont mis en chemin la Dame & Blandimain, lesquels tous deux ne sont pas joyeux, mais chargé d'angoisses je la lesserai a parler d'eux pour le present, & dirai de l'ourse qui emporta l'enfant parmi le bois.

De l'Ourse qui emporta un des enfans de Bellissant.

Chapitre 6.

L'Ourse qui avoit pris un des enfans de Bellissant ne le dévora pas, mais le porta en la terre en une fosse profonde & obscure qui étoit sans clarté, en la qu'elle y avoit quatre oursons fort & puissant. L'ourse jetta l'enfant parmi ses ourses à manger : mais Dieu qui jamais ses amis n'oublie montra évident miracle, car les oursons ne lui firent nul mal, mais de leurs pattes veluë commencerent à le picquer doucement. Et quand l'ourse vit que ses petits né le vouloient dévorer, elle fut fort amoureuse de l'enfant tant que par les oursons elle le garda un an entier, si fut l'enfant pour cause de sa nourrisson de l'ourse tout velu comme une bête sauvage. Si se prit à cheminer parmi le bois & devint grand en peu de tems, & commença à frapper les autres bêtes de la forêt, tant que toutes le doutoient fort & fuyoient devant lui car terrible étoit qu'il ne craignoit, n'en avoit rien peur en tel état, menant vie de bête fut l'enfant l'espace de quinze ans, qu'il devint fort grand & puissant tant que nul n'osoit passer par la forêt, bêtes, hommes il abbattoit & mettoit à mort : il mageoit la chair toute cruë comme bête, & vivoit de vie bestialle & non pas humaine. Il fut apellé ourson, pour cause de l'ourse qui le nourri& allaita, & le poil avoit ainsi comme un ours. Tant fit de mal parmi le bois, & tant fut redouté que nul tant fut hardi ni vaillant ne passoit parmi la forêt, que grandement ne doutât à rencontrer ledit homme sauvage, si fut accru le bruit de lui que ceuxdu pays d'environs à force & puissance le chasserent pour le prendre : mais rien n'y valut chose qui contre lui fut faite, car il ne doutoit filets ni glaives ; mais tout rompoit & mettoit par piéces devant lui. Or est-il dedans la forêt demenant vie de bête sauvage sans nul drap vêtir & sans paroles dire, & sa mere Bellissant qui pensoit bien les avoir perdus, s'en alla comme femme déconfortée par le pays à l'aventure, & Blandimain la conduit & conforta tant qu'il pût. La Dame avoit toujours regrets des deux enfans, car perdus les a & prie souvent à Dieu que ses deux enfans puisse se sauver, car plusieurs lieux passerent Blandimain & la Dame, & tant allerent par terre & par mer qu'ils arriverent au port de portugal sur lequel avoit un fort Château, & icelui Château demeuroit un Géant si grand, si horrible & puissant, que nul cheval tant fût il fort ne le pouvoit soutenir & avoit un Ferragus. Or advint que celui Ferragus sallit hors du Château, vint sur le pont pour damander tribut aux passans comme de coûtume avoit de prendre sur chacun navire, il entra dedans le navire où étoit Bellissant, qui étoit fort garnie de plusieurs marchandises. Et quand il avisa Bellissant qui étoit tant belle, il la prit par la main & la mena en son Chateau devers sa femme, car il étoit marié à une Dame plaisante & belle, Blandimain alla après la Dame que le Geant Feragus emmenoit à grand honneur & sans lui vouloir faire vilenie, si la presenta à sa femme, laquelle la reçût volontiers, & eut grande joie de sa venuë pour la gratieuse contenance qu'elle voyoit en elle. Le Géant commanda à sa femme que Bellissant fut bien cherement gardée comme son corps, & aussi Blandimain son Ecuyer. Elle fut reçûë à grande joye au Château, car bien étoit aprise en bonnes mœurs & science, & bien sçavoit parler, honnêtement se gouverner entre les grands & petits. Et quand de ses enfans avoit souvenance elle pleuroit en son cœur, mais la femme du Géant la reconfortoit toûjours. & dessus toute personne la tenoit auprès d'elle, car elle aimoit de grand amour, que sans elle ne pouvoit boire ni

Digitized by Google

manger. Long-tems elle fut au Château de Ferragus. Si vous en laissa à parler, vous dirai de l'Empereur & du faux Archevêque.

Comme par le conseil de l'Archeveque furent élevez nouvelle coutûmes en la Cité de Constantinople & comme la trahison fut connuë. Chapitre 7

APrès que l'Empereur Aléxandre eut déchassé vitupérablement sa femme Bellissant hors de sa compagnie, fit plusieurs pitoyables regrets pour elle & s'en repentit en son courage, mais le mauvais Archevêque l'entretenoit toûjours en sa folle opinion, & l'Empereur le croyoit & tant lui donna de puissance & d'autorité sur les autres que ce qu'il commandoit étoit fait, tant eux le gouvernement & Seigneurie qu'il mit sus & leva en la Cité de Constantinople coûtumes & usages contre droit & raison. Or advint qu'en la Cité avoit une foire laquelle on tenoit environs le quinziéme jour de Novembre, & de plusieurs pays venoient les Marchands à cette foire, & quand le jour fut venu qu'on la devoit tenir, la Ville fut toute pleine de Marchands de divers pays & de plusieurs contrées.

Là fit garder l'Empereur la foire comme de coûtume étoit, & bailla la garde à l'Archevêque, qui pour l'accompagner fit armer deux cens compagnons, lesquels se partirent de la Ville pour garder ladite foire. Et en icelle foire fut présent le Marchand, dont je fais mention, c'est à sçavoir celui qui trouva Blandimain, qui avec l'Archevêque se combattit, lequel Archevêque bien le connut : mais il n'en fit nul semblant, car trop doutoit que sa fausseté ne fut connuë. Très volontiers il l'eût fait mourir, mais il n'avoit point de puissance sans trop grand scandal. Ce jour ledit Marchand qui fut bien garni de drap d'or & de soye vendit & livra plus que nul des autres : parquoi à la fin de la foire, l'Archevêque envoya devers lui un Sergent, pour demander le tribut dequoi il étoit tenu pour cause de la venditon de sa marchandise. Lors le Sergent vint à lui & lui dit : Sire Marchand il vous faut payer deux deniers pour de ce que vous avez vendu, car ainsi est-il ordonné. Or và dit le Marchand, que mal puisse advenir à celui qui telle coûtume a mise, c'est le faux desloyal que Dieu maudit, car long tems y a de mourir doit honteusement. Et quand le Marchand eut ainsi diffamé l'Archvêqué, le Sergent leva son bâton, & en frapa le Marchand sur la tête si grand coup que le sang en sortit. Quand le Marchand se sentit frapé, il prit son épée & frappa le Sergent si fort qu'il l'abbatit tout mort. Lors s'éleva grand bruit du peuple par toute la foire, en telle maniere que les autres Seigneurs prirent le Marchand & le menerent devant l'Archevêque, lequel le vouloit incontinent faire mourir, mais le Marchand qui sage fut & bien avisé demanda la loi, c'est-à-dire qu'il vouloit être oüi en ses raisons & deffences & la justice lui octroya. Adonc l'Archevêque le fit mener devant l'Empereur, car grande volonté avoit de faire juger à mort, mais en desirant la mort d'autrui, il pourchasse la sienne comme vous aurez. L'Archevêque fit presenter le dit Marchand au Palais, ce fut l'Empereur qui commanda au Juge de se mettre en chaire, & l'Archevêque fit par un Avocat rigoûreusement proposer contre le Marchand en l'accusant du meurtre qu'il fait, & de la grande injure qu'il avoit contre la révérence de l'Archevêque. Quand le propos fut fait contre le Marchand à deux genoux se jetta devant la Majesté de l'Empereur, lui commença à dire : Très-haus & excelent Prince, s'il vous plaît de votre benigne grace me donner audience, car devant tous vos Berons, je vous dirai chose qui de grande importance, & dont votre honneur est chargé. Marçhand, dit l'Empereur, or parlez surement, car je vous en donne permission. Sire dit le Marchand, mandez que les portes de votre Palais soient clauses afin que nul ne puisse sortir ; ce qui fut fait, puis le Marchand dit devant tous hautement, Seigneurs Barons & Chevaliers qui

Digitized by Google

desirent, & devez aimer l'honneur du triomphant Empire entendez à mon parler. Le tems est venu que la trahison du mauvais Archevêque que vous voyez ici doit être connuë & déclarée publiquement devant vos révérences. Hélas Sire Empereur, c'est le méchant homme par qui votre femme a été à tort de vous déchassée, & lui qui plus devoit votre honneur garder vous a mis en deshonneur, & un jour en requit la Dame Bellissant, laquelle comme sage & prudente le refusa: Et quant ce pervers Prêtre entendit que la Dame ne feroit pas à sa plaisance pour doute que son péché ne fut découvert, il a tant fait par les fausses paroles qu'il vous a donné à entendre que votre femme Bellissant vous étoit déloyalle, qu'elle s'étoit abandonnez à autre qu'à vous, laquelle chose fausse honneur de votre révérence & de tous les Seigneurs qui sont: il a menti comme faux & infidelle, & si pour plus grande approbation de cas vous me demandez comme je le sçai & qui la vérité m'a déclarée.

Je vous dis qu'un jour bien-tôt après que votre femme fut bannie de votre pays en chevauchant parmi un bois, je trouve celui irrégulier & apostat qui étoit en arme & en habit dissimulé, qui est chose contre Dieu & l'ordonnance de sa vocation, en celui bois auprès d'une fontaine avoit assaillit Blandimain, lequel conduisoit la dolente Bellissant votre femme.

Et comme je vis leur débat, je commençai à dire, Messeigneurs, laissez votre débat en paix, & la Dame qui pitoyablement pleuroit me commença à dire, Marhand, mon ami veillez moi secourir à l'encontre de ce faux traître & méchant Archevèque, qui a force & contre mon courage me veut tolir, ravir mon honneur. Hélas c'est lui par qui je suis en éxil mise & chassée d'avec l'Empereur & de sa Cour, je frappe mon cheval des éperons pour les séparer: mais celui de l'Archevêque prit soudainement la fuite parmi le bois, car il fut dolent quand il vit qu'il fut connut. Hélas Sire Empereur & puissant Roi, j'ai pensé plusieurs fois en mon courage de vous déclarer cette matiere, mais parler ne vous le osois; informez vous du cas, & si vous trouvez le contraire faites moi mourir. Quand l'Empereur entendit le Marchand se prit à pleurer, & dit à l'Archevêque: Ha faux déloyal traître, je te dois peu honneur & tenir cher, je me suis forcé toute ma vie à te bien faire & te mettre à honneur, tu me rends deshonneur & trahison.

Or Dieu me soit témoins, j'ai toûjours cru que par toi je serois trahi une fois en ma vie, & la chose que plus doutois m'est advenuë; tu m'as fait de tous les grands les plus petit, & de tous les Princes le plus diffamé. Las je dois bien haïr ma vie, & quand il faut que par trahison je suis privé de la chose que j'aimais le plus, de malheur ai je crû ton conseil trop de leger. Ha Sire, dit l'Archevêque, ne soyez contre moi courroucé pour chose que le Marchand vous dise; onc de ce faire ne sçû rien & n'en suis coupable, mais innocent & tel me veux je tenir.

Tu mens faussement dit le Marchand; car de la trahison tu ne peux excuser, & si tu dis du contraire je veux batailler en un champ pour cette querelle soûtenir, & si offre mon corps à être livré à mort, si devant la nuit fermée je ne rend faux traître ou mort ou vaincu, ou tu confesseras ton cas; & afin que nul ne pense que mon courage ne s'accorde auxdits, je te livre mon gage, pense de t'en bien défendre. Quand l'Empereur vit que le gage fut jetté, il dit à l'Archevêque, or il est tems que selon droit & justice vous advisez de combattre au Marchand, ou de loyauté dire vérité reconnoître. Ha Sire, vous devez sçavoir que de faire bataille je dois être excusé, car je suis Prêtre sacré, & en ce faisant je lancerois & reprouverois la dignité de la sainte Eglise, Adonc l'Empereur lui dit, en cette querelle il n'y a point d'excuse, car il convient que vous combattiez au Marchand qui vous ac-

Digitized by Google

cuse de trahison, & si vous ne voulez faire je vous tiens pour coupable de fait. De cette parole le faux Archevêque fut mout effrayé, car il vit bien qu'il falloit qu'il combatit, si dit l'Empereur, Sire puisqu'il vous plaît que de mon corps je montre & prouve que je suis innocent de cestui cas, c'est bien raison que je le fasse, combien que c'est contre mon état. Or pensa bien le traître s'excuser de faire & entreprendre la bataille, mais peu valut son parler & ses excuses, car l'Empereur commanda que l'Archevêque fut gardé en telle sorte qu'il le peut avoir à sa volonté & aussi fit garder le Marchand, & commanda qu'on le traitât honnêtement, & plus assembla son Conseil pour déterminer du jour de la bataille, le champ fut pris & les lices faites pour l'Archevêque & le Marchand faire combatre.

En cette bataille, Dieu qui est vrai & juste Juge, montra bien évidemment par devant tous que la trahison doit toûjours retourner à son maître, ainsi comme vous l'entendrez ci après.

Comme l'Empereur Aléxandre par le Conseil des sages envoya quereir le Roi Pepin pour sçavoir a vérité de la querelle du Marchand & de l'Archevêque.

Chapitre 9.

APrès que la journée fut terminée il commanda de préparer le champ & les lices, si vent nouvelles à l'Empereur que le Roi Pepin étoit à Rome pour aider le Pape à l'encontre des infidelles & ennemis de notre sainte Loi Chrétienne. Et lors il fut avisé par le Conseil des plus sages de son Empire qu'on devoit aller querir le Roi Pepin, afin qu'il fût présent au jour de la bataille pour plus honnête excuse, & qu'il connut que par mauvaise trahison il avoit fait séparer sa femme hors de sa compagnie, où qu'à bon droit & juste querelle il avoit déchassée. A ce conseil s'accorda volontier l'Empereur, & envoya incontinent messagers à Rome, & leurs bailla lettre pour porter au Roi Pepin qui lors étoit la sainte Foi déffendant contre les infidelles comme dessus est dit. Lors les messagers se partirent de Constantinople, & tant entrerent par mer & par terre qu'ils arriverent à Rome devant le Roi Pepin, lequel ils saluerent & firent la révérence tel qu'il appartenoit, puis lui dirent. Très redouté & excellent Roi, nous vous présentons cette lettre de par le puissant Empereur de Constantinople notre maître, si veillez regarder le contenu d'icelle & sur ce plaise votre Royale Majesté nous en rendre réponse.

Adonc le Roi Pepin prit la lettre, la leut, & après l'avoir lûë, il parla devant tous, & dit: Seigneurs, voici nouvelles de grande admiration. L'Empereur Alexandre me mande que ma sœur Bellissant que donnée lui avoit été par lui à tort, sans cause mise en exil par faux entendre que lui a donné un faux traître Archevêque, lequel de son cas détestable est accusé par un Marchand qui sur cette querelle veut vivre & mourir en combattans l'Archevêque devant tous en champ de bataille, comme vaillant & hardi, le dit Marchand a livré son gage se cofiant en la Justice de sa cause. Or est il ainsi que tel jour il doivent se combattre, je veux y être afin de conoître si ma sœur que j'ai mois tant a commis la faute dont elle étoit accusée, & s'il est ainsi que l'Empereur lui ait fait justement tel deshonneur je vous jure mon serment Royal, que de lui je prendrai vengeance, car la grande faute qu'il ma faite ne porra jamais être réparee. Adonc commanda le Roi Pepin que chacun fût prêt & appareillé à partir pour l'accompagner en son voyage de Constantinople, car il vouloit être un jour de l'entreprise faite entre le Marchand, & l'Archevêque, incontinent il furent tout prêts de faire le commandement du Roi Pepin lequel sortit de Rome en belle compagnie. Et étant chevaucha qu'il vint à la mer, & monterent sur les Galeres, & tant firent par les journées qu'ils ariverent à Constantinople. Et quand l'Empereur sçût la venë du Roi

Pepin

Digitized by Google

Pepin, il commanda qu'on sonna les cloches, & que par toute la Cité on demeurât la plus grande joye que faire se pouroit. Chacun fut joyeux de la venuë du Roi Pepin, & l'Empereur Alexandre monta à cheval somptueusement accompagné, sortit hors de la Cité pour aller au devant : mais incontinent qu'il vit le Roi Pepin & qu'il lui souvient de Bellissant, commença à pleurer & soûpirer si fort qu'il ne pût parler, sinon en jettant de grosses larmes & faisant grandes lamentations de cœur & de bouche. Et le Roi Pepin qui avoit le courage fier & orgueilleux, ne fit semblant que pour son pleurer il eût quelque pitié ni compassion : mais lui dit en cette maniere Empereur laissez-le pleurer & ne vous déconfortez pas, car si ma sœur vous avez perduë n'en faites esmoi, car qui pert une putain n'en doit être fâché. Ha dit l'Empereur, pour Dieu ne dites telles paroles de votre sœur, car je crois fermement qu'en elle est toute loyauté & que je l'ai déchassée à tort & sans cause. Lors le Roi Pepin lui dit, d'autant plus on vous en doit blâmer, & chacun peut connoître la grande prudence qui est en vous, quand par un seul faux entendre vous avez si legérement crû, & êtes cause que ma sœur est comme une vagabonde déchassée d'avec vous, & je suis peu tenu d'aimer celui qui tel blâme m'a fait, & à tout le sang de France.

Quand l'Empereur entendit telle paroles & qu'il connut le courage du Roi Pepin, il en fut fort courroucé en son cœur, répondit simplement ! Hélas Sire ne vous veillez à ce émouvoir, mais modérez votre courage : car j'espere moyennant la grace de Dieu que vérité sera bien-tôt connuë.

Empereur dit le Roi Pepin vous avez trop attendu : car on dit communément que trop tard ferme l'étable qui son cheval a perdu.

Or s'en est allée ma sœur Bellissant en exil pauvre & égarée, je ne sçais quelle part, dont bien me doit douleur le cœur quand il faut que par vous je la perde, car je suis bien certain que jamais je ne la verrai. Hélas l'on se doit bien garder de faire si hatif jugement, car on a tôt fait une malle besogne, de quoi on se repend tout à loisir, & vous sçavez que bonne renommée est chere ; car quand on la pert soit à tort ou à droit l'a tard recouverte; peu avez prisé l'honneur de ma personne, quand sans nulle délibération vû que plusieurs choses souvent se font par envie. En disant ces paroles, l'Empereur & le Roi Pepin entrerent dedans Constantinople en grande honneur, & quand ils furent dedans la Cité l'Empereur voulut loger le Roi Pepin & ses gens dedans son Palais honnêtement, mais le Roi Pepin n'y vouloit entrer : mais fit loger & tenir ses gens tous ensemble auprès de lui, & ne voulut recevoir de l'Empereur nuls dons ni présens ; combien que des choses assez lui fit présent, tant du vivres que joyaux & riches paremens.

Bien fut le Roi Pepin en grande pensée de sa sœur Bellissant, car tous ceux de la Cité lui assuroient que c'étoit la meilleure Dame que jamais fut, & que par trahison injuste elle avoit été accusée & bannie.

Comme l'Archevêque & le Marchand se combattirent en champ de bataille.

Chapitre 9.

QUand le jour fut venu que le Marchand & l'Archevêque se doivent combattre l'Empereur le fit amener devant lui & lui commanda à eux armer. Les Chevaliers de la nation de l'Archevêque l'allerent armer & fut richement habillé, & l'Empereur commanda qu'on amenât le Marchand, & qu'il fût armé aussi bien, & en la maniere de son propre corps, ce qui fut fait. Alors l'Empereur le fit Chevalier, & lui donna l'accolée en lui promettant Ville & Château, & de grandes richesses, si l'Archevêque pouvoit être par lui vaincu, & déconfit, quand tous les deux furent armés & leurs glaisons en leurs cols pendus, on amena leurs chevaux & monterent dessus pour aller aux champs. Lors commanda l'Empereur aux Chevaliers & aux Sergents qu'ils

Digitized by Google

accompagnassent l'Archevêque jusques au lieu, que de lui prissent garde & leur en chargea sur leur vie, afin qu'il ne s'en pût fuir : car étoit subtil & cauteleux

Le Marchand fut monté sur son cheval bien armé en tous lieux, & fortes épées ceinte, & chevaucha vers le champ, & premier entra dedans. Après lui allérent de Constantinople à grand nombre de peuple, que fort seroit à le nombrer, ne demeura pas longuement que l'Archevêque entra au champ hautement accompagné, car il étoit riche & de noble nation. Là fut le Roi Pepin qui volontiers regarda le Marchand disant mon ami, Dieu te doit grace d'avoir victoire contre le faux homme, car par la foi de mon corps, si l'Archevêque est aujourd'hui vaincu, & que je puisse au vrai connoître la vérité de ma sœur Bellissant, je te récompenserai si hautement, que de ma cour je te ferai le plus grand. Sire dit le Marchand je vous remercie du bon vouloir que pour moi avez; sçachez que j'ai confiance en Dieu qui me gardera le bon droit que j'ai en telle maniere que je démontrerai devant tous la trahison de l'Archevêque qu'il a faite contre votre sœur. Et à ces mots le Marchand se départit de devant le Roi Pepin pour aller assaillir l'Archevêque : si vint un Heraut qui les fit tous deux jurer & faire serment accoûtumez, & après on fit sortir tous ceux qui étoient dedans le champ, fort les deux combattans. Or sont-ils sur les rangs Si vinrent d'une part, & d'autre qui la charge en avoient leur présenter les lances. Et lors frappérent des éperons l'un devers l'autre, & se rencontrérent si merveilleusement que des coups qu'ils se donnerent les lances rompirent, & fut le coup si grand que tous deux sur leurs chevaux passerent outre. Et quand ils furent au bout du champ ils retournerent l'un sur l'autre incontinent leurs épées és mains, & se joignirent ensemble, & si grand coups se donnerent qu'ils firent voler à terre les piéces de leurs écus. Qand l'Archevêque vit que le Marchand l'assailloit si rudement, il pensa en lui, que tant bien tiendroit que la nuit sera venuë & que telle étoit la loi, que quand un homme appelloit l'autre en un champ de bataille, il convenoit qu'il l'eût vaincu avant le soleil couché ou il seroit pendu; pource pensa l'Archevêque de soi fermement tenir, le Marchand qui la coûtume sçavoit d'autant plus s'efforçoit de faire fortes armés contre l'Archevêque qui le suivit de près, & tant le pressa a force de coups que d'un qu'il lui bailla, il lui abbatit une oreille, & grande partie de son haubergeon qui étoit de fin or & acier, tant fut le coup grand & merveilleux que le Marchand ne peut tenir son épée, mais elle lui chût à terre. Et quand l'Archevêque vit que le Marchand fut sans bâton, il frappa son cheval d'étoc en telle maniere qu'il lui creva un œil, & lors le cheval qui se senti navré s'efforça & tant courrut parmi le champ que le Marchand jetta a bas, & lui fût tant fortune contraire qu'il demeura pendu par le pied à l'étrier de la selle; le cheval qui point n'arrêta le traîna tant, & si pitoyablement que tous ceux de l'assemblée en étoient dolens, & par eux disoient que du Marchand il n'y avoit plus espoir ni confort. Et quand le Roi Pepin le vit en grand martyr, incontinent où il étoit il se prit à pleurer très-pitoyablement, en disant tout bas. Hélas pauvre Marchand, or vois je bien clairement que de tes jours il n'y en a plus en ce monde. Hélas ! or puis-je bien connoître manifestement que ma sœur Bellissant est coupable du fait dont elle a été chargée, & que Dieu veut démontrer évidemment à tous qu'à bon droit l'Empereur Alexandre la déchaussée & rejettée de sa compagnie, & si elle eut de dessus les saints sont en terre portée & ensevelie bien en est honteuse, & de malheur née : car par elle est le noble sang de France livré à deshonneur, ainsi me soit Dieu ame, que si je la tenois je la ferois mourir de mort vilaine & angoisseuse, bien de divers soûpirs fit le Roi Pepin, pour la grande douleur qu'il portoit en son cœur, & l'Archevêque en

Digitized by Google

toute sa puissauce ne pût jamais faire aller son cheval vers le Marchand, ni de lui approcher qui bien sembloit être chose miraculeuse. Or fut ainsi que je vous ai dit le Marchand traîné de son cheval par le champ en tel maniere que le cheval chût par terre. Et quand le cheval fut bas, le Marchand se leva lequel fut preux vaillant, hardi ; & quand l'Archevêque apperçût le Marchand qui étoit relevé, il vint courant à lui & lui donna deux ou trois coups si merveilleux, que le Marchand fut bien étourdi, si repris son haleine & s'avança subtilement, & d'un grand courage frappa l'Archevêque, en telle maniere qu'il lui fit cheoir son épée à terre, & outre son harnois le navra tellement qu'il lui fit courir le sang en bas. Lors l'Archevêque mit son cœur & sa force de se venger : & brocha son cheval pour courir audit Marchand, mais il fut subtil & tira un grand couteau pointu, & le jetta contre le cheval de l'Archevêque, & le frappa au col si rudement que le cheval commença à regimber & saillir, dont l'Archevêque fut en grand danger de cheoir en bas & au saillir du cheval il perdit son écu ; le Marchand le jetta hors des lices afin qu'il ne s'en pût plus aider. Et quand il eut fait il s'en alla frapper son cheval de son épée parmi le ventre, tant qu'il abbatit par terre le cheval, & l'Archevêque lequel incontinent se releva, mais le Marchant fut diligent, que si grand coup lui donna que tout plat l'abbatit par terre & puis saillit sur lui, & lui ôta son heaume pour lui couper la tête. Et quand l'Archevêque se vit en ce danger fut plein de trahison, & dit au Marchand. Las ami, je te prie que tu veuille avoir pitié de moi & me donner tant d'espace que je puisse me confesser, afin que mon ame ne puisse être en danger : car à toi me rend comme vaincu & coupable. Quand le Marchand oüi parler l'Archevêque, il fut si courtois de l'Archevêque & le laissa lever. Et quand le faux Prêtre fut sur les pieds levé, & hors de la subjection du Marcahnd, il n'eut volonté de se confesser ; mais il prit & saisit le Marchand, & le jetta à terre, lui disant par grande ire, Marchand n'échapperas que mourir ne te fasse devant tout le monde outrageusement, ou tu feras à ma volonté ce que je te recommanderai. Ha dit le Marchand qui trahi se vit : Archevêque je vois & je connois bien que suis à votre merci, & que de moi pouvez faire de tout à votre plaisir. Si vous prie que me disiez qu'elle chose vous voulez que pour vous je fasse l'accomplirai s'il vous plaît me sauver la vie. Marchand dit l'Archevêque, voici ce que tu feras. Je veux que devant l'Empereur & le Roi Pepin tu témoigne en publiç qu'à tort & sans cause tu m'as de ce fait accusé faussement, & que de ce fait me décharge, & prendront la charge par tel convenant que si faire tu le veux je te jure, & promets de te garder de mort & ferai la paix envers l'Empereur & le Roi Pepin, & outre plus je te jure en foi de gentillesse & de l'ordre de Prêtrise de te donner en mariage un mienne niéce que j'ai qui est fort belle, plaisante & gracieuse, si pourra bien dire que jamais de son lignage plus heureux ni plus riche ne fut trouvé, & pourtant advise si tu le veux faire en telle maniere & choisit de vivre ou de mourir, car par nulle autre voye échapper tu ne pourras sans perdre la vie. Incontinent que le Marchand entendit l'Archevêque ainsi parler, fut il pensif & dolent & non sans cause si reclama Dieu que son droit lui voulut garder & le préserver de mort puis répondit en telle maniere. Sire Archevêque votre raison est bonne & suis prêt de vous complaire & obeïr, en me fiant que foi, & loyauté vous serez & tiendrez. Oüi dit l'Archevêque, je ne ferai fausseté. Or dit le Marchand allons devers l'Empereur & les Barons si dedirai la grande injure que contre vous ai proposé. C'est bien dit, dit l'Archevêque, or vous levez sus, & vous viendrez avec moi. A ces paroles le Marchand se confiant en la miséricorde de Dieu se leva sus, & quand il fut levé il se recorda la grande trahison que l'Archevêque lui avoit faite, lui feignant de se vouloir confesser, comme de

Digitized by Google

vant est fait mention, dont il prit en lui courage & se pensa lui jouer d'un pareil tour : car on dit volontiers que trahison est telle qu'elle retourne toûjours à son maître ; lors il prend l'Archevêque par si grand courage que bien-tôt l'abbatit dessous lui, & puis lui dit : Archevêque vous m'avez appris à jouer de ce jeu. Or pensa le faux Archevêque par plusieurs paroles faire tant que du Marchand il se pût défaire, mais jamais le Marchand plus en lui il ne se fia, il ne lui donna plus de tems ni d'espace de se relever, mais bien tôt & à grand diligence lui creva les yeux & tant de coups lui donna qu'il n'eût force ni pouvoir de se revenger. Et quand le Marchand vit qu'il avoit vaincu il le laissa à terre, & apella les gardes du champ, & leur dit : Seigneurs ici pouvez connoître si j'ai fait mon devoir de l'Archevêque, & s'il est vaincu ; vous voyez que je l'ai mis en tel point que quand bon me semblera je le puis tuer, & pourtant je vous prie qu'il vous plaise faire venir l'Empereur & le Roi Pepin par deça afin que devant leurs hautes magnificences & Seigneurs, l'Archevêque confesse par devant tous à juste querelle être par moi accusé, & injustement & sans cause avoir pris la défence contre moi ; lors les gardes du champ allerent querir l'Empereur & le Roi Pepin, lesquels vinrent étant accompagnez de plusieurs grands Seigneurs & Barons, au lieu où étoit l'Archevêque fort dolent, si lui demande l'Empereur la vérité du fait, & il leur conta la maniere comme à grand tort il avoit parlé contre la noble Dame Bellissant, & sans nulle cause par trahison ait pourchassé son éxil. Hélas pensez les pitoyables larmes du deüil d'angoisseux que jetta l'Empereur, car tant furent ses cris pitoyables, & lamentations dolentes que grandes abondances de larmes de ses yeux descendoient de toutes parts, & sa face arrosoit en telle maniere que tous ceux qui le voyent mener telle deüil, étoient contrains de pleurer pour la grande pitié, & si l'Empereur demena grand deüil (ne demandez pas si le Roi Pepin étoit lors triste & deconforté. Hélas ce n'étoit pas sans cause que si grand deüil demenoient quand ils virent & connurent que trop leger croire, & par fausse trahison avoient perdu la Dame Bellissant sœur du Roi, épouse de l'Empereur. Et fut entr'eux deux grande joye & grande tristesse en deux parts ensemble, joye pour le Roi Pepin de France, qui de sa sœur connut la loyauté, douleur & déplaisance pour l'Empereur, qui du fait se trouva coupable, d'autant qu'il le sent à grand tort l'avoir déchassé d'avec lui. Et après toutes lamentations, la confession de l'Archevêque oüie, & sa grande trahison ; l'Empereur assembla son Conseil pour aviser & juger de quelle mort l'Archevêque devoit mourir ; fut délibéré qu'il seroit bouilli tout vif dans l'huile, & ainsi fut fait. Après lequel jugement chacun se retira en son logis.

Et quand le Roi Pepin fut retiré en son logis, l'Empereur dolent & soupirant vint par devant lui, mit les genoux à terre, puis lui dit en pleurant ! Hélas Sire le Roi, j'ai vers vous commis un crime détestable & deshonnête. Or vois je clairement & conçois que par ma folie & legere créance je suis & ai été cause de votre sœur être en éxil & de sa perdition, de laquelle chose je vous requiers pardon, & devant vous je me presente comme coupable de votre grace attendant, & en reconnoissant ma faute vilaine, & pour satisfaction, je rends du tout en vos mains le Royaume de Grece qui justement est à moi, m'appartient, car je ne requiers d'avoir le nom d'Empereur ni de Roi tant que je vivrai, mais je veux comme servent à vous obéïr, car je l'ai bien mérité.

Qand le Roi Pepin entendit le bon vouloir & la grande humilité de l'Empereur, il prit grand pitié de lui, & lui pardonna devant tous les Barons, & après leur paix faite par un commun accord délibérerent entr'eux d'envoyer messagers partout pays pour chercher la Dame Bellissant. Après lesquels choses prit congé de l'Empereur pour retourner en France.

Comme le Roi Pepin prit congé de l'Empereur & partit de Constantinople pour retourner en France, & comme après il alla à Rome contre les Sarazins qui la Cité avoit prise. Ch. 10.

LORS Pepin partit de Constantinople après les choses dessus dites, & tant chevaucha qu'il arriva en France, & s'en alla à Orléans pour se rafraîchir, car volontiers étoit audit lieu pour le déduit des forêts qui sont à l'environs. Si commanda que pour sa bien venuë on fit table ronde, & ainsi fut fait, & quand vint à l'heure du plain dîner le Chevalier qui avoit nourri Valentin le prit par la main, le présenta devant le Roi, disant Sire voici l'orphelin, lequel vous trouvâtes en la forêt d'Orléans que vous baillâtes pour nourrir & garder: or l'ai-je nourri jusqu'à cette heure présent non pas à mes dépens, mais aux vôtres, si vous prie Sire que de l'enfant ayez mémoire, car en peu de tems devien dra grand & est tems d'y penser. Et quand le Roi Pepin oüit parler le Chevalier, il appella l'enfant Valentin, & le prit par la main, si le vit tant sage & bien apris en mœurs & conditions qu'à cette heure lui donna toutes les coupes, tasses & pots, & autres riches vaisselles qui lors étoient aprêtées pour servir à la Cour, puis le Roi dit devant tous qu'il vouloit que Valentin fut cherement gardé. Et pour la grande beauté & honneur de sa personne le Roi voulut que le jeune enfant Valentin qui n'avoit environ que l'âge de douze ans fut mis & nourri avec sa fille Eglantine qui tant étoit belle & sage, & bien apprise que tout le monde en disoit bien & honneur de sa personne. Si furent les deux enfans nourris ensemble, s'aimoient bien l'un l'autre d'amour juste & loyale en telle maniere qu'il ne pouvoient avoir de joye ni liesse l'un sans l'autre. Et principalement Eglantine fille de Pepin Roi de France voyant la prudence de Valentin fut tant d'amour éprise en tel honneur & si bien que sans lui ne pouvoit avoir récréation. Valentin devint grand, & de belle statuë en toutes choses bien apris, il aimoit fort chevaux & armes, volontiers il se trouvoit ès joûtes, & la où il se trouvoit il emportoit le prix d'honneur. Lors le Roi Pepin voyant la vaillance & bonne volonté & courage. Il lui donna chevaux & harnois, terres, rentes & grande possession & ne demeura pas longtems que de lui fut grand bruit par la Cour dont plusieurs eurent grande envie & souvent lui disoient en reproche que ce n'étoit qu'un trouvé & un pauvre sans connoissance de nul de ses parens pour le nourrir & entretenir, desquelles paroles Valentin pleuroit souvent. Et quand la noble Eglantine le voyoit courroucé elle pleuroit tendrement & de toute sa puissance le reconfortoit. Et Valentin se gouvernoit en la Cour du Roi Pepin entre les Barons, Chevaliers, Dames & Demoiselles si bien & si sagement que nul n'en sçavoit dire que du bien & honneur, & son frere Orson est dedans la forêt velu, couvert de poil comme un ours menant une vie de bête sauvage comme devant est fait mention, & comme en icelui chapitre vous sera déclaré, car sçavez que tôt après la venuë du Roi lui étant à Orléans vint un messager de Rome envoyé de part le Pape qui secours & aides de lui demandoit contre les Payens, & ennemis de notre sainte Foi Chrétienne qui avoient pris la cité de Rome. Quand le Roi Pepin entendit que les Sarazins étoient dedans Rome, fit toute diligence d'aprêter son armée de laquelle Valentin fut le chef & principal gouverneur. Quand la noble pucelle Eglantine sçût que Valentin s'en alloit, elle fut dolente comme celle qui l'aimoit & le tenoit chere en tous autres. Alors elle demanda pour aler parler à lui secretement, & quand il fut venu elle lui dit en soupirant. Hélas Valentin mon ami, or vois-je bien que je n'aurai plus ni joye ni consolation quand départir vous faut pour aller en bataille. Hélas vous êtes ma seule amour, mon confort & le refuge de toute ma plaisance. Or plût à Dieu que je n'eusse parens ni amis en ce monde qui me gardât de faire ma volonté. Dieu ne veuille aider que jamais aucun que vous n'aimerois ni n'aurois en mariage. Si feriez Roi de France & je serois Reine. Ha Dame, dit Valentin, laissez votre imagina-

Digitized by Google

tion n'avez dessus moi le cœur si ardent. Vous sçavez que je suis un pauvre trouvé en la cour de votre Pere & ne suis en nul maniere comme vous : ni la plus pauvre Demoiselle qui soit avec vous, & puisse pensez autre part, & faites que vous montriez de quel lieu vous êtes extraite. Et adieu vous dis que vous veuille avoir en sa garde. A ces mots Valentin se départit & laissa la belle Esgantine dolente & marie de son département. Le Roi & son ost fut près de monter à cheval & partirent de la Ville d'Orléans pour aller à Rome. Lors le Roi Pepin appella les Seigneurs & Barons de la Cour, & leur dit: Seigneurs vous sçavés que tout le monde fait bruit d'un homme sauvage lequel est en cette forêt, parquoi j'ai grand volonté de le voir prendre devant que je passe plus outre. A ces paroles se consentirent les Barons & Seign. de la Cour, la chasse fut ordonnée, & entrerent au bois, prirent plusieurs bêtes sauvages, mais de trouver Orson chacun avoit peur, fort Valentin qui étoit son frere, mais rien n'en sçavoit, lequel desirant avoir à lui bataille. Tant allerent parmi le bois que le Roi Pepin arriva devant la fosse obscure, & ténébreuse où se tenoit Orson. Et quand il vit le Roi saillir tout subitement & vint contre lui. Si le prit & saisi de ses ongles, lesquels il avoit grandes, & le jetta à terre rudement & le Roi crut mourir, criant haut demandant du secours, si vint vers lui un vayant Chevalier, quand il vit le sauvage qui vouloit étrangler le Roi, il tira son épée pour lui courir dessus: mais quand Orson vit l'épée nuë flamboyer, & reluire, il laissa le Roi & courut au Chevalier, & le prit & le serra par si grande force & courage qu'homme & cheval il jetta par terre. Lors se releva le cheval qui eut peur & se sauva parmi le bois, & Orson tint le Chevalier lequel avec ses ongles aiguës il étrangla & mit par piéces.

Et lors le Roi vint à ses gens parmi le bois étoient desquels il raconta le danger où il avoit été, & la mort piteuse du Chevalier, desquelles nouvelles oüis furent ébahis tous ceux qui là étoient. Adonc il se mirent ensemble, & s'en allerent devers la fausse d'Orson croyant de le prendre & tuer. Ils ont trouvé le Chevalier, mais ils n'ont vu Orson car à Dieu ne plaisoit qu'il fut conquis sinon que de son frere Valentin lequel le prit, ainsi que vous entendrez dire ci-après. Et quand le Roi Pepin vit qu'il ne pouvoit l'avoir ni prendre le sauvage il le laissa pour cette fois & se mit en chemin pour son voyage parfaire à Rome. Les batailles furent rangées, & l'oriflâme de France baillé à un vaillant Chevalier avoit nom Millon d'Anglet, sage homme & de bon conseil, & de très bonne conduite. Là furent Gervais & Samson son frere qui étoient vaillants Chevaliers. Duc, Comtes & Barons. Or chevaucherent-ils tant qu'ils passerent le pays de Savoye, de Lombardie & l'Italie tant qu'ils vinrent à Rome & demanderent de la bataille, & la maniere & le fait des Sarazins, & on leur conta comme un Admiral riche & puissant, grand & de fier courage avoit pris la Cité de Rome, & plusieurs Chétiens mis à mort & détruits ; & avoit défait les Eglises, & fait le Temple des Idoles & contraignoit les Pape, Cardinaux, Archevêques & Evêques à servir d'Officiers à la maudite mode de leur loi très condamnable. Et quand le Roi Pepin oüit & entendit les nouvelles il fut dolent de la grande misere, griéve & douloureuse détresse en quoi étoient détenus des Chétiens. Si approcha de la Cité de Rome fit assembler son ost & mettre en point ses gens d'armes, & ordonner ses batailles, car du tout en courage & volonté de la Foi Chrétienne venger & déffendre, ce qu'il fit & accomplit comme ci-après est déclaré.

Après que le Roi Pepin eut mis le siége devant la Cité de Rome, il appella ses Barons & Chevaliers, & leur dit en cette maniere. Messieurs, vous sçavez & connoissez que le chien d'Amiral, infidele ennemi de notre Foi à mis plusieurs vaillants Chétiens à mort & rompu, vitupéré l'Eglise de Rome où notre Seigneur & Redempteur Jesus Christ étoit tant doucement servi & honoré, lesquelles choses doivent nous inciter, & mou-

Digitized by Google

voir à pitié & larmes ; partant je suis délibéré, & à l'aide de Jesus-Christ notre Créateur moi confiant de combattre & épuiser les payens, & maudits Sarazins hors de la Cité de Rome & de tous pays qui sont à l'environ. Si advisés entre vous lequel voudra entreprendre la charge d'aller porter à icelui Amiral païen de ma part une lettre de défiance, car je lui veux bailler & livrer journée, & combattre pour notre sainte Foi exalter, soutenir & deffendre jusqu'à la mort. Et quand le Roi Pepin eut ainsi parlé, nul ne se tira avant rendre réponse, & de ce fait nul ne s'en osa entremettre, fort Valentin qui devant le Roi se presenta, & par devant tous en disant : Sire s'il vous plaît en votre licence je veux entreprendre le message, & parlerai devant tous les payens à leur fier Amiral, en telle maniere qu'à l'aide de Dieu, vous connoîtrez que j'aurai fait votre message à votre profit & à mon honneur.

Du grand vouloir & vaillant courage de Valentin fut le Roi Pepin très-joyeux, & tous ceux de la Cour émerveillez. Adonc le Roi fit venir un Secretaire auquel il fit écrire lettres de défiance, & puis les bailla à Valentin pour porter à l'Amiral, & Valentin monta à cheval & prit congé du Roi, & de tous ceux de la Cour, & se mit en chemin à la garde de Jesus Christ soi recommandant, & s'en alla à Rome, & ne faut pas demander s'il fut volontiers regardé, car si bien se tenoit à cheval & en armes, que nul ne le voyoit que plaisir ni prit. Si alla vers le Palais où étoit l'Amiral qui en ses Salles étoit triomphamment en grandes pompes. Valentin entra dedans & vint devant ledit Amiral, & le salue en telle maniere. Jesus qui nâquit de la Vierge Marie, qui pour nous tous souffrit mort, & passion veuille garder de mal, & deffendre haut & puissant Roi Pepin, & Mahomet te veuille aider & secourir redouté Amiral ainsi que je voudrois. Quand Valentin eut ainsi parlé l'Amiral se leva, comme fier & orgueilleux lui dit : Messager retourne t'en, afin que plus je ne te voye & dis au Roi Pepin qui tient la loi de Jesus qui croye en Mahomet, & que sa créance renonce, & du tout en tout delaisse, mettre bas, ou sçache de certain que je suis délibéré de le faire mourir & tout son pays détruire. Or t'en va Messager plus ne fait devant moi demeurance, car d'oüir telles paroles mon cœur ne le peut souffrir, quand folie a entrepris que si fiérement a entré en mon Païs, pour telle chose dire devant ma haute Majesté & Seigneurie, si je sçavois que par orgueil ou présomption tu eusse cette chose entreprise, jamais au Roi Pepin ne retournerois. Quand le gentil Chevalier Valentin oüi le parler dudit Amiral il fût fort douteux, craintif, émerveillé, & non pas sans cause ; car la mort lui étoit prochaine, si de Dieu n'eut été consolé, mais il fut tant inspiré de Dieu qu'il donna réponse salutaire tant pour la vie du corps que pour l'ame, & comme sage & bien advisé & appris de donner réponse parla en telle maniere Hélas très-puissant magnifique, & très-haut Seigneur. Amiral ne veuillez penser ni préméditer que par orgueil ni présomption je suis venu devant vous ; sçaurez la maniere & le fait comme je suis venu, vous serez bien émerveillé. Dis nous dit l'Amiral comme tu est venu & tout soudain, car ainsi me soit Mahommet en aide, que je prendrois plaisir & consolation à oüir votre entreprise reciter, votre courage multiplier en tout bien. Lors Valentin parla & dit : Sire Amiral, il est vrai que par fausse & déloyal envie j'ai été accusé envers le Roi Pepin, & lui a-t-on dit que de grand peur & crainte que j'avois de me trouver aux armes, je voulois retourner en France laquelle chose le Roi Pepin étant courroucé contre moi, & soudain ce matin me fit prendre pour me faire couper la tête : Et quand je me vis en danger pour allonger ma vie, je me vantai devant tous d'une très-grande folie, car je jurai devant tous ceux de la Cour que je viendrois devers vous pour vous & tous vos Barons défier de par le Roi Pepin, & outre plus je me vantai qu'au départ je vous donnerois trois coups de lance sur

Digitized by Google

votre corps qui tant est vaillant, & si bien renommé pour los & bruit acquerir. Pourquoi vous suplie que m'accordiez cette chose, car autrement n'oserois retourner devant le Roi Pepin que mourir ne me fit honteusement. Fils, répondit l'Amiral, par Mahomet le tout puissant vous n'en serez point conduits, mais de cette heure vous octroye la joûte, & afin que les François qui cette Cité ont assiégée puissent voir cette grande vaillance, je ferai appareiller les joûtes hors de la Ville. Grand merci dit Valentin, qui à terre se jetta pour baiser les pieds de l'Amiral en signe d'humilité & obéissance : mais on dit en commun proverbe qu'on déchausse souvent le soulier dont on voudroit avoir coupé le pied. Valentin étoit fort renommé au Palais de l'Amiral, & requéroit toûjours Dieu qui lui donnât puissance, tant faire qu'il pût sçavoir & connoître de quel lieu il étoit venu, & qui étoit son pere & sa mere. Et ainsi il étoit en grande pensée, l'Amiral lui dit. Brave fils vous me semblez bien pensif. Il est vrai, dit Valentin, & non sans cause, car j'ai trop grand doute d'être à la joûte par vous occis & mis à mort. Si vous prie & requiers humblement qu'il vous plaise me faire venir un Prêtre qui de mes pechez me puisse donner consolation. Alors l'Amiral commanda qu'on fit venir un Prêtre, & quand il fut venu, il le bailla à Valentin en lui disant. Or tenez & vous confessez, car de toutes vos confessions je ne vous donnerois pas un bouton. Adonc Valentin prit le Prêtre par la main & le tira à part, & quand ils furent ensemble Valentin lui dit. Hélas! Sire vous êtes Prêtre Chrétien, vous devez entre tous les autres avoir volonté, & courage de notre Foi perseverer & garder, & deffendre si veuillez entendre ce que je vous dirai ; il est vrai que je me dois aujourd'hui combattre contre le faux Amiral qui tant est ennemi de notre sainte Foi. Or je sçais bien que Payens & Sarazins sortiront de la Cité pour avoir joûte, laquelle doit être faite hors des murs de la Cité. Si vous dirai ce que vous ferez. Vous direz secretement aux autres Chrétiens qui sont dans la Cité, qu'il n'en sorte nul dehors ; mais se tienne en armes, sans faire bruit. Et quand les Payens seront hors de la Cité, ils prendront les gardes des portes, en telle maniere que quand les Sarazins voudrons rentrer dedans, la Cité que vous leur fermiez les portes, & dire aux Chrétiens, qu'ils mandent des nouvelles au Roi Pepin, & qu'il fasse tenir ses gens en armes, afin que quand il verra le point & l'heure qu'ils viennent courir sur les payens, ceux de la Ville sortiront d'autre part de telle maniere seront aujourd'hui vaincus & déconfits. Et quand Valentin eut dit au Prêtre se partit, & à Dieu le recommanda. Lors l'Amiral fit mener Valentin en sa chambre pour dîner & prendre sa réfection & commanda à ses gens qu'il fut servi honorablement ainsi comme sa noble personne. Valentin qui fut assis avec plusieurs Seigneurs & Barons se sçût bien contenter honnêtement devant tous les autres. Et quand le dîner fut fait & les tables levées, l'Amiral appella un sien neveu qui avoit nom Salatas, & lui commanda qu'il fit armer Valentin, & d'aussi bons harnois que sa personne, & commanda & donna charge à son neveu qu'on délivra à Valentin le meilleur cheval qu'en sa Cour pouroit être trouvé & choisi. Et quand l'Amiral eut ainsi parlé à son neveu, il entra dedans la salle très-bien paré, & la fut armé par plusieurs Payens vaillans & connoissans aux armes. Et Salatas prit Valentin & le mena en une belle Salle parée, & puis fit apporter plusieurs harnois & des meilleurs qu'il pût trouver, il fit armer Valentin comme l'Amiral son oncle lui avoit commandé, quand il fut armé il saillit en place bien en armes triomphamment. Lors chevaucherent tous deux vers la maîtresse porte de Rome : car vers celle part le Roi Pepin avoit mis le siége ; & quand ils furent au champ Valentin prit son écu & le pendit à son col, auquel écu étoit un champ d'argent, où y il avoit un cerf onglé & dentelé de sable, après de cestui cerf un arbre. Lesquelles armes étoient signifiantes qu'il avoit été trouvé en une forêt: & les lui avoit donnez le bon Pepin Roi de France.

Et

Et vint en France sur les rangs dont Valentin fut mout joyeux. Si fut le cri si grand par la Cité de Rome, que tous les Payens saillirent hors pour aller voir les joûtes. Et les Chrétiens qui étoient tous dedans se mirent tous en armes le plus secretement qu'ils pûrent, & prirent tous les gardes des portes en telle maniere que nul ne pût entrer dedans. Le Roi Pepin averti de ce cas, tint ses gens en armes pour le vaillant & preux Chevalier secourir à bon besoin. Si fut l'heure venuë que la joûte devoit commencer. Adonc ils s'éloignerent l'un de l'autre, & coucherent leurs lances, & picquerent leurs étriers l'un contre l'autre si impétueusement que les lances rompirent, si retournerent pour la seconde lance, & Valentin vint contre l'Amiral, & le frappa en telle maniere que tout outre le corps à la lance passée, lors l'Amiral chût tout mort dedans le champ. Et quand les Payens virent leur Amiral mort ils coururent sur Valentin; mais Valentin par grande hardiesse frappa son cheval & de son épée fit si grand vaillance, que tous les Payens passa & plusieurs en navra. Et lors étoit le Roi en son ost qui en bataille entra, lequel fut si fort assailli des Payens, qu'il fut abbatu dedans le pré. Mais Valentin vint, qui lui fit tel secours que sur son cheval le remonta, & quand il fut remonté, il dit à Valentin : enfant vous m'avez la vie sauvée, & s'il plaît à Dieu, il vous sera rendu. Lors commença grand cri d'un côté & d'autre, & fut la bataille fort fiere, tant que Payens furent contrains eux retirer, les Chrétiens qui étoient dans la Cité saillirent dessus, qui virent les étendars, & bannieres du Roi Pepin plantées & mises sur les murs dont les Païens furent émerveillez. Si furent assaillis de l'ost du Roi, & de ceux de la Cité, qui honteusement à grand deshonneur finirent misérablement leurs vies en icelle bataille sur le champ demeura vingt mille Payens, & tout par la vaillance de Valentin, & si bien se porta que trois fois en icelui jour il garda de mort le Roi Pepin, & en icelle vaillance quatre chevaux morts dessous lui. Ainsi par sa prouesse fut la Cité prise, dont grande joye fut par toute la Chrétienté, & principalement en la Cité de Rome, & les parties prochaines chacun cria mout joye au Roi de France Pepin, en telle maniere eut honneur & prix, que par le Pape Clement fut couronné Empereur, il gouverna bien, & augmenta l'Eglise en son repos, fit à toute justice & raison, tant que chacun disoit bien de lui.

Comme Hauffroi & Henri eurent envie sur Valentin pour le grand amour de quoi le Roi l'aimoit.

Chapitre 12.

QUand le Roi Pepin par la grace de Dieu & par la puissance des armes eut chassé les infidèles de la foi hors des parties Romains, il vint à Orléans, & là trouva la Reine Berthe sa femme, qui à grande joye le reçut avec son jeune fils Charlot & sa fille Esglantine, laquelle fut joyeuse de ce que Valentin étoit en santé revenu, si ne séjourna pas longuement qu'elle le manda, & il y vint volontiers. Et quand la belle le vit, doucement le salua, en disant Valentin mon doux ami, bien soyez venu, bien êtes dignes d'être cher tenu & honnoré ; car on dit que dessus tous autres vous avez conquis grand triomphe & victoire dessus les Payens qui tenoient Rome en leur subjection. Et Madame, dit Valentin à Dieu en sont les louanges, car dite chacun dit ce qu'il veut ; mais quand à moi, je n'ai fait chose parquoi on me donne par prouesse tenir, & outre puis le Roi votre pere m'a fait tant de biens & d'honneurs que jamais en ma vie ne lui pourois rendre pour service que je lui fasse.

Et en disant ces paroles, Hauffroy & Henry ardens & esprits d'envie entrerent dans la chambre d'Esglantine. Et quand ils furent entrez lui dirent Valentin que venez vous faire ici en la chambre de notre sœur qui rien ne vous appartient, trop vous montrez fol & hardi d'entrer en sa chambre Royale, car vous n'êtes si non qu'un (trouvé) & ne sçait nul qui vous êtes né, de quel lieu vous

êtes venu, si vous gardez de plus vous trouver avec elle que mal ne vous en vienne. Adonc Valentin dit à Hauffroi de votre sœur n'ayez nulle peur, car en nul jour de ma vie vers elle je ne pensai que bien honneur. Pourtant je suis pauvre, & si on ne sçait qui je suis si je ne voudrois rien dire chose qui fut contre la Majesté Royale, & si on ne sçait qui je suis si je ne voudrois que Esglantine eût par moi aucun blâme, je vous promets de cette heure de n'entrer jamais en sa chambre. A ces paroles Valentin se partit de sa chambre, & Esglantine demeura toute seule pleurant & soûpirant tendrement. Valentin monta au Palais pour servir le Roi qui étoit à table.

Là furent Hauffroi, Henri & Milon d'Anger, qui tous avec Valentin servoient le Roi à table. Et quand il fut levé il appella Valentin qui est devant vous, Seigneur, voyez-ci Valentin lequel m'a bien & loyallement servi & secouru en toutes mes néceffitez, afin que chacun de vous le puisse entendre & sçavoir & pour les bons services qu'ils m'a fait, je lui donne le Comté de Clermont en Auvergne. Sire, dit Valentin, Dieu vous veuille rendre : car plus me faite de bien que je ne vous ai servi, de telles paroles oüi, furent Hauffroy & Henri forts dolens si dirent l'un àl'autres, cestui (trouvé) que Dieu maudit est en la grace du Roi, & en telle maniere que si nous n'y mettons remede, il sera une fois cause de notre grand dommage, car le Roi n'a d'enfans que nous & le petit charlot duquel nous pourons bien faire à notre volonté après la mort de notre pere : mais il est chose vraye que Valentin le supportera & aidera à l'encontre de nous. Si nous faut trouver ensorte de le mettre en la mal grace du Roi, & pourchasser sa mort car autrement ne nous en pourons venger & alors pourontdu tout à notre bon plaisir gouverner le Royaume sans nul contredit. Adonc dit Hauffroi : mon frere Henry j'ai trouvé la maniere pourquoi le faux garçon sera trahi & deçu je vous dirai comment, nous dirons & ferons entendre au Roi notre pere qu'il a violé notre sœur, & que nous l'avons trouvé avec elle couché tout nud, & quand le Roi sçaura ces nouvelles, je suis certain que mourir le fera honteusement. C'est bien dit répondit Henri, or soit la chose menée si en serons vengez Et en ce point demeurerent en pensant & imaginant toujours contre Valentin mauvaistie & trahison : car ils ont plus l'envie de sa mort que de nul chien, Valentin sert le Roi si bien à son gré que sur nous je desire de le voir en sa compagnie. Car Valentin se maintenoit tous les jours de bien en mieux en priant N. S. qu'il lui voulut donner connoissance du lieu où il étoit venu. Et Orson son frere est dedans la forêt qui tant est craint & redouté, que nul n'ose pour lui du bois aprocher ni passer. Les complaintes venoient au Roi de jour en jour fort grandes, & merveilleuses de toutes parts. Il advint un jour qu'un pauvre homme vint au Roi tout navré & sanglant, & lui dit, Sire je me plains à vous du sauvage, car ainsi comme je passai le bois moi & ma femme en portant pour la provision de notre vie, pain, cher, fromage & autres vivres, ledit sauvage est venu qui nous a tout ôté & mangé, & qui plus est, il a pris ma femme, & en a fait deux fois à sa volonté. Or me dit le Roi de quoi te déplaît il plus, d'avoir perdu tes vivres ou de ta femme. Sire dit le bon homme de ma femme suis trop plus déplaisant. Tu as droit dit le Roi. Or t'en va à ma Cour & mets à prix ta perte, car renduë te sera. Après le Roi appella ses Barons pour prendre avis sur le fait d'Orson s'y aviserent entr'eux que le Roi feroit crier par tous les environs qui lui pourois rendre l'homme sauvage vif ou mort qu'il auroit mille marcs. Si fut fait un cri public & vinrent de divers pays, Chevaliers, nobles de tous états, pour prendre Orson & prix conquerir. Lors le Roi étant en son Palais avec plusieurs grands Seigneurs & nobles Barons, qui de cette matiere parloient & faisoient grandes admirations entr'eux, entre lesquels Hauffroy ennemi mortel de Valentin commença à dire ainsi : Sire voici Valentin, que vous avez nourri & mis

Digitized by Google

en grand honneur, lequel a requis notre sœur Esglantine de cette honneur grand & d'amour désordonné, & pour ce que je suis bien informé de ce cas pour voir ce qu'il sçait faire, & pour montrer sa vaillance, qu'il voye que rire & se combattre contre le sauvage, qui tant est craint & redouté ; vous lui donnerez Esglantine si sera de tout point sa volonté accomplie. Hauffroye dit le Roi ton parler n'est pas gracieux ains est plain d'envie car jaçoi que Valentin soit pauvre & de bas lieu venu, & que j'aye trouvé si bon, humble & si debonnaire ; que mieux semble gentil & de noble courage que tu me fais à parler de lui, car les bonnes conditions qu'il a en lui sont approuvée & montre qu'il est extrait de bon lieu & de bon lignage, & pour le bien que j'ai trouvé en lui, il me plaît qu'il aille à son plaisir avec ma fille, car de noble cœur il ne peut venir que tout honneur & chose qui soit honnête & licite. Et quand Hauffroi oüit le Roi que si fort le reprenoit en supportant Valentin, il en fut en son cœur déplaisant & courroucé, mais il n'en faisoit semblant. Lors parla Valentin, qui bien entendit les paroles de Hauffroi & dit, Henri à tort avez parlez de moi sans que rien vous aye méfait, & par maniere de refusion voulez que je voye combattre le sauvage afin que je puisse mourir & que de moi soyez vengé ; mais je fais serment que jamais n'arrêterai en place que je n'aye trouvé le sauvage, & quand je l'aurai trouvé je me combatterai à lui en telle maniere, que mort ou vif devant tous l'amenerai, ou je finirai mes jours. Et s'il advient, que Dieu me donne la puissance de le conquerir, jamais nul ne me verra de cette cour & tant que j'aurai trouvé le pere qui m'engendra, afin que je puisse sçavoir si je suis bârard ou légitime, & pourquoi je fus laissé au bois. Quand le Roi entendit l'entreprise de Valentin il fut déplaisant ; car il avoit plus peur de le perdre, que de nul de tous les autres de la Cour, & Hauffroi & Henri, qui lui ont fait cette chose entreprise, puis dit à Valentin : mon fils avisez que voulez faire, car de combattre sauvage ce me semble à vous chose impossible, vous connoissez assez que par lui sont plusieurs vaillans hommes morts, & ont delaissé cette entreprise aucuns Chevaliers, & pour ce ne soyez si haut que pour le parler d'eux, vous perdiez la vie, car trop est cruelle chose à entendre à telle bête, qui est sans naturel ni entendement. Pour Dieu mon enfant, souffrez & endurez les paroles d'eux envieux, car belle vertu est de pouvoir endurer & souffrir toutes langues parler. Ha Sire, dit Valentin, pardonné-moi, car jamais ce propos ne changerai. On m'appelle en reproche (trouvé) dont je suis dolent, quand je ne puis sçavoir qui je suis ni de quel lieu. Et je prens congé de vous, & adieu vous dis, car demain au plus matin je pense de prendre le chemin & la voye pour mon attente en entreprise mener à fin. A ces mots parti le preux & vaillant Valentin, & prit congé du Roi Pepin, & le lendemain au matin il alla oüir la Messe, puis après il monta à cheval pour aller querir le sauvage. Or il ne faut point demander si la belle Esglantine mena grand deüil toute la nuit, & quand le matin fut venu elle appella une Demoiselle qui étoit d'elle prochaine, lui dit en cette maniere.

Mamie allez vers Valentin, & lui dites ; que je lui prie devant qu'il départe qu'il vienne parler à moi, & pour nul qui vive qu'il n'ait doute d'entrer dans ma chambre : car dessus toutes choses je le desire avoir & est ma volonté singuliere, qu'il prenne de moi congé devant qu'il parte. Adonc la Demoiselle alla devers le noble Valentin & lui fit le message, tout ainsi que la Dame Esglantine lui avoit en chargé. Quand Valentin entendit les nouvelles, il répondit à la Demoiselle. Mademoiselle je sçais & connois que toute l'amour qui est entre moi & Madame Esglantine, est loyal & aussi de bonne équité, & si s'étant d'elle, que d'elle ne voudroit penser chose que l'honneur d'elle pour en aucune maniere amoindrir, ainsi me soit Dieu en témoins ; que de ma part envers elle ne pensai que bien & honneur ; mais envie est de telle nature, que

jamais n'a repos, & plûtôt sont les envieux de leur nature enclins & abandonnez à mal dire & leur malice exercer contre loyauté, & prud'homme & contre ceux qui veulent & prétendent à vivre selon Dieu, quand par lui acquerir grand honneur. Or me prend il en cette maniere, car je sçai de certain que Haufroi & Henri, les freres de ma noble Dame Esglantine, ont grande volonté de peurchasser ma mort, parquoi Mademoiselle (s'il vous plaît) vous irez pardevant Madame Esglantine, & lui direz qu'il ne lui plaise, si je ne prend congé d'elle, & qu'elle ait toûjours fiance en Dieu, car c'est celui qui fait justice, & quand le droit à celui qui a droit souffrent maintes injures, & sans cause sont blâmez.

Après cette réponse, la Dame retourna dolente & couroucée de ce que Valentin étoit à cheval pour son voyage faire.

Comme Valentin conquit Orson son frere dans la forêt d'Orléans, comme vous verrez.

Chapitre. 13.

Lors Valentin monta sur son cheval seul, sans compagnie, fort qu'un seul Ecuyer qu'il mena avec lui & se partit d'Orléans, & tant chevaucha qu'il arriva en la forêt, en laquelle étoit Orson le sauvage; & quand il fut auprès du bois, il dit à son Ecuyer qu'il lui baillât son heaume, & prit congé de lui, en disant vous demeurez ici, & ne viendrez plus outre avec moi, ainsi j'ai promis & jurai que tout seul entrerai au bois pour le sauvage combattre, priez Dieu pour moi qui secourir me veuille, & si le corps y demeure, je vous recommande mon ame. Et à ces mots Valentin entra dedans le bois, & l'Ecuyer demeura en pleurant & soûpirant tendrement. Valentin chercha & chevaucha parmi le bois pour trouver le sauvage, mais pour un jour entier n'en peut avoir nouvelle. Et quand le jour fut passé, & la nuit commença approcher il descendit de dessus son cheval & l'attacha au pied d'un arbre, puis prit du pain & du vin qu'il portoit avec lui, & un peut se repût. Et quand il eut mangé & que la nuit fut venuë, & le jour du tout failli, adonc pour doute de la nuit monta sur un arbre & là demeura, & quand le jour fut venu il regarda autour de lui, & vit son frere Orson qui couroit par le bois comme bête sauvage, lequel il vit le cheval de Valentin, & tira par devers lui.

Et quand il le vit si beau, reluisant & si plaisant il peigna fort de ces mains veluës en lui faisant fête, car jamais n'avoit accoûtumé de voir telle bête. Et quand le cheval de Valenti apperçût le sauvage qui le gratoit & touchoit de ses mains, il commença incontinent à ruer & regimber des pieds mont rudement, & Valentin qui sur l'arbre étoit regardoit la maniere du sauvage qui fit de terrible regard & fort à douter & à craindre. Et lors pria Dieu dévotement en lui priant & requerant de tout son cœur que du sauvage le voulut préserver & deffendre, & lui donner victoire de le conquerir. Or tournoya tant Orson autour du cheval de Valentin que le cheval commença à frapper, & le penta mordre, & quand Orson l'apperçû il embrassa le cheval pour le mettre en bas & le combattre. Quand Valentin vit que le sauvage vouloit tuer son cheval s'écria, & dit hautemeunt sauvage; laisse mon cheval & m'attend; car à moi tu auras bataille. Lors Orson laissa le cheval de Valentin, & leva ses yeux & regarda contre l'arbre. Et quand il vit Valentin il lui fit signe des mains & de la tête qu'il le mettroit par piéces. Lors Valentin fit le signe de la Croix & se commanda à Dieu, puis tira son épée & alla vers Orson. Quand Orson vit l'épée dont Valentin le cuida tant il se rétira arriere, & du coup se garda, puis vint à Valentin, & à force de bras le jetta à terre & le mit dessous lui, de quoi Valentin fut surpris, car il croyoit en cette place finir ses jours, car il n'avoit nul espérance déchaper de lui. Ha vrai Dieu, dit-il, ayez pitié de moi & ne souffrez pas que je finisse ma vie par les mains de ce sauvage. Par plusieurs fois Valentin croyoit retourner dessus Orson, mais n'eut pas la puissance. Et quand Valentin vit que par la puissance du corps il le pouvoit

gagner, il tira un couteau fort pointu dont il frappa Orson au côté droit, tellement que le sang en saillit en grande abondance. Adonc se leva Orson qui navré se sentit, & la douleur qu'il eut comme tout enragé jetta un cri si grand qu'il fit retentir tout le bois & revint à Valentin, fiérement le reprit avec ses oncles aigus & tranchant que de rechef le jetta à terre; si se combattirent tant l'un l'autre, que forte chose servit à raconter leurs merveilles batailles & la maniere. Et alors Orson prit Valentin si rudement que de son col lui arracha l'Ecu & le blason, & quand il eut ôté il le regarda pour la grande beauté des couleurs qu'il n'avoit accoûtumé de voir, puis le jetta contre terre & incontinent retourna à Valentin, & aux grifs & aux dents le serra fermement que harnois & auberons brisa, & rompit de ses ongles & le frappa jusques à la chair, tellement que le sang en fit courir à grand tendon Et quand Valentin se sentit si fort navré il fut dolent, si commença à reclamer Dieu. Hélas, dit il, vrai Dieu Tout-puissant, en lui est ma seule esperance, mon seul refuge & mon confort, si te prie humblement que de moi tu veuille avoir pitié, & ainsi que par digne grace & puissance tu sauvas Daniel d'entre les Lions veuillez moi garder de cet homme sauvage. Et quand Valentin eut fait prieres à Dieu, il alla avec son épée devers Orson pour le fraper: mais Orson alla à un petit arbre, lequel ploya & rompit aisément, & en fit un bâton terrible, & vint à Valentin & lui donna un tel coup dessus un genoux qu'il le fit tomber à terre. Lors Valentin comme hardi se releva & commencerent une fiere bataille, & avoient les deux freres grande volonté de se détruire l'un l'autre; mais ils ne connoissoient pas qu'ils étoient freres, ni le cas de leur fortune. Orson étoit cruel & fort, & eut frappé Valentin si ce n'eût été son épée, qui sur toutes autres choses craignoit pour cause d'un coûteau dont Valentin l'avoit frappé. Tant & si longuement se combattirent ensemble en plusieurs manieres, & tant que tous deux demeurerent lassés. Adonc Valentin regarde Orson, & lui commença à dire. Hélas, homme sauvage, pourquoi ne vous rendez-vous à moi, vous vivez au bois comme une pauvre bête, & n'avez connoissance de Dieu ni de sa sainte foi, parquoi votre ame est en grand danger, venez-vous en avec moi, & vous ferai baptiser & apprendre la sainte foi, si vous donnerai assez chair & poisson, & du vin à boire & manger, vêture & chaussure vous donnerai & userez vos jours honnêtement, ainsi que tout homme naturel doit faire. Et quand Orson oüi parler Valentin, il entendit & apperçût bien à ses signes que Valentin desiroit son bien, & par la volonté de Dieu & selon le secours de la nature qui ne peut mentir. Orson se jetta à deux genoux, tendit ses mains devers son frere, lui faisant signe que pardon lui veuille faire, & en tout à lui obéir pour le tems à venir, & lui montré pas signe que jamais jour de sa vie ne lui faudra de son corps ni de ses biens Si ne faut demander si Valentin fut joyeux quand il vit Orson conquis & mis en sa subjection, & en mena grande liesse & sans cause, car plus avoit conquis d'honneur & proüesse, que nul Chevalier de son tems n'eût osé entreprendre, tant fut il preux hardi, puis il prit Orson par la main, & lui montra par signes qu'il cheminât devant lui jusques hors du bois. Et Orson prit sa course, cheminant devant Valentin & tantôt furent hors du bois. Lors Valentin prit une des sangles de son cheval & lia Orson étroitement; afin qu'il ne fit de mal à personne. Et quand il fut là il monta à cheval, le prit & le mena avec lui comme une bête liée, & le tenant sans que jamais il lui fit quelque mal ni semblant de lui en faire.

Comme après que Valentin eut conquis Orson, il partit de la forêt pour retourner à Orléans vers le Roi Pepin qui y étoit. Chap 13.

VAlentin a tant fait a l'aide de Dieu qu'il a vaincu & conquis Orson le sauvage & est allé à Orléans, & tant est allé qu'il est entré en un grand village: mais ainsi que les

gens de ce lieu là ont vû le sauvage que Valentiu menoit, ils ont commencé à fuir & entrer ès maisons & de la grande peur qu'ils eurent, ils fermérent leurs portes en telle maniere que nul n'y pouvoit entr er. Adonc Valentin leur cria qu'ils n'eussent doute de lui & qu'ils ouvrissent leurs portes, car ils veulent loger : mais pour rien qu'il pût dire, nul ne lui voulut faire ouverture de sa maison. Lors il leur cria par le Dieu tout-puissant si vousne me donnez logis pour passer la nuit & pour prendre repos, sçachez que je delierai le sauvage & le laisserai aller, si suis certain qu'il me fera tantôt trouver logis à mon plaisir. Beaucoup de fois Valentin requis qu'il peut avoir logis, mais le monde avoit telle redoute & peur de l'homme sauvage que nul n'en fut hardi, n'osoit nullement ouvrir la porte à Valentin. Et quand le noble Chevalier Valentin eût longuement tournoyé, & cherché parmi le village, & qu'il vit que pour nulle chose qu'il peut prier ni suplier nul ne le vouloit loger ; il délia Orson le sauvage & puis lui fit signe qu'il allât frapper contre la porte d'une grande maison où l'on tenoit hôtellerie. Et Orson prit une grosse piece de bois par si grande force en frappa contre la porte, qu'au tiers coups il la jetta par terre, puis entrerent dedans. Quand ceux de la maison virent que le sauvage avoit rompu la porte ils sortirent hors de la porte de derriere tant que nul ne demeura dedans. Et Valentin alla dedans l'étable pour loger son cheval, puis a pris Orson & sont allez vers la cuisine là où ils trouverent chapons, & plusieurs autres viandes qui étoient auprés du feu. Lors Valentin fit signe à Orson qu'il tournât la broche : mais quand Orson vit la viande il mit la main à la broche & ne demanda pas si elle étoit cuite, mais la mangea, & puis avisa une chau iere mit la tête dedans & but. Et Valentin lui fit signe qu'il laissât à boire & qu'il lui donnera du vin, puis a pris un pot & mena Orson dans la cave. Et quand il eut tiré du vin plein un pot il lui bailla, & Orson leva le pot, & gouta du vin si le trouva bon, & en but tant que tout le pot vuid & le jetta à terre, & Valentin leva le pot & l'emplit de vin. Et Orson le voulut donner au cheval ; mais Valentin lu fit signe qu'il lui faut de l'eau. Plusieurs autres choses faisoit pour rire trop longue à raconter. Si fût le tems de s'en aller reposer. Valentin se repu, & aussi Orson qui le vin n'épargna pas : mais tant en but qu'il fut yvre, puis se coucha auprès du feu & commença à ronfl r & à dormir merveilleusement, & Valentin le regarda en d sant. Vrai Dieu tout puissant que c'est peu de chose d'un homme endormi & de l'homme qui par trop boire pert sens, & mémoire. Or vois-je cet homme sauvage en qui n'y a maintenant ni force ni puissance, & si pourroit être tué devant d'être éveillé. Et quand il eut ce dit pour plus éprouver la hardiesse d'Orson il le poussa du pied si fort qu'il l'éveilla, puis lui fit signe qu'il y avoit des gens autour de la maison ; adonc se leva Orson comme tout effrayé, & prit un gros bâton qui étoit au feu, & courut bien-tôt vers la porte que tout en retentit. Valentin se prit fort à sourire, parquoi Orson connut bien que Valentin faisoit ce pour l'effrayer. Si lui fit signe Valentin qu'il s'allât reposer, & que de rien n'eût souci car bien le gardoit, puis Orson se coucha devant le feu le bâton entre ses bras. Valentin fut toute la nuit auprès de lui, le veilla sans dormir d'autant qu'il ne fut assailli, car fut le bruit grand que chacun laissoit la maison & se retiroient en l'Eglise. Et tout au long de la nuit & sans repos sonnerent les cloches pour assembler le peuple, qui à grand nombre & puissance d'armes toute la nuit pour la doute d'Orson firent le guet, ainsi se passa la nuit tant que le jour fut venu. Et quand Valentin vit que le jour étoit grand il monta à cheval & lia Orson & le mit à cheminer vers la Cité d'Orléans. Et quand il fut apperçu menant Orson le sauvage, ils firent si grand cri, que parmi la Ville d'Orléans on fit ongles si grand bruit que chacun courut en sa maison & fermerent les portes, puis monterent aux fenêtres & regarderent Orson le sauvage.

Les nouvelles vinrent au Roi Pepin que Valentin étoit arrivé, & qu'il avoit conquis Orson le sauvage & qu'avec lui le menoit, desquels nouvelles le Roi Pepin fut grandement émerveillé, & dit en cette maniere. Hélas! Valentin mon enfant de bonheur fussu né, benit soit le pere qui t'engendra, & la mere qui au bois t'enfanta, car je vois & connois que tu est aimé de Dieu, & que par toi il nous montre miracle évident, & d'autre part le peuple aux fenêtres qui crient à haute voix en disant, vive entre les autres ce noble & vaillant Valentin; car au monde il n'y a plus preux & plus hardi que lui, & est bien digne d'honneur & louange avoir quand par la proüesse & vaillance, il a conquis celui qui jamais n'osa de nul être assailli & de lui porter honneur & révérence, chacun y est tenu car par lui sommes délivrez, & a sûreté mis de la chose que plus nous redoutions. Tant chevaucha Valentin parmi la Ville d'Orléans qu'il arriva à la porte du Palais. Et quand les portiers le virent ils coururent fermer les portes du Palais pour doute du sauvage. Lors Valentin leur dit, ne vous doutez de rien: mais allez vers le Roi Pepin, & lui dites que sur ma vie du sauvage, je l'assure lui & tous les Seigneurs, Barons & Ecuyers de son Palais: car tant je le connois qu'à nul homme vivant, soit petit ou grand ne portera aucun dommage. Les Messagers monterent au Palais, & dirent au Roi Pepin les nouvelles que Valentin penoit sur sa charge le sauvage Orson. Adonc le Roi Pepin commanda qu'on lui ouvrit les portes & qu'on le fit entrer. Et Valentin entra dedans & prit Orson par la main. Et quand la Reine Berthe, & la belle Esglantine sçûrent qu'ils étoient au Palais, elles enfuyerent en leurs chambres avec toutes les Demoiselles de la grande peur qu'elles eurent Et Valentin monte en haut, & entra dans la salle où le Roi Pepin étoit accompagné de tous ses nobles Barons & Chevaliers de sa Cour. Et Hauffroi & Henri, qui a leur semblance montroient grand signe d'amour à Valentin, & bien sembloit qu'ils fussent mont joyeux de la grande entreprise & proüesse, mais ils ne furent oncques plus dolents en leur cœur, car jamais n'eussent crû qu'il retourna vif: ils maudirent le sauvage quand il ne l'avoit tué & detruit. Le Roi Pepin & tous les autres de la Cour regardoient Orson volontiers. Lors leur dit le Roi: Seigneurs c'est chose merveilleuse de cet homme sauvage à voir & regarder, il est bien formé & de belle stature de corps & de tous membres, combien qu'il soit velu, s'il étoit vêtu comme un de nous fort seroit plaisant à voir, beau Chevalier sembleroit. Alors Valentin parla au Roi Pepin en cette maniere. Sire je vous requiers que vous le fassiez baptiser, si aprendre la créance de la foi chrétienne, car tel est mon desir & ainsi lui ai promis, bien me plaît dit le Roi, & veux qu'ainsi soit fait. Lors commanda à un Prêtre qu'il le baptisât & furent parains le noble Roi Pepin, & le Duc Millon d'Angler, Sanson & Gervais vaillans Chevaliers, & Valentin aussi & d'autre parti fut le noble Roi de Berthe & plusieurs autres gens de grand renom & autre nom ne lui baillerent que celui qu'il avoit pris dans la forêt. Quand Orson fut baptisé le noble Roi Pepin s'assit à table pour dîner & Valentin le pria de couper, car c'étoit son office. Et quand le Roi fut assis il commanda qu'on fit entrer Orson dedans la salle pour voir ses manieres & contenances. Adonc Orson entra en la salle devant le Roi Pepin qui volontiers le regarda, si avisa la viande qui devant lui étoit, & prit dedans le plat tout ce qu'il peut emporter, & commença à manger vitement, & à gros morceaux, & quand il eut mangé, il regarda d'autre part un serviteur lequel portoit un plat un Paon pour servir au Roi; mais incontinent Orson courut à lui & lui ôta le dit Paon: puis s'assit à terre parmi la place de la salle & commença à manger. Lors Valentin l'aperçut, lui montra signe qu'il se gouvernoit mal, car sur toutes choses il craignoit naturellement Valentin. Et le Roi Pepin commanda qu'on le laisse faire, car il prenoit grand plaisir à ses contenances. Quand Or-

Digitized by Google

son eut bien mangé, il vit un pot plein de vin, il le prit & tout d'un coup il le bût & puis il jetta le pot par terre & commença à secouer la tête, dont le Roi, ses Barons & Seigneurs qui étoient là commencerent à rire Et quand la nuit fut venuë on donna une chambre à Valentin pour coucher, en laquelle on mit un lit bien paré pour Orson, mais il n'y voulut pas coucher, car aussi-tôt qu'il fut dans la chambre il se coucha à terre & incontinent il s'endormit, car autrement n'étoit accoûtumé.

Comme Hauffroi & Henri par envie résolurent de tüer Valentin en la chambre de la belle Esglantine. Chp. 14.

ALors fut joyeuse la belle Esglantine de ce que Valentin avoit le sauvage conquis, si lui manda par une Demoiselle qu'il lui amenât Orson le sauvage. Lors Valentin appella Orson & le prit par la main, & le mena en la chambre d'Esglantine en laquelle il y avoit plusieurs Dames qui volontiers regardoient Orson, & Orson en riant se jetta sur le lit & regarda les Dames en faisant plusieurs signes & manieres, & qui étoient aux Dames fort plaisantes à regarder: mais ce qu'il faisoit elle ne l'entendoient point, dont elles étoient déplaisantes, si appellerent Valentin & lui demanderent ce que c'étoit que le sauvage leur montroit par signes, & Valentin leur dit Mesdames, sçachez que le sauvage montre par signes, que volontiers voudroit baiser & accoller les Demoiselles qui sont ici, dont elles commencerent toutes à rire, & se regarder l'une l'autre. Et ainsi qu'ensemble devisoient & qu'elles s'ébatoient en la chambre d'Esglantine, pour la vûë d'Orson le sauvage. Hauffroi vint devers Henri, & lui dit: beau frere trop va mal notre fait, car vous voyez que ce méchant trouvé Valentin de jour en jour monte & croit en honneur entre les Princes & Dames; & entre les autres choses le Roi Pepin en est plus amoureux qu'il n'est de nous, laquelle chose peut-être en grand abbaissement de notre honneur. Hauffroi, dit Henri, vous dites vérité & parlez comme sage, & quand à moi je ne fais pas de doute que par lui nous ne soyons une fois déprisez s'il regne longuement: frere, dit Hauffroi, oyez ce que je vous dirai. Valentin est maintenant dedans la chambre de notre sœur Esglantine, laquelle chose nous lui avons deffenduë de long tems, & aurons bonne occasion de le prendre & mouvoir débat contre lui, pourtant si croire me voulez nous iront en sa chambre & par nous sera mis à mort; puis nous dirons au Roi qu'avec notre sœur l'avons trouvé, & Valentin faisant d'elle à sa volonté, ainsi parlerent les deux traîtres. Et ainsi que les Juifs par leur envie crucifierent, & machinerent la mort de N. S. J. C. à tort & sans cause, ainsi firent Hauffroi & Henri qui étoit doux & debonnaire, & à tous obéissant. & de la bouche oncques vileines paroles ne sortit. Et après qu'ils eurent fait leur entreprise, ils allerent dans la chambre d'Esglantine, & aussi tôt que Hauffroi fut entré, il dit à Valentin, mauvais & déloyal homme, or connoissons nous que ta folie & outrageuse volonté ne te veux point restraindre en retirer; mais en perseverant en ta malice & folie opinion, en pourchassant de jour en jour le deshonneur de notre Pere le Roi Pepin, par le moyen de notre sœur Esglantine, de laquelle vous en faites votre plaisir comme d'une mauvaise & malheureuse femme dissoluë, pourquoi c'est bien raison que mal vous en vienne, puisque le Roi ne tient conte de ce fait, c'est bien raison que vangeance prenions, de vous. Et en disant ces paroles, Hauffroi leva la main & frappa Valentin tellement que de la bouche lui fit le sang sortir, puis Henri s'approcha qui d'un glaive tranchant & aigu guida fraper outrageusement Valentin. Et quand Orson vit qu'on vouloit outrager Valentin, il saillit avant & bailla si grand coup à Hauffroi de sa main veluë qu'à terre l'abbatit. courut vers Henri, & l'effraignit tellement entre ses bras, que si n'eut été les Demoiselles qui appaiserent Orson, jamais de sa vie n'eût respiré. Lors se leva le cri en la chambre si grand que

que plusieurs des Seigneurs & Barons vinrent en la chambre. Et quand ils apperçûrent que Orson menoit si mal le fils du Roi, ils voulurent frapper des glaives & d'épées, & tous se mirent contre lui en deffence pour le mettre à mort. Alors Valentin tira son épée pour secourir Orson, & jura que s'il y avoit homme qui touche qui frappe plus Orson, quoiqu'il en doivent advenir sa vie lui ôtera, puis fit signe à Orson, & il se retira sans faire nul outrage. Lors Hauffroi & Henri allerent vers le Roi Pepin courroucez, si lui dit Hauffroi. Ha! Sire mal fut oncques né Valentin que vous tenez si cher, car céant a amené le sauvage, par qui moi & mon frere avons été en grand péril de mort.

Et vous ferez trop mal si vous le laissez plus vivre, car grand dommage & deshonneur de brief vous portera. Pour Dieu faites qu'il soit noyé ou pendu, car bien n'en vaut la garde de sa compagnie. Quand le Roi Pepin oüit les nouvelles il fut dolent, & dit qu'il feroit mettre enfermer Orson le sauvage dedans une Tour, en telle maniere que jamais il n'en pourra sortir que par congé. Le Roi Pepin fit venir Valentin pour lui demander le fait, & Valentin lui raconta l'entreprise telle qu'elle avoit été faite par Hauffroi & Henri. Sire, dit Valentin, j'étois en la chambre de Madame votre fille en la compagnie de plusieurs Dames & Demoiselles qui fort desiroient voir Orson, principalement à Madame Esglantine je l'avois amené, si ne sçai pourquoi, ni quel titre Messieurs vos deux fils, Hauffroi & Henri sont entrez en la chambre, en me disant que je voulois faire de votre fille à mon plaisir, & que de tout tems le sçavoient. Et en me disant fieres paroles, & Hauffroi par outrageuse volonté de sa main me frapa, & Henri de son épée ma vie me cuida ôter. Orson voyant que mon corps étoit en danger est venu devers eux, les a tous deux jettez par terre en telle maniere que par celle cause du bruit, & le crime est tel que vous le voyez. Est-il vrai, dit le Roi Pepin, ainsi que vous le dite. Oui Sire, dit Valentin, sur la peine de ma vie, autre chose ni autre chose je ne sçai: Sire dit le Roi Pepin, Orson a fait son devoir ce qu'il devoit faire. Et vous Hauffroi & Henri vous êtes envieux & pleins de mauvaise volonté.

Je vois & connois que de toute votre puissance vous croyez de jour en jour nuire à Valentin: bien êtes de mauvaise nature de pourchasser son mal quand vous voyez que je l'aime, & que louablement me sert. Et vous défends de lui vouloir mal, car de lui ne me veux pour nul autre dessaisir, & suis certain que mon deshonneur jamais il ne voudroit querir ni chercher. Ainsi se partirent Hauffroi & Henri, lesquels furent déplaisans, & Valentin demeura pour l'heure en la salle avec les autres Seigneurs & Barons de la Cour, & Orson s'en alla parmi le Palais entra à la moitié de la cuisine & vit la viande que le cuisinier appareilloit pour le souper, si approcha de lui & prit deux chapons tout crus, & les mangea comme fait un chien. Et quand le cuisinier vit cela, il prit un gros bâton & en frappa Orson si grand coup que tout ployer le fit. Alors se baissa Orson, & prit le cuisinier & le jetta en place, & tant de coups lui donna qu'à peu qu'il ne fut mort. Les nouvelles vinrent au Roi Pepin, que Orson tuoit son cuisinier, & que nul n'osoit de lui approcher, dont le Roi fut courroucé & fit venir Orson, & lui fit signe qu'il le feroit pendre: mais Orson alla incontinent querir le bâton, & montra au Roi Pepin comme le cuisinier l'avoit frappé. Et quand le Roi connut le cas il pardonna tout à Orson, & commanda que nul ne lui toucha plus. Et Valentin lui montra la maniere de se gouverner parmi le Palais, & si bien l'enseigna que depuis il ne fit nul mal ni déplaisir qui premier ne lui en faisoit. Et en ce point demeurerent longuement les deux freres Valentin & Orson avec le noble & puissant Roi Pepin, lequel étoit leur oncle à tous deux, mais il ne le sçavoit.

Comme le Duc de Savari envoya vers le Roi Pepin pour avoir aide contre le verd Chevalier qui vouloit avoir sa fille Fezonne. Chap. 10.

Digitized by Google

En ce tems que Valentin & Orson étoient ensemble en la cour du roi pepin, il vint un Chevalier vers le Roi de par le Duc de Savari, lequel après qu'il eut fait la réverence au roi, il parla en cette maniere : Franc & puissant Roi sur tout redouté, le Duc Savari duquel je suis serviteur m'envoye par devers vous requerant que par vous il puisse être secouru contre un païen qui l'a assiégé, il se nomme le verd Chevalier, lequel par force d'armes & malgré son courage sa fille veut, qui est la plus belle qui puisse être & il a trois freres hardis & sçavans, c'est à sçavoir Guerin Anseaume & Guerin le jeune; messager dit le Roi, volontiers secourerons le Duc Savari, & lui aiderons en son besoin de toute notre puissance. Sire dit le messager, Dieu vous en sçache gré & vous le veuille rendre par sa misericorde, car vous ferez aumône, je vous en remercie de par mon maître. En disant ces paroles vint dedans le Palais un autre messager, lequel après la réverence & l'humilité faite au Roi, lui dit en cette maniere : Excelent & sur tous redouté Prince, veuillez assembler votre ost en toute diligence, & envoyez vos gens d'armes vers la Cité de Lion, car des Allemands sont issus plus de cent mille combattans, qui votre Royaume veulent détruire & mettre en subjection Alors le Roi fut mout étonné, si appella Million d'Angler, plusieurs Barons pour se conseiller. A laquelle chose répondit Million d'Angler : Sire, sur cette matiere vous devez être conseillé, car plus près est votre chemise en votre robe, vous ne devez pas déffendre le pays d'autrui pour le vôtre laisser détruire, quand vous aurez chassé vos ennemis de votre Royaume, vous pourez aller secourir le Duc Savari. Lors le Roi crut le conseil, & dit au messager du Duc Savari, que pour le présent ne peuvoit le secourir à son besoin, & vous pourez lui dire qu'il se tienne toujours ferme contre le verd Chevalier, & qu'ayant fait mon entreprise, je lui envoyerai si grand nombre de gens qu'il sera content. Sire dit le messager, trop mal lui vint que venir ne peuvez, car il en a grand besoin : mais puisqu'il ne peut être autrement, je vous remercie de votre bon vouloir, & au congé de votre haute Majesté je me départs de vous.

Et à ces mots le messager du Duc Savari s'en alla vers Acquitaine & conta les nouvelles & empêchemens du Roi Pepin, il en fut déplaisant, car le verd Chevalier lui faisoit grand guerre & trop près l'avoir assiégé & devez sçavoir qu'icelui verd Chevalier étoit frere de Ferragus le Geant, qui la Dame Bellissant faisoit garder en sa maison, laquelle étoit mere du noble Chevalier Valentin & du sauvage Orson, ainsi comme vous avez ci-devant oüi déclarer. Or fut le bon Duc Savary dedans Acquitaine mout & pensif & dolent pour le verd Chevalier, qui telle guerre lui faisoit pour sa fille.

Si fit crier & commander que tous ceux de son ost fusse en point & en armes, comme à tel cas appartient, & que le lendemain au matin il vouloit saillir hors contre le verd Chevalier pour les Payens combattre. Lors chacun se mit en chemin & en bon point, & firent bon devoir d'eux armer. Quand le jour fut clair, les clairons & trompettes sonnerent & gens d'armes de toutes parts, tant de pied comme de cheval se mirent en chemin pour saillir hors la Ville: grande hâte avoit le Duc Savari d'assaillir le verd Chevalier; mais il se croit avancer qui aucune fois fait son dommage, & ainsi il en prit au Duc, comme il sera dit. Le Duc Savari saillit hors d'Acquitaine en grande compagnie. Quand il fut au champ il fit sonner les trompettes & clairons, & comme vaillant champion ses ennemis assaillit & sont sur eux. Les Sarazins & Payens qui étoient grand nombre coururent aux armes, lors commença une grande & merveilleuse bataille; alors le verd Chevalier entra dedans avec une grande hache d'armes, & premier qu'il arrêta il tua deux vaillans Chevaliers. Alors le Duc Savary comme preux & hardi ne craignant rien le danger est devers lui tué, & se sont fierement assaillis l'un l'autre, vaillant étoit le bon Duc; mais non pourtant il entre-

Digitized by Google

prenoit grande folie de combattre le verd chevalier, car tel étoit la prédestination du verd Chevalier, car par fort il étoit prédestiné que jamais ne seroit conquis ni vaincu, si non par homme qui fut fils de Roi & qui n'eût jamais été de femme nourri ni allaité. Si ne pensoit pas que jamais homme pût être trouvé: mais tel enfant est sur la terre vivant, que bien le combattra & le vaincra, c'est Orson le sauvage, comme vous oüirez ci-après. Longuement se combattirent ensemble le Duc Savary & le verd Chevalier, mais trop entra le bon Duc, car quand il se cuida retirer pour aller vers Orson, il fut tant poursuivi des Payens & Sarrazins, que fortune le contraignit d'être tué par terre, par qui il fut pris prisonnier de ses ennemis & le prirent les Payens, puis le menerent au verd Chevalier qui en mena telle joye que pour nul trésor il ne l'eût laissé aller. Et le Duc Savary en son cœur reclama Dieu. Quand les Chrétiens sçurent que le Duc étoit pris ils retournerent en Acquitaine dolents étonné. Lors le peuple commença à demener grand deüil & fait de grands regrets & lamentations pour leur Duc qu'ils aimoient tant; là furent les trois fils Guerin, Anseaume Guerin le jeune, qui pour leur pere faisoient grand deüil, mais sur tout passoit plaintes & lamentations de Fezonne, laquelle se tirant les cheveux qui étoient plus luisant que fin or, hélas! de malheur suis-je née quand il faut que pour moi tant vaillans vasseaux, & de nobles Chevaliers ont telle douleur à souffrir, & si piteusement finir leurs jours. Et que plus est mon cœur à chose trop amere à souffrir & porté c'est le bon Duc mon pere, qui est pour l'amour de moi entre les mains de ses ennemis mortels, dont mourir lui conviendra par douleur angoisseuse & piteuse détresse: hélas mon très cher pere trop cherement m'avez aimée quand mon amour vous êtes vendus si cherement que par moi vous soit livré. Ainsi se complaignoit en pleurant la belle Fezonne, laquelle a volonté de se tuer. Et le verd chevalier est en son pavillon qui fait venir devant lui le bon Duc, & lui a dit fiérement: Or vois-tu, & connois bien maintenant que tu est en ma subjection, & si tu peux connoître que j'ai puissance de te faire mourir ou de te sauver la vie. Je te dirai, tu sauveras ta vie si tu me veux donner ta fille en mariage je l'emenerai en la verd montagne, ou bien richement couronner la ferai. Sarrazin, dit le Duc je te dirai ma volonté, sçache que jamais tu n'auras ma fille si tu ne te fais baptiser, que de Jesus prenne la loi & creance. Savari, dit le verd Chevalier, de telles choses ne me parle jamais, car de ma vie en ton Dieu ne croirai, & si tu dis encore plus, plus que si tu ne veux croire mon conseil, je te ferai mettre à mort vilainement, si ne dis que je ferai Acquitaine à doit & mettre à exécution tous les hommes, femmes & petits enfans ferai mettre à mort. Payen dit Savary Dieu me veuille par sa grace contre toi de mal volonté deffendre & garder, car en lui je me fie, & en lui est ma seule esperance. Longuement furent en parlant de cette maniere le verd Chevalier & le Duc Savari, qui Dieu reclamant soûpiroit de cœur tendrement. Et le verd Chevalier le regarda; & quand il vit les grandes lamentations qu'il faisoit, & les piteuses larmes qu'il jettoit, il lui dit: franc Duc, cesse le pleurer, car tant suis épris ardemment & embrasé de l'amour d'elle, que je n'ai le courage de vous ôter la vie; mais je suis déliberé de vous donner congé, par tel convenant que dedans six mois vous m'amenerez un Chevalier, qui par puissance d'armes me puisse conquerir, & votre fille je quitterai & m'en retournerai en mon pays avec toute mon armée sans rien de votre terre gâter ni détruire, & s'il advient que dans ledit terme je ne sois conquis ni vaincu, j'aurai votre fille pour femme & épouse, & en mon pays l'emmenerai sans faire autre guerre. Pourtant firent entr'eux la paix, & les tréves criet l'espace de six mois & après le cri fait, le verd Chevalier donna congé au Duc Savary, & sur la foi de Jesus-Christ lui jura les susdites tréves tenir loüablement, gardet l'appointement par eux dessus avisé au cas du défaut lui donne sans nulle tradi-

Digitized by Google

tion, puis vint en Acquitaine, & fit par tout sçavoir & publier la forme de l'appointement. Et quand il eut fait crier les tréves pour six mois, il manda son conseil & leur déclara la maniere comme il avoit fait avec le verd chevalier. Alors ils délibérerent entr'eux que le Duc envoyât messagers par tout le pays d'environ pour chercher un Chevalier qui par prouësse puisse combattre le Chevalier.

Et aprés les messagers de toutes nations Chrétiennes leur donna lettre dans lesquelles étoit contenu les grandes beautez de sa fille & l'entreprise du verd Chevalier, & mandoit le Duc de Savari en ses lettres, que celui qui pourroit conquerir le verd Chevalier, il lui donneroit sa fille. Alors les lettres furent données à douze messagers, lesquels eurent la charge de les porter par tous les pays jusqu'à douze Royaumes Chrétiens & en furent les nouvelles publiées & manifestées.

Comme plusieurs Chevaliers vinrent en Acquitaine pour cuider avec la belle Fezonne.

Chapitre 13.

EN ce tems durant la tréve, le Roi Pepin étoit allé contre ses ennemis vers Lion. accompagné de 60. mille hommes: Tant fit qu'il passa & mit à déconfiture un Roi nommé Lampatrix, lequel contre les Payens & Sarrazins conduisoit à grande puissance. Cetui Lampatrix tenoit le Royaume de Scine, d'Holande & de Frise; avec ce, il tenoit la pays de Danemark, auquel étoit une Ville forte & puissante en laquelle se retiroient les Payens par la doute du Roi Pepin. Et quand il furent tous enclos en ladite Ville les assiegea en telle maniere qu'il les affama, & tant fit qu'il se rendirent du tout à sa volonté.

Quand il eut pris la Ville, il fit baptiser les Payens & croire en J. C. & donna la Ville au Maréchal de France lequel étoit appellé Gui. Après ces choses le Roi Pepin & tout son ost retourna au pays de France, & arriva en la Ville de Paris, & il eut bien tôt nouvelles du Duc Savari, & comme il avoit pris tréves au verd Chevalier, puis quand il sçut la maniere comment & la condition de leur appointement, il se prit à dire devant tous ses Barons en riant, Seigneurs, qui voudra avoir belle amie, il est tems de se montrer vaillans. Celui qui pourra combattre le verd Chevalier par faits d'armes, il aura en mariage la belle Fezonne, fille du Duc Savari, il aura avec elle la moitié de sa terre & Seigneurie, & qu'il ne soit ainsi, voici les lettres tenez les, & regardez entre vous le contenu d'icelles, chacun regarda volontiers les lettres, mais il n'y eut si hardi ni si vaillant qui voulut l'entreprendre hors Valentin, qui devant tous dit au Roi Pepin: Sire, s'il plaît à votre Majesté me donner congé d'aller en Acquitaine éprouver mon corps contre le verd Chevalier: Sire, donnez moi congé de partir de France, car j'ai grand desir de laisser le pays, & tant chevaucherai que jamais n'aurai repos, tant que j'aye nouvelles de la mere qui me porta: car fort il me déplaît que si longuement je demeurai sans sçavoir qui je suis. Valentin, dit le Roi, ne vous chaille qui vous soyez; car assez suis puissant pour vous donner du bien largement & vous monter à honneur, & tous ceux de ma Cour, aussi cœur je vous tiens comme si vous étiez de mon propre sang Sire, dit Valentin pour Dieu soit, & me pardonnez, car de long-tems l'ai voué. Quand le Roi vit que Valentin étoit du tout déliberé d'aller en Acquitaine, il lui donna son congé par tel convenant, qui lui fit promettre qu'il reviendroit vers lui après qu'au verd Chevalier se seroit combatu si Dieu lui donne santé & vie, & Valentin lui promit puis prit congé de lui. Alors Esglantine fut dolente, plus que jamais, pleine de pleurs & gémissemens engoisseux. Elle manda Valentin, lequel vint devers elle, elle lui a dit la belle en pleurant tendrement, je vois bien que de vous jamais je n'aurai joye ni consolation, & que vous êtes déliberé de laisser le pays de France. Hélas! plût à Dieu que ce fut mon honneur de m'en aller avec vous, car ainsi me veuille Dieu secourir si jamais j'aurois à époux autre homme que vous: mais puisqu'il est ainsi que de ma volonté je puisse user & que mon liberal-

arbitre est gardé par autre puissance, & qu'il est force que le corps demeure par deça, mon cœur & ma volonté à vous seront à jamais sans nul autre intention, hors que d'amour juste & loyal & solitaire je vous aimerai, & afin qu'à vos nécessitez vous puisse recouvrir à votre diligence quand vous aurez nécessité, voici la clef de mon écrin que je vous présente, prenez or & argent à votre volonté, car assez y a de quoi: Madame, dit Valentin, d'or & d'argent je n'ai envie, si non que seulement trop me tarde que je ne sçai qui je suis. Et sçachez que d'une chose je suis étonné, c'est que je porte une croix sur l'épaule tout aussi jaune que fin or, je ne sçais dont tel signe me peut venir, pourtant je suis déliberé de n'arrêter jamais, tant que de ma nativité je puisse avoir connoissance. Adieu vous dis, Madame; & pour moi ne pleurez plus, car par la foi de mon corps, si Dieu veut que je sois de lieu venu que je puisse être digne en valeur au lignage de votre extraction, jamais je n'aurai femme & épouse autre que vous, & aussi ma chere Dame, si je trouve que je ne sois digne de vous avoir à femme. Par faute de lignage, de vous ne voudrois être votre mari, car au tems avenir les envieux diroient où sont les parens de cétui malheureux trouvé, lequel a tant abusé le Roi, qui lui a donné sa fille pour femme & épouse, & pourtant je desire sur toutes choses sçavoir de quel état je suis extrait, & à ces mots se departit Valentin laissant Esglantine en sa chambre pleurant piteusement. Et lors commença à considerer qu'amour de femme est forte chose & merveilleuse, car il voyoit bien, que s'il lui plaisoit, Esglantine la fille du Roi Pepin s'en iroit avec lui à sa volonté: mais le sens & la raison qui étoient en lui, dominerent en tout tems de ne faire chose vilaine, dont il peut avoir nul reproche. Alors il se mit en chemin & au partir il fut convié de plusieurs nobles Barons & grands Seigneurs de là, dont Hauffroi & Henri furent joyeux à rebours, & pour leurs fausses envies, dont ils étoient de long-tems pleins, ils aviserent & machinerent que sur le chemin ils feroient prendre Valentin & Orson qu'il menoit avec lui & les feroient mourir, afin qu'à jamais ils fussent vangez de la chose dequoi ils désiroient le plus au monde.

Comme Hauffroi & Henri furent guetter Valentin & Orson sur le chemin pour les faire mourir. Capitre 15.

QUand Valentin & Orson furent partis de la Cour du Roi Pepin pour aller en Acquitaine, envie décevable & maudite trahison entra plus que devant aux cœurs des deux faux & maudits traîtres Hauffroi & Henri les deux fils du Roi Pepin, en telle maniere que pour parvenir à leur entreprise, ils parlerent à un cousin germain qu'ils avoient & tant firent qu'entr'eux fut avisé & déliberé que trente hommes puissans & vaillans guetteroient, & mettroient gardes sur l'enfant Valentin & sur Orson, de telle maniere que là où ils seroient trouvez, ils seroient détruis sans nulle rémission & mis à mort. Après le conseil il fit assembler trente hommes les plus redoutez qu'il pût sçavoir puis les envoya en armes dans une forêt bien large, par laquelle Valentin & Orson doivent passer, si ne demeura pas longuement que Valentin & Orson, qui couroit à pied devant lui plus qu'un cheval entrerent en la forêt. Alors les apperçut Grigard & ses gens qui étoient en embuche dedans ladite forêt. Et quand Grigard vit Valentin il saillit contre lui son épée tirée pour le tuer & tel coup qui lui donna, que parmi les harnois lui entama la chair, tant que le sang sortit, puis lui dit: Valentin ici vous convient mourir, car vous avez trop vécu. Et quand Valentin vit qu'il étoit navré, & de toutes parts assaillit de ses ennemis à Dieu se recommanda, leur dit:

Messieurs, ma mort avez jurez, & vois bien maintenant que par vous à tort & sans cause mourir me convient, mais si Dieu plaît en cétui jour je vous vendrai ma mort si cherement & tant que tous ensemble ne retournerez. Et donc tira son épée, de telle maniere il frappa le premier si rudement qu'il l'abbatit à terre, lui fendit la tête jusques

Digitized by Google

aux é-aules & mourut, puis alla aux autres par si grand courage, que devant qu'il arrêtât, ni que lui osassent approcher, il en abbattit cinq ou six parmi le bois. Et Orson saute en avant tout effrayé avec ses grandes mains veluës, frappe & déchire tous ceux qu'il trouve parmi la voye, en telle maniere que de ses ongles les déchire, & de ses dents les mort & étrangle, il les jette par terre l'un sur l'autre puis passe par dessus en les frapant rudement, Valentin est d'autre part, qui tient l'épée toute nuë, dont si vaillamment se combat, que nul n'ose appocher des deux freres, Grigard cria tout haut: Valentin rendez-vous car mourir il vous faut. Lors Valentin se recommanda à Dieu, qu'il le veuille garder de mal & à son besoin le secourir: puis tira vers Grigard & Grigard contre lui. Si commença la bataille de Grigard & de ses gens, pitoyable chose à raconter, contre Valentin & Orson son frere, lesquels vaillamment & à grande résistance & force de leurs coups contre leurs ennemis se deffendirent tant que les plus hardis & puissans furent morts en la place; mais combien que Valentin & Orson eussent de grand proüesse & hardiesse de corps montrez non pourtant pour le grand nombre des autres qui trente étoient fort & puissans sur Valentin, il fut si près atteint, que fortune le contraignit à être pris par ses ennemis. Et quand ils l'eurent pris ils le lierent étroitement & rudement le menerent, dont Orson commença à courir aprés en criant & heurlant comme une bête nuë & horriblement qu'il faisoit retentir tous les bois, mais n'y valut sa poursuite, car Valentin fut mené hâtivement parmi le bois, tant que d'Orson ne peut plus être vû. Lors commanda Grigard qu'on suivit Orson, tant que mort ou vif on le prenne mais pour néant vont aprés, car il marche de si grande puissance & legerement saute parmi le bois que nul tant fut hardi n'ose approcher de lui.

Ainsi Orson échappa des mains des traîtres, lesquels menerent Valentin jusques à un Château qui étoit en cette forêt: lequel étoit fort; duquel Château étoit gouverneur un fort larron dérobent de gens, qui étoit le parent de Grigard, & là portoient tous ensemble leur butin les faux traîtres envieux: mais rien n'en sçavoit le Roi Pepin, qui fermement cuidoit qu'au pays n'eut point plus grand prud'homme. Et quand Valentin au Château entré, ils le prirent rudement, & le menerent dedans une Tour obscure & tenebreuse, & au plus profond d'une grande fosse & prison le mirent. Après que Valentin fut enclos en la tour, il se prit piteusement à pleurer en priant & reclamant Dieu, qui lui donnât grace d'échapper de ce lieu. Hélas! dit-il, or suis venu à la chose que plus doutois. C'est à sçavoir ès mains de mes ennemis & de ceux qui ma mort desire de jour en jour. & demandent & pourchassent. Si requiers Dieu devotement que de ce danger me veuille secourir. Hélas bon Roi Pepin, jamais jour de ma vie ne vous verrai & de ma mort rien n'en sçaurez: car en cette grande fosse orde & obscure me conviendra mourir. A Dieu sois tu Orson; car pour l'amour de moi tu as la mort souffert, & si tu m'aimois d'amour parfaite, aussi faisois-je autant & plus que si eusse été mon propre frere. Hélas ma douce mere! que j'ai tant desiré à voir jamais de vous je n'aurai nulle connoissance dont mon pauvre cœur soupire & mes yeux fondent en larmes. Sur tout je suis le plus dolent, quand il me faut mourir sans sçavoir à qui je suis: mais puisqu'il plaît à Dieu que doive tellement mourir, je lui recommande mon ame. En telle maniere se complaint Valentin dedans la charte obscure, & ses ennemis sont parmi le Château, qui tiennent entr'eux conseil de son fait Lors aucuns d'iceux ont dit au Seigneur le plus expédient remede qui soit, c'est de faire mourir Valentin sans aucune déliberation. Seigneur, dit Grigard, de telle chose je ne suis pas consentant mais suis d'opinion que nous gardions Valentin en la prison, lequel ne nous peut échapper, & que nous allions vers Hauffroi & Henri leur dire & raconter le fait de notre entreprise, & nous

Digitized by Google

sçaurons donner conseil en cette matiere. A ce conseil s'accorderent tous, & furent déliberé d'aller au Palais où étoit pour lors le Roi Pepin ; Grigard après le conseil, prit le chemin de Paris, & Orson étoit dedans le bois piteux en pleurant, qui toute cette nuit avoit reposé au pied d'un arbre, & quand le jour fut venu il se mit en chemin, & pensa en lui-même que jamais n'arrêtera, qu'il n'ai fait sçavoir au Roi la maniere de la trahison, comme Valentin a été pris & emmené. Si prit son chemin & plutôt qu'un cheval courut à Paris : mais premier arriva Grigard le traître. Et ainsi qu'il fut entré il alla vers Hauffroi, & lui conta le cas comme Valentin étoit pris & en prisonné dont il fut fort joyeux, fort lui déplût quand on lui dit qu'Orson étoit échappé, nonobstant il se reconfortoit de ce qu'Orson ne sçavoit retourner à Paris, & outre plus de ce qu'il ne sçavoit pas raconter la maniere de l'entreprise : mais leur intention fut bien retournée au rebours : car Orson ne séjourna pas longuement, que tantôt arriva à Paris. Et le jour qu'il fut venu les deux traîtres avoient pris conseil entr'eux ; que Grigard devoit le lendemain retourner au château pour faire mourir Valentin sans nulle remission de bonne heure arriva Orson, à ce jour, lequel aussi tôt qu'il fut arrivé au Palais, il monta & entra dedans la salle parée en laquelle étoit le Roi Pepin, qui pour cette heure étoit assis à table pour dîner, accompagné de plusieurs Chevaliers. Quand Pepin vit Orson, il cuida que Valentin fut retourné, Orson alla par la salle piteusement, criant & battant sa poitrine, pour laquelle chose le Roi & tous les autres l'ont fait regarder. Et quand Orson vit les Chevaliers assis à table, il les regarda horriblement en faisant hideux signe.

Lors avise & connut Grignar entre les autres qui tenoit la tête inclinée en bas contre table pour doute d'être connu. Quand Orson le vit, il courut à lui & un si grand coup lui donna qu'il abbatit en bas une oreille, & derechef le frappa dessus le visage si fort que tous ceux de la salle ont apperçu la nuit dont Grigard se mit à crier si hautement tant que les dents lui rompit & lui creva un œil, & se débat. Orson retourna encore & lui donna si grand coup qu'il l'abbatit, jette bas la table & tout ce qui étoit, dont toute la compagnie fut émerveillée & fort troublée, & fut mort Grigard par Orson, si ce n'eut été un vaillant Prince qui étoit là lequel le retira de ses mains, & dit tout haut : Hélas ! Sire Roi, voyez & considerez le piteux point en quoi Orson le sauvage a mis le bon Chevalier ; Dieu, Sire faite que la vie lui soit ôtée, car chose est trop périlleuse de telle homme garder. Seigneur, dit le Roi, sur cette matiere convient aviser par le bon conseil, car je vous promets & ainsi je crois qu'Orson le sauvage sans grand cause n'a pas frappé Grigard, faite venir par devant moi, si sçaurai son intention & la cause de son débat. Alors Orson fut mené devant le Roi Pepin, lequel lui demanda pourquoi il faisoit si grand outrage devant sa Majesté Royale, & Orson lui fit signe que Grigard avoit tué & meurtri faussement Valentin en la forêt, puis va montrant signe merveilleux, & que de cette chose il se vouloit combattre contre Grigard pour lui de champion, pour lui faire confesser sa maudite trahison, puis tira son chaperon, & par grand outrage le jetta à Grigard par maniere de gage & défiance.

Et quand le Roi vit cela il appella tous les Nobles Seigneurs & autres Barons de la Cour & leur dit tout haut : Seigneurs, or avez vous vû comme cet homme sauvage par devant tous a jetté & livré gage de bataille à Grigard, comme il se veut à lui combattre, par quoi veillez moi tous dessus cette affaire dire volonté de ce qui est de faire, car je suis trop émerveillé en mon cœur de ce qu'Orson entre tous les autres Chevaliers de ma Cour, a frappé Grigard en grande fureur. Et pour ce dites en votre opinion, car trop me doute de fausseté de quelque part qu'elle doive venir. Et quand de ma part sans votre conseil je serois d'opinion que la bataille fut

Digitized by Google

entre les deux juges. Quand le Roi eut ainsi parlé tous les Barons furent d'accord que Grigard & Orson se combattirent pour cette querelle. Et lors fut la bataille ordonnée, & le Roi Pepin fit amener devant lui Grigard, & lui dit, qu'il lui convenoit combattre contre Orson Quand Grigard entendit le Roi, il fut dolent, & non sans cause, car le tems est venu que la trahison qui tant a été couverte & celée sera devant tous publiée & manifestement déclarée; Grigard regarda Hauffroi de semblance mal assurée & le cœur effrayé. Lors Henri l'appella, & lui dit: Grigard, ne vous doutez en rien, car je vous promets & vous ferai sçavoir que nous ferons votre paix vers le Roi nôtre Pere en telle maniere que de votre personne n'aurez aucun dommage ni vilenie, par ainsi que vous jurez de jamais ne dire ni confesser le cas pour choses qu'il vous puisse venir. Hélas! dit Grigard, trop mal y a de mon cas; car je vois bien que pour vous la mort me faut souffrir. Et quand il alla vers le Roi, disant: Sire, je vous requiers un don, c'est que votre grace vous plaise, qu'à l'homme sauvage je ne combattrai point, car Sire, vous sçavez que ce n'est pas homme contre homme que Chevalier puisse avoir ni acquerir honneur, & aussi ce n'est pas homme naturel, mais est irraisonnable & sans nul espoir & merci: Grigard, dit le Roi, d'excuse n'y en a point, la bataille est jugée par le conseil de toute la cour, raison vous y commande & veut qu'ainsi soit, de cette réponse Grigard fut fort pensif & déconforté. Lors Hauffroi lui dit, n'ayez doute, car vous avez si bon droit que Dieu vous aidera & vous fera écu & deffence en cette querelle. Quand est de ma part, je vous ferai bien armer & suffisamment comme au cas appartient.

Quand Orson entendit qu'il devoit combattre, il demena grande joye, mout grand signe faisoit au Roi que Valentin étoit mort & détruit: desquels signes le Roi s'émerveilloit fort, & Orson étoit toujours prêt de frapper Grigard le faux traître: mais le Roi fit prendre par devers lui faisant signe, que plus ne le frappa tant qu'il fut au champ, puis dit à Grigard: or vous allez armer, & pensez de bien faire votre fait. Ha! Sire, je vous ai longuement servi, & de toute ma puissance me suis parforcé de vous obéir en toutes choses tant en bataille comme dehors, mais mauvais salaire m'en rendez quand contre cet homme sauvage où il n'y a ni sens ni raison, vous me voulez combattre. Grigard, dit le Roi, si bon droit avez de rien ne vous devez émouvoir, car je vous promets que bien armé serez, & Orson sera mis au champ tout nud & sans nulles armes, vous serez à cheval & il sera à pied sans nul glaive porter pourquoi vous n'aurez cause de reculer à votre droit deffendre, je ne sçai comme il vous en prendra; mais bien montrez semblant qu'en vous y a à dire, faites votre devoir & gardez votre droit; car autre chose n'aurez de moi, la cause fut consommée & la conclusion faite & prise de conseil.

Comme le Roi Pepin commanda que devant son Palais fut apareillé le champ pour Orson & Grigard, pour les voir combattre ensemble.

Chapitre 17.

APrès que Grigard eut pris plusieurs excusations de se combattre contre Orson le sauvage, & que par le conseil il fut déliberé que bataille se devoit faire. Alors le Roi commanda le champ être fait devant son Palais. Et quand il fut prêt, Orson qui étoit attendant entra dedans pour attendre Grigard, lequel fut armé par Hauffroi & Henri qui l'armerent le mieux qu'il purent. Après qu'il fut armé, prit congé d'eux, en disant, Seigneur, je vais mourir pour vous: très-mal fut pour moi la journée, quand j'entrepris cette chose. Taisez vous, dit Henri & ne vous donnez nul émoi: je vous ai promis & tenir vous le veux, que si vous êtes vaincu par Orson le sauvage, nous ferons votre paix au Roi Pepin notre Pere, tellement que votre personne n'aura dommage, & si mal nous vouloit pour ce fait poursuivir, plutôt en mourroit cent mille que fausseté vous fût fait de notre part, soyez toujours secret, ne connoissez

Digitized by Google

connoissez rien de toute l'entreprise qu'a été faite. Or fut armé Grigard & monta à cheval, se tira vers le champ qui étoit ordonné devant le Palais. Et quand l'heure de combattre fut venuë, le Roi vint aux fenêtres pour regarder la bataille. Quand toute sa cour fut assemblée, & les Juges ordonnez pour juger de la bataille, on commanda aux parties de faire leur devoir. Lors entra Grigard au champ fier & orgueilleux, monté à lavantage, dont à la fin mal lui en print. Il poussa son cheval & tira vers Orson, & lui dit: Paillard, vous m'avez trop outragé de m'avoir ôté un œil: mais je vous montrerai qu'à tort & sans cause vous m'avez assailli. Et quand Orson le vit venir il l'entendit bien & étendit ses bras, & montra ses ongles & ses dents, rechinant mout laidement. Alors Grigard baissant sa lance brocha Orson.

Quand Orson vit la lance approcher il fit un saut en arriere, & Grigard qui son coup faillit coucha la lance & la fichà dans la terre. Quand Orson le vit il retourna contre lui, & empoignant sa lance, tant fort il le tira qu'il la lui ôta des poings, quand il tint la lance, tellement l'en frappa, qu'il lui fit perdre l'oüie & l'entendement, tant qu'il ne sçavoit où il étoit, quand Grigard fut frappé il toucha son cheval des éperons en fuyant parmi le champ, Orson courut après en rechinant les dents mout sérieusement, & faisoit signe au Roi que Grigard lui rendra. Et quand il apperçût le grand danger en quoi il étoit en soupirant; dit en lui même Ha Hauffroi & Henri, or est ma fin venuë ici mourir pour vous, je l'avois bien dit: mal est la chose commencée & mal finira. En ce point Grigard ne peut navrer Orson en nulle maniere. Et quand Orson vit ce il jetta sa lance bas, puis vint contre Grigard. & de si près le serra qu'il prit le cheval par le col, & tant de tours le demena qu'il le fit coucher à terre: mais quand il sentit son cheval à terre tomber il voulut saillir de la selle, & saillant il perdit son écu, car il vola bas, & Orson courut en contre & le prit, puis le mit dessus lui & s'en alla au cheval & monta dessus en faisant signe merveilleux chevauchant après Grigard, qui parmi le champ fuyoit de voir la contenance d'Orson furent tous ébahis. Et le Roi Pepin entre les autres de ce cas fut fort pensif & douteux; il dit devant tous Seigneurs, je m'émerveille fort de ce fait, & ne sçait que penser, ni à quelle fin cette chose veut avenir, c'est mon opinion qu'il y a de la trahison de quelque part mout grande. Le Roi Pepin fut fort pensif dessus cette entreprise. Et Orson étoit monté à cheval pour Grigard poursuivre, est descendu de cheval & est venu par bas à Grigard, & lui a donné tel coup qu'il l'abbatit par terre, & puis en saillit dessus & lui a ôté l'épée & la dague, puis lui a donné si grand coup que le bras & l'épaule lui avala en bas, lors lui donna un autre merveilleux coup parmi le corps tant que l'échine lui coupa & rompit. Et Grigard s'écria hautement, si bien que chacun l'entendit en demandant un Prêtre pour ses pechez confesser & avoir absolution, & quand les gardes du champ l'entendirent, un chevalier qui de ce avoit la charge vint incontinent devers Grigard, & lui demanda quelle chose il demandoit. Sire dit Grigard, faites descendre le noble Roi Pepin, car je veux devant tout le monde dire & confesser la fausseté & trahison de mon cas. Adonc la chose fut dite au Roi Pepin.

Comme après que Grigard fut conquis par Orson il confessa devant le Roi Pepin la trahison à Hauffroi & Henri contre Valentin.

Chpitre 19.

ET quand Grigard vit le Roi, il lui cria merci, en disant: Hélas Sire, j'ai failli contre votre haute magnificence; mais à ce m'a contraint Hauffroi & Henri son frere; car pour complaire à leur voloné je me suis efforcé de Valentin prendre & mettre à mort & si ai fait tant diligence, qu'en une forêt j'ai pris & tenu de si près, qu'il est contraint à tenir prison tant que par entre nous eût été déliberé de quelle mort il devoit mourir & être jugé.

Quand le Roi entendit la verité de la chose

le, il commanda que Grigard fut pris & pendu, puis monta à cheval pour aller vers la prison en laquelle étoit le noble Valentin. Et quand Orson apperçût que le Roi fut en chemin avec quatre Ducs, & quatre Comtes dont il étoit accompagné, il alla devant en montrant le lieu où Valentin fut pris, mout droit le mena, alla plus fort qu'un cheval ne pouvoit aller, & faisoit tant de manieres sauvages qu'il faisoit rire toute la compagnie, & le Roi dit bien souvent. Seigneurs mout est grande joye, que cet homme sauvage aime tant Valentin, & bien sçachez que ses manieres m'émouvent fort à lui vouloir du bien. Mout grandement l'aimoit le Roi, & bien le devoit faire car il étoit son propre neveu dont il n'en sçavoit rien, encore pas ne le sçaura tant que par la belle Esclarmonde, sœur du grand Ferragus, que la Dame Bellissant gardoit la chose fort connuë, car ladite Esclarmonde avoit un Château, & dedans il y avoit une tête d'airain qui par nigromance lui disoit tout ce qui lui devoit avenir. Et si étoit cette tête de tel art composée, que jamais ne devoit finir tant que le plus preux & vaillant du monde entrât dedans le Château; car adonc devoit-elle perdre son parler & toute sa puissance. Or viendra celui qui à la fin mettra, ce sera Valentin, qui la belle Esclarmonde prendra, de quoi trop de danger périlleux passer & endurer lui conviendra comme après sera dit. Si laisserai à parler de cette matiere, & retournerai au Roi Pepin, qui va par la forêt pour sauver & préserver Valentin. Et a tant fait qu'il est entré en la forêt, & va suivant Orson qui le mene au Château; mais quand ils furent auprès dudit Château, ceux de dedans qui le Roi connurent, fermerent les portes & aux portiers fut commandé sur peine de leur vie, que nul du Château ne leur fit ouverture. Et quand le Roi vit qu'il ne pouvoit nullement entrer dedans icelui Château sans mettre son siege devant, & par force d'armes il commanda à ses gens d'assaillir vigoureusement la place. Si ne demeura pas longuement, que du bois qu'ils couperent & taillerent à l'entour comblerent & emplirent tous les fossez, puis approcherent des murs, & à grande force d'armes entrerent dedans, malgré ceux qui deffendoient ledit Château.

Adonc ils prirent tous les traîtres larrons & les lierent étroitement, puis ils descendirent aux basses prisons profondes où Valentin étoit en grande pauvreté & misérablement détenu. Donc on le tira hors desdites prisons & au Roi Pepin l'amenerent. Et quand il vit le Roi, il se mit à deux genoux en lui rendant grace du grand danger & péril dont il l'avoit mis hors. Lors les Barons le prirent en lui faisant grand honneur & grande fête, & lui conterent du cas comme il alloit, & comme Orson s'étoit pour lui bien combattu en champ de bataille contre Grigard. Et quand Valentin oüit ces nouvelles, il embrassa Orson mout doucement, & aussi fit Orson lui. Si ne faut pas demander si la joye d'entr'eux étoit grande.

Et aprés cela fait, le Roi commanda que les traîtres furent menez au bois, & là furent tous à un arbre pendus & étranglez sans nulle rémission, puis le Roi Pepin parla à Valentin & lui dit: Valentin mon ami, puisque Dieu vous a donné telle grace d'être hors de la main de vos ennemis, joyeux en santé délivré, je vous donne conseil qu'avec moi retourniez si ferez comme sage & bien avisé.

Sire, dit Valentin, pardonnez moi, car jamais je ne retournerai tant que je sçache au vrai qui je suis & de quels parens extrait. Je m'en vais en Acquitaine vers le verd Chevalier, car ainsi j'ai juré & promis, je prends congé de vous, comme pauvre servant, qui toûjours vous veux obéir, & votre Majesté servir que ma pauvre petite puissance. A ces mots se départirent le Roi Pepin & Valentin si laisserai à parler du Roi, & parlerai de Valentin & Orson, lesquels vont en Acquitaine pour combattre le verd Chevalier qui homme ne doute, car ainsi je vous ai dit jamais ne sera vaincu que par un fils de Roi, que jamais de femme n'ait été nourri ni alai-

Digitized by Google

té. Ainsi s'en vont ensemble Valentin & Orson vers le pays d'Acquitaine. Alors tout le monde couroit pour voir Orson le sauvage, lequel étoit tout nud & aussi velu comme un ours, chacun se tiroit de lui, mais il n'en tenoit conte. Adonc Valentin lui fit faire un jaceran de fin acier en telle maniere qu'il y avoit un chaperon, & tenoit tout ensemble. Et quand Orson le vit lui sembloit sauvage, & volontiers l'eut dépouillé : mais il craignoit trop Valentin, & tout ce qu'il commandoit il le faisoit sans nul contredit.

Quand Orson fut vêtu de laceran d'acier se regardoit & tenoit orgueilleuse contenance. Or ainsi qu'il passoient leur chemin Valentin avisa un Ecuyer fort beau qui par là chevauchoit lequel tendrement pleuroit. Quand Valentin le vit il lui demanda : Ami, qui vous meut de pleurer, avez vous trouvé de mauvaises gens, ou si de bêtes sauvages avez peur ou crainte, car de toute ma puissance je vous donnerai confort & aide? Hélas dit l'Ecuyer de tout je n'ai nul doute : mais sçachez que la chose me meut à me plaindre, c'est mon maître que j'ai perdu, le plus preux doux, courtois & vaillant Chevalier, quiconque fut de sa terre, & Valentin lui demandoit comme l'avez-vous perdu ? Sire, dit l'Ecuyer, il est allé en Acquitaine pour combattre le verd Chevalier pour avoir la plus belle qui fut au monde vivante. Sçachez que c'est la plaisante & gratieuse Fezonne : & tant a le cœur gracieux : mais jamais nul ne l'aura si le verd Chevalier ne rend confus & vaincu au champ de bataille. Or y sont plusieurs Chevaliers morts & vaillans champions quand il les á conquis, il les fait pendre à un arbre qui est ami la place ; auquel arbre a de plusieurs dépendus jusqu'au nombre de trente deux. De nul ne prend a merci tant est cruel, felon & de mauvais courage. Je crois que c'est un diable, dit Valentin, quand telle chose fait. s'il plaît à Jesus je m'en irai en Acquitaine, combattre son corps & éprouverai le mien, car j'ai tant oüi faire mention de la belle Fezonne, que si brief je ne meurs par armes j'en sçaurai la vérité. Ha! Sire, dit l'Ecuyer, pour Dieu n'y allez point, car de combattre à lui votre peine perdez, & vous êtes tant beau Chevalier que jamais n'en voit un tel, ne perdez pas la vie pour ce diable combattre, car tant de forts & vaillans Chevaliers lui ai vû mettre à mort, que de vous ai grande doute si contre lui en bataille entrez. Ecuyer mon ami, dit Valentin, en Acquitaine irai, & sçaurai du verd Chevalier la vérité, & s'il a mauvaise cause contre lui me combattrai : mais premier si je puis à la belle Fezonne parler, & par son conseil userai, & quand Orson l'entendit, il montra signe à Valentin, qu'il étoit envieux de combattre le verd Chevalier & aimer Fezonne, & quand Valentin l'entendit il se prit à rire, ainsi vit les deux freres cheminant vers le pays pour venir en Acquitaine. Ils ont tant chevauché qu'ils ont approché de la Cité. Valentin la vit de loin, car elle étoit fort haute. Lors appella un homme qui passoit & lui demanda : Mon ami, dites-moi quelle Cité est-là devant nous ? Sire, dit cet homme, c'est l'Acquitaine. Or me dit Valentin, où se tient le verd Chevalier, & il lui répondit vers la Cité, je crois que vous allez combattre à lui. Oüi, dit Valentin ! Ha Sire, dit le bon homme, vous entreprenez grande folie, car jamais de lui vous n'aurez victoire ; montez sur cette petite motte, & regardez un arbre où sont pendus plus de quarante, qui ont été mis à mort par lui. Il n'y a plus que quinze jours d'attente, que le Duc d'Acquitaine ne sera contraint de lui donner sa fille qui est si belle. Ami, dit Valentin, Dieu lui aidera. Ainsi que Valentin parloit à cet homme, vers eux arriva un ancien homme en habit de pelerin, qui avoit une grande barbe toute blanche, lequel avoit bien quatre vingt ans, c'étoit Blandimain, l'Ecuyer de Bellissant qui l'amena au Château où étoit le geant Ferragus, comme mention vous a été faite ci-devant. Valentin salua le pelerin, puis lui demanda, mon ami d'où venez vous. En même tems il lui répondit bien doucement ;

Digitized by Google

Sire je viens de Constantinople, mais je n'ai pû entrer dedans la Cité pour un soudan payen qui tient la Ville assiégée. Je n'ai pû faire mon message & m'en retourne, pelerin, dit Valentin, dis-moi du verd Chevalier s'il n'a point fierement agit. Nenni dit le pelerin & de ce je vous faits b en certain, & si vous donne conseil que de le combattre vous n'entrepreniez point. Et Valentin lui dit, dites-moi où vous allez: Sire dit Blandimain je vais droit à Paris: car au Roi Pepin de France me convient de faire un message de par une sœur qu'il a, laquelle long-tems fut bannie de Constantinople à tort de mauvaise cause, & sans l'avoir déservi. Or est la Dame en la maison d'un Geant, qui doucement la garde, lequel veut aller en France pour cette querelle, sçavoir, si Pepin y consent, car tant connois la Dame de bonne mœurs & condition, que pour elle se veut combattre en champ de bataille contre l'Empereur de Grece, qui déloyaument & faussement l'a déchassée & déboutée. Ami, dit Valentin, je prie au nom du Dieu tout puissant que tu retourne en Acquitaine avec nous. Et quand je me sçaurai combattu au verd Chevalier, si Dieu mon Créateur me donne victoire contre lui, je retournerai avec vous en France, & pour l'amour du Roi Pepin j'entreprendrai le champ, car à lui je suis plus tenu qu'homme qui vive. C'est lui qui m'a été pere, m'a nourri tant que pour faire son vouloir & commandement, je dois bien avoir courage & volonté. Sire, dit Blandimain, jamais à ce ne consentirai, je vais faire mon message pour la très honorée & sage Dame Bellissant, car elle m'en a donné la charge, & loyaument la veut servir. A Dieu soyez-vous tous qui de mal & péril vous veuille deffendre; Blandimain se partit d'eux, & prit son chemin à Paris, & Valentin le regarda mout fort. Hélas ce n'étoit pas sans cause, il avoit bon droit & son cœur lui attiroit, car c'est celui qui longuement & sagement garde & sauvé sa mere, mais de ce rien ne sçavoit. Ils prirent par un chemin, & tant sont allez qu'auprès de la Cité d'Acquitaine sont arrivez, Valentin regarde fort la Ville qui pour plaisant étoit, puis Valentin avisa une fontaine & y alla & descendit de dessus son cheval en bas, puis se coucha dessous un arbre qui étoit aupèrs pour se rafraîchir, car fort chaud il avoit, se reposa & dormit & Orson le regardoit. Et quand il fut reposé & éveillé il se releva & monta sur son cheval: mais il vit là arriver un Chevalier & orgueilleux, qui pour son grand orgueil il étoit appellé l'orgueilleux Chevalier; car si fier étoit que jamais jour de sa vie nul n'avoit salué, & si étoit d'une condition telle que celui qui le saluoit avoit à lui bataille, dont plusieurs en avoit fait mourir. Si vint vers la fontaine & mit pied à terre, & Valentin le regarda qui nul mot ne lui dit, puis avisa Orson qui fierement le regardoit.

L'orgueilleux Chevalier eut dépit en son cœur & s'approcha d'Orson, sleva le bras & lui donna tel coup qu'il lui fit sortir le sang de la bouche, & quand Orson se sentit frappé il serra le cheval entre ses bras si rudement que dessous lui l'abatit à terre, puis prit un coûteau qui pendoit à la ceinture du dit chevalier & l'en frappa au corps, tant que le sang en sortit en grande abondance. Et le Chevalier qui navré se sentit, mout s'écria hautement. Lors Valentin s'approcha & ôta le Chevalier d'entre les mains d'Orson, & lui dit, beau Sire, vous avez tort de frapper ce pauvre homme, qui nul mot ne peut parler. Lors dit l'orgueilleux Chevalier a Valentin. Orgueilleux ribaut; pourquoi ne me salué tu. Adonc il tira un glaive pour le ferir. Et Valentin tira son épée, & si grand coup lui dona qu'à terre l'abbatit mort. Et puis lui dit, je vous apprendrai à saluer les gens. Quand le Chevalier orgueilleux fut mort, ses gens dolens & épouventez, prirent tous à fuir vers la Cité d'Acquitaine, & entrerent dedans & conterent les nouvelles de leur maître qui étoit mort: desquelles nouvelles le Duc d'Aquitaine fut fort courroucé; car il étoit son cousin, Valentin oüit le bruit que les gens deme-

Digitized by Google

noient pour la mort du Chevalier orgueilleux qui sur la fontaine avoit été mis à mort. Si monta à cheval & entra dedans la Cité, & quand il fut dedans, il se logea en la maison d'un riche bourgeois : mais quand ils furent logez ne demeura guere que les nouvelles vinrent au Duc d'Acquitaine, que ceux qui avoient occis son cousin étoient logez dedans la Cité. Il commanda qu'on les lui amenât Quand il eut commandé, les messagers partirent incontinent pour Valentin & Orson aller querir, lesquels vers lui vinrent. Lors parla le Duc en cette maniere Amis, dis-tes moi qui vous êtes, & si vous êtes Chevalier ou non, & de quels pays êtes-vous & quel Prince vous servez Sire, dit Valentin. Chevalier je suis servant au noble Roi Pepin qui France tient, Chevalier, dit le Duc, mon cousin avez occis & mis à mort. Il est vrai, dit Valentin, je ne dis pas le contraire, & quand il eut été de mon propre lignage autant en eusse fait; car orgueilleux étoit & de très fier courage, il ne daignoit parler au grand ni aux petits, par son orgueil à mon compagnon frapé tant qu'à terre l'a fait trébucher, & pour ce quand j'ai ce vû je tirai mon épée, & tel coup lui ai donné qu'à terre je l'ai mis tout mort. Je suis un étranger; qui en cette Cité suis venu pour combattre le verd Chevalier & pour voir la belle Fezonne qui étant renommée vous en avez formé les voyes, que tous Chevaliers viennent. Si me semble de droit que partout votre pays on doit aller en sûreté parmi le chemin. Et quand le Duc d'Acquitaine ouït Valentin qui si bien parla il lui dit Chevalier bien répondu avez, si mon cousin est mort par son orgueil & fier courage de sa mort suis dolent : mais remede n'y a, je vous le pardonne & veux être pardonné; mais au surplus de votre entreprise du verd Chevalier vous viendrez en mon Palais & verrez la belle pour laquelle vous êtes venu en ce pays avec elle vous trouverez quatorze Chevaliers venu d'étrange terre tout de nouveau, qui pour l'amour d'elle au verd Chevalier se veulent combattre, allez & saluez ma fille comme de coûtume ; car ainsi est ordonné que tous les Chevaliers qui viennent par deça pour l'amour d'elle, devant que de faire bataille au verd Chevalier, à elle se présentent, & signe d'amour ils prennent un anneau d'or, Sire, dit Valentin, je suis prêt de faire ainsi que l'ordonnance dit.

Et d'autre part je suis votre petit serviteur, comme celui qui de tout à vos bons commandemens vousdroit obéir de toute ma puissance : lors le Duc monta au Château, & Valentin & Orson l'accompagnerent honorablement, ils entrerent en la salle où les Chevaliers étoient qui accompagnoient la belle Fezonne & quand Valentin la vit, il alla devers elle en grande réverence & son salut lui donna, disant devant tous hautement Dame de qui le bruit & le renom de beauté corporelle sur tes dons de nature, fit les cœurs des humains contenter & replaire par oüir raconter, & de qui le grand & contenance toute noble sieur de Chevaliers replandissent : celui Dieu qui tout peut vous veille garder & deffendre de vilain reproche, & vous veuille préserver du verd Chevalier, car pas n'est digne de toucher votre corps. Ma chere & très honorée Dame vous plaise sçavoir que Pepin le puissant Roi de France nous envoye par devers vous, & si vous fait présent du plus vaillant & redouté homme qui soit sur terre. Dame regardez le & n'a peur de glaive, tant soit aigus ou bien tranchant, s'il sçavoit bien parler, en tout le monde on ne sçauroit trouver son pareil, si pouvez être sûre & croire fermement que le verd Chevalier ne pourra rien résister contre lui, & rendra confus & vaincu aussitôt qu'à lui se combattra. Sire, dit la pucelle à un puissant Roi de France je rends cent mille merci & à vous qui avez pris tant de peine pour moi : mais dites moi, je vous prie pour quoi ne vêtez vous autrement & habillez honnêtement ce vaillant homme que vers moi amenez, car il est à merveille bien fait de ses membres bien formé, droit & hardi semble & croli, s'il étoit baigné & étuvé, sa chair seroit blanche & tendre. Dame, dit

Digitized by Google

Valentin ; jamais ne porta robbe, tant l'autre jour par contenance je lui fis faire ce jaceran qu'il a, car c'est la premiere robbe que jamais il porta. Et sçachez que tout nud & sans nul vêture est venu de Paris, il a la chair dure & forte, & si ne crains vent ni froidures.

Toujours en disant ces paroles la belle Fezonne regardoit fort Orson, & ainsi que Dieu le voulut, qu'amour & nature donnant: elle fut éprise d'Orson, & entre les autres qu'elle avoit jamais vû de lui fut éprise d'amour plus que de nul autre, combien qu'il ne fût pas poli, ni mignonement vêtu ni habillé comme plusieurs autres, toutes fois on dit communément qui n'est nulles laides amours quand les cœurs s'y adonnent. Et quand Valentin eut ainsi oui parler la pucelle, il lui dit, belle, quant est de moi je vous dirai mon cas. Sçachez que pour l'amour de vous à force d'armes vaillamment conquerir je suis venu en cette partie, & si ai fait serment que jamais je ne retournerai en France, tant que je me serai combattu au verd Chevalier, & éprouver mon corps contre lui, car pour l'amour de vous je veux endurer la mort, ou le verd Chevalier vaincu & déconfit je vous amenerai.

Hélas ? très noble Sire, répondit la belle Fezonne, pour moi n'ayez courage de mettre votre vie à l'avanture ; car qui mieux aime autre que soi même, en choses en quoi sa vie prend telle amour ne me semble pas juste, mais desordonné. Las ! trop de vaillans gens & nobles Chevaliers sont morts pour moi, dont dommage est trop grand de ma longue demeure. Dame, dit Valentin, de ce me pardonnez, car ainsi je l'ai entrepris. Chevalier, dit la belle, bien vous puisse prendre, Lors tira deux anneaux d'or, dont elle en donna l'un à Valentin & l'autre à Orson, puis ils allerent à la table avec les autres quatorze Chevaliers. Le Duc Savari les fit noblement servir: mais sur tous autres qui furent à table, la belle Fezonne jettoit son regard sur Orson, lequel la regardoit par un desir d'amour embrasée & l'esprit d'un ardent & gracieux apetit. Or avint ainsi que les Chevaliers étoient à table, le verd Chevalier vint frapper à la porte pour voir sa belle Fezonne dont tant fort étoit amoureux, car le Duc lui avoit accordé que par chacun jour il pouvoit venir & entrer une fois au Château sans nul contredit pour voir à son gré la belle Fezonne Et quand il fut entré il s'écria hautement, disant vaillant Duc d'Acquitaine, avez-vous campagnon qui pour la belle Fezonne à mon corps se veuille employer? Oui dit le Duc, encore en ai-je seize dedans ma salle, qui pour leur prouesse montrer à l'encontre d'un chacun, & de vous sont venus de plusieurs pays en cette terre. Or faites que je les voye, dit le verd Chevalier, & que j'entre dedans votre salle pour la belle Fezonne regarder. Entrez dit le Duc car licence en avez. Le verd Chevalier entra en la salle, & regarda les Chevaliers qui là étoient. Et quand il les eut regardez, il leur dit en cette maniere : Seigneurs bûvez & mangez, & faites bonne chere, car demain votre dernier jour venu, & sçachez que tous pendre vous ferai à mon arbre. Lors Valentin l'ouït qui trop mal fut content & lui répondit: Chevalier de cette chose dire vous pouvez garder, car aujourd'hui est venu celui qui vous vaincra par le champ de bataille Or entendit Orson qu'on parloit de lui, & connut que le verd Chevalier étoit celui par qui la joûte étoit commencée. Si le regarda fort, & puis saillit dehors de la table & en étraigant les dents, il prit le verd Chevalier parmi les reins, & le chargea dessus son col comme il eût fait un petit enfant Et quand il eut chargé il regarda un mur, & jetta le verd Chevalier contre si rudement, que tous ceux de la place cuidoient qu'il eut le col rompu. Et quand il eut ainsi rué il s'en retourna seoir a table parmi les compagnons, & en criant faisoit signe qu'il portoit sur son col trois hommes tels que le verd Chevalier. Adonc se prirent tous les Chevaliers à rire mout fort & à dire : Or est venu celui par qui le verd Chevalier sera à déconfiture mis, & Fezonne perdra trop grand

Digitized by Google

il ne sçait parler, car bien est digne d'avoir honneur entre tous preux & vaillans.

Quand Fezonne eut bien regardé les manieres & contenances d'Orson, elle fut au cœur frappée du dard d'amour pour le plaisir de Dieu qui les cœurs des deux enlumina, en telle maniere que du tout en lui son courage elle donna, & avoit dessus Orson son regard, & commença à l'aimer si ardamment que tous les autres elle oublia, pour celui avoir pour ami. Et ce n'étoit pas sans cause, si elle étoit de son amour éprise, car si vaillamment avoit serré le verd Chevalier qu'à telle heure il l'eut tué & occis devant tous s'il eu voulu, mais combien que sur lui il eût assez puissance nul mal pour lors il ne lui voulut faire; car on dit volontiers par un commun langage que noble courage ne peut mourir, nonpourtant le verd Chevalier rebuta ce fait par trop grand courage, & dit tout haut devant la compagnie Seigneurs, cet homme sauvage m'a trahi & deçû; car à moi est venu sans parler aucunement ni dire mot, je vous promets & fait à sçavoir que demain au plus matin je suis homme pour lui, afin que tous les autres prennent exemple en dépit, & pour son outrage ferai élever un gibet plus haut que tous les autres, qui par moi ont été conquis & vaincus auquel je le ferai pendre & étrangler. Orson apperçû bien que le verd Chevalier étoit mal content de lui & qu'il le menaçoit. Si se leva & commença à marmoter soit faisant signe le lendemain vouloir avoir à lui bataille, & en signifiant il prit son chaperon, & en signe de gage le jetta au verd Chevalier. Adonc parla Valentin au verd Chevalier, en lui disant, Sire voyez le gage que le sauvage vous jette, & si vous avez puissance contre lui, pensez de le lever. Lors le Chevalier fut si fort épris d'orgueil & dépit que nul mot ne voulut répondre, & le Duc d'Acquitaine qui étoit en la presence lui dit en cette maniere. Franc Chevalier, il y aura grande bataille entre vous & ce sauvage si me doute fort qu'à lui vous aurez fort affaire, & si tant vous pouvez faire que vous ayez sur lui victoire, bien vous pourez vanter que de tous Chevaliers vous êtes le plus preux & vaillant que nul ne devez avoir crainte ni doute qui soit vrai, il vous a bien montré devant tous qu'il est hardi de courage & de cœur. Par mon Dieu dit le verd Chevalier devant tous vous pourez voir & connoître quelle sera sa puissance, car jamais en sa vie du champ ne retournera que pendre ne le fasse au plus haut des autres, & à ces mots sortit du Château & s'en alla reposer en son pavillon, & les autres Seigneurs & Chevaliers demeurerent en la salle avec la belle Fezonne qui grande chere & grande joye firent, & disoient l'un à l'autre que le jour étoit venu, que le verd Chevalier devoit trouver son maître très-grand bruit par la Cité d'Orson le sauvage, chacun desira le voir, de maniere que grande multitude de gens vinrent au Palais, que pour la presse qui étoit le Duc commanda qu'on fermât les portes, quand Orson le sauvage ouït le bruit il monta aux carneaux, & saillit aux fenêtres pour regarder le peuple Lors l'apperçûrent les gens & le montrerent l'un à l'autre, en parlant & devisant de lui en plusieurs manieres; or fut la nuit venuë & fut tant de souper, chacun s'assit à table. Et quand le Duc fut levé un peu après prirent ébattement, puis allerent chacun en sa chambre. Et quand Valentin fut couché, il fit signe à Orson qu'il se couchât auprès de lui: mais Orson n'en fit conte, & se coucha tout étendu sur la terre, ainsi que de tout tems avoit apris en la forêt & ainsi passa la nuit, quand le jour fut venu, Valentin & Orson furent dedans la salle devant la belle Fezonne, & avec eux quatorze Chevaliers qui étoient venus en Acquitaine pour la noble Dame conquerir & son amour avoir. Là ont tenu conseil ensemble de combattre le verd Chevalier: car le Duc d'Acquitaine lui avoit promis qu'en ce jour il lui livreroit champion. Si parla entre les autres un Chevalier de noble sang, & dit en cette maniere: Seigneurs, s'il plaît à vous tous, je suis déliberé de faire le premier champ de bataille contre le verd Chevalier. Cette enquête fut accor-

Digitized by Google

dée par lassistance de toute Chevalerie, & s'en alla armer le Chevalier lequel avoit nom Galeran & étoit venu du pays de France, & quand il fut armé il vint devant la belle Dame Fezonne, & prit congé d'elle mout joyeusement & en grande réverence, & elle qui en tout honneur étoit garnie, & de tout bien aprise, lui ottroya congé, en lui disant, franc Chevalier, je prie à Dieu qu'il vous veuille conduire, & de dommage préserver & garder en telle maniere, qu'à grande joye & honneur vous puissiez retourner devers moi. Quand ledit Chevalier eut prit congé de la belle Fezonne il monta à cheval, & s'en alla vers la terre du verd Chevalier, & de si loin qu'il le vit frappa des éperons, & de fier & cruel courage il courut au Chevalier Galeran, & lui donna de si grand coup que dessus son cheval l'abbatit à terre puis de son cheval descendit & son haume lui ôta de la tête, parquoi Galeran qui la mort doutoit, se rendir en la merci du verd Chevalier; mais peu lui profita, car sans nul merci il lui ôta le harnois & le pendit au haut de l'arbre, ainsi que les autres il avoit fait pour l'amour d'i celui Galeran, fut grand bruit parmi la Cité d'Acquitaine, car il étoit beau Chevalier, & fort bien loué & prisé de ses compagnons. Or connut bien Orson que le verd Chevalier avoit mis à mort Galeran, fit signe des mains qu'il vouloit aller combattre piteusement, sans nul jour faire: mais Valentin lui fit signe qu'il se retirât, car premier y vouloit aller, & Orson se retira, car il craignoit toûjours Valentin. Alors Valentin s'arma, & puis s'en alla vers la belle Fezonne pour prendre congé d'elle. Si ne faut point demander si elle faisoit grand regrets, & si elle jettoit soûpirs couverts dedans son noble cœur. Hélas! dit la belle Fezonne, mon Dieu veuille garder & préserver celui qui tant est vaillant Chevalier, que pour l'amour de moi veut mettre sa vie en grand danger. Fort regrettala belle Fezonne le gracieux Chevalier Valentin, mais sur tout aimoit en courage Orson & elle en avoit bien cause, car pour elle épouser Dieu l'voit mis sur terre. Après cela prit congé de la Dame & de toute sa Chevalerie: Valentin monta à cheval pour aller combattre le verd Chevalier, mais ainsi qu'il se mit en chemin à lui avint un Chevalier, qui la belle Fezonne étoit embrazé, & lui dit: Sire ayez un peu de patience, laissez moi aller le premier. Ami dit Valentin, je t'en donne congé, va au nom de Jesus, Chevalier: je prie Dieu qu'il vous veuille donner d'icelui conquerir, celui Chevalier avoit nom Tiris, étoit natif du pays de Savoye; mais tant avoit en son cas grand pitié que pour se mettre à l'aventure il avoit de per sé tout le sien, tant que plus rien n'avoit il prit congé des Chevaliers puis monta à cheval, & sans nul sejour faire, il chevaucha jusqu'au pavillon du verd Chevalier. Et quand il vit Tyris approcher, il sortit hors de la tente mout fier orgueilleux & Tyris lui cria Sire verd Chevalier, or pensez de vous deffendre & montez à cheval, car de par Dieu tout puissant, qui pour nous souffrit mort, je vous défie. Le verd Chevalier qui entendit Tytis appella un de ses serviteurs pour avoir son cheval, puis mit le pied à l'étrier & saillit dessus, il a mis l'écu verd & a pris la lance, puis se sont éloignez l'un contre l'autre. Et telle maniere se fraperent l'un contre l'autre, que le verd Chevalier outre le cœur de Tyris sa lance passa, à terre l'abbatit tout mort, & incontinent le verd Chevalier descendit de dessus son cheval & apris une corde puis tira le Chevalier Tyris, & au col la corde lui mit, & le pendit avec les autres, dont les Payens & Sarrazins demenerent grande joye, & quand Valentin vit que Tyris étoit mort & à l'arbre pendu il fut dolent de sa mort, & au cœur deplaisant il se recommanda à Dieu en desirant sur toutes choses tant faire que de son pere & sa mere il pût avoir connoissance. Et quand il eut fait sa priere à Dieu il frappa son cheval des éperons, & alla en la tente du verd Chevalier, qui par la semblance d'Orson bien le connut & de lui se douta plus que de nul autre jamais il n'avoit fait: il appella Valentin & lui dit, Chevalier, or attendez que je vous

ferai

Digitized by Google

ferai, voyez-vous là devant en cet arbre un verd blazon, allez le moi querir & me l'apportez & je le servirai. Sire, dit Valentin, assez avez de valets autres que moi, faites vous servir, car par moi n'aurez pas le Blazon: Sire dit le verd Chevalier à Valentin le Blazon m'apporterez, ou je vous fais sçavoir que jamais à mon corps n'aurez bataille. Quand Valentin vit que le verd Chevalier pour le Blazon apporter vouloit prendre excusation de combattre comme vaillant & hardi Chevalier, chevaucha vers l'arbre où le Blazon pendoit; mais il ne le pût ôter, dont il fut dolent. Lors revient au verd Chevalier & lui dit fiérement, va querir ton Blazon, car avoir ne le puis. Maudit soit il de Dieu, que si fort l'a attaché, & pendu soit celui qui m'y a envoyé. Ami, dit le verd Chevalier, je te dirai pourquoi je t'ai envoyé là, sçachez pour certain que celui écu jadis vint de Ferie & de par une Fée il me fut donné, or il a telle vertu que jamais nul tant soit il vaillant & fort du lieu où il est arraché ôter ne le pourra, fors celui seulement par qui je dois être conquis & vaincu, pourtant je t'ai envoyé celle part car j'avois doute de toi: mais maintenant en suis sûr, puisque le dit Blazon tu n'as pû avoir ni me l'apporter & pourtant retourne t'en du lieu d'où tu est venu & tu sauveras ta vie, car tu me semble beau Chevalier, que de ta mort je n'ai nulle envie, de laquelle échaper tu ne pourras si tu prend à moi bataille, afin que tu ne pense pas que je te dis ces paroles par fantaisie ou folle abution sçache que nul, tant soit victorieux, je ne serai vaincu sinon par homme qui sera fils de Roi, & aura été nourri sans être de nulle femme allaité, parquoi tu peux connoître si tu est tel ou non. De ces nouvelles oüies, Valentin fut fort dolent, & au cœur moult déplaisant & pensif. Hélas, dit il, Sire Dieu tout puissant, trop va mal de mon cas, si de votre benigne grace n'ai secours & confort, car bien je sçai que ne suis pas tel que celui Payen dit, mais puisque j'ai tant fait qu'ici suis venu pour cette entreprise faire, jamais ne retournerai que je n'essaye mon corps à celui que de si vaillant champions à faire mourir. Lors Valentin appella le verd Chevalier & lui dit: beau Sire, je vois & connois bien que je ne suis pas celui par qui vous devez être conquis & vaincu, mais non pourtant quoique je sois, jamais d'ici ne partirai que contre votre corps je me serai combattu: par Mahom dit le païen trop grande folie te mene & semble que par trahison tu me veuille vaincre & conquerir mais tôt je te montrerai que ton outre-cuidance te tournera à dommage honteux & vilain. Lors il prit son cheval & subitement il monta dessus, puis appella un sien valet, qui avoit nom Gober, & lui commanda qu'il lui apportât une boëte de dans laquelle il y avoit du beaume de notre Seigneur Jesus-Christ, quel oignement, ainsi que nous trouvons par écrit & de grande vertu, qu'il n'est playe mortelle ni si dangereuse, quand elle en est oing qu'incontinent ne guérisse. Icelui oingnement avoit le Payen long tems gardé & de plusieurs dangers l'avoit deffendu.

Après qu'il eut ce fait, frappa des épérons, la lance sur la cuisse, & sont venus l'un contre l'autre & si fierement ont l'un l'autre rencontré de leurs lances, que les piéces de toutes parts sont volées. Les chevaux passerent outre & quand vint au retour, ils tirerent leurs épées reluisantes pour l'un l'autre assaillir. Valentin fut preux, hardi & dilgent des armes, tant que de son épée au verd Chevalier donna un si grand coup que le harnois tailla & rompit, tant qu'il lui fit au corps le sang saillir à grand redon. Et quand le verd Chevalier se sentit frappé & navré il leva haut son bras, & de son épée frappa Valentin sur la cuisse, si grand coup que de sa chair lui jetta bas un grand morceau; puis lui dit, vous pourrez connoître si je sçai jouer de l'épée; car je vous avois assez dit devant que de mes mains vous conviendroit finir vos jours, si vous entrepreniez contre moi le champ trop à tems vint vers moi & à tart vous en retournerez: car j'ai esperance que tantôt je vous prendrai & attacherai à la plus haute

Digitized by Google

branche qui est cet arbre pour le lieu réparer, & pour tenir compagnie aux autres malheureux, qui par orgueil & folie ont souffert la mort.

Payen, dit Valentin, de ce ne faut ja tant vanter, car encore ne m'as tu : Pense de toi deffendre, car à moi afaire auras. En disant ces paroles, les deux Chevaliers commencerent de rechef leur bataille, & Valentin frappa un si grand coup que de son écu lui abatit un grand quartier, & le verd Chevalier frappa sur Valentin par si grande force & puissance, que dessus son heaume son épée rompit, & du grand coup qu'il donna à Valentin il fut étourdi, en telle maniere, que de son cheval il tomba en bas contre terre : mais tant fut de courage & vaillant qu'incontinent il se releva.

Et quand le Payen vit qu'il se relevoit, il tira un grand couteau pointu & le jetta contre lui, mais Valentin vit le coûteau venir & du coup se garda. Lors le verd Chevalier qui se trouva sans glaive, tourna le cheval pour recouvrir le bâton. Valentin fut après qui de son épée coupa les pieds du cheval, tellement que le Payen & le cheval tomberent à terre. Et quand il fut à terre aussi tôt il se releva il vint sur Valentin, à force de bras se serrerent l'un l'autre, qu'il ne faut pas demander si chacun d'eux montra, & employa sa force & sa puissance. Et pour briéves paroles faites, adonc tant fut la guerre des deux Chevaliers fiere & merveilleuse que l'un & l'autre furent mout navrez, mais tant y a que Valentin par sa puissance d'armes donna plusieurs coups au Payen que rien ne lui profita; car du baume qu'il portoit, tantôt étoit sein & gueri comme devant. En ce point se combatirent si longuement que le jour leur faillit, & se sentirent fort travaillez non sans cause. Dolent & déplaisant fut le Cheval et Payen qui n'avoit pû déconfire Valentin & jaçoit ce qu'il fut las, si n'en montroit-il pas le semblant : mais il dit à Valentin, Chevalier doresnavant il convient la bataille cesser, car je vois que vous êtes travaillé & mout las, & d'autre part la nuit s'approche & decline le jour, ce me seroit petit honneur, quand en ce point je vous conquerois, retournez en Acquitaine cette nuit vous reposer, car vous vous pouvez bien vanter devant tous gens, que jamais plus vaillant que vous mon corps ne joûta, mais demain au matin pourrez bien dire adieu à tous vos amis, car jamais échaper de mort vous ne pouvez. Valentin fut joyeux de laisser le Payen, car las étoit & fort navré. Si alla vers son cheval, lequel en un prez étoit entré, & le prit par le frain & monta dessus pour s'en retourner. Le Duc d'Acquitaine & les Barons sortirent à la porte de la Cité, lesquels reçurent Valentin mout honorablement entre lesquels fut Orson, qui en faisant grande chere entre ses *bras le* prit. Et quand il fut au Palais, le *Duc* lui demanda des nouvelles du verd Chevalier. Sire, dit Valentin, il est en son repaire dedans son verd Pavillon où il se repose, tant & puissant & fort que je ne cuide pas que nul, tant soit fort & vaillant le puisse conquerir, si Dieu par sa grace ne montre un évident miracle. Valentin dit le Duc, bien avez ouvré, car onc n'en retourna nul qu'il ne mourut à honte par les mains du verd Chevalier, bien vous avez montré que sur tous les autres vous êtes Chevalier plein de proüesse. Franc Duc, dit Valentin, de ma proüesse contre lui je ne puis encore me vanter, car demain au matin doit être entre lui & moi nouvelle bataille. Or me soit Dieu en aide & reconfort, sans lui nul ne peut contre le verd Chevalier par force corporelle avoir victoire. Après ce Valentin fut désarmé, puis s'en alla en la chambre de la belle Dame Fezonne, il ne faut pas demander si elle fut joyeuse de sa venuë, & qu'il étoit sain retourné. Chacun tenoit grand conte de lui par sa proüesse & vaillance, des grands & des pétits fut prisé. Et quand vint à souper le Duc lui vouloit faire tant d'honneur, qu'à sa table plus auprès de lui le fit mettre comme il lui appartenoit. Le souper se passa en devisant de plusieurs choses, aprés Valentin se retira en

Digitized by Google

prenant congé du Duc & de ses Barons, & en tra en une chambre secrette pour ses playes médeciner, car il étoit bien blessé. Et quand il fut médeciné, il se coucha pour prendre repos, & le verd Chevalier est en son Pavillon qui frotte ses plays de son beaume Je vous laisserai à parler de lui & parlerai de Valentin, lequel est dedans sa chambre faisant de grandes plaintes & lamentations.

Comme Valentin par la grace de Dieu s'avisa d'envoyer le lendemain son frere Orson Combattre le verd Chevalier.

Chapitre 22.

VAlentin étoit dans son lit en soupirant tendrement, & disant. Hélas! vrai Dieu tout puissant, je vois bien que je ne viendrai jamais à bout de mon entreprise, si par votre bonté n'avez pitié de moi en me donnant secours & aide contre ce Payen qui a juré ma mort. Or étoit mon intention, que jamais de ma vie mon cœur n'auroit repos jusqu'à ce que je puisse sçavoir de quel pere je suis engendré, & de quelle mere j'ai été enfanté sur la terre; mais maintenant je connois bien que tout ce que l'homme propose n'est pas chose faite ni achevée, je le puis bien dire; car quand j'entrepris le champ de bataille contre le verd Chevalier, trop me fut contraire la fortune, puisqu'il est tel que jamais ne sera vaincu, si non d'un Chevalier qui soit fils de Roi, & qui n'ait été nourri au tems de sa jeunesse ni allaité d'aucune femme. Or je ne suis pas si digne que je puisse être fils de Roi, & qu'en telle maniere ai été nourri dans le tems de ma jeunesse. Si ne vois je confort en mon fait qui de mort préserve sinon d'invoquer & requerir la grace de mon Créateur Jesus, qui de ce danger me veuille préserver & mettre hors faut finir mes jours pitoyablement. Et en cette contemplation fut Valentin toute la nuit sans prendre repos, & ne cessa de pleurer sa fortune & douter son avanture: quand il eut par tout pensé, par divine inspiration il s'avisa d'Orson le sauvage, lequel il avoit en la forêt conquis, il pensa que par icelui pourroit être secouru, car je crois bien que de femme il n'avoit jamais été allaité; & que par avanture pourroit être avenu, qu'une Reine dedans la forêt l'auroit enfanté, & ces choses considerant, la nuit prit fin & le jour éclaircit, ainsi se leva Valentin, chargé de pensées ennuyeuses & plein de mélancolie s'en vint devers Orson, & par évident signe lui montra qu'il vêtit ses armes & prit son cheval pour aller combattre le verd Chevalier. De ces nouvelles Orson fut joyeux, sentant & menant grande joye parmi la salle, & fit signe que le verd Chevalier jamais de ses mains n'échapperoit, & en faisant signe il vit une massuë de bois grosse & pesante, il la mit dessus son col en branlant de la tête, & faisoit signe des bras & des mains, que nul autre harnois contre le faux Payen il ne vouloit porter de cheval, ni lance, ni d'autre harnois quelconques pour combattre le Geant. Ami, dit Valentin, vous ne ferez pas cela: mais je veux que de mes armes vous soyez armé en portant le blason, qui par le Roi Pepin m'a été donné, & si chevaucherez le détrier que j'ai emmené de France; au vouloir de Valentin se consentit Orson, car sur toutes choses il voulut obeïr à Valentin & à ses commandemens, comme son sujet & serviteur. Lors Valentin commanda qu'on lui apportât son harnois, & qu'Orson fût armé en telle maniere que son propre corps, quand il alla pour combattre contre le verd Chevalier laquelle fut faite & accompli, car le Duc d'Acquitaine, qui fut présent de sa propre main aida à armer Orson des armes de Valentin avec plusieurs Barons qui y étoient. Orson fut armé, il fut fort regardé des Seigneurs & Barons qui étoient présents, car bien il resembloit être homme preux & hardi Chevalier plein de grande beauté, haut & bien formé de tous ses membres par droite mesure compassée. Il regardoit le harnois qui autour de lui reluisoit, & puis il faisoit signe des bras, que devant qu'il fut midi entre ses mains il étrangleroit le verd Chevalier devant toute la

Digitized by Google

Cour, sans avoir pitié de lui ; des mines & gestes que faisoit Orson, tous ceux de la compagnie commencerent à rire. Et quand Orson eut pris congé du Duc, il embrassa Valentin, & prit congé de lui, en faisant signe que de rien il n'eut doute, & que devant son retour mort ou vif le verd Chevalier amenera, & Valentin en pleurant à Dieu le recommanda en priant devotement que contre le Payen il pût avoir victoire, & ainsi se partit Orson ; mais devant qu'il montât à cheval il s'avisa de la belle Fezonne, de laquelle il n'avoit pas pris congé, il monta au Palais & entra dans la salle où elle étoit accompagnée de plusieurs autres Dames & Demoiselles. Il courut devers elle & la vouloit baiser, de quoi la Dame & plusieurs autres des Demoiselles se prirent à rire très fort ; car il lui faisoit signe que pour son amour il s'en alloit combattre contre le verd Chevalier. Et la belle Fezonne qui de toute grace fut pleine, en sous-riant lui a fait signe qu'il se porte vaillamment, & qu'au retour de la bataille elle lui donneroit son amour.

Ainsi se partit Orson & monta à cheval, lequel fut noblement envoyé par le Duc d'Acquitaine, avec plusieurs autres grands Seigneurs, Barons & Chevaliers, jusques dehors la porte. Et quand il fut dehors la Ville chacun s'en retourna en priant Dieu qu'il lui voulut donner victoire. Le bruit fut parmi la Cité qu'Orson le sauvage alloit combattre le verd Chevalier, de laquelle chose chacun fut fort émerveillé pour la bataille des compagnons. Or s'en va Orson chevauchant, vêtu & armé des propres armes de Valentin, parquoi le verd Chevalier jamais ne le connoîtra, il ne demeura pas long tems sans aborder le pavillon du verd Chevalier, & sans mot dire du fer de sa lance vint frapper en signifiant qu'il lui baille défiance, de laquelle chose le verd Chevalier eut en son courage grand dépit, & jura par son Dieu que son grand orgueil lui fera humilier devant le jour passé. Il fut tantôt armé, puis monta à cheval & prit la lance qui étoit droite & entra au champ pour combattre Orson ; semblablement Orson s'éloigna de lui, si commencerent à baisser leurs lances, & tellement se rencontrerent l'un l'autre, que hommes & chevaux des deux parts sont tombez. Et quand ils furent bas tous deux se releverent & tirerent leur épée pour assaillir l'un l'autre vigoureusement, le verd Chevalier qui fort orgueilleux & plein d'ire frappa le premier Orson un si grand coup qu'il fendit le cercle d'Orson, heaume & battit un grand quartier de son écu, & en telle maniere que l'épée qui étoit pesante tomba à terre & tout outre le harnois passa tellement que du coup Orson fut fort durement navré, & quand il vit son sang courir aval son harnois il fut plus fier qu'un léopard, & orgueilleux comme un lion. Il retourna les yeux & branlant la tête de son épée donna si grand coup sur la tête dudit géant, tant qu'à peu il ne lui fendit, des cheveux & de sa peau jetta une grande partie à terre, & de celui coup qui outre le heaume passa, fut le verd Chevalier navré au bras tant que le sang à grande puissance & randon commença à courir ; mais de cette blessure n'en tint conte, car il prit du beaume dequoi je vous ai fait mention, & aussitôt qu'il en eut touché sa playe elle fût guerie & aussi saine comme devant, dequoi Orson fut émerveillé & se pensa que de glaive ne pourra avoir son corps ; quand si tôt étoit guerie une playe qui étoit tant grande & profonde.

Sur cette matiere Orson fut subtil & avisé si jetta son épée, son couteau & son harnois par terre puis courut contre le verd Chevalier, & force de bras la tenu & serré tant que dessous lui à terre l'a jetté, & quand il le tint dessous lui il jetta son heaume qu'il portoit afin de lui couper la tête ; là fut le verd Chevalier en telle subjection : mais qu'il fut contraint par force de se rendre à Orson & lui crier merci, mais Orson qui n'entendoit son crier n'en fit conte en nulle maniere, & si fort le tenoit que nulle rémission à celle heure l'eût mis à mort si n'eût été Valentin qui vit

Digitized by Google

& conaut les gestes & mines d'Orson, & à course de cheval courut vers eux, & quand il fut arrivé il fit signe à Orson qu'il ne le tuât point.

Lors Orson voyant Valentin se retira en arriere, mais il tenoit toujours le verd Chevalier en respect, auquel Valentin dit Chevalier vous pouvez maintenant connoître que vous n'aurez puissance de vous revenger contre cet homme, parquoi vous faut souffrir & endurer la mort, & de finir vos jours honteusement, car ainsi que les autres Chevaliers ont été par vous déconfit & en icelui haut arbre pendus, tout ainsi vous serez vitupérablement occis & au plus haut de tous les autres attaché. Hélas! dit le verd Chevalier, vous me semblez bien être homme qui êtes de grande courtoisie, de noblesse garnie & semble à vous voir que de franc & loyale gentillesse vous soyez extrait & descendu, pour laquelle chose je vous prie qu'il vous plaise avoir pitié de moi & ma vie sauver. payen, dit Valentin ce ne ferai-je pas, fort par tel convenant, que vous renoncerez la foi Payenne, & les faux Dieux que vous adorez en prenant la foi & créance de J. C. le Dieu tout-puissant, & en recevant le saint Baptême, sans lequel nul ne peut avoir gloire perdurable. Et quand vous aurez fait cela, vous irez en France au Roi Pepin, & lui direz que Valentin & Orson vous envoye par devers lui, comme Chevalier vaincu par eux conquis, & si ai avis sur ce fait en me donnant réponse sur votre intention, qui seroit certain. Ami, dit le verd Chevalier je vous donne telle réponse de cette heure tenue, renonce du tout, & delaisse les faux Dieux & prend pour le demeurant de ma vie, pour maître & Seigneur, le vrai Dieu, auquel vous avez certaine foi, & en celle foi veux vivre & mourir, & si vous promets que devers le Roi Pepin comme votre pauvre sujet & prisonnier au plus brief que je pourrai, de par vous je me rendrai devant sa Majesté me présenterai. Quand le verd Chevalier eut fait le serment et promis les choses dessusdites accomplir, Valentin fit signe à Orson qu'il le laissât leve. Et Orson qui fût sage & bien avisé lui ôta ses armes, afin qu'il ne pût faire dommage. Et quand le verd Chevalier fut sur ses pieds, il parla à Valentin en disant. Sire Chevalier, il me semble que le jour passé avez bataille avec moi, que deviez aujourd'hui retourner, & celui qui m'a conquis, est celui qui au Palais du Duc Savari contre la terre me jetta, il est vrai, dit Valentin c'est bien connu à vous, la chose est veritable, mentir ne vous faut; je vous dirai dit le verd Chevalier, une chose delaquelle je vous prie, qu'envoyez le Chevalier qui m'a conquis par devers ce haut arbre, & s'il peut ôter l'écu & le blason lequel est pendu, je pourrai bien connoître que c'est celui par qui je dois être conquis & vaincu, car de nul autre je ne puis en nul champ de bataille être gagné ni conquis. Adonc Valentin fit signe à Orson qu'il allât devers l'arbre pour apporter l'écu qui pendu étoit. Orson tira celle part, & quand il approcha de l'écu, il étendit son bras & l'écu lui saillit en la main, lequel il apporta au verd Chevalier; & quand il vit qu'Orson avoit apporté l'écu, & que le l'arbre l'avoit détaché sans avoir fait force ni violence, il connut que c'étoit celui qui étoit prédestiné à le combattre & conquêter, il se jetta à terre & lui voulut baiser les pieds, mais Orson fut sage & bien appris par les signes de Valentin, & souffrir ne le voulut, mais le prit par le bras & le leva sus. Hélas! dit le verd Chevalier bien appartient vous porter honneur & réverence plus qu'à nul homme qui soit vivant au monde, car je sçais certainement que de tous preux & vaillans Chevaliers vous devez avoir & emporter le bruit & le renom. Entre les autres je vous affirme & fais sçavoir, que celui qui m'a conquis est le plus preux, vaillant & hardi Chevalier qui il y ait en tout le monde, & si devez-vous croire qu'il est fils de Roi & de Reine, & si est tel, que jamais de femme ne fut nourri ni allaité, & qu'il soit verité par ma sœur Esclarmonde je le veux prouver, car elle a une tête d'airain laquelle lui dit les avantures & fortu-

nes qui à elles & à tous ceux de la génération peuvent aven r, dont cette tête aura durée jusqu'à ce que le plus preux du monde entre en la chambre où elle demeure & repose.

Et quand il sera entré à cette heure perdra sa force, & celui doit avoir ma sœur Esclarmonde, qui tant est belle & plaisante pour femme & épouse, noble Chevalier, allez y, j'ai grand desir que vous l'ayez pour épouse, comme le plus preux & hardi Chevalier de tout le monde, car tel vous peut on bien nommer, & afin de meilleure connoissance avoir par devers elle, portez-lui cet anneau lequel au départir d'elle m'a donné, & je m'en irai en France vers le Roi Pepin me rendre prisonnier, comme je vous l'ai promis & ma foi acquiter, & au retour de lui au Chateau de ma sœur vers vous je viendrai. Et dorénavant qu'il vous plaise que nous soyons bons amis, car de votre compagnie je ne me veux séparer. Et quand Valentin entendit que le verd Chevalier avoit une sœur qui étoit très-belle, par le devoir du Dieu tout-puissant, & par l'inclination d'une naturelle amour, il fut d'elle frappé au cœur & épris de sa beauté, & très ardemment amoureux, si allons adieu & jamais n'arrêtera tant qu'il ne puisse voir la belle, de qui la beauté est de renommée si excélente. Et après ces choses le verd Chevalier, qui de la verte montagne étoit Roi couronné, & sous lui tenoit grand pays, fit crier parmi son ost que tous Payens qui étoient venus à son mandement pour le servir devant Acquitaine s'en retournassent en leur pays sans endommager en aucune maniere la terre du Duc Savari. Ainsi ils partirent tous Payens & Sarrazins, qui pour la prise du verd Chevalier menerent grand deüil. Et Valentin & Orson comme prisonnier le prirent & le menerent en la Cité d'Acquitaine. Il ne faut pas demander le grand bruit & soulas qui parmi la Cité fut demené des grands & des petits. Et le Duc Savari avec sa Baronnie saillirent dehors les portes en grand honneur à l'encontre d'Orson, qui le verd Chevalier avoit conquis & vaincu. Et quand le verd Chevalier fut devant le Duc d'Acquitaine & devant toute la Chevalerie, il leur dit : Seigneurs, vous devez bien porter honneur & révérence à ce Chevalier, lequel par force d'armes m'a conquis & vaincu, & sçachez certainement qu'il est fils de Roi & de Reine, jamais en sa vie de femme n'a été allaité, car s'il n'étoit ainsi jamais il ne m'auroit conquis ni vaincu, car il étoit dit ainsi par la tête d'alrain que ma sœur Esclarmonde a en sa chambre : allez bien vous peut on croire, dit le Duc, car il a bien montré à l'encontre vous la grande vaillance & proüesse qui est en lui, & puisqu'ainsi est qu'en lui je connois la noble hardiesse & vaillant courage qui est en lui, je lui veux porter honneur & révérence de toute ma puissance. En disant ces paroles, le Duc d'Acquitaine avec toute sa Cour, & le verd Chevalier, lequel Orson menoit prisonnier entrerent en la Ville & monterent au Palais, & quand ils furent dedans, le Duc manda sa fille Fezonne, puis lui dit, ma fille, voici le verd Chevalier, lequel pour votre corps conquerir, & avoir votre amour a longuement tenu la plûpart de ma terre en ma subjection, & combien qu'il ne soit pas de notre loi ni de notre créance : toutefois fortune m'étoit contraire & dessus mon vouloir maîtresse, en telle maniere que forte & longue atteinte d'autrui à vous secours avoient mon cœur contraint à telles choses accorder ; mais Dieu qui est vrai Juge sur ce fait a voulu remedier en telle maniere que de mon ennemi je vengé, & venu au dessus par cetui Chevalier, lequel par Valentin pour votre corps secourir au congé du noble Roi Pepin deça vous a envoyé. Or pouvez-vous connoître que dessus tous les autres il est preux, hardi & vaillant. Et si crois que pour vous conquerir Dieu vous l'a transmis, pourtant ma fille en vous seule git mon esperance, espoir & confort de ma vie ; avisez & prenez consideration dessus en ce cas car ce seroit ma volonté que celui eussiez pour mari & époux, & si votre contentement & volonté étoit au mien accordant, car nul autre sa volonté ne

Digitized by Google

doit contraindre d'entrer en mariage & prendre parti qu'il ne lui soit agréable. Monseigneur, dit la noble pucelle, qui bien fut endoctrinée & pourvuë de réponse. Vous savez que vous êtes mon pere & suis votre fille ; ce n'est pas raison ni droit, que moi qui suis selon Dieu & raison à vous subjecte, fasse ma volonté en quelque chose, mais suis appareillée à faire en tout à votre volonté & déliberation, & si autrement je voulois faire, je ne montrerois pas que je fusse votre fille naturelle, car vous sçavez bien que vous m'avez promis de me donner en mariage à celui qui pourroit par force d'armes conquerir le verd Chevalier. Or est venu celui par qui la chose est accomplie du tout en tout & lequel l'a accompli, & parfait le contenu de votre cri & mandement que vous avez fait faire & publier ; il est bien raison, que celui je doive prendre & que lui sois donnée, & si je ne le voulois prendre, je ferois anickeler votre intention qui à jamais serois contre mon bonheur. Fille, dit le Duc d'Acquitaine, honnêtement avez parlé, & bien me plaît de votre réponse. Or il faut sçavoir du Chevalier s'il vous voudroit prendre pour femme, & s'il en est content, je donnerai pour le mariage de vous la moitié d'Acquitaine.

La fut présent Valentin, qui par signe demanda à Orson sa volonté & intention lequel lui fit signe que jamais ne vouloit avoir autre que la belle Fezonne, & ainsi furent les deux parties d'accord, de laquelle chose ceux qui le sçûrent en furent joyeux, le Duc fit aussitôt venir un Evêque pour Orson, & la belle Fezonne fiancer, & leur fit promettre de s'épouser l'un l'autre pour le tems à venir : autrement ne s'épouserent l'un l'autre pour l'heure presente, que par promesse.

Il ne faut pas demander de la fête & du grand triomphe ni excelente joye qui furent faits dans Acquitaine, car de la raconter seroit trop long : mais combien qu'Orson eut promis & juré de prendre la belle Fezonne, si ne l'épousera t'il pas, ni jamais à son côté ne couchera, jusqu'à ce que par le vouloir de Dieu, il sçaura parler bon langage & que Valentin aura conquis la belle Esclarmonde, desquelles choses je veux faire mention ci après.

Comment la nuit qu'Orson fut juré & promis à la belle Fezonne ; l'Ange s'apparut à Valentin, & du commandement qu'il lui fit.

Chapitre 25.

Après qu'Orson eut fiancé la belle Fezonne, il y eut grande joye dans toute l'Acquitaine, ceux de l'assemblée furent joyeux, tous les Seigneurs & Barons en joye passerent la journée & la nuit vint, il fut tems de se reposer. Le Duc d'Acquitaine se retira en sa chambre pour se reposer, & s'en alla chacun en sa chambre comme il étoit ordonné. Valentin & Orson s'en allerent dedans une belle chambre qui leur étoit aprêtée, & en un beau lit paré se reposerent eux deux cette nuit Et quand il fut minuit par le vouloir de Dieu tout puissant un Ange s'apparut à Valentin, lequel lui dit : Valentin, sçache que par moi Dieu te mande que demain au matin tu parte de cette terre, & mene avec toi Orson, par lequel le verd Chevalier a été conquis, & sans faire séjour va au Château de Ferragus, tu trouveras la belle Esclarmonde, par laquelle tu sçauras de quelle lignée tu est issus, & de quel pere tu est engendré, & de quelle mere tu fus porté & enfanté, si te commande au nom de Dieu que devant que ton compagnon épouse la belle Fezonne, tu accomplisse & parface ce voyage. De cette vision Valentin fut en grande pensée & mélancolie & en grand souci passa la nuit, & tant que le jour fut clair sans prendre nul repos, & quand le jour fut venu il fit lever Orson, & allerent au Palais en la salle, où le verd Chevalier étoit avec les autres Barons & Chevaliers en attendant le Duc Savari. Il ne demeura pas longuement que le Duc entra en la salle, & quand il y fut le verd Chevalier prit la parole, en saluant en tout honneur & réverence à lui duë, dit en cette maniere. Franc Duc, il est vrai & certain que dedans le tems, entre vous & moi assigné j'ai été conquis & vaincu, par laquelle chose je n'ai occasion ni droit de rien demander à

Digitized by Google

votre fille, mais dès cette heure là je quite & votre pays veut délaisser en paix, ainsi comme j'ai promis & pour mon serment acquiter je prie & requiers que me fassiez donner le Sacrement de Baptême, afin que je puisse être à Dieu le tout-puissant plus agréable. Chevalier, dit le Duc Savari, bien avez parlé & votre requête veut du tout obeir, car à cette heure présente vous serez baptisé. Le Duc Savari commanda qu'on fit venir un Prêtre pour baptiser le verd Chevalier.

Quand il fut sur les fonds de baptême recevoir, Valentin qui étoit présent parla devant tous, disant en cette maniere : Seigneurs, qui êtes ici présens, s'il plaît au vaillant Duc me donner un nom, c'est que je lui prie que celui Chevalier soit nommé Pepin, car c'est le propre nom du noble & vaillant Roi de France, qui doucement m'a nourri, & qui dessus tous Princes est le plus vaillant & preux, par quoi je desire que celui Chevalier emporte le nom ; à la demande de Valentin consentirent tous ceux qui en la présance étoient, à la requête de Valentin fut le verd Chevalier appellé Pepin, lequel nom porta dès celle heure jusqu'à la fin de ses jours, & après qu'il fut baptisé, le Duc d'Acquitaine fit venir Orson pour épouser sa fille la belle Fezonne; mais Valentin lui dit en cette maniere d'excusations, comme ils avoient promis & voüé, lui & Orson d'aller en Jerusalem premierement & devant que nul autre chose fissent après que le Chevalier auroit conquis, & sous l'ombre de cette excusation leur donna congé, pourvû qu'Orson jurât & promit de retourner en Acquitaine, après qu'il auroit accompli & parfait son voyage, & aussi tôt qu'il retourneroit il prendroit pour femme & épouse la belle Fezonne. Et quand le vaillant & puissant Duc Savari entendit le vœu & la promesse que Valentin & Orson disoient avoir fait d'aller en Jerusalem il leur octorya volontiers, & le verd Chevalier à cette heure prit congé du Duc d'Acquitaine pour aller en France vers le Roi Pepin se rendre & la foi tenir. Et Valentin devant son département lui demanda l'anneau qu'il lui avoit promis, lequel il devoit porter à la belle Esclarmonde. Et alors le verd Chevalier lui bailla, en disant franc Chevalier, voyez ci, & sçachez que cette pierre qui est en chassée dedans, est de telle vertu que celui qui dessus lui la porte ne peut être noyé, ou par faux jugement condamné. Valentin prit l'anneau & le mit en son doigt, & à tant prirent congé de lui & Orson pour faire le voyage, & le verd Chevalier prit congé pour aller en France. Ainsi se départirent de la Cité les Chevaliers & prirent leur chemin chacun vers sa patrie. Valentin & Orson monterent sur mer, à forces de voiles tantôt ils eurent fait grand chemin, car la mer fut douce & eurent vent à gré. Ils demanderent aux mariniers le chemin pour aller vers le Château de Ferragus le Geant, & les mariniers leur enseignerent, car ils connoissoient bien le lieu pourtant qu'à passer ce passage, étoit coûtume que tous les marchands payent le tribut, & Valentin & Orson, lesquels dessus toute chose desiroient fort de trouver le Château de Ferragus. Le verd Chevalier parmi les champs qui à sa voye dressé devers le pays de France se rendre au Roi Pepin; mais premier qu'il arriva devant le Roi Pepin. Blandimain l'Ecyer de la Reine Bellissant, duquel j'ai devant fait mention, qui par Valentin en habit de pelerin fut rencontré, salua le Roi Pepin en grand honneur & grande réverence. Et quand le Roi Pepin le vit en tel habit & la barbe ainsi fleurie, il lui demanda s'il venoit du Saint Sepulcre, ou de quel voyage il étoit Pelerin. Franc Roi dit Blandimain, je ne suis pas Pelerin, mais pour mon entreprise plus sûrement parfaire, me suis mis en habit de Pelerin, & sçachez que je suis messager d'une haute & puissante Dame, qui par trahison a été de son pays jettée en exil & piteusement mise. Hélas ! Sire, cette Dame dont je vous parle est votre sœur c'est à sçavoir Bellissant la franche Dame, laquelle à tort par Alexandre l'Empereur de Grece a été vituperablement déchassée, & qui en pauvreté & misere par faute de secours piteusement languit, bien avez le cœur dur, quand

Digitized by Google

quand donc sa délivrance, vous ne vous voulez autrement employer, car vous êtes le plus puissant Roi qui soit en toute la Chrétienté, & pourtant si veuillez de besoin montrer votre vaillance contre ce faux & maudit Empereur, sans nulle cause à la noble Dame Bellissant votre sœur fait tel deshonneur ou autrement on ne vous devoit pas tenir pour loyal frere. Quand le Roi Pepin oüit parler de sa sœur Bellissant, il se prit de deuil à souspirer & fort le regarda; car il y avoit bien vingt ans passez que d'elle n'avoit eu nouvelle.

Ami, dit le Roi Pepin, dites moi où est ma sœur, car j'ai grand desir de sçavoir de son fait & comme elle se porte. Sire, dit Blandimain, je sçai bien la vérité, mais je ne peux vous le dire, car je lui ai promis que le lieu où elle est ne le déclarerai; mais si de son fait vous êtes douteux, si vous pensez qu'elle soit coupable du fait pour lequel elle est déchassée, je vous amenerai devant votre presence tel homme, qui pour sa querelle contre vous se veut combattre, & s'il est vaincu il veut être pendu honteusement, & la Dame s'oblige de souffrir mort piteuse. Hélas! dit le Roi, de la loyauté de ma sœur je suis informé, ni ne requiers jamais avoir autre expérience que celle du faux Archevêque, qui par le bon marchand a été vaincu & devant tous sa trahison a confessé, je sçai bien que ma sœur à tort est en éxil je l'ai long tems fait chercher, mais en nulle maniere d'elle je n'ai pû avoir nouvelle, ni connoissance & qui plus est au cœur me porte déplaisance; c'est que ma sœur que tant j'aimois autant de sa douloureuse fortune, qu elle fut déchassée de l'Empereur de Grece à qui je l'avois donnée étoit grosse & enceinte d'enfans: or je ne sçai de quel enfant elle a pû enfanter, ni ainsi en quelle maniere d'icelui danger elle a pû échapper, je sçai & connois qu'elle n'a pas eu à son besoin tel aide ni confort comme à elle appartenoit. Sire dit Blandimain, pour parler de cette maniere, sçachez que Madame Bellissant votre sœur sentit le mal d'enfant en la forêt d'Orleans. Et quand le mal la prit, elle m'envoya en un village qui près de-là étoit pour querir une femme, qui secours & aide lui pût faire. Lors je fis de la plus grande diligence qu'il me fût possible, mais si ne pût si tôt retourner, que la noble Dame avoit enfanté deux enfans, desquels une ourse sauvage furieusement & outrageusement comme une bête enragée, un des enfans emporta parmi le bois, de telle maniere que la Reine Bellissant de son pouvoir le cuida sauver & secourir, mais elle ne sçût qu'elle devint; elle qui tant de peine & douleur avoit souffert pour son enfant, je la trouvai parmi la forêt dessus l'herbe couchée piteusement ornée, qui mieux sembloit morte que vive. Je la levai entre mes bras de toute ma puissance, je la confortai, & quand elle fut revenuë & qu'elle pût parler en soûpirant tendrement, me commença à raconter la maniere comme elle avoit perdu son enfant par la bête sauvage, & comme avoit laissé l'autre dessous un arbre, & quand j'entendis ces paroles, je l'amenai dessous l'arbre où je l'avois laissée, & en cet endroit là sa douleur doublée & de la douloureuse détresse reçûë, car elle ne trouva point l'enfant qu'elle avoit laissé, & ainsi furent les deux enfans de votre bonne sœur perdus en la forêt, & autre nouvelle je ne sçai, & si vous doutez de cette chose pour plus grande connoissance en avoir Sire, sçachez que je suis Blandimain, & suis celui qui tout seul fut donné pour accompagner Madame Bellissant, quand par l'Empereur elle fut envoyée en éxil.

Hélas! Blandimain, dit le Roi, votre parler me donne tristesse & déplaisance, quand de ma sœur ne puis sçavoir le lieu où elle demeure, ni de ces deux enfans avoir certaine connoissance, mais puisque autre chose je ne puis sçavoir, dites moi s'il y a long-tems que ma sœur enfanta ces deux enfans en la forêt, & en quel tems. Sire, dit Blandimain, celui jour propre que vous me trouvâtes dedans la forêt d'Orleans, que je vous dis ces piteuses nouvelles de l'éxil & vitupetable blâme de ma souveraine Dame Bellissant votre sœur. Quand le Roi Pepin enten-

Digitized by Google

dit les paroles de Blandimain, il fut fort pensif en lui même Et ainsi qu'il pensoit il se souvint de Valentin, lequel en celui jour il avoit trouvé en la forêt & pareillement du sauvage Orson, qui par lui en ce bois avoit été conquis, pour cette cause fut en mélancolie. Et quand il eut tout considéré, il connut par le recit de Blandimain qu'ils étoient fils de sa sœur Bellissant, & manda la Reine Berthe sa femme & plusieurs autres Dames de la Cour, pour leur dire & déclarer les nouvelles que Blandimain lui avoit aporées. Hélas! dit-il, mes Dames, j'ai tenu & nourri longuement en ma maison, ainsi que pauvres enfans étrangers & impourvûs, ceux qui sont fils de Roi & Reine & mes propres neveux: c'est Valentin lequel j'ai trouvé en la forêt d'Orléans, qui par ma sœur Bellissant au tems de sa fortune & adversité, en cedit tems fut enfanté. Et vous fais sçavoir qu'Orson le sauvage, qui par Valentin a été conquis, comme je puis entendre est son propre frere naturel & sont tous deux enfans de l'Empereur de Grece; de ces nouvelles fut la Reine Berthe joyeuse & tous les Seigneurs, Barons & Chevaliers de la Cour. Là furent présens les ennemis mortels de Valentin, c'étoit Hauffroi & Henri qui en semblant montroient joyeuse chere, mais au cœurs étoient tristes & dolens: car sur toute chose desiroient la mort de Valentin, pour efin que Charles leur petit frere, ils puissent faire à leur volonté désonnée, auquel ils furent contraires, comme vous oüirez ci après raconter. Or fut Blandimain, l'Ecuyer de Bellissant, fort émerveillé, quand il oüit parler le Roi Pepin du fait des deux enfans, & lui demanda: Sire sçavez-vous en quelle terre les deux enfans, dont est fait mention pouroient être trouvez. Ami, dit le Roi, j'en ai nourri un en ma maison longuement, en telle maniere qu'il est devenu hardi & puissant, & a conquis l'autre en la forêt d'Orléans où il vivoit comme bête sauvage & faisoit au pays d'environs grand dommage. Et quand il l eût conquis & qu'ils eurent été long-tems en ma Cour, ils ont pris congé de moi & se sont départis pour aller en Acquitaine combattre contre un Chevalier, qui le verd Chevalier se fait appeller, & depuis leur département aucune nouvelles je n'en ai pû avoir. Sire, dit Blandimain, selon ce que vous me dites, je dis qu'auprès de la Cité d'Acquitaine, j'ai trouvé les deux enfans que vous me dites dont je suis déplaisant qu'il plût à Dieu que je les puisse connoître, car de toutes mes douleurs j'eue eu alléguement: de cette maniere devisérent longuement. Et après ces choses le Roi commanda que Blandimain fut fetoyé & servi honorablement en toutes choses, dont il avoit besoin. Lors Blandimain fut mené entre les Barons & Chevaliers de la Cour, qui en grand honneur & réverence le reçûrent & fetoyerent. Or avint que cedit jour, le verd Chevalier dont j'ai fait mention, arriva à la Cour du Roi Pepin qui étoit à Paris. Et quand il fut descendu il alla en la Salle Royale en laque le le Roi Pepin étoit avec ces Barons & Chevaliers, noblement il salua le Roi & grand révérence lui fit. Et quand le Roi le vit vêtu d'armes vertes fut émerveillé, & lui demanda devant tous les Barons & Chevaliers, dites-nous qui vous êtes, & aussi quelles choses devers nous vous amenez pourquoi vous portez telles armes vertes. Noble & honoré Roi, dit le verd Chevalier, sçachez que je suis extrait & natif de pere Sarrazin suis engendré, de mere Payenne ai été enfanté.

Il est vrai que pour avoir femme & épouse la fille du Duc d'Acquitaine nomée Fezonne la belle, j'ai tenu un an entier le Pays & la Terre du Duc en ma subjection & sçait qu'à la fin icelui ai donné six mois de tréves, par tel convenant, que si un beau Chevalier qui par armes me peut conquerir & vaincre, le tems durant, je ferois partir & vuider mon ost dehors son Pays & Terre, au cas que je ne fusse vaincu, il étoit tenu de me donner la fille la belle Fezonne pour femme & épouse. Or ai été devant la Cité d'Acquitaine longuement en attendant tous les jours que je me fusse combattu, si sont venus à moi plusieurs vaillans Chevaliers de plusieurs pays, contrées

Digitized by Google

& regions lesquels j'ai mis à mort, & pendus à un arbre, fort seulement deux vaillans Chevaliers, dont l'un a nom Valentin & l'autre Orson. Icelui Valentin, lequel par un jour entier à moi prit bataille, & tant fimes d'armes ensemble que la nuit nous contraignit de partir ainsi comme travaillez, & lassez. Et quand le lendemain au matin que le champ devoit recommencer par nous deux, son compagon Orson de son propre harnois vêtu & ses armes, portant entra dedans le champ pour moi combattre, je croyois bien que ce fut Valentin. Et quand Orson fut dedans le champ entré, fierement il me fit signe de deffiance. Lors je saillit dehors contre lui, mais peu me valut ma force, car je ne demeurai pas longtems que par lui je fûs conquis & vaincu, & m'eût ôté la vie si ce n'eût été Valentin auquel nous accourus, qui me fit promettre de Baptême recevoir & croire en Jesus Christ : si me fit jurer que je m'en viendrois tendre vers vous comme vaincu & du tout soumettre ma vie à votre commandement, & pourtant en Acquitaine ma foi mon serment, de par le Chevalier Valentin à vous je viens rendre comme à celui de qui vous pouvez faire votre volonté, qui après Dieu appartient de ma mort reprocher, ou de ma vie prolonger. Dont je me rends devant votre Majesté Royale en demandant & esperant votre misericorde en l'honneur d'icelui Dieu de qui j'ai pris la créance ; car sçachez que je suis Chrétien, & que je crois en Jesus-Christ, & doresnavant veut croire de bonne & ferme foi. Et quand je fus sur les fonds de Baptême en l'honneur de votre très haute & puissante renommée je suis appellé Pepin, & Pepin suis maitenant nommé. Quand le Roi entendit les paroles du verd Chevalier. Il lui répondit doucement devant tous les Barons & Chevaliers. Bien soyez venu devers nous, car de votre venuë sommes joyeux plus de nulle autre chose, faites bonne chere pour l'amour de celui qui vers nous vous envoye, je vous donne assurance : si vous dis devant tous qu'en brief tems je vous donnerai en mon Royaume de grandes Terre & Possessions, quand à mon service vous plaira demeurer, mais dis tes moi où sont les Chevaliers qui vous ont conquis. Sire, dit le verd Chevalier, ils sont en Acquitaine avec le Duc Savari, lesquels par dessus tous les autres les aiment, & tient chers, par les nouvelles de Blandimain & par le verd Chevalier, le Roi Pepin eut nouvelle de sa sœur & de ses deux neveux qu'elle enfanta en la forêt d'Orleans. Si a promis à Dieu qu'il ira en Grece pour dire des nouvelles à l'Empereur, & pour faire querir sa sœur Bellissant en telle maniere qu'elle puisse être trouvée, car sur toute créature il desire fort de la voir. Quand il lui souvient de la grande injure qui lui avoit été faite, il pleuroit des yeux tendrement & au cœur en étoit dolent.

Comme le Roi Pepin partit de France pour aller vers l'Empereur de Grece porter nouvelles de sa sœur Bellissant, & comme devant son retour il fit guerre au Soudan qui avoit assiegé la Cité de Constantinople Chapitre 24.

EN ce tems que le Roi Pepin eut de sa sœur Bellissant nouvelles, incontinent il mit son ost sur les champs, en grande puissance, il partit de Paris pour aller à Constantinople devers l'Empereur de Grece porter nouvelles de sa sœur Bellissant comme devant avez oüi. Le Roi Pepin fit grande diligence qu'en brief il arriva à Rome, là fût reçu du Pape en grande honneur & réverence, car de la foi Chrétienne sur tous Prince étoit défenseur. Au Palais Apostolique fut celui jour devisant avec le Pape, lequel lui conta des nouvelles du Soudan qui avoit assiegé la Cité de Constantinople. Et ainsi que de cette matiere ensemble devisoient, arriva un Chevalier de Grece, lequel après qu'il eût salué le Pape, le Roi Pepin & tous les assistans en grande réverence, il lui dit : Saint Pere, sçachez que Sarrazins à grande force & puissance d'armes ont assiegé & mis en leur subjection tout le pays de Constantinople. Si vous mande l'Empereur de Grece par moi que pour la foi Chrétienne garder & observer, vous lui envoyez secours, autrement vous seriez cause

Digitized by Google

delaisser le pays prendre & de la foi chrétienne diminuer, car votre aide & secours, en ce grand besoin n'y peut remedier. Quand le Pape oüi les nouvelles, il fut fort déplaisant & déconforté ; mais le Roi Pepin qui là étoit présent le réconforta grandement, en lui disant, saint Pere, prenez en vous courage & reconfort, si me voulez vos gens livrer jusqu'au nombre suffisant, je les conduirai & menerai devant Constantinople avec mon Armée, tant ferai avec l'aide de Dieu, que le Souldan & son Armée je mettrai à vitupera-ble confusion, d'autre je n'ai desir que la foi de Dieu soûtenir contre les Payens. Quand le Pape oüit ainsi parler le Roi Pepin & qu'il connut son courage, le remercia fort, & lui dit : Franc Roi très Chrétien de Dieu sois-tu beni, car de tous autres Rois tu est le plus puissant en fait & courage, puisque telle chose tu veux entreprendre du pays Romain ferai venir gens à si grand nombre, pour toi accompagner, que surement tu pourras arriver en Grece contre les infidèles ennemis de la foi. Lors le Pape fit assembler grand nombre de peuple de tout le pays Romain, & fit crier la croisée, c'est à sçavoir que tout homme qui voudroit aller en cette bataille, en l'honneur de la Passion de Jesus-Christ, porteroient une Croix, prendroient la bendiction du Pape, auroient pardon de tous leurs pechez. En peu de tems s'assembla en la Cité de Rome grande multitude de peuple, pour passer outre mer avec le Roi Pepin, & au départir, le Pape leur donna la benediction, & absolution de tous leurs pechez. Ainsi prit le Roi Pepin congé du Pape, en se recommandant aux prieres de la sainte Eglise, & avec trente mille Romains & tous ceux de son ost monta dessur la mer. Et tant lui fut le vent agréable, que dans peu de tems vinrent arriver à Constantinople, & là virent que le Souldan Moradin l'avoit de toutes parts environnée & assiegée. Et le Souldan avoit amené avec lui vingt Rois, pour détruire toute la Chrétienté avec eux deux mille Payens, tant étoit le Souldan pour sa force criant & redouté, que l'Empereur de Grece accompagné de plusieurs Chrétiens qui étoient dedans Constantinople, prit en icelle sa retraite & si bien garda la Cité que de Payen ne pût être prise. Toûjours en son courage regretroit sa femme Bellisant, & lui souvenoit du vitupaire auquel il l'avoit livrée à tort & sans raison à toutes pleurs & lamentations, piteusement sa faute connoissoit & pensoit qu'elle fût du monde trépassée, car bien y avoit vingt ans qu'il n'en avoit oüi nouvelles : mais tantôt oüira parler par le Roi Pepin, qui tant a nagé par mer, qu'à deux lieuës de Constantinople est arrivé & descendu, & y a fait tendre ses tentes & pavillons parmi les champs, mettre ses gens en belle ordonnance. Alors furent les coureurs & chevaucheurs de l'ost du Souldan Moradin épouventez & à grande diligence retournerent vers son pavillon, & lui dirent, comme gens effrayez. Sire Souldan, voyez certain qu'aujourd'hui sur cette Terre sont arrivez Romains plus de deux cent mille pour combattans pour nous chasser de ce pays à honte & confusion. Si avirez sur ce fait, car la chose est douteuse, & si a péril très grand. Taisez-vous, dit le Souldan, de ce n'ayez doute, car il n'est pas possible que du pays de Rome soient tant descendus de gens, allez sommes puissans pour les attendre en bataille rangée ; car j'ai encore esperance que dedans brief tems, je mettrai en ma subjection & obéissance tout le pays de Romanie & celui de France commanda par ses Hérauts que tout son ost fût assemblé, en telle maniere qu'à toute heure fussent prêts de recevoir bataille. A ce commandement furent Payens & Sarrazins obéissans de toutes parts s'assemblerent & arrêterent en un champ grand & large pour les Chrétiens attendre. Et quand vint le lendemain au matin que le jour fut clair, le Roi & toute son Armée furent prêts & en point de Payens & Sarrazins assaillir. Adonc le Roi Pepin manda secretement par une lettre en la Cité à l'Empereur de Grece comme il étoit venu là pour le secourir, qu'à toute diligense il fasse mettre

Digitized by Google

en point ses gens parmi la Cité & qu'ils faillent sur le champ contre les Payens & Sarrazins; car à ce jour des François & Romains ils seront secourus. L'Empereur fut joyeux de la venuë du Roi Pepin & selon le mandement de la lettre fit son ost mettre en point & ses gens d'armes, puis saillirent hors de Constantinople pour aller contre les Payens & Sarrazins qui bataille attendoient, & quand ils furent sur le champ, ils apperçûrent les Etendars, bannieres, enseignes, & l'ost du Roi Pepin qui celle part venoit à grand nombre de clairons & trompettes, puis menoient grand bruit. Bien virent les Payens que contre eux venoient grand puissance de gens, le Souldan appella deux Sarrazins des plus vaillans: leur commanda qu'ils allassent secrettement regarder le nombre de l'ost des Chrétiens qui les venoient assaillir, & quand ils auroient ce fait ils retournassent devers lui entendre nouvelles; les deux Sarrazins qui avoient nom l'un Clarion, l'autre Vandu, monterent à cheval & chevaucherent vers le Roi Pepin, mais ils n'eurent pas chevauché longuement, que le verd Chevalier les vit sur une petite montagne, & incontinent qu'il les apperçût il connut bien qu'ils étoient Sarrazins. Lors il frappa son cheval, & tout seul alla droit à eux la lance sur la cuisse, comme preux Chevalier. Et quand les deux Sarrazins le virent approcher, pourtant qu'il étoit seul, ils eurent honte de fuir pour lui, & dirent par Mahom, ce seroit honte si ce Chrétien nous échapoit. Si ont couché leurs lances, & contre le verd Chevalier sont venus à puissance en telle maniere que le harnois & le cheval de l'un des Sarrazins chut à terre, & n'eut été Vandu qui secourut son compagnon, le verd Chevalier l'eut occis, mais il se prit au verd Chevalier, alors Clarion se leva qui fut navré & monta à cheval & prit la fuite, laissa Vandu qui l'avoit secouru. Clarion est demeuré qui au verd Chevalier c'est fierement combattu: mais peu lui a vallut sa force, car le verd Chevalier lui a donné e coup, qui lui a rompu la cuisse & lui a ôté la vie, & demeura sur la terre tout mort & son compagnon s'en retourna, qui est fort navré. Bien vit le Roi Pepin la vaillance du verd Chevalier & aussi firent les autres Barons, dequoi le priserent cette heure; le Roi Pepin fit dresser ses Etendars & Bannieres, puis fit sonner trompettes & clairons, & grandes puissances d'hommes hardis & vaillans de courage ont assailli l'armée du Souldan Maradin. Adonc fut de toutes parts le cri si grand, que nul ne le sçauroit allumer. Chrétiens & Sarrazins s'assaillirent l'un l'autre maintes lances briserent, tant que d'une part & d'autre sont plusieurs à mort livrez.

Là étoit Milon d'Angler, lequel entr'autre vit le Roi d'Acquilée qui faisoit grande destruction des Chrétiens, & prendre occasion aussi-tôt qu'il arriva devers lui, d'une hache d'armes jusqu'au menton la tête lui fendit, & à deux ou trois à cette heure la vie tollir, & tant fit de vaillantes armes, & le Souldan Maradin qui tantôt l'apperçut, s'écria hautement à ses gens qu'ils assaillissent Milon d'Angler de qui dit Sarrazins si grand meurtre faisoit. au commandement du Souldan fut Milon d'Angler de toutes parts assailli par Payens & Sarrazins, en telle subjection mis, qu'à son cheval ils couperent une cuisse par quoi il fut contraint de tomber à terre, & en cet endroit fut mort & occis, & n'eût été le verd Chevalier, qui malgré Sarrazins se mit en la presse, tant en abatit & tua par terre, qu'il approcha de Milon d'Angler, & lui fit tel aide qu'il lui bailla un cheval, & le monta dessus A cette heure firent le verd Chevalier & Milon d'Angler si grande vaillance d'armes contre les Payens, que trop fort chose seroit de leurs grandes proüesse raconter, car nul qui devant eux se trouvoit jamais ne s'en retournoit; grande fut la bataille & dura, Pépin & ses gens firent ce jour de Payens fort grande destruction: mais nonobstant leur vaillance, le champ eussent perdus si n'eût été l'Empereur de Grece qui a tout son est vaillemment accompagné de l'autre part, les Payens tant fierement assaillit que grand nombre à cette fois monterent. Bien connut

Digitized by Google

le Roi que l'Empereur faisoit d'armes fort grand devoir. Il prit force courage, & ses gens ralia, puis entra en la bataille plus ardemment que devant, & ainsi furent les Payens de deux parts assaillis fort rigoureusement, & tantôt que le Roi Pepin approcha de l'Empereur, il lui dit, franc Prince, or vous montrez vaillant, car aujourd'hui de votre femme Bellissant aurez nouvelles. A ces paroles fut l'Empereur joyeux, & doubla son courage & augmenta sa force, trop plus fort que devant il cria Constantinople, & à ses gens promet grands dons & grande richesses, mais qu'ils soient fort vaillans.

A ces mots est entré dedans la bataille d'un courage si merveilleux, que trop hardi étoit celui qui attendoit. Et Pepin d'autre part & le verd Chevalier, qui entrerent parmi les Payens, en frappant dessus eux coup si merveilleux que partout où ils passoient ils faisoient le chemin large par la grande proüesse du verd Chevalier: Bien le crût connoître le Souldan Moradin, qui les armes regarda, car il étoit de haut lignage, pourtant qu'il étoit frere de Ferragus: mais pourtant qu'il sçavoit que le verd Chevalier étoit Payen, mais il ne se fut douté qu'il fut venu cette part. Or furent Payens & Sarazins de cette heure mis en telles necessités que jamais ils n'esperoient voir de mort épris; mais prirent tous la fuite, lors le Roi d'Esclavonie, qui faisoit l'arriere garde du Souldan, accompagné de cinquante mille hommes d'armes, saillit dessus les Chrétiens en menant un si grand cri qu'il sembloit que tout dût fondre, & quand l'Empereur & le Roi Pepin apperçûrent leur venuë ils virent bien que leurs gens étoient travaillez, & les gens du Roi d'Esclavonie étoient frais, parquoi fut déliberé entr'eux de ne les attendre pour cette heure. Et après le Conseil pris, l'Empereur & le Roi Pepin firent sonner trompettes & clairons pour eux jetter dedans Constantinople & leur armée.

Et quand le Souldan vit que les Chrétiens étoient entrez & reculez dedans Constantinople, il fit assieger la Cité de fort prés, & tant y eut grand nombre de Payens par toute la terre que l'Empereur & le Roi Pepin dedans Constantinople étoient en telle maniere, que sortir hors ne leur étoit possible. Ainsi demeurerent long-tems en grande subjection desirant leur mort, & pourchassant la destruction de la foi Chrétienne. Si vous laisserai à parler de cette matiere, & vous parlerai des deux freres Valentin & Orson, qui pour l'amour d'Esclarmonde sont entrez en la mer, ainsi que devant avez oüi.

Comme Valentin & Orson arriverent au Château où étoit la belle Esclarmonde, & comme par la tête d'airain ils eurent connoissance de leur génération.

Chapitre 25.

Après que Valentin & Orson eurent long-tems demeuré dessus la mer, ils aviserent une Isle en laquelle il y avoit un Château fort & plein de grande beauté. Icelui Château étoit tout couvert de laton clair & reluisant, pour la grande beauté bien se pensoit Valentin, que c'étoit ce Château où le verd Chevalier l'avoit envoyé pour sa sœur Esclarmonde trouver, il alla cette part & descendit à terre à une des portes de l'Isle, & quand il fut descendu il demanda à qui étoit ce Château, qui tant étoit beau, & entre les autres poli & bien orné, & si lui fut répondu qu'icelui Château étoit en la garde d'Esclarmonde sœur de Ferragus, & que par un Sarrazin fort riche avoit été édifié, lequel Sarrazin entre les autres nobles excellentes qui sont en ce Château, fit faire & composer une belle chambre, & sur-tout riche, de laquelle chambre les richesses vous seront ci après déclarez. Et en outre plus, fut dit à Valentin, que dedans cette chambre y avoit un riche pilier, sur lequel il y avoit une tête d'airain, laquelle jadis avoit été par une Fée, fort subtilement par art de Nigromance composée, laquelle tete étoit de telle nature, qu'elle rendoit la réponse de toutes choses quiconques qu'on lui demandoit.

Et quand Valentin entendit la déclaration

du Château en son cœur fut joyeux, car bien se pensa que c'étoit le lieu où le verd Chevalier lui avoit dit qu'il trouveroit sa sœur Esclarmonde, qui sur toutes autres se sent de beauté, c'étoit de grande & petite renommée plus outre n'en demanda pour l'heure présente; mais se mit en chemin lui & Orson pour aller audit Château, tant cheminerent qu'ils vinrent devant la porte pour entrer dedans, mais ils trouverent dix hommes, forts & hardis, qui de jour & de nuit avoient de coûtume garder la porte. Et quand ils virent Valentin & Orson, qui dedans vouloient entrer ils leur dirent, Seigneurs, tirez-vous arriere, car dedans ce Château nul n'y entre tant soit de haut lieu venu sans le congé d'une pucelle, à qui la garde en appartient, qui sur toutes celles du nom est de beauté garnie. Ami, dit Valentin, allez vers la pucelle, & lui demandez si c'est son plaisir de me donner entrée en son Château. Lors le Portier monta au donjon du Château & entra en la chambre où étoit la belle Esclarmonde, puis mit le genoüil à terre & lui dit, Madame, devant la porte de votre Château il y a deux hommes qui dedans veulent entrer, & semblent gens de fier courage & grand orgueil plein & semble à leur maniere qu'ils soient gens de mauvais courage & affaire contraire à notre loi. Or dites moi votre volonté, & répondrez aux gardes de la porte qui devers vous m'envoyent, s'il vous plaît de les laisser entrer dedans ou non: Ami, dit la Pucelle, descendez en bas & j'irai aux carneaux pour voir quelles gens se sont, & faites bien garder les portes, car je veux à eux parler. Le Portier descendit en bas, & dit à ses compagnons, que la porte fut bien gardez, tant que la Dame fut aux fenêtres pour la réponse donner. Lors Esclarmonde qui fut sage bien apparut sur un drap de fin or batu, mit les bras sur une fenêtre, sa face & son beau visage reluisoit, puis dit à Valentin qui êtes vous, qui par si grande hardiesse voulez entrer dedans mon Château sans licence demander. Dame, dit Valentin qui hardiment parla. Je suis un Chevalier qui passe mon chemin, je voudrois bien s'il vous plaisoit, parler à la tête d'airain qui a chacun donne réponse. Chevalier, dit la Dame, ainsi n'y pouvez-vous pas parler; si de l'un de mes freres ne m'apportez certaines enseignes, c'est du Roi Ferragus ou du verd Chevalier, qui de Tartarie a la Seigneurie & domination & si de l'un des deux m'apportez enseignes ou certifications je vous laisserai entrer au Château à votre volonté, & par nulle autre maniere ni pouvez entrer que par un pour qui je vous dirai, c'est que vous preniez congé du Châtelin de cette place, lequel je vous donnerai par tel convenant que devant que vous y entrez, vous joûterez à lui cinq coups de lances. Si vous avisez, lequel vous aimez le mieux, ou d'aller querir certaines enseignes de l'un de mes freres comme je vous ai dit, Dame, dit Valentin, faites armer votre Châtelin, car j'aime plus cher contre lui combattre par champ de bataille gagner & desservir d'entrer en votre Château que je ne fais prieres, requêtes ou flâteries. Ainsi parla Valentin à la belle Esclarmonde qui tant fut de courage vaillant & hardi, nonobstant qu'il portât du verd Chevalier enseignes certaines par l'anneau d'or, il aima mieux la joûte pour son corps éprouver, que montrer l'anneau, lequel il devoit presenter à la belle Esclarmonde. Et quand la Dame vit la volonté & hardi courage dont il étoit plein, de cette heure fut de son amour éprise par un ardent desir qui au cœur toucha, elle monta de la chambre ou étoit la tête d'airain, & lui demanda qui est ce Chevalier, & de son état, par moi rien n'en sçaurez, jusqu'à ce que devant moi l'aurez mené. De cette réponse fut la belle Esclarmonde pour l'amour de Valentin en grand souci & quand elle eut considéré par elle le maintien & beau parler & hardiesse de Valentin elle fut embrasée de son amour, plus que de nul que jamais elle eût. Ô vrai Dieu qui peut être cedit Chevalier; car dessus tout vivans, il est digne d'être aimé, fort plaisant, droit & de beauté

corporelle sur tous les autres passans, si la tête d'airain fait mon vouloir, jamais autre que lui ne prendrois. Quand la belle Esclarmonde eût toutes ces choses dites & pensée en son courage, elle manda au Châtelain, & lui dit des nouvelles du Chevalier qui dedans le Château veut entrer. De grande folie s'entremet dit le Châtelain, car il n'entrera jamais sans son corps éprouver contre le mien, & s'il est si hardi de prendre à moi bataille, je lui montrerai devant tous clairement que pour votre amour avoir est trop tart arrivé. Châtelain, dit la Dame, puisque d'entrer au Château, congé ne lui donnez; allez-vous armer, car je vous fais sçavoir que de lui aurez bataille, & si ai grand doute que trop tard ne vous en repentiez. si vous conseillerois que votre noble corps ne veillez mettre en danger. Dame; dit le Châtelain, qui fût fier orgueilleux, laissez en paix telles paroles, car devant que jamais il entre, son corps l'achetera. A ces mots se départit le Châtelain; & s'en alla armer, monte à cheval, & quand il fut monté, il saillit hors de la porte, une lance en son poing grosse & bien ferrées, la Dame étoit aux fenêtres pour regarder la bataille des deux champions qui dedans le champ sont entrez pour s'assaillir l'un l'autre. Et quand Valentin a vû le Châtelain, qui de fier courage est venu contre lui, il a baissé sa lance & frappa des éperons. Lors se sont rencontrez l'un contre l'autre, & bien adroit que les deux lances sont volées, ont repris nouvelles lances, & si fierement sont l'un sur l'autre arrivez que chevaux sont tombez, puis aprés champions sont par terre tombez: mais le cheval de Valentin qui fut fort & puissant sans son maître de le rendre sur les pieds se releva. Quand Valentin fut relevé il dit doucement au Châtelain. Or vous relevez & montez à cheval à votre aise, car peu se me seroit de vaillance, si en ce point vous combattois. Le Châtelain fut fort joyeux & prisa la gracieuseté de Valentin. Si monta de rechef dessus son cheval, puis prit une lance & vint contre Valentin dépitoyablement; mais Valentin qui sçût à cette heure bien jouer de la lance, si grand coup lui donna qu'il lui ôta le heaume de la tête & le jetta à terre. Et quand il se vit à terre abbatu, & en si grand danger, il dit à Valentin, Chevalier, je ne sçai d'où vous êtes né & de quel pays; mais oncques en jour de ma vie plus vaillant je ne trouvai, je me veux rendre à vous & vous laisserai entrer à votre gré parmi le Château, qui tant est beau & somptueux par tel convenant que sans mon congé vous ne parlerez à la Dame Esclarmonde. De grande folie vous êtes plein dit Valentin, de dire telles paroles; car tout pour l'amour d'elle j'ai la mer passée, & suis venu cette part, combien que jamais je ne la vis, suis-je d'elle amoureux plus que de nul autre Dame, je vous fais à sçavoir que jamais d'ici ne partirai que j'aye parlé à elle & à la tête d'airain à mon plaisir. Ainsi que Valentin & le Châtelain devisoient ensemble, la belle Esclarmonde qui étoit aux fenêtres fut fort émerveillée de sa curiosité: hélas! dit-elle à ces pucelles, qui avec elle étoient, regardez comme celui Châtelain est fol & malheureux, de soi batailler contre un si vaillant Chevalier, qui piéce a eu occis, & si par franche il ne l'eût supporté. Fille je m'émerveille fort qui peut être celui qui a tant de desir d'entrer en mon Château, & en grande pensée fut la noble Esclarmonde, en son courage disoit qu'un tems viendroit qu'elle auroit cedit Chevalier pour ami, car de tant plus elle le voyoit, de tant plus étoit son amour en lui enracinée. Quand Valentin oüit le grand orgueil du Châtelain, & grande outre cuidance il frappa des éperons, & si grand coup lui donna parmi le corps que tout autre le foye & le poulmon la lance lui passa, & l'abbatit par terre tout mort, dont la belle Dame Esclarmonde fut joyeuse. Adonc elle commanda aux Portiers qu'ils ouvrissent les portes, & que Valentin fut amené en la salle parée. Les Portiers ont fait le commandement de la Dame Esclarmonde & vers elle fut amené Valentin & Orson son frere

Digitized by Google

Et quand la belle Esclarmonde vit Valentin, elle alla à l'encontre de lui, & puis lui dit, Chevalier, bien venu soyez, car onc plus vaillant & hardi Chevalerie en mon Château ni vis entrer, bien montrez par vos fais que de grande gentillesse soyez extrait & descendu Dame, dit Valentin sçachez que mon propre nom est Valentin, & on m'a ainsi nommé & suis un pauvre avanturier, que si de ma génération ni de mon lignage je n'ai nulle connoissance, si ne vis onc le pere par qui je fus engendré ni la mere qui m'a porté, & aussi ne fit mon noble compagnon que vous voyez ici, car en un bois fut nourri comme une bête sauvage, l'à où je l'ai conquêté à l'épée vaillamment, & sçachez que jamais jour de sa vie n'a parlé non plus que vous voyez. Or ai je tant de chemin fait mon avanture, en desirant de mon cœur que de mes amis je puisse avoir aucune connoissance, que votre grande beauté m'a fait la mer passer & venir en cette part. En disant ces paroles, Valentin tira l'anneau que lui avoit baillé le verd Chevalier, en souriant doucement, le donna à la belle Esclarmonde, laquelle incontinent le connut bien. Et donc elle dit, Valentin, Chevalier beau Sire, si vous m'eussiez montré cet anneau quand devant mes portes arrivâtes pour la joûte attendre, & votre corps mettre en danger, de cette heure fussiez entré en mon Château sans contredit : mais vous avez montré la grande noblesse qui est en vous, quand vous avez mieux aimé par votre hardiesse au Château entrer & devers moi venir, que de nul autre querir. Après que Valentin & la belle Esclarmonde eurent ainsi parlé, les tables furent dressées, & fut la Pucelle assise. Et Valentin fut devant, qui ne prit soulas ni plaisir, fort seulement à celle qui devant lui fut assise.

Hélas ! vrai Dieu, dit elle en son courage veuillez ôter & délivrer briévement mon cœur de cette douloureuse détresse, pour l'amour de cette Dame, & suis au cœur si profondément atteint que jamais en nul jour de mon vivant en telle mélancolie ne fût, Hé, Dieu, elle est tant de beauté pleine garnie & de grande bonté pleine, les yeux verds & riants en tête, & rassasiez, le front clair, poli, la face vermeille & tous les autres membres de son corps par droite mesure naturellement composez.

Or suis-je pour son amour ardemment épris, que mieux me seroit agréable la mort que de cette chose faillir accomplir & parfaire. En cette maniere se complaignoit Valentin pour l'amour de la belle Esclarmonde, & elle d'autre part regardant le Chevalier souventes fois pour sa beauté, en changeant & muant sa couleur perdoit maniere & contenance. En cette grande mélancolie le plus honnêtement qu'ils purent leurs contenances entretenir, passerent le Chevalier & la Dame durant le dîner. Et quand les tables furent ôtées, Esclarmonde prit Valentin par la main, & lui dit ami, tant venez fait que vous avez déservi entrez en ma chambre secrette en laquelle vous verrez la tête d'airain, laquelle de votre lignage vous dira bonnes nouvelles & certaines.

Or venez-vous-en avec moi & amenez votre compagnon, car j'ai grande joye d'oüir la réponse laquelle par la tête d'airain vous sera donnée. Le noble Chevalier Valentin fut mout joyeux, quand il oüit la belle Dame Esclarmonde ainsi parler.

Si sortirent hors de la table, & s'en allerent devers la chambre où étoit la tête d'airain, mout richement ornée. Et quand ils furent à la porte pour vouloir entrer dedans ils trouverent de l'une des parts un merveilleux & fort horrible vilain, mout grand bossu qui sur le col portoit une massuë de fer, qui étoit forte & pesante, lequel vilain sembloit avoir été rebelle, & plein de grand outrage. Et de l'autre part de la porte, il y avoit un Lyon mout grand, fier & orgueilleux, ces deux étoient en tout tems ordonnez pour deffendre & garder que nul n'entrât en la chambre sans le congé de la Dame & sans combattre au vilain & au lion. Et quand Valentin apperçût le lion & le vilain se dresserent

Digitized by Google

contre eux pour la porte deffendre. Il demanda à la belle Esclarmonde que telle chose vouloit dire ni signifier. Seigneur, dit la belle Esclarmonde, ces deux que vous voyez ici, sont pour garder la porte & ne peut nul entrer qui contre eux ne se combatte, parquoi plusieurs sont morts sans passer plus outre. Et au regard du lyon, il est de telle nature que jamais à fils de Roi ne fera outrage. Belle dit Valentin, je ne sçai qu'il en viendra, mais l'avanture je me mettrai en la garde de Dieu moi confiant je combattrai le lyon. Lors s'approcha de la bête orgueilleuse, & à force de bras l'embrassa parmi le corps : mais aussi-tôt que le lyon se sentit, il adora le corps de Valentin, le laissa aller, & fut courtois & doux sans lui faire nul outrage. Et Orson fut de l'autre part qui assaillit le vilain, & devant qu'il eût levé la massuë de fer, il le saisit parmi le corps si rudement que contre le mur le jetta & puis lui ôta sa massuë de fer, & si grand coup lui donna qu'il l'abbatit à terre par telle façon que si n'eut été la belle Esclarmonde eût été tué & occis le vilain en la place, & ainsi fut le vilain vaincu, & le lyon conquis par les deux Chevaliers, puis fut la porte ouverte, puis entrerent dedans la chambre, qui de toutes richesses mondaines fut parée, car elle étoit peinte de fin or, & azur par dedans semée & ornée de rubis & saphirs sans les autres ornemens, par toute la tapisserie de drap de fin or fut tenduë & ouverte de toute parts d'émeraudes & diamans, grosses perles de toutes sortes de pierres précieuses; en cette chambre avoit quatre piliers de jaspe fort riche & de subtil ouvrage édifiez, desquels les deux étoient jaunes plus que fin or, le tiers plus verd que l'herbe en May. Le quart plus rouge que charbon enflammé; entre les piliers avoit une armoire plus riche que dire ne pourrois, en laquelle étoit une tête d'airain sur un riche pilier richement enclose : Valentin ouvrit l'armoire, & regarda la tête en la cogitant que de son fait & état lui fut la verité dite. Adonc parla la tête hautement que chacun l'oüit & l'entendit, en lui disant, Chevalier de grande renommée je te dis que tu as nom Valentin, le plus preux & vaillant qui onc en nul jour du monde céans entrât, & si est celui à qui la belle Esclarmonde a été donné doit être né jamais autre que toi n'aura. Tu est fils de l'Empereur de Grece, & de la belle Bellissant sœur du Roi Pepin, qui par lui de sa terre à tort est déchassée, ta mere est en Portugal au Château de Ferragus, lequel par l'espace de vingt ans l'a gardée. Le Roi est ton oncle, & ce compagnon que tu mene avec toi est ton propre frere naturel, & vous deux fûtes enfantez de la gracieuse Reine Bellissant en la forêt d'Orléans en pitié & détresse douloureuse. Et quand la Reine vous eut sur la terre mis, ton compagnon lui fut emporté par une ourse sauvage. Et par elle a été nourrie au bois sans aide ni confort de femme naturelle, & en fut icelui jour en la forêt par le Roi Pepin trouvé & emporté, lequel sans avoir de toi connoissance, doucement t'a fait nourrir, & Sire te dis que ton propre frere qui est ici présent jamais ne parlera jusques à tant que tu lui auras fait couper le filet lequel il a dessous la langue. Et quand tu lui auras fait couper, il parlera aussi clairement que de tous pourra être oüi : or pense de bien faire comme tu as commencé, & tout bien viendra; car puisque tu est entré en cette chambre mon temps est achevé, ni jamais à nulle créature ne donnerai réponse. Quand la tête d'airain eut dit ces paroles elle s'inclina bas, & perdit le parler, & onc depuis par elle ne fut parole proposée. Adonc Valentin qui de joye fut transi, vint à son frere Orson, & en pleurant tendrement le baisa de sa bouche. Et Orson d'autre part l'embrassa & accola en jettant grand soûpir & gémissement. Hélas, dit Esclarmonde a Valentin; franc Chevalier courtois bien dois-je être joyeuse de votre venuë, car par vous je suis hors de souci & de fort brief martire, auxquels par plus de dix ans j'ai passé mon temps languissant en douleurs en attendant à qui je dois être donnée.

Or êtes-vous celui que je vois clairement

pa nul autre la tête d'airain devoit perdre son parler, & puisqu'il est ainsi que par votre venuë à la raison & éloquence finie je me donne & m'abandonne à vous comme mon parfait & loyal ami & celui à qui je dois par droite raison être octroyée & donnée. Et doresnavant je vous promets de cœur de corps, de bien de ma pauvre puissance vous loyaument & de bon courage servir & votre plaisir faire. Belle, dit Valentin, de votre bon vouloir humblement je vous remercie, c'est bon droit & raison, que sur toutes choses je vous saluë & honore, car devant Acquitaine vous me fûtes donnée par le verd Chevalier votre frere, lequel à l'aide de moi & de mon frere Oilon fut conquis & vaincu, & quand il sera de votre plaisir de prendre la foi & la créance que le verd Chevalier a prises, c'est à sçavoir la loi de Jesus-Christ, sans laquelle nul ne peut avoir perdurable salutation. Sire dit la pucelle, telle chose je veux bien, car de tout mon courage je suis prête & appareillée de toûjours vous complaire & vos commandemens obéïr plus qu'à nul vivant. En celui jour des gens fut demené grande joye & se disoient l'un à l'autre que le Chevalier étoit venu à qui la belle Esclarmonde doit être donnée, & parqui la tête d'airain avoit la parole perduë.

Si grande fut la renommée de Valentin que partout le pays d'environ le peuple en fut rejoui; mais la grande joye de Valentin & de la belle Esclarmonde, par trahison maudite de Ferragus le géant fut tantôt muée en pleurs & en tristesses ainsi que je vous dirai ci après.

Comme par un Enchanteur qui avoit nom Pacolet, le géant Ferragus sçut les nouvelles de sa sœur Esclarmonde & de Valentin, de la trahison d'icelui Ferragus. Chap. 24.

EN ce Château de plaisance Esclarmonde avoit un Naim qu'elle avoit nourri de son enfance, gardé & mis à l'école; icelui avoit nom Pacolet de grand sens & subtile engin étoit plein, lequel en l'école de l'oye de tant avoit appris de l'art de Nigromance que par dessus tous les autres étoit le plus parfait & en cette matiere que par son enchantement il fit & composa un petit cheval fait de bois, & en la tête avoit artificiellement une cheville, qui étoit tellement assise que toutefois qu'il montoit sur son cheval pour aller en quelque part, il tournoit ladite cheville au lieu où il devoit aller, & tantôt il se trouvoit en la place & sans danger, car le cheval étoit de telle façon qu'il s'en alloit par mer aussi soudainement, & plus legerement que nul oiseau ne sçauroit voler; icelui Pacolet qui au Château d'Esclarmonde avoit été nourri, tout le jour regarda & considera les manieres & façons du noble Chevalier Valentin. Adonc se pensa qu'il iroit en Portugal, & conteroit au Roi Ferragus l'entreprise de Valentin & la maniere de sa venuë. Si alla à son cheval de bois & monta dessus, puis tourna ladite cheville devers le Portugal, aussitôt le dit cheval de bois monte en l'air, & tant alla que cette même nuit il arriva en Portugal & au Roi Ferragus compta les nouvelles: quand Ferragus entendit le parler de Pacolet l'Enchanteur, au cœur fut triste & dolent de Valentin le noble Chevalier qui devoit avoir sa sœur Esclarmonde, & de ce qu'elle devoit donner son amour à un Chavalier Chrétien, jura son grand Dieu Mahon qu'il en prendra vengeance mais devãt Pacolet il ne montra pas la volonté de son courage, mais homme qui trahison pense tient toûjours sa bouche secrette pour mieux parvenir à son intention. ainsi fit Ferragus qui dit à Pacolet l'Enchanteur. Ami retourne devers ma sœur Esclarmonde, & dit au Chevalier qui en mariage la doit prendre que je suis de sa venuë joyeux, & que dans brief temps j'irai voir ma sœur pour ses nôces faire, & accompagné de plusieurs nobles Barons riches & puissans, leur donnerai de ma terre & Seigneurie si largement qu'elle en sera bien contente. Sire dit Pacolet, je ferai volontiers le message tel que vous me l'avez dit. Lors vint à son cheval & monta dessus puis tourna la cheville, se leva en l'air si legerement chevaucha qu'il arriva au Château d'Esclarmonde, & quand il fut venu il salua courtoisement

Digitized by Google

la Dame, puis lui dit Madame je viens de Portugal. J'ai vû votre frere Ferragus lequel sur toutes choses est fort joyeux du vaillant Chevalier Valentin qui pour mari vous devez avoir, sçachez que de brief il vous viendra voir à belle compagnie pour faire en grand triomphe mariage, & les nôces de vous & du Chevalier Valentin. Ha! Pacolet, dit la Dame, je ne sçai qu'il en viendra, mais je doute en mon courage que mon frere Ferragus ne pense quelque trahison, car je sçai & connois que jamais il n'aimera Chevalier de France, homme qui la créance de Jesus Christ tienne, d'autre part je suis déplaisante que je ne sçavois ton aller, tu te fusse enquis d'une chrétienne qui de long-tems a demeuré avec la femme de mon frere Ferragus Dame dit Pacolet, tantôt y serai retourné & demain devant midi en sçaurez des nouvelles. Lors Valentin dit, ce ne pouvez-vous faire par l'Art de l'ennemi Esclarmonde dit à Valentin, laissez le besogner & faire son métier, car tant est bien appris de son art que de plus de cent lieuës fera pour un jour. Quand Valantin entendit que Pacolet sçavoit de tel art jouer il fut émerveillé, & pensa longuement en lui même donc celui pouvoit venir, tantôt il apella Orson, le fit venir devant Esclarmonde, & à cet heure lui ôterent & couperent le filet qu'il avoit dessous la langue. Et après qu'il fut hors se prit à parler fort droit & plaisamment, à cette heure leur dit comme il avoit été long-temps en la forêt nourri de l'ourse sauvage. Si connurent bien que la tête d'airain leur avoit déclaré de leur fait, & de leur nation la vérité certaine. En paroles furent longuement, & par grande part de la nuit Esclarmonde écoutoit volontiers parler Orson, qui plusieurs nouvelles racontoit. Et quand vint le lendemain au matin Pacolet l'enchanteur se trouva dedans la salle devant le Chevalier Valentin & lui dit. Sire, je viens de Portugal, & ai vû votre mere laquelle est Chrétienne, & croit en Jesus-Christ. Ami dit Valentin, tu sois le bien venu, car c'est la chose que plus je desire que d'elle oüir parler, si n'ai de rien si grand desir que de la voir & connoître: car tout le tems de ma vie en grande peine, en douleur je l'ai advisée & cherchée. Ami dit Esclarmonde prenez en vous réconfort, & si mon frere ne vient en cette part vous & moi nous irons en Portugal; à votre mere verrez que tant avez si desirée. Dame dit Pacolet, sçachez de certain que votre frere le Roi Ferragus en brief espace de tems viendra par devers vous, car je lui avois oüi dire & promettre! Hélas dit la noble Dame Esclarmonde, trop suis en mon cœur douloureuse que mon frere Ferragus fasse chose par quoi notre joyeuse entreprise soit tournée en dur reconfort: car j'ai songé fort merveilleux, lequel me donne du souci & de la crainte. La nuit quand je devois reposer, j'ai songé que j'étois en une grande & mereveilleuse eau profonde, en laquelle j'eusse été noyée si ce n'eut été une Fée, qui hors de l'eau me retira; puis me fut avis que je vis un Grifon sortir d'une nuée, lequel de ses ongles aiguës & poignans, me prit & m'emporta si loing que je ne sçavois quelle part j'étois arrivée. Ha ma mie, dit Valentin, pour votre songe ne aprenez mélancolie, qui voudroit en son songe croire trop auroit à souffrir: il est vrai dit la noble Dame Esclarmonde, mais je n'en puis garder. A ces mots la belle Esclarmonde & Valentin entrerent en un beau vergé, lequel de toutes les herbes & de fleurs étoit bien garni. En celui vergé furent fort longuement à parler de leurs amours secrettes & honnêtes. Or advint en icelui jour que le faux géant Ferragus plein de trahison étoit arrivé au Château de la belle Esclarmonde. Et quand la Dame sçut qu'il étoit arrivé, elle s'en alla devers lui pour lui faire la révérence, il lui dit doucement, ma sœur sur toutes créatures vivantes, j'avois desir de vous voir; or dites-moi je vous en prie, qui est le Chevalier qui vous doit épouser. Beau frere, ici le pouvez voir. Adonc s'approcha Valentin, se saluerent l'un l'autre en grande révérence. Chevalier; dit Ferragus, bien venu soyez par deça pour ma sœur prendre en mariage, car

Digitized by Google

ainsi que mon frere le verd Chevalier lequel par deça vous a envoyé, après que par vous a été conquis & qu'il a appris la créance de Jesus-Christ, ainsi ai je ma volonté & singulier desir de recevoir Baptême & prendre votre créance.

Sire, dit Valentin, de votre vouloir soit Jesus remercié, car pour le sauvement de votre ame faire, gloire éternelle acquerir c'est le droit & principal chemin. Hélas! Valentin pensoit bien que le traître Ferragus disoit vrai, & que sous telles paroles il avoit quelque sainteté & loyauté pour la foi Chrétienne, mais au contraire trahison mortelle lui pourchassoit.

Quand le geant Ferragus eut ainsi parlé, Valentin lui dit: Sire on m'a dit & raconté que dedans votre maison depuis l'espace de vingt ans ou environ vous tenez une Chrétienne laquelle de tout mon cœur desire voir, c'est ma mere; & est nommée Bellisant, sœur du Roi Pepin, & femme de l'Empereur de Grece. Vous dites vérité dit Ferragus: mais enfin que soyez mieux informé d'elle, vous viendrez en Portugal pour voir la Dame. Et quand vous aurez parlé à elle, vous pourrez sçavoir & connoître si c'est elle que vous demandez: grand merci, dit Valentin, car si tel plaisir me faites, de ma pauvre puissance je ne vous desservirai. Alors Ferragus cesse de parler, pour sa trahison accomplir alla en la chambre de sa sœur Esclarmonde, & par maniere de bonne amour lui dit, ma sœur & ma seule esperance, je desire sur toutes choses votre honneur & avancement, je suis en mon cœur fort joyeux de ce que vous avez trouvé si puissant Chevalier pour mari & époux, & pour sa grande vaillance, je veux que vous & lui, veniez avec moi en Portugal, afin que de toute ma puissance je puisse en triomphe & excellence, faire le jour de vos nôces ainsi qu'il appartient. Et quand Ferragus eut ainsi parlé à sa sœur Esclarmonde, il fit appareiller ses vaisseaux & navires & ses gens monter sur mer, puis demanda Valentin lequel fut joyeux d'aller en Portugal avec sa mie la belle Esclarmonde, car bien pensoient que le geant Ferragus les menât bien par de là pour leur faire honneur, car il avoit promis de ce faire Chrétien & tous ceux de sa Cour, parquoi Valentin fut trahi & Orson son frere, car aussi-tôt que le maudit Sarrazin fut dessus la mer monté & qu'il eut Valentin en sa subjection, il se pensa que jamais il ne lui échaperoient sans la mort recevoir: mais à l'entrée de la mer beau semblant lui montra, & par fausses paroles & promesses décevables, il les fit avec lui venir. Mais quand vint vers la nuit, que ses deux Chevaliers devoient aller reposer, le traître Ferragus fit secrettement en trahison dedans leurs lits les prendre & lier étroitement, leur fit es yeux bander, ainsi comme gens, qui par faute criminelle publiquement sont à mort condamnez Et quand la belle Esclarmonde vit son mari Valentin pris & lié elle mena grand deüil que trop avoit au cœur, qui de pleurer se tenoit Hélas! dit elle Chevalier Valentin notre joye & soulas en peu de tems tournée en deüil & tristesse trop avez mon amour cherement achetée, quand il faut que pour moi devez la mort souffrir, mieux aimasse que pour vous jamais je n'eusse été née: car en peine & en travail vous m'avez conquêtée, & en deüil & tristesse vous serois ôtée, est si l'amour trop chere achetée, quand il faut que pour aimer loyaument vous enduriez mort sans l'avoir desservi. Hélas! or doi-je du cœur soûpirer & des yeux tendrement pleurer, quand il faut que pour mon amour le plus vaillant, le plus hardi & le plus noble du monde soit honteusement livré. Ha! Ferragus, mon beau frere trop mal vous trouvez, car de tout le monde vous avez le plus vaillant Chevalier trahi & deçû, s'il faut que pour moi à mort soit livré, jamais jour de ma vie ne soit, & mes jours abregerai & mettrai fin, si vous fait sçavoir, que si les deux Chevaliers vous faites mourir une fois en aurez vilain reproche, pourtant laissez-les à tant, car à leur mort pourchasser ne pouvez avoir profit, si la mort leur voulez délivrer; faites moi pre-

Digitized by Google

mier jetter dedans la mer car tant ne pourois vivre que je visse devant mes yeux tant vaillans & preux Chevaliers, sans avoir fait offence être mortellement punis. Tant fut la Dame Esclarmonde au cœur profondement atteinte & navrée, que l'heure elle se fut de ses mains donné la mort & en la mer jettée pour se noyer. Adonc son frere Ferragus la fit par ses Barons garder & tenir, commanda qu'on la gardât en telle maniere, qu'un seul mot elle ne peut parler aux prisonniers. Et ainsi demeura Esclarmonde en pleurs & soûpirs piteux. Valentin & Orson furent des Sarrazins tenus étroitement liez, & il reclamerent Dieu dévotement, que d'icelui danger & péril ils pussent échapper. Hélas! dit Valentin, or m'est bien fortune contraire, & à mon besoin perverse & déloyale; or ai-je toute ma vie en peine & travail usé ma jeunesse pour trouver & enquerir la connoissance dont je suis extrait, & des pere & mere lesquels m'ont mis au monde, & maintenant quand je suis prêt de la douleur finir & convertir en joye, que de ma chere mere que tant desirée, espérois avoir nouvelles prochainement & certaine connoissance en quidant être assuré de mon entreprise parfaite; mais aux lieux déloyaux je suis malheureusement & chéris entre les mains de mes ennemis qui de ma vie sont envieux, ma mort desirant. Hélas! beau frere Orson bien est notre pensée & intention en peu de temps changée & renversée, car jamais ne verrons parens ni amis; ainsi se complaignoient Valentin & Orson. Et Sarrazins demenoient fête & joye, tant navigerent sur mer qu'ils arriverent en Portugal, au Château de Ferragus. Et quand la Reine Bellissant oüit dire que Ferragus avoit mené deux Chrétiens prisonniers, elle saillit hors de la chambre pour aller voir. Quand elle vit Valentin & Orson, lesquels pas ne connoissoit, elle leur demanda enfans de quel pays êtes-vous, & en quel terre fûtes-vous né? Dame dit Valentin nous sommes du pays de France, au plus près de Paris. Quand Ferragus vit la Reine Bellissant qui parloit aux enfans, il lui dit fiérement Dame, délaissez ce langage, & vous en allez en votre chambre, car jamais il ne venoit homme de leur langage, je les ferai mourir dedans ma prison obscure de mort vilaine s'ils ne croient en Mahomet mon Dieu tout puissant; il apelle le geolier lui commanda que les deux prisonniers fussent mis au plus profond de la prison, qu'on ne leur donna à boire ni à manger force du pain & de l'eau, là furent Sarrazins qui de gros bâtons & des poings frapperent les deux enfans, sans en avoir pitié non plus que des chiens, & en une fosse pleine d'ordures les descendirent. Quand ils furent en prison ils se mirent à genoux criant à Dieu merci, en le priant que leurs péchez il leur voulut faire pardon, car jamais de ce lieu ne pensoient saillir. Et après que Ferragus eut ainsi fait emprisonner Valentin & Orson, il monta en son Palais, & fit amener devant lui la belle Esclarmonde, qui tant piteusement pleuroit que des larmes qui de ses yeux descendoient, sa face étoit toute couvere & arrosée. Ma sœur dit Ferragus délaissez votre pleurer, changez votre courage, car par mon Dieu Mahomet trop avez longuement crû la tête d'airain quand vous voulez épouser & prendre en mariage un étranger hors de notre créance, trop avez le cœur variable, quand celui voulez aimer, qui de votre frere le verd Chevalier s'est montré ennemi mortel, bien vous appartient d'avoir homme plus digne & de plus beau lignage; si croire me voulez & ma volonté faire, je vous donnerai pour mari le puissant Roi Trompart par lequel vous pourrez être tout le tems de votre vie cherement honorée, & pourtant oubliez les deux Chrétiens François, n'y ayez plus de fiance, car mourir les ferai & pendre par le col. Frere dit Esclarmonde, il me convient obéïr à votre commandement, car il se faut déporter & passer legerement de la chose qu'on ne peut avoir. La ferme convient droit au point de vertu, car necessité fait souvent mauvais marché prendre. Après ces paroles dites Ferragus se partit, la Reine sa femme entra dedans la

Digitized by Google

salle, laquelle à grand honneur & réverence reçût la belle Esclarmonde, en lui disant ma sœur bien soyez venuë céans car de vous voir j'avois grand desir. Dame, dit Esclarmonde, cent fois vous remercie, mais sçachez que je suis dolente des deux Chevaliers Chrétiens, lesquels mon frere Ferragus sous l'ombre d'assurance & loyauté a fait passer la mer, puis les a mis dans une prison obscure, par grand dépit leur a la mort jurée, s'ils ne veulent leur loi renoncer. Hélas ma chere sœur, il est vrai que des deux Chevaliers j'en devois avoir un en mariage, qui dessus tous les hommes vivans qui est plus beau, le plus vaillant & le plus hardi, qui par force d'armes a mon amour conquise si me veuilliez conseiller. Dame je vous en prie, car j'en ai bon besoin, & vous plaise me montrer la Chrétienne laquelle vous avez en cette maison si longuement gardée. Belle sœur, dit la Reine, ici la pouvez voir. Lors parla la Reine Bellissant en disant: Dame que vous plait-il dite votre volonté, car j'ai grand desir de vous oüir parler. Hélas! Dame, je vous aporte nouvelles desquelles serez fort joyeuse, & tantôt après dolente & déplaisante, sçchez que de votre état & de votre vie je connois la vérité certaine, car vous êtes sœur du Roi Pepin & femme à l'Empereur de Grece, lequel à tort & sans raison de son Royaume vous a bannie & déchassée, tôt après en une forêt large vous enfantâtes deux fils dont l'un vous fut ôté par une ourse sauvage, & l'autre vous ne sçavez comment ni par quelle maniere il fut perdu. Or sont vos enfans encore en vie, je sçai le lieu où trouver les pourrez. A ces mots la Reine Bellissant chût à terre pâmée de joye & de pitié qu'elle eut. Esclarmonde la leva doucement entre ses bras. Et quand elle fut relevée elle demanda à la pucelle comme elle pouvoit sçavoir cette nouvelle. Adonc lui conta Esclarmonde le fait de la maniere comme Ferragus son frere par faulse & mauvaise trahison les avoit mis & détenoit en prison. Et quand Bellissant entendit que ses deux enfans étoient en prison, ne demandez si elle démena grand deüil: car tout piteusement s'est pris à pleurer, que la femme de Ferragus fut entrée dedans la salle qui lui a demandé pourquoi elle demenoit si grand deüil; la belle Esclarmonde lui conta de point en point la cause. Or apaisez vous dit la femme de Ferragus & ne faites de telle chose nul semblant, car si le Roi Ferragus le sçavoit, plutôt pourroit la chose empirer qu'amender. Ainsi que les trois Dames parloient de cette maniere, l'Enchanteur Pacolet entra dedans la salle, lequel n'étoit pas venu par la Mer avec Ferragus, mais étoit venu par l'air de son cheval de bois. Et quand la belle Esclarmonde le vit dedans la salle s'écria piteusement, dit Hélas Pacolet qu'as tu en pensée, quel mal t'ai-je fait, que si honteusement m'as voulu ôter & tolir mon soulas & ma joye. Hélas je t'ai si doucement nourri & tenu à l'école, je t'ai fait apprendre tout le bien & la science que j'ai pû, parquoi tu m'as bien guerdonné, quand de mon frere Ferragus tu ne m'as pas voulu dire ni déclarer sa cruelle entreprise, bien me disoit le cœur, que dolente en serois car bien cause y avoit & bien penser y devois, & quand sans mon congé & licence tu fus en Portugal porter les nouvelles. Dame, dit Pacolet, contre moi ne soyez si fort courroucée, car par le Dieu en qui je crois, & de votre frere Ferragus, ne sçavois point penser la grande trahison ni de son courage ne m'avois dit fort que pour votre bien & honneur & pour vous faire épouser le noble & vaillant Chevalier Valentin. Il vous devoit venir voir avec noble compagnie, mais puisqu'il est ainsi par fausse & maudite trahison vous est ouvert, je vous promets pour certain qu'y mettrai remede si bon, qu'en brief espace de tems vous serez satisfaite, & si vous jure de cette heure, que vous & Valentin loyalement servirai tout le tems de ma vie.

Ami, dit la Dame Bellissant, si tu pouvois & si bien faire que tu pusses mettre hors mes deux enfans, jamais jour de ma vie je ne te voudrois faillir, & te promets qu'il sont assez puissans pour te bien payer & guerdonner ta

peine & labeur. Dame, dit Pacolet, soyez joyeuse & prenez en vous bon confort, car en peu de tems ici je besognerai, & ouvrirai si bien & si subtilement de mon art, que de ma personne vous serez bien contente.

Comme Pacolet par son art délivra Valentin & Orson des prisons de Ferragus. & les mit hors de sa terre avec leur mere Bellissant & la belle Esclarmonde. Chap. 25.

PAr Pacolet l'enchanteur, la belle Esclarmonde & la Reine Bellissant, furent de leur grand deüil reconfortées Et donc quand Pacolet vit & apperçût que par Ferragus il avoit été déçû & trahi, il prit les tablettes, fit grande diligence, quand le Roi Ferragus & ceux de la Cour, qui de danser & de joüer furent mout las & travaillez, s'en furent dormir & reposer. Pacolet ne s'endormit pas, mais fut mout éveillé. Si apliqua son sort pour jouer de son métier, & puis vint en une autre grosse Tour, dont les portes étoient d'un fin acier, étoient merveilleusement grosses & épaisses, si étoient fermement ferrée : mais tout aussi tôt qu'il eut son sort jetté les portes se sont ouvertes & toutes les serrures rompuës, puis entra dans jusqu'à l'huis de la fosse où étoient les deux freres Valentin & Orson, & incontinent qu'il a touché l'huis il a été ouvert, & rompu comme l'autre porte. Et quand les enfans qui en la fosse obscure étoient en grande détresse oüirent ouvrir les portes, à jointes mains à deux genoux à terre se mirent dévotement à crier mercy à Dieu car bien cuidoient que le géant Ferragus les envoyât querir à cette heure pour les faire mourir. Valentin se mit à pleurer mout tendrement, & Orson lui dit : prenez en vous confort & patience, il nous convient mourir & d'y finir nos jours ainsi que je vois clairement, mais je n'y vois aucun remede, je pense me venger devât que je meure : du premier qui mettra la main sur moi. Lors prit une grosse barre qui étoit auprès de lui. Et quand Pacolet les advisa, leur dit, Seigneurs, n'ayez pour moi doute, car pour votre délivrance je suis venu, venez tôt après moi, car devant que le jour soit clair, je vous montrerai la mere qui vous a portez. Mout fut joyeux le noble Valentin, quand il oüit ainsi Pacolet parler, mais Orson qui fierement le regardoit, il se retira de lui, de la grande peur qu'il eut : mais Valentin le reconforta mout doucement, & de son frere Orson lui donna assurance. Alors Pacolet les mena & conduisit jusqu'à la chambre où étoient les Dames dolentes & épouventées. Les portes étoient clauses : mais bien les sçût ouvrir, mais sont entrez dedans la maison où Pacolet a jetté son sort, que tous ceux de la maison afait endormir si fort que nul ne sçût nouvelle de leur venuë. Et quand ils furent dans la salle entrerent les Dames qui là étoient coururent devers la Reine Bellissant, qui ses enfans regarda, sans qu'elle sçut un seul mot dire, à terre chût pâmée, & la belle Esclarmonde dit au noble Valentin piteusement. Hélas ! Chevalier, c'est votre mere qui pour l'amour de vous à terre est pâmée. Adonc Valentin l'embrassa & la releva, Orson humblement entre ses bras l'acola, en disant douce mere. Hélas ! Parlez à moi, puis la baisa, que mot ne sçût dire & de pitié furent tellement les trois au cœur frapez, qu'à terre chûrent pâmez longuement, pour leur pitié pleura tendrement la belle Esclarmonde, & quand la Dame Bellissant & ses enfans furent relevez, elle leur dit en pleurant. Hélas ! enfans pour votre amour j'ai souffert & enduré plus de peine, d'angoisses, de douleurs, que jamais pauvre femme pourroit soûtenir, de tous mes regrets vous êtes le seul souvenir.

Et puisque Dieu vous a par sa divine grace & puissance en telle maniere sauvez, qu'une fois en ma vie vous voye entre mes bras, de toutes mes douleurs je suis confortée : mais dites moi, & me déclarez comment, & par quelle maniere, depuis le tems que je vous ai enfantez vous avez été nourris & gouvernez & de quel pays, & de quel gens vous avez été entretenus, car d'en sçavoir la vérité j'en ai grand desir en mon cœur. Alors Valentin regarda sa mere la Reine Bellissant, & en

piteu-

Digitized by Google

piteuses paroles lui a dit & raconté de leur fait & gouvernement la vérité, comme en une forêt ils furent trouvez, en lui déclarant les fortunes & périlleuses avantures, ausquels ils avoient été tout le tems de leur vie, jusqu'à l'heure presente. Quand Valentin eut achevé son discours, la Reine Bellissant qui connut clairement qu'ils étoient ses propres enfans, fut d'amour naturelle profondement éprise, que plus que devant une grande abondance de larmes, se jettant à terre fut pâmée. Lors Pacolet, qui en la chambre étoit, lui dit hautement: Dame cessez de pleurer & pensez de partir de ce lieu, car il est tems de nous en aller en Portugal si du Roi Ferragus, & de sa subjection voulez être delivrée. Hélas! dit Esclarmonde: mon ami Valentin bien vous doit souvenir maintenant du serment & de la promesse que vous m'avez faite, tenez moi convenant, & me prenez à femme, ainsi que vous m'avez promis. Dame dit Valentin, de ma loyauté n'ayez doute, car ce que de bon cœur vous ai promis je le veux loyaument tenir; mais pour le présent plus ne me touche au cœur l'amour naturel de ma mere que j'ai tant cherchée que toutes les autres plaisances du monde. Non pourtant ma mie ne vous doutez car jamais n'espere d'avoir autre que vous pour femme & épouse. Sur ces entre faites vint Orson & dit à Pacolet qu'il allât ouvrir la chambre à Ferragus, & que à tous ses mains il l'écrivoit, & prendroit de lui vengeance. Orson, dit Pacolet, à cela ne vous veux faillir. Or venez avec moi & vous portez vaillant, car tout à votre volonté en la chambre de Ferragus je vous ferai entrer. Seigneur, dit la belle Esclarmonde: laissez votre forte entreprise, car jamais en jour de ma vie la mort de mon frere je ne voudrois consentir & si vous dis assurement que quand vous l'auriez fait mourir vous auriez perdu l'amour & la cointance de mon frere le verd Chevalier; lequel en plusieurs choses vous peut bien aider & secourir. Vous dites vérité, dit Valentin, & plus sagement que nous vous parlez, car de la mort de votre frere ne devez pas être coupable. Celle heure partirent de ladite Cité, Pacolet alla devant qui leur ouvrit les portes si doucement que nul n'en sçut nouvelles; puis les mena hors de ladite Cité, & tout droit les conduisit & pressa tant qu'ils arriverent sur le bord de la mer, & monterent sur une galere qui étoit prête pour les recevoir. Ils eurent vent à gré sur la mer paisible & douce, tant que incontinent arriverent au Château d'Esclarmonde. Adonc prirent terre pour se rafraîchir: mais le noble Chevalier Valentin comme sage, & aussi que de Ferragus il se doutoit toûjours, dedans le Château n'a pas voulu longuement demeurer: mais est retourné vers le port, & dit aux mariniers que les galeres fussent prêtes, que de ce lieu vouloit partir; & puis est retourné au Château sans faire mal ni semblant, & dit à sa mere Bellissant & à la belle Esclarmonde, qu'il vouloit aller en Grece devers Constantinople pour voir son pere Alexandre, qui à tort & sans cause avoit sa mere d'avec lui bannie. A sa volonté furent obéïssantes les deux Dames, & aussi furent Orson & Pacolet. Adonc monterent sur la mer pour leur voyage accomplir. Le jour clair & s'approcha l'heure que le Châtelain du Roi Ferragus avoit de coûtume d'aller voir les prisonniers: il alla vers la grosse tour & porta pain & eau pour leur donner à boire & manger. Quand il fut aux portes de la prison qui toutes ouvertes étoient, il vit que les prisonniers s'en étoient allez. Lors s'en retourna hativement devers le Roi Ferragus, & lui dit en grand effroi: Sire merci je vous demande, car en cette nuit j'ai perdu les deux Chevaliers Chrétiens que vous m'avez dôné en garde. En disant ces paroles il vint un autre messager qui devant tous dit hautement: puissant Roi Ferragus, trop grand méchef en cette nuit est advenu céans car vous avez perdu votre Chrétienne qui tant longuement & si cherement avez gardez & nourrie en votre maison. Et qui est la chose qui vous doit plus déplaire, est qu'elle a emmené avec elle votre sœur la belle Esclarmonde, qui cherement teniez. Quand Ferragus entendit ces nouvelles

comme enragé se prit à crier, & ses habits se rompre & furieusement & en grande hâte fit ses gens armer, & saillir hors des portes. Lors il prit une massuë grande & pesante, & devant tous les autres est saillit hors des portes sans cheval, car tant étoit grande & pesante, qu'à peine pouvoit il trouver cheval qui le pût porter, la tête avoit grosse, & les cheveux noirs & roide, ainsi que portent sauvages, & les bras gros & tassus, les épaules larges de six empans, par le corps portoit stature de 15 pieds de long. Quand il fut hors de la Ville il apella ses gens pour l'acompagner & se mit en chemin pour trouver qui emmene sa sœur, à tous ceux qu'il trouvoit parmi le chemin en demandoit nouvelles, mais nul ne lui en sçavoit rien dire : car Bacolet sçavoit tant bien joüer de son art quand il vouloit que par tout où il passoit faisoit dormir les gens Et quand Ferragus vit qu'il n'en pouvoit avoir nouvelles : si jura par Mahom que le Château de sa sœur Esclarmonde assiégeroit : car bien il pensoit de les trouver dedans Lors fit telle diligence qu'à l'aube du jour il arriva le lendemain au matin au Château d'Esclarmonde pensant trouver Valentin & Orson avec ses Dames : qui outre son courage de son Château étoient échappez : mais quand il ouït qu'ils étoient partis du lieu & montez sur mer il fut enragé & plein d'ire, jura par ses Dieux qu'il trouveroit Esclarmonde & toute sa compagnie où toute la Chrétienté en souffriroit.

Comme le Roi Ferragus pour avoir vengeance de Valentin & sa sœur Esclarmonde fit assembler tous ses sujets & comme il descendit en Acquitaine. Chap. 26.

QUand Ferragus le géant vit qu'il ne peut trouver Valentin & Orson, lesquels sa sœur & leurs mere lui avoient ôtez & emmenez hors de sa terre, il jura & promis à ses Dieux qu'il en prendroit vengeance dessus les Chrétiens, & pour cette cause manda parmi sa terre, que tous ceux qui étoient tenus de lui obéir fussent incontinent prês & appareillez en armes devant lui pour monter sur la mer pour aller contre les Chrétiens. Le cri fut tantôt fait par toute la terre de Ferragus par ses heraux & messagers, & fut grande multitude de gens d'armes assemblez.

Si monterent sur la mer & mirent les voiles au vent, & quand ils furent sur la mer le Roi Ferragus commanda aux gouverneurs des navires qu'ils tirassent vers la Cité d'Acquitaine car ils pensoient en ce lieu trouver ceux de la part qu'il étoit parti, ainsi firent les patrons, & tant firent de chemin qu'ils vinrent arriver sur la terre d'Acquitaine.

Valentin & Orson qui sur mer étoient comme devant avez oui entrerent en la Cité d'Acquitaine & sans faire mention de leur état à nul homme vivant ainsi que des gens puissans se logerent en l'hôtel d'un riche bourgeois & Valentin vouloit bien aller au Palais du Duc Savari mais Orson qui de grande subtilité fut plein de grande coutel e s'avisa & dit à Valentin : Frere, je me suis avisé en present à par moi que la nature & volonté d'une femme est legere & variable & tantôt changée : & pour cette cause, je suis déliberé que nulle mention ne soit faite de notre venuë jusqu'à tant que je puisse connoître par signe évident de la belle Fezonne qui tant me reclamoit son cher ami si elle auroit changé son courage. Frere dit Valentin, vous ne dites que bien, & si fait-elle pouvez ce sera subtilement ouvré. Adonc Orson s'habilla en habit de Chevalier qui quiert ses avantures, & prit avec lui le petit Pacolet pour son écuyer, puis alla vers le Palais & entra en la salle du Duc d'Acquitaine par la licence des gardes. Quand il fut devant lui il se leva & lui fit la reverence telle qu'il lui appartenoit, car pour telle chose faire il étoit bien appris. Et quand il eut salué, le Duc le regarda fort & lui sembla Orson, mais pour tant qu'il parloit il ne le connut pas, & plus n'y pensa mais lui dit : Chevalier dites moi qui vous amene, franc Duc, dit Orson, je suis un Chevalier avantureux qui volontiers trouveroit maniere de moi avanturer pour bon service de moi faire.

Chevalier, dit le Duc, vous êtes grand & me semble que vous devez être en armes

Digitized by Google

vaillans & hardi, & pourtant si me voulez servir, je vous donnerai telle gage que serez content & si pourrez tant faire à mon gré, que devant que de moi partiez sur tout votre lignage je vous serai riche & en grand honneur; grand merci, dit Orson, je le desservirai, & tant ferai que pourrez connoître la loyauté de moi & de ma pauvre puissance. Chevalier, dit le Duc, en ma Cour je vous retiens, & pour la grande fiance que j'ai en votre service, cent livres parisis vous ferai délivrer devant que plus vous me serviez. Tant fut Orson sage & bien apris en maniere & contenance pour la prudence & sagesse de lui en son dîner le retint avec ses Barons & Chevaliers. Et quand il fut à table tant sur la maniere plaisante, & contenance à tous agréable qu'il fut de tous regardé, & principalement des Dames & Demoiselles. Là fut la noble Fezonne qui étoit sa femme jurez qui pour la grande beauté de lui fut en grande mélancolie: mais jamais ne pensa que ce fut Orson car changé étoit d'habit & de langage en cette maniere dîna Orson en la Cour du Duc Savari. Et quand vint après dîner le Duc appella son trésorier, & lui fit délivrer cent livres parisis comme il avoit promis Et Orson prit congé de lui pour cette heure en le remerciant de sa largesse, & promettant de le servir loyaument en sa necessité, & puis retourna où les nobles Dames étoient qui l'attendoient. Et quand il fut venu il leur raconta comme le Duc d'Acquitaine en grand honneur pour soudoyer l'avoit retenu à ses gages, dont se prirent à rire & demenerent grande joye. Or advint en cette semaine que le Duc d'Acquitaine eut certaine nouvelles du Roi Ferragus, qui pour lui faire la guerre étoit descendu. Il manda ses Barons & Chevaliers, qui pour le secourir tantôt furent prêts, & appareillez de faire faire bataille si besoin en est, puis en chair & de blé fit garnir la Cité en grand abondance, & fit les gens d'armes de tous les pays venir & assembler pour son pays défendre & la Cité d'Acquitaine garder contre le Roi Ferragus, lequel en celle semaine mit son siége devant ladite Cité au propre champ où le verd Chevalier son frere avoit son pavillon assis quand Orson le vainquit. Grand & large à merveilles fut le siége des Payens & Sarrazins, & grands dommages porterent en la terre d'Acquitaine à leurs arrivée, & tinrent le pays en grande subjection, & longuement partout où ils purent avoient domination, & bien pensoient de conquerir tout le pays, & les Chrétiens détruire: mais le Duc d'Acquitaine, lequel fut très hardi & vaillant, fit armer ses gens en grande compagnie, saillit hors d'Acquitaine pour les Payens combattre & siége lever. Et entr'autres: Valentin & Orson avec le Petit Pacolet qui sans grand bruit faire, ni nulle connoissance, entrerent parmi l'ost d'Acquitaine. Or furent celui jour, de la Cité d'Acquitaine plusieurs nobles Chevaliers Chrétiens sur les champs en armes pour combattre le Roi Ferragus. Et quand le Duc d'Acquitaine vit l'ost des Payens qui étoit fort grand & large: à Dieu se recommanda de tout son cœur que à cette journée lui voulut aider; puis a fait ordonner ses batailles, sonnerent trompettes & clairons, & sur les Sarrazins est allé arriver, lesquels fierement marcherent contre eux. A ce jour fut devant Acquitaine bataille très piteuse, & y mourut de vaillans Chevaliers, & gens de tous états tant que le sang couroit parmi le champ comme une riviere. Le géant Ferragus entra en bataille au plus près de son neveu. Dromadin, qui sa banniere portoit, au tour de lui étoient Sarrazins à grande puissance pour le géant défendre, lesquels fraperent sur les Chrétiens si grands assauts qu'à celle heure ils tuerent & mirent à mort six vaillans Chevaliers; à sçavoir Bandiani, Brandi, Gaultier, Galieran, Antoine le Maréchal & le hardi Gloriam qui étoient prochains du Duc d'Acquitaine.

Tant furent Chrétiens si merveilleux d'assauts durement assaillis, qu'ils furent obligez de reculer, & le Duc d'Acquitaine fut enclos d'ennemis qui tout seul demeura sans secours n'y aide avoir; lequel faisant telle vaillance

Digitized by Google

d'armes que nul n'osoit arrêter devant lui, cria Acquitaine contre les Sarrazins, mais rien ne lui valut sa promesse : & incontinent que le géant Ferragus le connut il alla vers lui, puis le prit & l'emmena. Et quand il l'eut en sa subjection il le fit lier bien étroitement & mener devers son pavillon qui étoit riche plaisant, & le fit bien garder, puis retourna Ferragus en la bataille devers les Chrétiens: mais tant fut la journée pour les Chrétiens dolente & piteuse que pour la perte de leur bon maître, ils voulurent tout prendre la fuite. Alors Valentin & Orson vinrent au-devant en criant hautement : Vaillans Chevaliers dit Acquitaine, montrez votre Chevalerie : car de faillir à ce besoin reproché vous seroit, ayez hardi courage & bon cœur, & Dieu vous aidera. Ainsi les deux Chevaliers reconforterent le peuple d'Acquitaine, qui ce peut étoit près de fuir en telle maniere que Chrétiens sont contre Sarrazins retournez & commencerent la bataille plus fort que devant.

Les nouvelles furent dans Acquitaine du Duc qui étoit prisonnier, grands & petits pleurerent pour la dolente prise, & mais sur toutes autres douleurs étoit incomparable & piteuse la complainte de Fezonne qui en tordant ses mains & tirant ses cheveux disoit en soupirant du cœur & des yeux, jettant des larmes de douleurs. La pauvre dolente! qu'est il devenu ; or es-tu la plus mal fortunée qui soit dessus la terre. Hélas mon très-cher pere, or vous faut mourir, car des mains des faux Sarrazins vous ne pourrez partir ni échaper. Adieu vous dis mon doux pere jamais ne vous verrai : mais je demeurerai ici seulette & dépourvuë, comme pauvre Orfeline & loin de toute plaisance, près de déconfort amer & doulouretix.

Hélas Orson mon loyal ami, votre trop longue demeure me doit bien ennuyer au cœur ; car si vous fussiez ci present par vous fut delivré mon pere qui tant est dolent. En cette maniere pleuroit la belle Fezonne & les Chrétiens & Sarrazins sur les champs se combattoient outrageusement. La bataille tant longuement dura, que de morts & de navrez toutes la terre fut couverte. Or il fut le vaillant Valentin, qui de Sarrazins faisoit grand occision que nul tant fut hardi quand devant lui demeurer. Orson fut de l'aultre part, lequel jura que parmi la bataille il finiroit ses jours, ou il iroit querir le Duc d'Acquitaine en la terre du Géant. Pacolet fut auprès de lui qui bon secours lui a promis, & lui jura qu'à bon besoin ne lui faudra pas Adonc Orson frapa des éperons, & est entré parmi les Sarrazins, & sans arrêter si que la bataille a rompue & tout outre passa. Et quand lui & Pacolet eurent toute la bataille outre passée ils jetterent leurs armes à terre, & pendirent en leurs cols écus de Sarrazins où l'image de Mahom étoit emprinte, puis allerent au pavillon du géant Ferragus sans que nul leur contredit : car Pacolet sçavoit bien parler leur langage. Ils entrerent aux tentes pour le Duc r'avoir : mais quand Pacolet vit qu'il y avoit trop de Payens qui le gardoient, il alla jouer de son sort si bien & si habilement que tous les a fait coucher & endormir pour celles heure. Quand ils furent tous endormis, Orson vint au Duc d'Acquitaine, & lui dit : Grand Duc venez avec moi, & montez sur ce cheval sans tarder, car je vous délivrerai des mains de Ferragus, je suis un Chevalier qui dedans votre salle vous demandai gage le jour que me donnâtes cent livres, n'ayez des Payens nulle doute ; car sans danger en votre ost vous menerai. Chevalier dit le Duc soyez le bien venu qui hors du servage me jettez, & delivrez de mes ennemis mortels : & pour le bon service que vous me faites aujourd'hui, pour guerdon je vous donnerai ma fille la belle Fezonne en mariage ; je l'avois donnée il n'y a pas longtems à un Chevalier qui étoit très sauvage lequel ne sçavoit parler nul langage : mais puisqu'il n'est devers moi revenu, sa grande demeure portera dommage : je vous donnerai ma fille, car bien l'avez gagnée, & si aurez avec elle pour mariage la moitié de la terre d'Acquitaine. Grand merci dit le Chevalier, tel don n'est pas à

Digitized by Google

refuser : mais faisons diligence pour échaper de ce lieu, & retournons en notre ost. Les trois champions, le Duc d'Acquitaine, Orson & Pacolet ont pris armes de Sarrazins ; & parmi l'ost ont passé sans qu'ils ayent été deux connus, & sont à leur ost retournez à sauveté.

Celui tems durant qu'Orson alla vers le Duc d'Acquitaine, Valentin qui étoit parmi la bataille demanda à plusieurs où étoit son frere Orson, mais nul ne lui en sçavoit dire r eponse : donc Valentin fut fort dolent, car il craignoit qu'il fut demeuré parmi la bataille dequoi il jetta maints piteux cris en disant : Hélas or suis je de tous point surpris d'intolérable fortune amere & bien sont toutes mes joyes en soûpirs & detresse changée & converties quand j'ai perdu mon ami principalement, la fleur de tout mon confort, l'espoir de toute ma vie. Hélas beau frere Orson: or vous ai je perdu par les faux Sarrazins, car je sçai bien que votre vaillance & hardiesse a été cause de votre mort abréger, car tant je vous connois qu'avez plutôt aimé mourir par vaillance que de vivre en vergogne. Le vaillant frere Orson en peine & en détresse au bois je vous conquis, & depuis vous n'y gardé en péril & danger, alors que je pensois avoir de vous liesse & soulas vous êtes de moi séparé & departi ; mais puisqu'il est ainsi que de vous je ne puis avoir nul nouvelles en aucunes maniere, je promets à Dieu que de brief sçaurai où vous êtes, & vous trouverez mort ou votre amour sera cause de me donner la mort prochaine. A ces paroles douloureuses, Valentin entra en bataille comme un homme déconforté, & chargé de mélancolie, & en sa main tint l'épée de fin acier, & de son corps montra telle chevalerie que sans arrêter cinq ou six Sarazins atterra mort par terre ; & faisant cette prouesse le Géant Ferragus le connut, & alla auprès de Valentin, & de si prés le tint, & tellement le contraignit que devant tous avec lui l'emporta, car son cheval fut tué dessous lui. Ferragus le géant fit roidement lier Valentin & jura tous ses Dieux qu'il en prendra vengeance, mais il ne fit pas du tout à sa volonté, car ainsi qu'il emportoit Valentin par les champs, Orson, Pacolet & le Duc Savari le rencontrerent. Lors dit le Duc, voyez le faux Païen qui notre Loi & nos gens veut mettre à mort, il emporte avec lui un de nos Chevaliers bien étroitement lié. Si nous sommes vaillans dit Orson, il ne nous peut échaper. Lors il frappa des éperons, & alla devers le faux géant, auquel il donna un tel coup de lance que lui & Valentin a jetté par terre, & le géant qui fut fort puissant se releva sur les pieds & ailla là Valentin qui de grande peur commença de fuir, & Orson lui écria : Frere retournez en arriere & n'ayez doute ; adonc Valentin retourna vers lui, & lui conquêta un cheval & dessus le monta, & Pacolet qui fut parmi l'ost en langage sarrazin cria hautement Portugal le meilleur : Et le faisant passa la bataille, & vint à l'ost des Chrétiens, & ainsi furent tous mis hors des mains de leurs ennemis. Et quand les Chrétiens virent que le Duc étoit délivré, leur courage creut, & doubla leur force. Tant fut joyeux que tout à une voix crierent : Acquitaine. Et en menant ce bruit coururent sur les Payens, & de si grande force & vigueur les assaillirent, que le géant Ferragus après qu'il eut perdu grand nombre de ses gens par force d'armes fut contraint de se retirer, & à lever & reculer son siége. Or fit sonner Trompettes & clairons & ses gens d'armes retournerent en Acquitaine pour eux rafraîchir. A celui jour que les Chrétiens & Sarrazins se combattirent, il y eut si grand meurtre que de nombrer les corps ce seroit chose piteuse. Au retour de la bataille Valentin & Pacolet retournerent en leur logis, & Orson s'en alla au Palais avec le Duc Savari & autres Barons Chevaliers, quand le Duc d'Acquitaine fut retourné à son Palais il manda tous les Princes & Seigneurs de sa Cour & sa fille la belle Fezonne, puis apella Orson & lui demanda comme il avoit nom, & Orson fut subtil, & dit : Sire j'ai nom Richard. Lors dit le Duc

Digitized by Google

hautement devant tous Seigneurs, sçachez que vrai que sur tous Chevaliers je suis tenu & veux que l'honneur soit fait à celui que vous voyez ici ; car par lui je suis retourné en Acquitaine, & ainsi ai été délivré de mon adversaire & mortel ennemi. Et vous ma fille c'est ma volonté qu'ayez en mariage ce veillant Chevalier : car sur tout autres je le tiens & puis tenir le plus veillant, & pour la grande prouesse que vers moi il a montré, je lui ai en guerdon votre gent corps promis, & que par moi de mariage à lui serez épousée : bien le devez aimer par dessus tous les autres, car tant a aimé votre pere que la vie lui a sauvée. A l'opinion du Duc, furent consentant les Barons & nobles Chevaliers de la Cour & disoit par mon commun accord, que ce Chevalier étoit bien digne d'avoir la belle en mariage, qui sa grande prouesse avait faite, mais Orson, qui en presence voulut sur ce fait son opinion déclarer, jusqu'à tems qu'il eût essayé le courage & la volonté de la belle Fezonne, ainsi qu'il avoit entrepris de faire.

Comme Orson voulut essayer de la volonté de la belle Fezonne devant qu'il l'épousât. Ch. 28.

ORson fut sage devant qu'il épousât Fezonne, il voulut sçavoir si elle étoit pour sa foi garder ferme, car bien souvent avoit oui dire que les femmes pour peu de chose rompent & faussent leur serment & promesses : mais combien que plusieurs soient de telle nature, toutefois le vice des mauvaises ne doit point être pris ni allegué pour corrompre la loyauté des bonnes : car parmi un buisson d'épines, on trouve bien une rose fleurie ; & aussi entre plusieurs femme mauvaises on peut bien une bonne trouver, ainsi que fut Fezonne laquelle Orson trouva loyale car pour l'essayer il dit au Duc en cette maniere : Sire, de l'honneur que vous me faites je suis tenu de vous rendre grace : mais regard de votre fille : je voudrois bien sçavoir sa volonté, car bien lui appartient d'avoir homme de plus haut lieu que moi ; & pourtant devant que je la prenne je parlerai à elle pour sçavoir son courage : car mariage fait outre volonté, ne vient pas volontiers à perfection. Chevalier, dit le Duc d'Acquitaine, vous avez bonne raison, je vous l'accorde. Or allez en sa chambre, & parlez à elle afin que vous soyez mieux de son fait informé.

A ces mots Orson entra en la chambre de Fezonne, & alla auprès d'elle, puis la prit par la main & lui dit doucement : Ma femme la grande beauté qui est en vous m'a d'amour si surpris, que sans vous je ne puis avoir allegément. Or soit Dieu loué quand il lui a plus telle grace me faire, que pour femme me soyez donnée, car bien me pourrai venter que dessus tout j'aurai la plus belle amie, & puis qu'il plaît au bon Duc votre pere que m'ayez pour mari ; bien devez par raison être contente car je vous servirai & tiendrai parfaite loyauté durant le tems de ma vie.

Si vous prie ma très chere aimée Dame que pour avoir l'un & l'autre plus grand souvenir qu'à cette heure presente vous me baisiez & embrassiez, ne me veuille éconduire l'amoureuse requête je vous en prie : car puisque le tems advenir de vous êtres assemblez de ma volonté faire me devez refuser.

Chevalier, répondit la belle, qui bien étoit apprise de telle choses requerir, vous devez vous retirer, car vous perdez votre peine ; J'aime tous Chevaliers en bien & honneur : mais dessus tous autres, j'en aime un ; & celui veux aimer & tenir foi & loyauté ainsi que je lui ai juré, jamais pour autres ne le dois changer ni oublier. Belle, dit Orson, quand il plaira à votre pere, c'est bien raison & droit qu'il vous plaise : Sire, dit la pucelle, c'est bien raison que j'obéisse à mon Seigneur mon pere, mais s'il advient qu'à celle chose me contraignent, & qu'il me veuille à autres donner qu'à celui qui conquît le verd Chevalier ; plutôt de lui je me départirois sans rien emporter que de fausser ma foi. Dame ; dit Orson, je suis très émerveillé comme vous êtes tant amoureuse de celui Chevalier, car vous sçavez qu'il est sauvage de nature & si ne sçait parler, parquoi il vous puisse re-

Digitized by Google

jouir de sa volonté. Sire, dit la Dame, vraye amour m'appartient à l'aimer naturellement, car on dit souvent que chose qui plaît est demie vendue; pourtant noble Chevalier à moi n'ayez point d'esperance, car jamais en ma vie icelui mien ami ne changerai, à qui j'ai ma foi promise.

Bien joyeux fut Orson de la sagesse de Fezonne qui telle réponse lui donna, non pourtant fit semblant d'en être mal content, & se parti de la chambre sans d'elle prendre congé, & alla vers le Duc & lui dit: Franc Duc, sçachez que je viens de voir votre fille, mais elle m'a donné pour réponse, que jamais de sa vie autre ne prendra pour ami que celui qui le verd Chevalier conquit. Chevalier dit le Duc; de sa réponse ne vous chaille, car elle n'est point de sa volonté faire, soyez un peu attendant & ne vous ennuyez, car aujourd'hui à ma fille plus avant parlerai. Grand merci dit Orson, je suis à vous tenu. Lors Orson sortit du Palais, & alla au logis de son frere, auquel raconta la réponse qui lui avoit été faite par la belle Fezonne. Frere dit Valentin, vous avez bien fait & tant à vous doit suffire; car bien pouvez connoître le grand amour qu'elle vous porte: mais je veux que nous allions ensemble vers le Palais, car incontinent que le Duc me verra, je suis assuré que nous serons bien reçûs. Frere dit Orson, votre vouloir soit fait. Lors Valentin se para richement, & Orson prit le jaceran, lequel il avoit vêtu quand premier vint en Acquitaine & allerent au Palais, & avec eux Pacolet qui en toutes choses les suivoit. Ils entrerent dans la salle où étoit le Duc parlant à sa fille devant plusieurs Barons & nobles Chevaliers: Fille, dit le Duc, d'où vous vient ce courage, que ma volonté ne voulez accomplir & prendre en mariage ce noble Chevalier en qui tant de prouesse & renommée, par la vaillance de lui j'ai été délivré & ma vie sauvée. Hélas pere, dit la pucelle, pourquoi m'en parlez-vous car vous sçavez bien que j'ai donné ma foi à celui qui vous délivra du verd Chevalier.

Or est-il plus vilain reproche à creature vivante que de rompre sa foi n'y briser son serment. Et s'il advient que par vous je sois contrainte, vous serez cause de mettre mon ame en danger, qui vous seroit reproche devant le monde. Et ainsi que le Duc d'Acquitaine parloit à sa fille, arriverent Valentin & Orson, lesquels en grande humilité comme Chevaliers courtois saluerent le Duc qui les reçût à grande joye; puis Orson alla vers Fezonne qui de grande joye se sourit. Hélas, dit-elle, bien vous soyez venu, car de votre demeurée m'a été trop ennuyeuse, & si ne fussiez venu mon pere me vouloit donner à un autre Chevalier, qui pour mon amour a pris grande peine lequel bien vous ressembloit de nez & de bouche. Madame, dit Orson, depuis que je ne vous vis j'ai apris à parler, & c'est moi qui aujourd'hui en votre chambre, d'amour vous ai priée. Lors la Dame fut tant joyeuse qu'on ne sçauroit raconter. Et Orson entra en une chambre & celui habit changea & prit robes & vêtemens très précieux qu'il avoit fait apporter par Pacolet, puis entra en salle, & quand le Duc le reconnut il l'alla embrasser & lui dit: beau fils, veuillez moi pardonner ce que je voulois donner ma fille à autre que vous, car je ne pensois que ne deussiez jamais retourner. Sire dit Orson de bon cœur je vous pardonne, & lors demanda le Duc comme il s'étoient portez depuis leur départ; & Orson a conté devant tous les fortune & avanture, & où il sont été & comme il sont fils de l'Empereur de Grece nommé Alexandre, & à la sœur du Roi Pepin nommée Bellissant laquelle il trouverent en Portugal. Quand le Duc entendit que les deux vaillans Chevaliers étoient de si haute maison extraits & de si noble génération venus, il eut au cœur une telle joye que de dire ne sçavoit, & dit Chevalier: c'est digne d'avoir grand honneur & renommée, quand de tous Chrétiens vous êtes les plus nobles extrait & descendus, mais d'une chose suis dolent; c'est de votre pere l'Empereur de Grece, & votre oncle le Roi Pepin qui sont par les Payens

Digitized by Google

& Sarrazins assiegez dans Constantinople, & tant a duré leur guerre, que si de brief Dieu ne leur donne secours, par famine leur conviendra eux rendre aux ennemis qui est la chose fort piteuse. Quand Valentin ouït que son pere & son oncle étoient en danger il mena si grand deuil & déconfort que nul ne le peut appaiser; & sur toutes choses plaignoit le Roi Pepin, lequel l'avoit nourri, plus fort que l'Empereur. Lors Pacolet lui dit, Sire laissez ce deuil, car si me voulez croire devant qu'il soit demain Vêpres je vous mettrai dedans la Cité de Constantinople. Il est fol que je crois, dit Valentin, ou il faudroit que le diable t'y portât: Sire, dit Pacolet, si vous voulez monter dessus mon cheval & faire ce que je vous dirai nous serons en Grece devant jour faillant. Pacolet, dit Valentin, à ces mots je m'accorde, car de nul autre chose mon cœur ne desire tant que de voir mon pere lequel je ne vis oncques. A cette heure Valentin fut déliberé de partir le lendemain au matin pour aller à Constantinople. Le Duc d'Acquitaine fit premier épouser Orson à sa fille Fezonne, & fit faire le nôces, qui tant richement furent servis que le raconter seroit chose longue tant y eut de menestriers, clairons & trompettes, que du bruit qu'ils menoient; les Sarrazins l'ouïrent qui étoient en leur ost, dont ils furent déplaisans. Le Duc d'Acquitaine fit en grand honneur amener au Palais les deux Dames Bellissant & la belle Esclarmonde. Lors y eut un espion qui vit l'assemblée & alla devers Ferragus & lui dit: Sire, je viens de la Cité d'Acquitaine où j'ai vû la Reine Bellissant que vous avez gardée, & votre sœur la belle Esclarmonde & les Chevaliers qui de vos prisons sont saillis, & le petit Pacolet, lequel vous a mauvaisement trahi. Par Mahom dit Ferragus, je dois bien être dolent du traître garnement de Pacolet qu'ainsi m'a faussement trompé, & ma sœur Esclarmonde laquelle tant j'aimois les Chrétiens emmene; mais je jure par Mahom que j'en prendrai vengeance, car je les ferai tous mourir en bref tems.

Comme le géant Ferragus pour avoir du secours mande le Roi Trompart, & l'Enchanteur Adraman. Et comme Valentin partit d'Acquitaine pour aller à Constantinople voir son pere l'Empereur de Grece. Chapitre 28.

Ferragus fut fort courroucé quand il vit que sa sœur, & ses Chevaliers il ne peut prendre vangeance. Si appella un Héraut, & lui donna une lettre telle qu'il avoit fait faire, par laquelle il mandoit au Roi Trompart, qui incontinent, & sans arrêter, ses lettres venues il voulut venir par devant lui bien accompagné, & en grande puissance armer au mieux qu'il pouroit, s'il étoit ainsi que secours lui voulut faire, lui donneroit pour femme la belle Esclarmonde sa sœur, & avec lui demanda derechef qu'il mena l'*Enchanteur* Adraman, qui avoit apris l'art à bien jouer de Nigromance dans Tolede, & étoit maître passé en cet art. Ainsi furent les lettres faites & données au messager, lequel s'est mis en chemin pour faire son message. Si laisserai à parler de Valentin qui est en Acquitaine, où il prit congé des Seigneurs, des Dames & de la belle Esclarmonde, laquelle de son départ fut déplaisante & courroucée, & lui demanda: Ami, quand m'épouserez vous tenez moi loyal contenance, car en vous est ma seule fiance: Belle, dit Valentin, de moi ne vous doutez, car loyal je vous serai; si vous jure & promets ma foi que tout au plutôt qu'il plaira à Dieu le Tout-puissant, que je retourne de Constantinople sans nul séjour ni dilatation je vous épouserai.

Lors dit au Duc d'Acquitaine & son frere Orson, Seigneurs je vous laisserai ma mie Esclarmonde en garde comme à mes principaux amis ou sur tout je me confie; en vous supliant que le plûtôt que le possible sera vous lui fassiez donner & administrer le Sacrement de Baptême, & ne lui changez pas son nom pour autre lui donner, car c'est ma volonté que tel nom porte. Valentin dit le Duc, n'ayez nul souci, car aussi cher sera gardée Esclarmonde que ma propre fille naturelle.

Valentin prit congé du Duc d'Acquitaine qui

Digitized by Google

qui de sa départie avoit le cœur dolent & puis embrassa la belle Esclarmonde, & en prenant congé, la baisa doucement; mais tant étoit la noble Dame triste & dolente, que paroles ne lui pût dire. Valentin la laissa & se prit à pleurer & Orson prit congé de lui, & lui dit, frere je vous prie à notre Seigneur, qu'il vous veille garder & conduire contre les autres choses, je vous prie humblement que me recommandiez à mon pere l'Empereur de Grece; & mon oncle le Roi Pepin car s'il plaît à Dieu dans brief tems je les irai voir. Frere, dit Valentin je ferai le message pour vous ainsi que pour moi. A ces mots se départirent les deux freres, qui pour se laisser l'un & l'autre avoient le cœur dolent. Orson demeura au Palais & Valentin retourna en son logis vers sa mere Bellissant, qui étoit pour son département au cœur touchée. Et quand elle vit qu'il étoit prêt de partir, elle l'embrassa, cuidant prendre congé de lui, mais elle eut le cœur dolent qu'elle ne sçût un seul mot dire: Valentin a prit entre ses bras en la réconfortant; car combien qu'il en fut fort dolent, non pourtant il portoit sa tristesse le plus qu'il pouvoit pour reconforter & réjouir sa mere à laquelle il dit en paroles douce. Ma mere n'ayez peur de moi ni douleur ni souci, car s'il plaît à Dieu mon Créateur, de brief me reverrez. Pensez & ayez toujours votre cœur en Dieu & priez pour moi; car en toutes mes prieres & faits je m'en souviendrai, & sur tout je vous recommande tant que je puis ma mie la belle Esclarmonde, laquelle du tout en moi se confie, & loyauté me veut garder.

Hélas mon fils dit la Reine Bellissant je dois bien en mon cœur soupirer & porter douleur engoisse: mais par ta prouësse & hardiesse tu as tant fait que le jour viendra au plaisir de Dieu que de mon occasion, & vitupere je serai trouvée innocente & pure. Et quand vous serez dans la Cité de Constantinople saluez de par moi votre pere l'Empereur Alexandre & votre oncle le Roi Pepin mon frere, & lui dites de par moi que je prens sur la damnation de mon ame que jamais en nul jour de ma vie du grand blâme, & vitupere, dont j'ai été accusée, coupable je ne fus oncques Et si à ce nul, tant soit vaillant ou hardi, veut entreprendre le champ de bataille ou dit le contraire, combattez-vous pour moi, & prenez la querelle, car si vous êtes vaincu je veux offrir mon corps à être ars & brulé vitupérablement devant tous le monde. Ma mere, dit Valentin, ne vous déconfortez point, car s'il plaît à Dieu en qui j'ai toute ma confiance je ferai tant pour vous qu'enbrief vous serez renduë & accordée à l'Empereur Alexandre mon pere, & que du tort qu'il vous a fait pardon vous demander. A ces paroles partirent là d'ensemble & menerent grand deuil, au départir la Dame Bellissant requis à Valentin son fils que le plûtôt qu'il pourroit il lui renvoyât Pacolet pour sçavoir des nouvelles, & Valentin lui promit, qu'ainsi le feroit, puis il entra en la chambre où il trouva Pacolet lequel en attendant avoit appareillé son cheval de bois. Or sus dit Pacolet, montez derriere moi fermement. Ami dit Valentin celà ferai-je bien. Lors monterent sur le cheval, & Pacolet tourna la cheville si bien que le cheval par l'air se leva en celle nuit fit tant de chemin qu'il passa en outre la mer par dessus plusieurs bois roches, Villes, Châteaux & grandes Citez & bien cheminerent que le lendemain devant midi ils apperçûrent Constantinople. Adonc Valentin demanda à Pacolet quelle place c'étoit & lui répondit que c'étoit la Cité de Constantinople en laquelle vous avez si grand desir d'être. Bien fut joyeux Valentin quand il se vit sprès car tant bien l'avoit conduit Pacolet, que devant l'heure de Vêpres fut en la Cité, & à l'heure que l'Empereur & le Roi Pepin étoient dans la salle Imperialle assis pour souper, Pacolet qui Valentin fut émerveillé quand il vit devant telle compagnie. Lors le verd Chevalier qui en la salle étoit connut bien Valentin & lui fit grand fête. Et le Roi Pepin qui Valentin advise dit à l'Empereur Alexandre. Si encore n'est pa

Digitized by Google

failli votre lignage, car pouvez ici voir un vaillant Chevalier lequel est votre propre fils. Quand l'Empereur ouït ces paroles toutes la couleur lui mua, & perdit maniere de contenance ; il se leva de table pour venir son fils baiser & embrasser, mais le verd Chevalier tant fut joyeux de la venue de Valentin que ce fut celui qui premier l'accola. Après vint le Roi Pepin son oncle qui Valentin accola, puis y fut l'Empereur son pere qui de joye & de pitié pour sa venuë réjouit, pour souvenance de sa femme piteuse & déconfortée son enfant prit entre ses bras, & doucement le baisa, & le vieillard Blandimain à la barbe fleur reconnut le petit Pacolet, car il l'avoit veu en Portugal, il vient par devers lui & lui demanda des nouvelles de la bonne Dame Bellissant, & lui raconta la maniere comme tout avoit été fait & comme en plusieurs dangers Valentin avoit été pour avoir connoissance de l'Empereur & de sa Mere. Grand joye, grande fête fut par tout le pays pour la venuë de Valentin fils de l'Empereur Alexandre.

Chevaliers & Barons arriverent de toutes parts pour voir Valentin & lui faire la reverence. Et ainsi que dans la salle de l'Empereur arriverent plusieurs grand Seigneurs, Barons & Chevaliers, Valentin qui de grande hardiesse fut plein parla en cette maniere devant toute la compagnie. Seigneurs & Chevaliers qui êtes ici tous presens de l'honneur & reverence qu'il vous plaît me faire je vous en rend graces humblement de toute ma puissance je vous remerie, & dessus tout autres je remercie mon oncle le Roi Pepin qui jusqu'à cette heure m'a nourri, car plus suis tenu a lui & serai toute ma vie qu'à nul homme qui soit sur terre : nonobstant que souvent on dit que jamais on ne peut être tant sujet tenu comme à pere & à mere : mais l'honneur de mon pere qui est ici present je dois par raison être & renommé de mon pere bien orphelin, & de tout bien d'autrui par charité nourri & élevé, sont des biens & grace à mon oncle le bon Roi Pepin, qui comme son enfant sans avoir de moi nul connoissance, à tellement été inspiré de Dieu, qu'il m'a doucement nourri, & si ce n'eut été lui je devois bien par droit & raison piteusement & douloureusement mourir sans jamais avoir connoissance de nul de mes parens & amis. & sans recevoir le Saint Sacrement de Baptême le jour que de ma mere je nâquit dessus la terre : car de mon pere n'avons confort ni aide, & étoit chose difficile quand par un feaux raport, avoit a grand honte déboutée & bannie celle qui en ses flancs très doucement neuf mois me porta, c'est la noble Reine Bellissant qui par le faux traître Arc evêque a été faussement & mauvaisement trahi tant que par douloureuse fortune durant l'espace de douze ans en pleurs & douloureux gémissemens angoisseux a été contrainte d'user & passer piteusement ses jours, pour montrer qu'elle est tout à fais innocente & de loyauté pleniere. Moi comme son fils naturel & legitimement engendré veut contre le maudit Archevêque qui l'a faussement accusée en champ de bataille mon corps offrir jusqu'à la mort, aussi contre tous autres qui pour ma mere accuser, se vouloir presenter en quelconque maniere.

Quand l'Empereur Alexandre ouït son fils le Chevalier Valentin qui de si grand courage pour le deshonneur de sa mere se vouloit combattre, il se prit à pleurer, & en paroles piteuses dit à son fils Valentin : Hélas mon cher fils je sçai & connois clairement que tu es mon fils légitime, & qu'à bon droit tu veux pour ta mere combattre, laquelle par un faux mauvais raport & legere créance, j'ai mise & envoyée en éxil : mais du champ de bataille pour son fait prendre il n'est nul besoin, car le traître & maudit Archevêque qui l'avoit accusée a été combattu & honteusement vaincu & mis à mort vitupérable par un vaillant Marchand lequel en presence du Roi Pepin ton oncle & devant toute la noble assistance de plusieurs Princes Seigneurs, Barons & Chevaliers, a dit & congesté comme à tort & mauvaise cause par envie & diaboli-

que tentation il avoit la bonne Dame accusée. Quand j'entendis sa confession, je fus au cœur si très amerement navré que de ma douleur, trop forte chose seroit à raconter.

Et depuis celui tems j'ai envoyé plusieurs Messagers en grande diligence en divers contrées & régions, en esperance d'avoir de ma femme quelque nouvelles certaines: mais je n'ai tant sçeu faire, que d'elle joye peut avoir aucunes connoissances, & partant mon fils, ma seule esperance, si tu sçais rien de ta mere ne me le veuille point celer, sur mes desirs j'ai volonté singuliere d'en sçavoir des nouvelles.

Sire, dit Valentin, pour parler de ma mere sçahez qu'au soir vers minuit je la vis, & parlai à elle dans la Cité d'Acquitaine. Beau fils dit l'Empereur comment est il possible que dans si peu de tems ayez tant de chemin fait. Adonc Valentin lui conta comme Pacolet par science & art subtil l'avoit en si peu de tems emmené, de laquelle chose l'Empereur Alexandre son pere fut émerveillé.

De la venuë de Valentin fut grande joye démenée par la Cité de Constantinople & tant en fut réjoui l'Empereur qu'il en fit sonner toutes les cloches de la Cité. Et quand les Sarrazins & Payens ouïrent la grande joye que ceux de la Cité fesoient ils coururent aux armes, & en grande diligence furent armez & mis en point.

Et quand ils furent tous prets le Soudan Moradin accompagné de 30 Rois forts & puissans fit assaillir la Cite de Constantinople, laquelle étoit si pleine de peuple que morts de faim étoient les cheveaux, & aussi plusieurs hommes, femmes & petits enfans, de jour en jour par faute de naturelle subsistance parmi les ruës mouroient, & finissoient piteusement leurs jours. Et quand le noble Valentin connut la grande multitude de Payens & Sarrazins & la nécessité de Constantinople, il parla devant tous les Seigneurs & Capitaines disant: Seigneurs & Chevaliers vous sçavez que dans cette Ville vous êtes en grande nécessité de vivre, si n'en pouvez avoir si non par votre vaillance les alliez conquêter sur vos ennemis. Si serois d'opinion qu'on fit sortir plusieurs nombres de gens pour conquêter des vivres & moi tout le premier suis prêt de conduire de mon petit pouvoir & au mieux que je pourois tous ceux qui voudront sortir de la Cité avec moi. A ce propos furent consentans tous les Capitaines & Gouverneurs de toute l'armée, & sortirent hors de la Cité avec Valentin mille combattans, & y avoit grande multitude de menu peuple qui la grande necessité où ils étoient volontiers le suivoient. Quand ils furent hors des portes ils coururent sur les Sarrazins, si vaillamment qu'en peu de tems gagnerent trois cens chariots de vivres: mais ainsi qu'ils les amenoient devers la Cité de Constantinople, Soudan qui de cette perte fut dolent, avec grande multitude de Payens & Sarrazins à grande puissance d'armes entre les Chrétiens & la Cité pour les vivres recouvrir en vint mettre en bataille. Et quand le Roi Pepin vit qu'ils avoient serré le passage, il frappa des esperons, & la lance en arrêt, & si vaillamment fit que devant le Soudan il abbatit mort à terre le fier Miragnon qui étoit Roi de Capharnaon, puis tira l'epée, & en ferit Arcuilon qui étoit fort & puissant payen, tellement que de l'arçon de sa selle le jetta à terre. Et quand Valentin & le verd Chevalier virent les armes & les vaillances que le Roi Pepin faisoit, ils entrerent en la bataille, sans cesse, tant firent à force d'armes que devant le Soudan ils abbatirent & tuerent par terre l'étendart des Payens & Sarrazins, & quand l'étendart fut bas, Valentin passa outre contre le Soudan, & si grand coup de lance lui donna que dessus l'éléphant où il étoit monté à terre le jetta & abbatit vaillamment.

A cette heure tant fut de vaillances faites par Valentin & le verd Chevalier que Maradon fut mort & l'Amiral pris par le verd Chevalier, Valentin malgré tous les Payens & Sarrazins abatit par terre quatre Rois Sarrazins & ôta les deux bras à l'Amiral d'Om-

Digitized by Google

brie, mais les deux vaillans Chevaliers ce jour pour conquerir l'honneur furent trop ardens & trop avant se mirent dedans l'ost des Payens, car quand ils cuiderent retourner ils furent enclos, & pris par les Sarrazins si étroitement & si fort qu'ils furent menez prisonniers devant le Soudan, lequel aussi-tôt qu'il les vit il jura son Dieu que jamais vers les Chrétiens ils ne retourneroient, mais fera faire un gibet devant la Cité de Constantinople & si haut les fera pendre & étrangler que de tous leurs parens & amis pourrons être vûs.

Ainsi soit Valentin & le verd Chevalier que jamais n'ont esperance de leur vie sauver. Et les Chrétiens s'en sont retournez malgré les Payens & Sarrazins & emmenerent des vivres en grande abondance, tant que tout le peuple de la Cité fut repû & reconforté, mais premier qu'ils arriverent dedans ils eurent contre les Payens & Sarrazins si grande bataille que bien cuiderent les Chrétiens ne jamais retourner en la Cité de Constantinople. Lors ceux de la Cité qui bien virent la necessité de leurs gens, firent crier parmi la Ville sur peine de perdre la vie, que tous hommes, femmes & enfans, Prêtres, Clecs, Chanoines, Moines, Réguliers, Iréguliers portassent la Croix devant eux en l'honneur de la Passion de Jesus Christ pour saillir hors sur les Payens. Lors fut si grand nombre de peuble qui saillit de la Cité que destination étoit à quarante mille. Et quand les Payens & Sarrazins virent le grand nombre de gens qui étoient saillis de la Cité à l'encontre d'eux, ils se retirerent en leur ost le plûtôt qu'ils pûrent, & laisserent aux Chrétiens prendre & emporter les vivres : mais devant que les Payens retournassent en leurs tentes, la bataille fut si grande des deux parts que quatre mille Chrétiens finirent leurs vie qui fut chose piteuse, & à ceux de la Cité dommageable, fort dolent fut l'Empereur de Grece de plusieurs vaillans Barons & Chevaliers qui en la bataille étoient demeurez : mais sur tous autres en son cœur fut déplaisant de son fils Valentin & du verd Chevalier qui tant de prouesses & vaillances avoient faites, & aussi étoient dolens. Grand deuil demenerent entre eux jettant grands cris & lamentations, pour Valentin qui si-tôt ils avoient perdu : mais Pacolet les reconforta, disant, Seigneurs laissez votre pleurer, car de Valentin vous serez joyeux, & de lui aurez bonnes nouvelles plûtôt que ne pensez. Ami, dit l'Empereur, Dieu te veuille ouir & donner la puissance, car si tant peut faire de l'amener devers moi, & l'ôter des mains du Soudan qui a sa mort juré, tu peux surement dire que dessus les autres en l'honneure mettrai. Sire, dit Pacolet, attendez-vous à moi, car derechef vous connoîtrez de quel amour je vous aime, & votre fils Valentin. Lors Pacolet prit son cheval de bois, & sans autres paroles dire partit pour aller devers l'ost des Payens, & le Soudan étoit dedans son pavillon, lequel pour Valentin & le verd Chevalier faire juger à mort, avoit fait venir tous les plus grands Seigneurs de son ost, mais son entreprise fut faite tout au contraire, comme vous ouïrez ci-après.

Comme l'Enchanteur Pacolet délivra Valentin & le verd Chevalier de la prison du Soudan Maradin, & il deçût ledit Soudan. Chap. 39.

QUand le Soudan Maradin fut dans son pavillon, il fit venir devant lui le noble Valentin & le verd Chevalier en la presence des Barons & Chevaliers de sa Cour & dit en cette maniere.

Seigneurs à cette heure vous pouvez bien voir les deux du monde qui nous portent outrages & aussi au vaillant Roi Ferragus & entre autre celui Chevalier à notre loi laissée, & s'est fait Chrétien pour plus nous porter de nuisance, & est il dommageux, il me semble que bon seroit de les envoyer au Roi Ferragus car je sçai bien qu'il prendra d'eux vengeance & qu'il les fera mourir honteusement comme ils l'ont bien déservi. Sire dirent les Payens & Sarrazins qui de la mort des Chrétiens avoient grande envie, il n'est besoin de tant séjourner : mais faites leurs une fourche sur les champs pour demain matin faire pene.

Digitized by Google

dre & étrangler les deux faux garnemens qui devant vous ont porté dommage. Seigneurs dit le Soudan Maradin votre conseil est bon, & tel je veux user : car mon Dieu Mahom je jure & promets que demain au plus matin si haut je les ferai pendre que tous ceux de la Cité de Constantinople les pourrons bien voir alors, & à leur mort prendre exemple. Après ces paroles dites ainsi que le Soudan entra dedans la tente pour s'en aller souper, le petit Pacolet se trouva devant lui lequel dit par Mahom le salua fort hautement. Pacolet dit le Payen bien sois venu. Or me dit legerement comme se porte le fait du Roi Ferragus, qui par dessus tous autres est mon parfait ami? Sire dit Pacolet, il se porte très-bien & sur tout de par moi à vous se recommande, & vous envoye des nouvelles qui sont secretes, lesquelles je vous dirai s'il vous plaît les écouter. Ami dit le Soudan, très-volontiers écouterai votre message.

Lors se tira à part pour lui dire son secret, & Pacolet lui dit tous bas. Sire sçachez que je viens de Portugal, & suis envoyé de par ma très-redoutée Dame la femme de Ferragus laquelle de tout son cœur à vous se recommande trop plus hardiment que dire ne le sçaurois. Et qu'il soit vérité, je vous fais sçavoir que sur tous les hommes du monde elle est de vous tant amoureuse que pour avoir votre amour elle ne peut reposer ni nuit ni jour tant est éprise de votre amour.

Or il est vrai que celle laquelle du tout en moi se confie m'a devers vous envoyé & vous mande si expressément sur l'amour que peuvent avoir des loyaux amans que dans ce jour ne differez vous veniez voir, car le Roi Ferragus est pour le present allé devers Acquitaine si pourrez à votre plaisir de la plaisante Dame faire à votre volonté que dessus toutes les autres de beauté ne vit. Et pourtant Sire, venez vous en avec moi, dessus mon cheval je vous conduirai si bien, & en telle maniere que demain la noble & belle Dame je vous rendrai au plaisir de mon Dieu Mahom. Ha Pacolet, dit le Soudan Maradin, tu me donne en mon cœur liesse & confort plus grand que nul autre personne jamais ne pourroit donner, car sur toutes les femmes du monde je suis & ai longuement été de la femme du Roi Ferragus amoureux, mais tant y a que jamais nul jour ne me peus vers elle trouver en maniere que je pûsse ma volonté accomplir, ne dire mon secret : mais or en cet endroit accomplirai le désir de mon cœur qui tant & si longuement j'ai attendu, car je te promets que demain au mantin avec toi m'en irai, & accomplirai mon desir. A celle heure que je vous compte le Soudan Maradin s'assit à table & fit servir le petit enchanteur Pacolet le mieux & le plus honnêtement qu'il peut, car si fort joyeux étoit des nouvelles, que l'enchanteur Pacolet lui avoit apportée, que le cœur de son ventre de joye tresallioit. Et Pacolet qui bien vit que le Soudan étoit en grande joye dit bassement tout à par lui. Je suis festoyé & bien aise tenu : mais devant qu'il soit demain ventes tel me donne de son pain à manger qui maudira l'heure que je suis onc né. Ors étoit Valentin & le verd Chevalier en la terre & pavillon du Soudan Maradin qui étoient bien étroitement liez & tenus. Bien connurent Pacolet, dont ils furent fort joyeux en leurs courages en disant & pensant en leurs cœurs que pour leur délivrance, il étoit là arrivé, mais nul semblant n'en firent. Et à Pacolet en montrant bon semblant au Soudan Maradin & en regardant les prisonniers il a dit tout hautement : Sire comment êtes vous si courtois de tenir & garder le verd Chevalier en vos prisons sans le faire mourir, car sur tous les vivans il porte dommage à son frere Ferragus & pour plus lui nuire il a renoncé Mahom, & trouvé maniere de lui tollir sa sœur la belle Esclarmonde pour la donner à un Chrétien. Si me semble que trop est simple, quand lui & aussi tous les autres de la sorte vous ne faites tous mourir sans en vouloir avoir pitié ni merci.

Ami dit le Soudan Maradin, c'est bien ma volonté & intention, car je suis de tout déliberé de les faire demain au matin pendre, &

Digitized by Google

étrangler à une haute fourche, tant Pacolet sage & bien appris que jusqu'à l'heure de dormir en bourdes & fallaces entretint le Soudan, & quand l'heure fut venuë qu'on dut aller reposer, le Soudan commanda que les prisonniers fussent bien gardez & si étroittement tenus que sur peine de la vie on lui en sçut rendre compte. Et ainsi se retira en sa chambre & laissa en garde Valentin & le verd Chevalier pour cette nuit à un grand tas de Sarrazins & Payens qui sur tous les autres étoient de leur mort connoiteux. Or fut l'heure venuë que chacun fut retiré, fait le petit Pacolet qui ne dormoit pas, mais en telle maniere jetta son sort parmi le pavillon que tous ceux qui furent dedans pour lesdits prisonniers garder cheurent tous endormis, si bien que si les tentes eurent été abbatuës pas un ne se fussent éveillé. Adonc vint Pacolet à Valentin & au verd Chevalier & leur dit Seigneurs à cette heure je vous délivrerai des mains du Soudan Maradin. Il ne faut pas demander s'il furent joyeux, car de tous maux consolez.

Ils saillirent hors de la salle sans longuement parler en aucune maniere, car Pacolet les hâta le plûtôt qu'il peut, car il voyoit que l'heure étoit tardive & du Soudan fort se doutoit, & en plus grande diligence qu'il peut les mit dehors, & si bien les enseigna que sans avoir nul empêchement des Sarrazins ils passerent tentes & pavillons, & vinrent à leurs ost. Et Pacolet qui nul semblant ne fit, quand ce vint l'aube du jour il entra en la tente du Soudan & s'écria : Ha Sire très mal va notre fait & mal vous montré de la femme de Ferragus que tant vous desirez à voir, quand vous demeuré tant a faire diligence de sa volonté accomplir. Levez-vous & ne tardez plus car un cœur qui tout loyaument aime il ne doit point au lit dormir si longuement.

Quand le Soudan ouit que si fort s'ecria, il s'éveilla soudainement comme tout émerveillé : puis dit Pacolet ami par Mahom le tout puissant tu as bien fait de méveiller car tu m'as ôté de grande peine, je songeois un songe merveilleux, en songeant m'étoit avis qu'une corneille m'emportoit & faisoit voler parmi l'air mout loin, & en volant parmi l'air venoit à moi un si grand oiseau qui de son bec me frapoit si fort que le sang en faisoit courir dessus la terre à grande abondance si ne sçai que veux dire ni en quelle maniere celui songe se veux exposer & suis en grand doute que le Roi Ferragus ne sçache cette entreprise. Sire dit Pacolet, vous avez trop lâche courage quand par un seul songe vous voulez laisser l'amoureuse entreprise, & à faillir, laquelle en vous a tant langui & soupiré d'amour. Par Mahom dit le Soudan, tu dis vérité. Si appella son Chambellan, & se fit mettre en point, lui dit :

Ami garde que tu sois secret & loyal, & si mon oncle Brutaut me demande tu lui diras que je m'en suis allé un peu m'ébattre avec Pacolet. Sire dit le Chambellan allez où vous voudrez car ce votre fait ne me veux enquerir : mais je le veux celer. Lors monta Pacolet à cheval & fit monter le Soudan Maradin derriere lui & l'embrassa par le corps.

Et quand il furent montez Pacolet tourna la cheville, & le cheval s'éleva en l'air si haut, qu'aussi-tôt furent en Constantinople au Palais de l'Empereur Alexandre : Et quand Maradin vit que Pacolet étoit arrêté il lui dit, Ami devons nous loger ici. Oui dit Pacolet n'avez doute, car nous sommes dans Portugal au Palais du Roi Ferragus, par Mahom dit le Soudan je suis fort émerveillé comme le diable t'y a si-tôt apporté. Or vous avancez dit Pacolet d'entrer en cette salle, & je vais en la chambre de la puissante Dame la femme de Ferragus, & tout à l'heure vous ferai ouvrir sa chambre, & vers elle coucher. Ami dit le Soudan de joye tu me fais rire. Or va de par Mahom qui veuille te conduire. Adonc Pacolet laissa le Soudan dans la salle, laquelle de toutes parts fut bien fermée tellement qu'il ne pouvoit aucunement sortir dehors puis il alla vers la chambre de l'Empereur, & donna un si grand coup de pied contre la porte, que le Chambellant l'ouit, & cria hautement en

Digitized by Google

demandant qui êtes vous qui en cette heure en la chambre Impériale venez fraper & mener si grand bruit ? Ami dit Pacolet, de rien ne vous doutez, je suis Pacolet qui viens de l'ost du Soudan pour Valentin & le verd Chevalier délivrer des mains des Sarrazins qui à mort les avoient jugez & condamnez ; outre plus, dites à l'Empereur que j'ai avec moi amené en ce Palais le Soudan Maradin, lequel croit fermement être en Portugal, or le faut il prendre & écorcher tout vif, car bien la desservi. Quand le Chambellan ouit les nouvelles il alla vers l'Empereur & le Roi Pepin, lesquels pour voir le Soudan avec grand nombre de Barons & Chevaliers s'abillerent, & le Soudan étoit en la salle, lequel en criant hideusement commença à dire : Ha faux traître Pacolet, Mahom te puisse maudire, je t'ai entendu parler, tu m'as par ta fauce cautelle mauvaisement trahi ; mais par ma foi que je tiens encore je t'en ferai repentir.

Lors tira son épée, & comme enragé se prit à courir parmi la salle, en frappant les murs & les pierres si rudement qu'il en faisoit sortir du feu, & ainsi à parmi la salle à par lui se combattoit, à tant que l'Empereur & le Roi Pepin de torches & falots & de plusieurs accompagné sont venus devers lui, & quand il les aperçût il se mit en telle maniere devant le Roi Pepin un Ecuyer tua, qui prendre le vouloit, & le Roi qui de déplaisance fut courroucé, s'avança à l'encontre du Soudan & si grand coup lui donna qu'à terre l'abbatit, puis fut pris & lié. A tant fut le jour venu, Valentin & le verd Chevalier, qui de l'ost du Soudan venoient par l'aide de Pacolet furent au Palais où ils trouverent le Soudan dont ils furent joyeux. Lors l'Empereur & le Roi Pepin pour la délivrance de Valentin menerent fête & joye & aussi furent ils pour le verd Chevalier, car ils étoient prisez & aimez.

L'Empereur remercia grandement Pacolet pour son fils Valentin qu'il avoit délivré, & le Roi Pepin lui dit : Pacolet, beau sire, il faut que tu me montes un jour sur ton cheval.

Sire dit Pacolet, montez derriere & je vous porterai sans arrêter jusques dans l'Enfer. Ami, dit le Roi Pepin, Dieu m'en veuille garder. Lors dit Pacolet, Seigneurs, faites dilligence de faire mourir le Soudan, car si jamais vous le laissez échaper pensez que mal en adviendra. A cette heure furent dans le Palais assemblez plusieurs grands Seigneurs pour voir le Soudan, & par conseil & délibération desquels il fut jugé & condamné, que le dit Soudan seroit pendu & étranglé aux carneaux du Palais, afin que des Payens & Sarrazins si peut être veu, & tel fut le jugement donné, & la chose ainsi faite & accomplie.

Et quand les Payens & Sarrazins virent le Soudan qui étoit là pendu, ils furent fort émerveillez en quelle maniere il pouvoit avoir été mené en la Cité ; Brutaut leur raconta comme il avoit été déçû par Pacolet. Adonc grands cris & doléance fut parmi l'ost des Payens & Sarrazins demené pour l'amour de leur Soudan qu'ils avoient perdu, & si ne sçavoient par quelle maniere car il étoit vaillant homme & des Chrétiens grand persécuteur. Et après qu'ils eurent fait grands cris & grande complainte, ils assemblerent leur Conseil ; & élûrent pour leur Soudan, Brutaut, qui fut oncle de Maradin. Celui jour furent dolens les Payens & Sarrazins, & les Chrétiens parmi la Cité demenerent grande joye pour la mort du Soudan, aussi pour les vivres qu'ils avoient gagnez ; & puis après toutes les choses ainsi faites, Pacolet pris congé de l'Empereur & de toute la Cour, pour retourner en Acquitaine vers la belle Esclarmonde, comme il lui avoit promis. Adonc Valentin vint devant lui & lui dit : Ami Pacolet : puisque vous allez en Acquitaine, saluez doucement de par moi ma mere la Reine Bellissant & ma mie Esclarmonde, mon frere Orson, & le Duc d'Acquitaine, & tous les autres Barons & Chevaliers, & baillez cette lettre à Madame ma mere, par laquelle elle pourra sçavoir & connoître clairement des nouvelles de par deçà : Sire dit Pacolet, le message ferai très volontiers. Adonc il prit son cheval, & monta dessus une fenêtre de marbre puis tourna

la cheville, & saute sur le dos de son cheval & s'en alla par l'air comme il faisoit ci-devant. L'Empeureur & le Roi Pepin étoient aux fenêtre qui fort le regardoient. Pour tout l'or du monde, dit le Roi Pepin, je ne voudrois êtres là. Or s'en va Pacolet par si grande diligence que le lendemain matin il arriva en Acquitaine & trouva le bon Duc qui en la Cité gardoit Bellissant, Orson & la belle Esclarmonde, & les salua tous de la part de Valentin fort honorablement. Ami, dit Orson, comme se porte le fait de mon pere. Sire dit Pacolet, il se porte bien : mais pour sçavoir des nouvelles voici une lettre à Madame Bellissant de par votre frere Valentin. La Dame prit la lettre qui fut fort joyeuse, puis apella un secretaire la faire lire. Dame dit le secretaire qui la lettre garda, sçachez que le vaillant Chevalier votre fils Valentin vous mande par cette lettre que le puissant Empereur, lequel vous verroit volontiers humblement de tout son cœur vous saluë, lequel depuis le tems de votre département en grande peine & travail longuement, vous a quise & fait querir & vous mande que incontinent aprés que de lui fût déchassée, il eut claire connoissance de votre loyauté & aussi de la trahison du faux Archevêque, lequel par un Marchand a été combattu & mis en telle subjection que devant sa mort publiquement a confessé sa faute, & damnable deception. Pour lesquelles choses le bon Empereur votre mari de jour en jour desire à vous voir & avoir avec lui, & tant qu'il vous revoye jamais au cœur n'aura joye. Et sçachez qu'au plûtôt qu'il sera dépêché des faux ennemis de la foi Chrétienne lesquels par grande puissance d'armes ils ont la Cité de Constantinople assiégée, il viendra vers vous & emmenera le verd Chevalier, lequel par Orson votre fils fut conquêté devant Acquitaine. Ainsi vous le mande & écrit votre loyal fils Valentin par la teneur des lettres. Quand la Dame ouit les nouvelles elle eut au cœur si grande joye qu'elle se pâma, & Orson la prit entre ses bras très doucement. Mon enfant, dit la noble Reine Bellissant bien dois Dieu remercier ; & être fort joyeuse quand l'Empereur de Grece a certaine nouvelles car je suis innocente, & pure de l'infâmeté, crime abominable lesquels par fausse trahison m'avoit été imposée. Or Dieu me doit la grace que de bref devant l'Empereur je me puisse trouver, car si une fois en ma vie le puis voir plus ne demande à Dieu au mande demeurer quand telle grace me fait que à l'honneur de moi & de tout le sang de France il a montré la trahison de l'Archevêque irregulier, lequel a reconnu son malefice.

Comme le Roi Trompart vint devant Acquitaine pour secourir le géant Ferragus, & amena avec lui l'Enchanteur Adramain par qui Pacolet fut trahi, & déçû faussement.

Chapitre 40.

En celui jour que Pacolet arriva dans Acquitaine, le Roi Trompart vint dedans l'ost du Roi Ferragus à grande puissance de combattans pour lui faire secours contre les Chrétiens, & en grand honneur le reçût Ferragus, & pour l'amour de sa venuë faire grand fête par tout son ost. Franc Roi dit le géant Ferragus, de votre venuë je dois être joyeux, car j'ai esperance que par vous j'aurai vengeance de ceux que ma sœur Esclarmonde ont déçûë Or sçai bien qu'elle est dedans Acquitaine, dont je prise peu ma puissance si je ne la puis avoir, & s'il est ainsi que votre aide elle puisse être conquêtée de cette heure là vous donnerai pour femme.

Ferragus, dit le Roi Trompart, de ce ne vous doutez car j'ai amené avec moi l'Enchanteur Adramain, lequel aura tantôt déçû plusieurs, il sçait l'art de Nigromance plus que tous vivans. Par Mahom dit Ferragus je suis joyeux de ta venuë, & s'il me peut rendre Pacolet je le ferai de tous le plus riche, & le plus puissant : Sire dit Adramain, ayez fiance en moi, car si bien vous servirai que de bref le connoîtrez. Lors se partit Adramain & habilla son sort pour jouër de son métier, puis s'en alla vers Acquitaine, & afin de plus sûrement entrer dedans, il fit changer des

Digitized by Google

des vivres & a tant fait par son engin & art qu'il est venu devant les portes, & a demandé congé pour ses vivres vendre. Il fut subtil & à ceux de la Cité sçut bien parler. Si lui furent les portes ouvertes pour l'amour des vivres qu'il portoit. Il entra en la Cité & tantôt ses vivres vendit, puis trouva la maniere d'aller vers le Palais, là trouva Pacolet qui bien se connut, car autrefois l'avoit vû. Adramain dit Pacolet, bien soyez venu. Or me dites s'il vous plaît de quel lieu vous venez, & qui à cette heure par deça vous amene. Pacolet, dit Adramain, vous sçavez que j'ai servi longuement le Roi Trompart, si advient un jour que par ceux de la Cour fut outragé vilainement pour cause que ne voulus apprendre le secret de mon métier, quand je me vis feru j'en eu dépit en mon courage, & d'un coûteau le frapai tant qu'il fut mort. Quand j'eus fait le coup pour le doute de mourir, je suis issu de la Cour, & en ce point du service du Roi Trompart, jetté suis venu par devers vous pour la France que je pense y trouver.

Et doresnavant je veux être & demeurer avec vous comme loyal compagnon si vous plaît que j'y sois. Adramain, dit Pacolet, j'en suis content, & faire joyeuse chere, & de rien ne vous doutez. Lors Pacolet le fit servir, & honnêtement recevoir, compagnons de sa voyuë & joyeux. Et en faisant chere ensemble, Adramain vit passer la belle Esclarmonde par le Palais. Il demanda à Pacolet qui étoit cette Dame tant belle & gracieuse : Ami, dit Pacolet, c'est la belle Esclarmonde sœur du Roi Ferragus, laquelle doit être mariée à un riche & vaillant Chevalier.

A cette heure arriva Orson devers les deux compagnons, & leurs dit, Seigneurs, jouez un peu entre vous deux de votre métier afin de réjouir la compagnie. Adramain leva une chappe par dessus un pillé en telle sorte qu'il sembla à ceux qui furent presens que parmi la pleine couloit une riviere fort terrible. Et en icelle sembloit voir poissons en grande abondance & quand ceux du Palais virent l'eau si grande, ils leverent tous leurs robes comme s'ils eussent eu peur d'être noyez. Et Pacolet qui l'enchantement regarda se prit à chanter, & fit un sort si subtil en son chant qu'il sembla à ceux du lieu que parmi la riviere couroit un cerf grand & cornu, qui jettoit & abbatoit à terre tout ce qui devant lui rencontroit, & puis leur fut avis qu'ils voyoient chasseurs & veneurs courir après ce cerf avec grande puissance de lévriers & de chiens. Lors y eut plusieurs de la compagnie qui coururent au devant pour le cerf attraper & cuider le prendre : mais si-tôt le cerf faillit. Bien avez joué dit Orson, & bien sçavez de votre art user, à ces mots se leverent les deux Enchanteurs, & Pacolet qui tout bien y pensoit, mena Adramain en la chambre pour cette nuit reposer, dont puis fut dolent, car quand vint à minuit Adramain jetta un sort parmi le Palais que grands & petits furent si forts endormis que pour cri ni pour bruit ils ne pûrent éveiller jusqu'au Soleil levant, fit dormir Pacolet comme les autres, puis alla vers le chevalet, lequel avoit bien vû en la chambre mais semblant n'en avoit fait, & quand eut le chevalet il alla en la belle chambre d'Esclarmonde & par son subtil art en dormant la fit vêtir & habiller, & l'amena avec lui sur le cheval & vint à une fenêtre & tourna la cheville, car il sçavoit bien le tour, & a tant fait que sans séjourner il est arrivé au pavillon du Roi Trompart avec la belle Esclarmonde. Lors s'écria Adramain, Sire Roi Trompart ne veuillez pas dormir, mais vous levez, car ici pouvez voir la plaisante Dame Esclarmonde, laquelle j'ai dérobée dans Acquitaine & ainsi bien besongné que j'ai dérobé le cheval de Pacolet.

Adramain, dit Trompart, à cette heure connois-je bien que tu es ami loyal & que dessus tous autres je suis à toi tenu. N'est-ce pas la fille au grand Roi Justamon qui est sœur du Roi Ferragus, oui dit-il, j'ai bien sçû subtilement l'avoir, & l'Enchanteur trahir, car de son cheval jamais n'aura le gouvernement.

Adramain dit le Roi Trompart, en sçais tu aussi bien jouer que lui : Oui dit Adramain,

Digitized by Google

de long tems je l'ai appris. Adonc il lui apprit la façon de tourner la chevillette, & Trompart vit la subtilité, & se pensa en lui même que sur le chevalet la belle Esclarmonde en son pays emportera & épousera.

Lors embrassa la belle Esclarmonde qui encore dormoit pour le sort d'Adramain, & avec lui sur le chevaloit de bois la mit & Adramain le regarda, & lui dit : Monseigneur, si vous faillez à jouer du chevaloit vous mettrez en danger & vous & la Dame. Nenni, dit Trompart de ce n'ayez doute, déslors tourna la chevillette adroitement en son jour, & parmi une nuée s'en alla si loin, qu'il fit plus de cent lieuës devant le jour : à cette heure s'éveilla la belle Esclarmonde qui tant fut dolente & déconfortée de se voir en tel état que de douleur se pâma, dont le Roi Trompart fut au cœur effrayé, car il cuidoit qu'elle fut morte si tourna la chevillette & arrêta le cheval dedans un pré bien herbu auprès d'une fontaine qui étoit belle & claire. Et quand il eut la Dame descendue sur l'herbe, il prit de l'eau de la fontaine & sur la face lui jetta pour voir si elle pourroit revenir, & la Dame pour la froideur de l'eau se prit un peu à remuer, & ouvir les yeux, & jetta un si piteux cri & complaintes que le bien cuida le Roi Trompart qu'à cette heure le cœur lui dut partir, dont grande pitié lui en prit, & ne trouva maniere de lui faire secours, fort que par un pasteur qui étoit auprès deux, auquel il demanda du pain & le pasteur lui en donna un quartier, qu'il porta à la belle Esclarmonde, & lui mit en sa bouche, la pucelle en mengea un petit morceau, & de l'eau de la fontaine sa gorge elle arrosa. Et quand le cœur lui fut un peu revenu & la parole renforcée elle se prit à pleurer en disant : las ! moi chetive sur toutes douloureuses que m'est-il advenu, or ai-je du tout perdu ma joye par fraude & maudite trahison décevable. Hélas mon ami Valentin, or vous ai je du tout perdu de Dieu soit il maudit qui ainsi nous départ.

Quand le Roi Trompart ouït les regrets que la belle Esclarmonde faisoit pour son ami Valentin il lui dit fort rudement. Dame laissez telles paroles, & du garçon Chrétien jamais n'en parlez devant moi, car par mon Dieu Mahom du corps vous ôterai la vie, bien est raison que plûtôt je vous épouse, & soyez à moi donnée, qui ai mon Royaume sous ma domination & seigneurie, que de prendre celui malheureux qui n'a ni rente ni seigneurie. En disant ces paroles il s'inclina vers la Dame & la voulut baiser : mais elle qui de son amour étoit peu curieuse, lui bailla du poing sur les dents tant que le sang en saillit, dont le Roi Trompart fut dolent & au cœur déplaisant si que par grande ire la mit sur le chevalet pour partir de la place, & aller en son pays : mais on dit communément qui fait mal cui d'être maître d'un métier dont on ne sçait rien, ainsi en prit au Roi Trompart qui dudit chevalet de l'acolet cuida bien sçavoir jouer : mais si mal à point tourna la cheville qui son droit chemin s'eloigna, & saillit plus de cent lieuës, & ainsi qu'il pensois sur sa terre arriver, il arriva en Inde la majour là une grande place, où à icelui jour on y tenoit le marché, & voyant tous les gens dessus son chevalet avec la belle Esclarmonde à terre descendir, de laquelle chose furent émerveillés tous ceux qui étoient presens. Et à celle heure la Dame Esclarmonde connut le chevalet, car pour la douleur en quoi elle avoit été la nuit de devant, elle ne s'en étoit donnée garde. Hélas ! Pacolet dit la Dame Esclarmonde, or suis je faussement trahie, vous premierement derobé. Hélas ! or puis je bien cette heure recommander à Dieu mon ami Valentin, dessus tous autres le plus courtois. Par mon Dieu Mahom dit le Roi Trompart qui dedans son Palais cuidoit bien être, si jamais vous me parlez de ce garçon Chrétien de bref connoîtrez de quel amour je l'aime, car de mon épée tranchante je vous ferai voler la tête de dessus les épaules. Or est bien deçû Trompart qui cuidoit être en son pays, & qui pour la belle Esclarmonde avoit voulu jouer de l'art de Nigromence, il est arrivé au lieu où il lui faudra finir ses jours, car

après que de plusieurs eut été là regardé aucuns disoient entre eux que c'étoit le grand Dieu Mahom, qui en chair & sang pour son peuple visiter étoit descendu du Ciel. Les nouvelles de cette vision vinrent au Roi de l'Inde, lequel commanda que devant lui fussent amenez: or fut mal arrivé le Roi Trompart, car aussi tôt que le Roi des Indes le vit il le connut bien & lui dit: Trompart vous soyez le bien venu car maintenant est venu le tems que de la mort de mon frere je prendrai vengeance, auquel par votre fier courage avez par l'espace de sept ans contre lui mené guerre, & puis à la fin en tourment l'avez honteusement fait mourir. Si veux je montrer à mon frere quen sa vie je l'ai longuement aimé, qu'après sa mort l'ai vengé de ses ennemis. Adonc le Roi d'Inde sans autre déliberation à cette heure fit au Roi Trompart trancher la tête, & après la Justice faite il fit prendre la belle Esclarmonde avec le chevalet de bois, & pour la beauté de la Dame la fit dans son Palais mener & honorablement garder & servir, puis entra en son Palais, & devant lui la fit amener par les prochains de sa personne, & quand elle fut venuë devant lui, il la regarda volontiers pour la contenance de la Dame qui de beauté corporelle les autres passoit, lui dit:

Dame je ne sçai qui vous êtes ni de quel lieu êtes venuë: mais le sens & la beauté qui sont en vous m'ont de votre amour si fort épris & embrasé plus ardemment que jamais de Dame je fus, je suis déliberé de vous prendre pour ma femme & épouse, je vous ferai Reine & maîtresse de toute ma terre d'Inde la majour. Sire dit la belle Esclarmonde qui bien sçût répondre, vous parlez gracieusement, me promettez des biens plus que je ne suis digne d'avoir: mais quand au regard de vous prendre pour mari & époux pour cette heure presente (s'il vous plaît) vous me pardonnerez, car depuis n'a guerres j'ai fait serment devant l'image du Dieu Mahom pour certaines necessitez lesquelles je me suis trouvée que d'ici à un an entier nul homme ne prendrai pour mari & époux, & pourtant Sire, s'il vous plaît ma promesse me laisserez tenir jusqu'au terme d'un an, quand ce terme sera passé & accompli, si me prenez pour femme & épouse ferez de moi à votre volonté; Par Mahom dit le Roi vous ne dites que bien, & puisque vous l'avez ainsi entrepris & voué a notre Dieu Mahom, je suis content d'attendre jusqu'au tems que la fin de votre serment sera venu. Ainsi demeura la noble Dame au Palais du Roi d'Inde, lequel pensoit bien dedans l'an accomplir sa volonté parfaite, & commanda que la belle Dame Esclarmonde fut sur toutes les autres bien servie & cherement tenue & lui fit donner une belle chambre, & richement ornée en laquelle la Dame fit porter le chevalet de bois, & au lieu le plus sûr & secret le mit sous sa garderobe. Et quand la Dame Esclarmonde vit le chevalet en regrettant Pacolet, & des yeux tendrement pleuroit en priant à Dieu que de ce danger la voulut délivrer. Hélas dit la noble Dame, vrai Dieu tout-puissant en qui est mon esperance, veuillez votre benigne grace étendre sur cette pauvre femme, autrement je demeurerai dolente & égarée, de tous mes amis séparée & entre les autres la plus dolente, & és mains de mes ennemis mortels me faudra t'il le demeurant de ma vie user mes jours.

Hélas vrai Redempteur qui pour tous avez souffert mort & passion veuillez moi délivrer de cette tribulation en laquelle je suis, & faits par ta puissance que devant la fin de mes jours je pusse voir de mes yeux Valentin, ou me faudra souffrir mort honteuse plûtôt que m'abandonner à autre qu'à lui.

La Dame est dans l'Inde la majour laquelle nuit & jour en l'armes & en pleurs Dieu devotement priant qu'il l'a voulut de ce danger mettre dehors & la rendre saine au noble Chevalier Valentin auquel sur tous autres la foi avoit donnée & de cœur & de courage loyauté promise. Or laisserai à parler d'elle & du Roi d'Inde pour matiere entretenir je vous parlerai de Pacolet & du grand deuil qui fut demené en Acquitaine pour Esclarmonde.

Digitized by Google

Comme Pacolet se vengea d'Adramain l'Enchanteur, lequel avoit trahi & dérobé la belle Esclarmonde. Chapitre 15.

APrès que la nuit fut passée en laquelle Adramain avoit trahi & emmené Esclarmonde, parmi la Cité d'Acquitaine, fut grand cri demené pour la perte de la Dame, car les gardes du Palais lesquels au matin se trouverent perdus, jetterent grands cris & lamentations; & firent grand bruit que parmi la Cité en furent les nouvelles. Et quand Pacolet connut qu'il étoit parti, il se douta de trahison, lors regarda parmi la chambre & vit que son cheval étoit perdu, si se détord les bras en criant : Ha faux Adramain par toi je suis déçû de mon chevalet faussement as dérobé, & Madame Esclarmonde est dessus emportée, bien dois haïr ma vie, quand par toi je suis ainsi trahi & dépourvû, & mis hors de la chose que plus j'aimois Or vient à moi mort pour me jetter hors de ce monde, car plus n'ai espoir de consolation avoir. Tant fut dolent Pacolet de sa belle Esclarmonde, que si n'eut été Orson que vers lui arriva, d'un coûteau se fut tué, de toutes parts du Palais furent ouis cris & soupirs douloureux. La Reine Bellissant crie & pleure, & la belle Fezonne demena tel deuil que ses riches habits a rompus pour l'amour d'Esclarmonde qui frauduleusement fut emmenée & dérobée menérent deuil & grande tristesse tous ceux de la Cite d'Acquitaine, & entre tous les autres fut piteuse à ouir la complainte du Duc d'Acquitaine. Et quand Pacolet vit le grand deuil que chacun demenoit, il leur dit, Seigneurs je jure à Dieu qui tout le monde a fait que jamais jour de ma vie n'aurai confort jusques à ce que j'aye pris vengeance du traître Adramain, par lequel nous sommes trahis & déçûs. Adonc se partit dolent & courroucé, & ôta sa robe, & prit habillement de femme, & comme une jeune pucelle gentiment se para & habilla, & ainsi se partit de la Cité d'Acquitaine & s'en alla en l'ost du Roi Ferragus & incontinent qu'il fut en l'ost des Payens, & Sarrazins, devers lui en vint un qui fort le pria d'amour, & bien lui sembla belle pucelle pourtant que Pacolet par son sort avoit la face lavée d'un eau très subtille, tellement que ceux qui la regardoient disoient entr'eux que jamais n'avoient vû plus belle fille ni plus gracieuse de plusieurs Payens, & Sarrazins fut regardée : mais de tous s'excusa en disant Seigneurs pardonnez moi, car pour cette fois je suis promise à l'enchanteur Adramain lequel m'a tenuë. Belle dirent les autres, allez votre voye, & ainsi Pacolet prit le chemin pour aller devers l'enchanteur Adramain qui étoit en sa tente. Et quand Adramain la vit il fut si enchanté, que Pacolet lui sembla être la plus belle femme que onc Dieu créa, & tant en fut amoureux que cette nuit avec lui la retint & Pacolet s'y accorda volontiers & lui dit Monseigneur, sçachez que de plusieurs j'ai été requise, mais sur tous les autres me semblez être plus dignes d'être servi. Fille, dit Adramain de rien ne vous doutez : mais faite bonne chere, car j'ai volonté de vous faire service & payer largement. Lors commanda Adramain a un sien serviteur qui gardât bien sa fille, & qu'elle fut au souper servie de toutes viandes, & du vin à sa plaisance.

Or est Pacolet au logis d'Adramain bien servi, & Adramain parmi l'ost de Ferragus a servi. Ami dit Pacolet au valet d'Adramain : où est le Roi Trompart qui tant est puissant & renommé, par Mahom dit-il Madame, je crois qu'il est retourné en son pays & emmene avec lui la belle Esclarmonde dessus son cheval de bois que mon maître lui donne, & quand Pacolet ouit ce il fut fort dolent mais nul semblant n'en montra. Adonc Adramain entra dans la tente, & épices presenta à Pacolet, puis il dit ma fille il est tems d'aller reposer, voyez ici le lieu auquel vous & moi nous dormirons & ferons notre volonté. Seigneur, dit Pacolet, votre volonté soit faite. Lors se dévêtit Adramain qui entra en la couche, pensant que la fille se couchât auprès de lui : mais aussi tôt qu'il fut dedans le lit Pacolet tellement l'anchanta & si fort le fit dormir que pour chose qu'on eut pû faire jusques

Digitized by Google

au lendemain n'eut pû éveiller. Et quand il fut endormi il jetta son sort parmi la tente, tant que tous ceux de l'environ dormirent, ainsi comme Adramain a fait quand ils furent tous endormis. Pacolet dévêtit ses habits de femme, & des plus riches habillemens d'Adramain se vêtit, puis il prit une épée qui en la chambre pendoit, & la tête d'Adramain trancha, & l'emporta sur la pointe de l'épée. Et quand il eut ce fait, il vint au chef de Ferragus qui de nul ne se doutoit, & n'avoit garde de nul Sarrazins & tant bien sçût jouer son art que tous à terre les fit choir, puis entra en la tente de Ferragus qui dormoit, lequel a tant enchanté que son lit l'a fait saillir en la place. Adonc Pacolet prit sa ceinture, & au col lui attacha, en telle maniere qu'une bête il le mena, & fit courir après jusques aux portes de la Cité d'Acquitaine. Quand Pacolet fut aux portes de la Cité d'Acquitaine, il trouva le Duc Savari accompagné de plusieurs grands Seigneurs & Barons qui avoit grand desir de sçavoir de cette entreprise.

Et aussi tôt qu'ils virent Pacolet ils lui demanderent, ami où est Esclarmonde ? que ne la ramenez vous. Seigneurs dit Pacolet ayez un peu de patience ; car au premier coup de hache n'est l'arbre abbatu : sçachez qu'Adramain suis vangé, car voyez en voici la tête, & ai tant fait par mon art que j'ai amené avec moi le Roi Ferragus lequel tout en dormant ai fait courir aprés moi parmi les prez. Bien avez besongné dit Orson. Seigneur, dit Pacolet, encore ai-je fait plus fort, car en tout l'ost de Ferragus n'y a point de Sarrazins qui soient couchez sous les arbres endormis, & pour ce si vous voulez avoir victoire à cette heure nous les pouvons tous mettre à mort. Messieurs, dit Orson, Pacolet dit bonnes nouvelles, & me semble qu'il feroit bon de saillir hors de la Cité, & courir dessus les Payens qui sont endormis. Ainsi fut le conseil ordonné, & la chose déliberée. Lors firent mettre en une chambre obscure Ferragus jusques à leur retour, puis quinze ou seize mille combatans saillirent hors de la Cité d'Acquitaine, & si secrettement sont entrez en l'ost des Sarrazins, que devant Soleil levant les ont mis tous à mort. A cette heure fut grande occision des Payens que leurs corps fût toute la terre couverte, & après la détrosserent, les Chrétiens coururent parmi leurs tentes & prirent tous les joyaux de l'ost des Sarrazins & retournérent joyeux vers Acquitaine ; & quand le Duc fut en son Palais avec les Barons il fit devant lui amener le géant Ferragus. Lors Ferragus qui étoit éveillé fut tant dolent que du cri qu'il faisoit sembloit enrager.

Lors le Duc d'Acquitaine lui dit le desespoir ne vous vaut rien, mais si vous voulez être baptisé & prendre la Loi de Jesus Christ je vous sauverai la vie, & vous ferez honneur en mon Palais. Par Mahom dit Ferragus j'aime mieux mourir que de renoncer mon Dieu Mahom, lequel j'ai longuement servi.

Lors le Duc commanda qu'on lui tranchât la tête ainsi mourut Ferragus, dont furent joyeux tous ceux de la Cité, tous les Chrétiens. Mout pensa Orson à par lui comme Pacolet pouvoit avoir tant de science en lui & lui dit : Je connois que tu est un serviteur loyal & que pour moi tu t'est mis en plusieurs dangers & pourtant si c'est ton vouloir toute ma vie avec moi seras & de toute ma puissance bon guerdon je te tiendrai.

Sire dit Pacolet je vous remercie & vous promets qu'en tous lieux où je serai vous me trouverez toujours loyal. Après ces choses Orson voulut prendre congé du Duc d'Acquitaine pour aller en Constantinople & secourir l'Empereur son pere & le Roi Pepin son oncle, il vint devant le Duc & lui dit.

Sire puisque Dieu vous a fait la grace que de vos ennemis êtes vengé & que votre terre est délivrée s'il vous plaît me donner congé pour aller en Constantinople, car j'ai volonté de voir mon pere, & de lui ramener la Reine Bellissant ma mere qui par envie a été si longuement de lui séparée & avec les autres choses, vous sçavez que la Cité de Constantinople & les Chrétiens qui sont dedans souffrent

Digitized by Google

trop de douleurs, autres tribulations à l'occassion des infidelles, lesquels ont assiégé il y a long tems. Orson dit le Duc, vous parlez sagement puisque vous êtes déliberé d'ainsi faire les vœux aller en votre compagnie & entrer sur la mer à force & puissance d'armes, pour aller secourir votre pere l'Empereur de Grece & votre oncle le Roi Pepin, bien joyeux fut Orson & fort remercia le Duc si ne demeura pas longuement que le Duc fit assembler ses gens. Et après qu'il eut baillé sa Cité en garde à un noble Chevalier, ils entrerent sur la mer pour accompagner Orson, lequel avec lui mena sa femme.

Bien furent garnis d'argent & de vivres & nagerent tant sur la mer de Grece qu'en bref virent Constantinople, dont furent bien réjouis & entr'autres la Reine, qui piteusement commença à pleurer en faisant regrets, quand de son mari & de la fontaine lui souvenoit.

Mere, dit Orson, prenez en vous confort, car s'il plaît à Dieu de bref vous verrez celui que desirez, & de la trahison par laquelle vous fûtes accusée aurez nouvelles à votre honneur : mais je suis pensif comme nous pourrons entrer dans Constantinople. Sire, dit Pacolet, de ce n'ayez doute, car de bref je trouverai maniere que dedans la Cité vous entrerez, car je serai dedans la Vile, & leur conterai votre venuë. Ami, dit Orson, de ce je vous en prie, & direz à Valentin la piteuse fortune d'Esclarmonde. De ce me pardonnerez dit Pacolet, car trop tôt vient qui mauvaises nouvelles apporte. Après ces mots Pacolet sortit de la nef pour aller en Constantinople : mais devant qu'il arrivât il entra en l'ost des Payens pour délivrer des prisons du Soudan Valentin & le verd Chevalier qui en ce jour avoient été pris des Sarrazins devant Constantinople comme vous ouirez ci après.

Comme les Crétiens sortirent de Constantinople pour avoir des vivres, & comme Valentin, & le verd Chevalier furent pris par les Sarrazins. Chapitre 32.

L'Empereur de Grece & le Roi Pepin lesquels dedans la noble Cité de Constantinople le étoient par les ennemis de la foi assiégée & ne sçavoient rien de la venuë du Duc d'Acquitaine avec Orson ; qui pour le secourir étoient sur la mer avec grand nombre de gens & de navires, & ceux de la Ville étoient plusieurs Chrétiens & gens de tous états, en grande indigence de vivres. Lors Valentin connut leur grande nécessité pour laquelle chose lui de grande hardiesse plein, accompagné du verd Chevalier & de vingt mille combattans pour conquerir des vivres saillirent hors de Constantinople, & des vivres des Payens & Sarrazins chargerent trois cens charettes, ils mirent à mort tous ceux qui les conduisoient, mais ainsi que devers la Ville cuiderent retourner pour les vivres emmener à l'encontre des Chrétiens vinrent d'une part le Soudan & d'autre part le Roi Official. Là fut grande destruction de Payens & Sarrazins & piteuse occission des Chrétiens, de la prouesse de Valentin il n'en faut rien parler car à cet assaut il occit le Roi Dragman avec les Chevaliers Claron & plusieurs autres desquels les noms sont inconnus, le verd Chevalier abatit le bras & l'écu au Roi de Motienne, & devant lui tua son frere Arbiilon, avec dix Chevaliers forts puissants : mais nonobstant leurs forces & puissances ils furent secourus, & eurent mauvaises avanture, dont fut grande pitié car de leurs ennemis mortels furent pris prisonniers, audit Soudan menez lequel en demena grande joye, & pour les faire mourir de mort honteuse fit assembler quinze Rois Payens qui étoient venus le secourir. Moult en fut grand deuil & courroux parmi la Cité de Constantinople, de l'Empereur & du noble Roi Pepin pour la perte de Valentin & aussi du verd Chevalier, car ceux qui en la Cité retournerent fuyant, raporterent les nouvelles qu'ils étoient morts en bataille.

Or furent Valentin & le verd Chevalier dedans les tentes du Soudan, étroitement liez & rigoureusement tenus, dont Valentin se lamentoit en disant : hélas ! belle Esclarmonde jamais je ne vous verrai, dont j'ai le cœur dolent, pas long-tems n'avez attendu,

& en peine & travail de mon corps longuement je vous ai acquise comme celle qui du vouloir de Dieu pour m'épouser étoit déterminée, & quand le tems étoit venu que de tous maux je me devois avoir allegeance, & de mes douleurs reconfort & consolation, je suis de tout mon plaisir devêtu & séparé de mes amis, & suis és mains de mes ennemis. Adieu mon cher pere noble Empereur de Grece, car en moi vous n'aurez plus d'enfant. Adieu noble Bellissant ma mere, car oncques de moi vous n'eûtes petit déplaisir ni déconfort, & jamais non plus vous n'aurez que douleur & tristesse. Adieu mon vaillant frere Orson, qui tant de bon cœur m'avez aimé, car l'esperance que j'avois de passer & finir mes jours avec pere & mere le demeurans de cette vie est par un culte infortuné soudainement tourné. Quand le Chevalier vit que Valentin se complaignoit en regrettant ses amis il lui dit sire pour Dieu oublions pere & mere, parens & amis, faisons prieres à Dieu que de nous il veuille avoir merci & nos ames recevoir en son paradis & prenons en gré la mort pour la foi soutenir, & ayons fiance en Dieu qui pour nous voulut souffrir mort. Or le Soudan fut assis en une chaise parée en grand orgueil richement vêtu, lequel dit Seigneurs j'ai fait serment au Dieu Mahom que ces deux Chevaliers Chrétiens, lesquels de present & autrefois se sont par force de nous porter dommage mourront vilainement, si veuillez adviser par entre vous de quelle mort je les ferai mourir, en disant ces paroles Pocolet se mit en la presse, lequel jetta un sort que jaçoit ce qu'autrefois l'eusse veu : tant que par lui le Soudan Maradin fut pris pourtant à cette heure il ne fut de lui connu, il entra en la tente où se faisoit le Jugement des deux Chevaliers Chrétiens, & tantôt qu'il aperçut Valentin & le verd Chevalier : il se mit à deux genoux & en langage sarrazin de par Mahom salua le Soudan, puis lui dit : Très puissant Sire entendez mon message. Sçachez que je suis messager de votre frere Groat le Roi d'Angler, lequel pour votre secours & pour Chrétiens confondre, vient par devers vous accompagné de quatre Rois forts puissant & grand nombre de Capitaines, lesquels ont quantité de Chevaliers qui vous feront aide, & par moi vous mande que lui fassiez sçavoir la place où vous voulez que le siége soit mis. Et si avez aucuns prisonniers Chrétiens que les lui envoyez & il les fera mener en un pays pour tirer la charuë si me semble que j'envois ici d'eux qui seront propres, desquels votre frere sera joyeux.

En disant ces paroles Pacolet souffla contre le Soudan & fit un sort si subtil que de tous ce qu'il disoit étoit crû. Mout fut joyeux le Soudan des nouvelles de Pacolet, car il pensoit qu'il disoit vérité. Il le fit richement servir au dîner, & commanda que pour cette nuit il fut retenu, & que de sa peine il fut guerdonné. Grande joye demenérent Valentin & le verd Chevalier quand ils virent Pacolet, mais nul semblant n'en firent.

Or la nuit venuë chacun fut retiré, fors que deux cens Sarrazins qui furent laissez à garder les prisonniers cette nuit, mais mauvaise garde en firent, car quand vint vers la minuit Pacolet vint vers eux & parlant aux Sarrazins les salua par Mahom, puis il jetta un sort par si habille maniere, que tous à terre s'endormirent ainsi que des autres desquels est fait mention, puis il prit deux bons chevaux & vint aux prisonniers lesquels étoient liez contre un gros pillier, & après qu'il les eut détachez, il les fit soudainement monter à cheval, & de point il les délivra & mit dehors des mains de leurs cruels ennemis, sans que de nuls ils puissent avoir été connus. Et quand ils furent aux champs hors de leurs ennemis : Pacolet dit, Seigneurs, menez chere bien joyeux, & prenez en vous reconfort, car vous sçaurez que sur cette terre sont venus le Duc d'Acquitaine & le Chevalier Orson pour votre secours, & plusieurs vaillans Capitaines avec grand nombre de combattans ont fait la mer passer, & vient en leur compagnie la noble Reine Bellissant &

Digitized by Google

belle Fezonne. Ami, dit Valentin, que ne vient la belle Esclarmonde. volontiers, elle y fut venuë, dit Pacolet, & grand desir en avoit, mais incontinent qu'elle fut montée sur la mer, pour l'odeur de l'eau si grand mal au cœur lui prit qu'il fut forcé de la ramener en Acquitaine. Valentin la reçût; & autre enquête n'en fit pour cette heure, car Valentin cuidoit bien qu'il dit vérité. Lors dit Pacolet, Seigneur allez en Constantinople & faites demain matin en maniere que vous sortiez hors de la Ville en grande puissance, comme possible vous sera, pour aller à l'encontre de vos ennemis. Et je ferai en telle maniere que toute l'armée du Duc d'Acquitaine qui est venuë d'autre part les assaillir, & à cette heure le Soudan croira que ce soit secours qui lui vient, car je lui ai fait entendre que le Roi d'Angler son frere est arrivé & accompagné de quatre Rois, lesquels demain au matin se doivent trouver en son ost. Pacolet dit Valentin tu parle bien sagement, & ainsi sera fait A ces mots prirent congé les uns des autres. Pacolet retourna devers le Duc d'Acquitaine, lequel étoit sur le bord de la mer avec son armée, & lui conta comme il avoit été dans l'ost de Soudan, & avoit délivré Valentin & le verd Chevalier, puis leur dit la maniere comme il avoit par son sort fait accroire au Soudan que son frere Groart le lendemain le devoit venir secourir. Pacolet, dit Orson, vous êtes à priser quand telle chose sçavez faire. Sire, dit Pacolet, autre chose y a, c'est demain au plus matin nous allions contre les Payens fraper dessus leur ost, car ceux de Constantinople à grande puissance d'armes de leur part les doivent assaillir, & par ainsi seront tous déconfits, car de toute l'armée de par deça le Soudan croira que nous soyons Payens par subtil langage, de quoi je l'ai enchanté. De cette entreprise fut joyeux le Duc & vint apointer ses gens pour la chose parfaire, & toute la nuit autour de lui mettre bonne garde

Parmi la Cité de Constantinople furent les nouvelles du délivrement de Valentin & du verd Chevalier. Et celui jour arriverent en ladite Cité & Valentin vint devers les deux Princes: qui doucement entre leur bras le baiserent & accollerent, puis Valentin leur conta comme la prise, & comme ils avoient été lui & le verd Chevalier par Pacolet délivrez des mains du Soudan, & leur conta la venuë du Duc d'Acquitaine & de son frere Orson, qui pour les venir secourir étoient passez la mer & finalement leur dit toute l'entreprise qui étoit faite d'assaillir les Payens tout ainsi que Pacolet avoit déliberé.

Quand l'Empereur & le Roi Pepin ouïrent les nouvelles diligemment toute la nuit firent leurs gens armer, & mettre en point, & de leur armée ils firent ordonner cinq batailles. La premiere fut baillée à Valentin, la deux au verd Chevalier, la tierce au Roi Pepin la quatre à Millon d'Angler, la cinq fut baillée à Samson d'Orléans qui portoit en sa banniere un ours d'argent. Ainsi ordonna ses batailles l'Empereur de Greco. Et quand vint à l'aube du jour saillirent de la Cité pour aller assaillir les Sarrazins, & quand ils furent aux champs chacun fit sonner ses trompettes dont le bruit fut si grand que les Sarrazins crierent alarme, & sortirent hors de leurs tentes Adonc furent les Payens assaillis de par l'Empereur & le Roi Pepin, piteuse fut la bataille pour les Chrétiens celui jour & pour les Payens & Sarrazins cruelle déconfiture, & à cet assaut moururent à honte grand nombre de Sarrazins, jusques à cinquante mille. Là fut le Roi Pepin, lequel en donnant courage à ses gens à haute voix crioit mont-joye saint Denis. Lors il vient un Sarrazin, qui à haute voix cria au Soudan: ha Sire reculons & penions de sauver nos vies; car en cette nuit avez perdu les deux prisonniers qui tant étoient étroitement liez.

De l'autre part nous avons vû une banniere sous laquelle il y a grande multitude de gens qui contre nous fierement courent Par Mahom, dit le Soudan, connois clairement que nous sommes trahis: mais non pourtant ayons

bonne

bonne fiance aux Dieux, & pensons de nous déffendre A cette heure prirent les Payens si grand courage de combattre par force côtraignirent les Chrétiens à reculer, mais peu leur valut leur orgueil, car sérieusement vinrent frapper le Duc d'Acquitaine, & Orson qui étroitement les suivirent & assaillirent de toutes parts tant qu'ils fussent de si cour tenus, que sans nulle rémission definirent leurs jours si grand nombre que de toute leur puissance n'en échapa que de trente deux, & ainsi par le vouloir de Jesus-Christ & par la grande vaillance des Princes en celui jour furent les Payens & Sarrazins déconfits. Et quãd la bataille eut pris fin, que les Chrétiens furent raliez, Valentin & Orson son frere, lesque ss'étoient connus l'un l'autret, vinrent devant l'Empereur à grande révérence, & dit Valentin: pere vous pouvez ici voir mon frere Orson, lequel jamais vous ne vites, par lequel en cette journée avez été secourus. Lors l'Empereur embrassa Orson son fils en pleurant, & aussi fit le Roi Pepin. Béau fils dit l'Empereur, soyez le bien venu car ma joye est doublée pour vous & espoir fortifié.

Orson, dit le Roi Pepin, ne vous souvient-il pas quand vous m'abatîtes de dessus mon cheval au bois, auquel je vous chassois. Bel oncle de ce me dois bien souvenir, & d'autres choses aussi par moi faites: mais pour le present nous ne devons autres choses penser qu'à remercier Dieu de la victoire, laquelle par lui vous a été donnée contre les ennemis de la foi: car de toute notre puissance nous devons nos cœurs apliquer pour venger la loi de notre Seigneur Jesus Christ, de ces paroles ouites fûrent joyeux, & tous ceux qui en sa presence étoient priserent fort Orson qui tant sagement avoit parlé.

Adonc s'assemblerent l'Empereur & le Roi Pepin, Valentin Orson & le verd Chevalier, Blandimain & Guidar Marchand, par lequel le faux Archevêque avoit été combattu, & en grand honneur & triomphe sont allez voir les tentes de la noble Reine Bellissant & de la belle Fezonne, lesquels en attendant la déconfiture des Sarrazins étoient en un pavillon honnêtement accompagnez, & de la prioient Dieu dévotement qu'il plui lût de garder l'Empereur & tous les gens des Payens. Quand Bellissant sçut que la bataille étoit gagnée, elle dit, Fezonne ma mie faites bonne chere, car vous verrez tantôt l'Empereur mon mari lequel est pere d'Orson, qui pour femme vous a prise. Dame dit Fezonne, Dieu en soit remercié, car de telle chose j'ai grand desir de voir. En disant ces paroles arriva devant le pavillon de l'Empereur & sa compagnie. Et quand l'Empereur advisa Bellissant, saillit bas de son cheval en pleurant & gémissant, & sans pouvoir paroles dire vint embrasser la Dame, laquelle à deux genoux à terre se jetta. Là endroit s'assemblerent l'Empereur & la belle Dame qui par l'espace de dix ans ou plus d'ensemble avoient été séparez. Or ne faut pas enquerir si de se trouver l'un l'autre eurent bon soulas & de pitié profonde eurent les cœurs si étroits que l'amour naturelle chûrent pâmez entre les bras l'un de l'autre; & quand Valentin & Orson virent la grande pitié de leur mere, fort tendrement commencerent à pleurer, & au plus près d'eux chûrent tous pâmez. Le Roi Pepin & plusieurs Barons & Chevaliers qui cette chose regarderent commencerent à pleurer. Et après que l'Empereur & sa femme Bellissant eurent les douleurs modérez & qu'ils furent revenus hors de pâmoison l'Empereur parla à la Reine en telle maniere. Hélas ma mie, mout me doit fort au cœur déplaire de la douleur & peine où votre corps à été par longue espace livré à cause de l'éxil en quoi je vous ai mise par envie mauvaise & legere créance, je sçai de certain qu'à tort vous fûtes chassée de moi, dont depuis j'ai été en peine & souci de votre beau corps, regrettant & pleurant ma douloureuse faute, & la peine & grieve matiere ausquels je préméditois que vous fussiez. Mais sur toutes choses, s'il vous plaît me pardonner, car à grand peine se peut nul garder la trahison en laquelle j'ai été: plus ne vous souciez, car de tout dès l'heure que je vous ai vû

Digitized by Google

de mes douleurs j'ai en allegresse & confort : mais d'une chose je vous prie, c'est qu'il vous plaise me montrer le bon marchand par lequel sa trahison a été connuë & a l'Archevêque combattu. Ma mie, dit l'Empereur ici le pouvez voir, car c'est le bon Guidard, par lequel la chose a été connuë de votre honneur éprouvez. Ami dit la Dame au marchand, vous êtes digne d'être aimé entre les autres, car pour le grand profit qu'avez fait à l'Empereur de la Grece & au noble sang de France d'ici en avant je vous tiens mon Chambellan, avec ce je veux qu'ayez pour vos peines mil marcs d'or fin. Dame, dit le marchand je vous en remercie, & toute ma vie loyaument vous servirai. Lors parla Valentin à sa mere disant : Madame plaise vous parler à moi, & me dites de ma bonne amie Esclarmonde les nouvelles. Ha beau fils, dit la Dame, prenez en vous confort, car Esclarmonde faussement en Acquitaine a été dérobée & livrée au Roi Trompart qui pour ses parens secourir étoit devant la Cité venu. Quand Valentin ouit ces paroles il regarda Pacolet croyant par lui être deçû, & par courage dépiteux le voulut frapper d'un glaive. Et adonc Pacolet qui là fut à deux genoux se jetta, & lui dit que pour Dieu il ne veuille être contre lui courroucé, car de ma faute n'y a cause, parquoi moins me devez haïr car moi-même ai été trahi, qui soit vrai celui enchanteur déroba mon chevalet, mais nonobstant la tête lui ai coupée : quand Valentin entendit que par trahison il avoit perdu la belle Esclarmonde & que Pacolet & les autres étoient innocens il jetta un cri si piteux & si grand que tous ceux qui le regardoient étoient contrains de pleurer. A cette heure prirent le chemin les Princes & Barons pour aller à Constantinople : & les Prêtres & Clercs en grande dévotion furent en procession générale, en laquelle firent aller femmes & enfans à l'encontre des vaillans Princes, lesquels avoient les détruits, en chantans hymnes & louanges à Dieu jusques à la grande Eglise les accompagnerent & de grande joye pleuroient : & après que dedans ladite Eglise eurent faites leurs prieres & dévotions & rendu grace à Dieu, l'Empereur & le Roi Pepin allerent au Palais, lesquels menerent si grande fête que six jours entiers firent tenir table ronde : ne faut pas demander les pompes, triomphes & services qui furent faits, car tous furent joyeux & menerent chere-liesse, pour la très-grande grace que Dieu leur avoit ainsi donnée contre les ennemis & aprés certains jours plusieurs Princes, Barons, Chevaliers prirent congé de l'Empereur pour retourner en leur pays, desquels je ne ferai plus de mention fort seulement de notre Roi Pepin.

Comme le Roi Pepin prit congé de l'Empereur de Grece pour retourner en France, & de la trahison de Hauffrai & Henri à l'encontre d'Orson.

Chapitre 54.

Après la destruction des ennemis de la Foi Chrétienne, lesquels pour la foi diminuer & les Chrétiens détruire, avoient assiégé Constantinople, le Roi Pepin prit congé de l'Empereur pour retourner en France. Quand Orson vit que le Roi s'en retournoit il lui dit, Sire, j'ai grand desir d'aller avec vous en France, & de passer mes jours en votre service sans autre servir. Orson, dit le Roi, de ce je suis bien content, & puisqu'avez tant de courage de me loyaument servir, sçachez que je vous amenerai en France, & dessus tout pour mon Royaume gouverner je vous ferai mon Connêtable ; & s'il arrivoit que du vouloir de Dieu mon petit fils Charles definoit sa vie durant mon tems, je vous ferois Roi de France. Sire, dit Orson, mille merci je vous rends, car puisque votre volonté est de me recevoir j'amenerai avec moi ma femme Fezonne, de tant vous veux être loyal, & l'épée tranchante votre bon droit défendre.

A tant partirent de Constantinople le Roi Pepin & Orson son neveu, avec grand chevalerie & pour le départ du Roi Pepin pleuroient tendrement l'Empereur & la bonne Dame Bellisant & les autres, Orson baisa

son frere Valentin & le recommanda à Dieu si plein de pleurs & de soupirs, que de sa mere Bellissant ne pût pas prendre congé pour le grand deüil qu'il avoit de la laisser, fors seulement qu'il l'embrassa & baisa doucement. Après prit congé des grands & des petits. Le Roi monta sur mer avec sa compagnie, l'Empereur & ceux de la Cour, qui les avoient conduits au port, s'en retournerent en Constantinople tout pleurant; mais la douleur du département du bon Roi Pepin, plus qu'à nul des autres fut au cœur déplaisant à l'enfant Valentin, pour l'amour d'Esclarmonde laquelle il avoit perduë si dit à l'Empereur en pleurant: Cher & redonté pere veuillez moi pardonner le congé que je prens de vous car jamais je n'aurai joye ni repos, tant que je sçache que ma mie est devenuë, car je l'ai conquise & gagnée au péril de ma vie, parquoi je la dois bien desirer & regretter Quand la Reine sa mere entendit que son enfant s'en vouloit aller, elle chût toute pâmée. Mere, dit Valentin, laissez vos pleurs, car jusques à la mort je veux chercher celle que je chéris le plus, & s'il arrive que ne la puisse trouver un jour de ma vie n'aurai liesse: mais desire la mort pour abreger mes jours, & déconfort douloureux, lors appella Pacolet & lui dit, l'ami s'il te plaît de me servir en cette necessité viens avec moi, jamais puisque moi n'aura. Sire, dit Pacolet je suis tout prêt, appareillé à vous rendre service, & vous suivre en toute place pour votre volonté parfaite ainsi fut Pacolet déliberé d'aller avec Valentin, & Valentin fit ce pour l'amour d'Esclarmonde, délaissa pere & mere & sans nul séjour ni appointement Pacolet fit appareiller, & lui quatriéme de Constantinople partit pour trouver celle, dequoi son cœur étoit triste & dolent du deüil à l'Empereur de Grece & la Reine Bellissant, ne pourroit raconter en telle peine étoient que sans paroles dire, en leur chambre entrerent déconfortez & Valentin qui le courage avoit forme de son entreprise parfaite monta à cheval pour s'en aller vers le port, & entra en la mer avec sa compagnie. Or me tairai de lui, & parlerai du Roi Pepin, lequel arriva à Paris, & fut reçû fort honorablement, car de toutes les Eglises faillirent Processions, & de Prêtres, de Clercs, & de gens de tous Etats qui alloient au devant de lui hors de la Ville: entre les autres y fut la Reine Berthe, laquelle doucement baisa Charlot son petit fils qui fut sage bien appris fit à son Pere la révérence, lequel entre ses bras le prit & le baisa, puis entra au Palais en grand honneur & richement accompagné & pour l'amour de sa venuë fut si grande fête demené & de plusieurs grands dons départies & donnée: mais sur les autres fut en honneur monté & élevé le vaillant Chevalier Orson, tant & en telle maniere que tout ce qu'il vouloit dire & commander, étoit fait & tenu. Tant fut de sens & sçavoir rempli que par lui étoit toute la Cour gouvernée, les malfacteurs punis & les bons élevez en honneur, nul qui devers le Roi eut affaire autre moyen que Orson ne demandoit, pour laquelle chose Hauffroi & Henri, desquels j'ai devant fait mention, eurent envie contre le bon Orson, si grand que à l'encontre de lui machinerent trahison mortelle de toute leur puissance, & dirent l'un à l'autre que trop leur étoit chose vitupérable & dommageuse quand Orson par dessus étoit prisé. Certe, dit Hauffroi à son frere Henri bien peu de nous priser notre puissance que de celui Orson ne sçauroient prendre vengeance, car s'il regne plus longuement nous verrons le tems que par lui nous serons dejettez hors du Royaume de France, frere dit Henri, vous avez dit vérité Orson nous ne sommes que deux freres germains, devons l'un l'autre nous aider contre nos ennemis mais sur cette matiere je ne sçais que penser. Henri dit Hauffroi entendez ma raison nous avons deux fils de notre sœur aînée à sçavoir Florent & Guernier lesquels sont très-hardis & me semble que par ces deux pourra être de leger une trahison faite & brassée plûtôt que par nous, car bien sçavoient de vrai que le Roi ne les aimoit point, & plûtôt étoit

Digitized by Google

& auroit fiance au parler d'autrui que du leur & d'autre part l'un est bouteiller du Roi, l'autre est huissier de sa chambre en laquell il dort & par le moyen d'eux pourrons entrer en la chambre de Roi Pepin notre pere & en son lit le tuer, & on dira que sçaura été Orson car sur tous autres il est garde du corps du Roi & en lui se fie, & pour ainsi seroit ledit Orson condamné à mourir, & demeureroit de tout le Royaume à notre délibération, car Charlot notre frere n'est pas encore assez puissant pour nous contredire. Hauffroi, dit Henri, vous avez bien avisé, mais pour cette chose parfaire il convient bien y mettre diligence. En ce point machinerent les deux mauvais traîtres de la mort du noble & puissant Roi Pepin lequel étoit leur pere naturel. Et malheur les avoit engendrez que du sauvement de leurs ames gueres ne leur en chaloit. Ils manderent les deux autres maudits traîtres, c'est à sçavoir Florent & Guernier qui étoient vaillans & hardis. Quand ils furent venus devant eux Hauffroi prit la parole & dit Seigneurs entendez notre intention, car nous sommes déliberez mon frere & moi de faire chose par laquelle nous aurons profit & vous monterons & éleverons en hounneur plus que fusse, laquelle chose je desire pour la cause que vous êtes mes propres neveux & de mon propre sang, & dois plus desirer votre bien que nul autre & pour venir afin je vous dirai mon intention.

Vous sçavez que le Roi Pepin combien qu'il soit notre pere jamais de sa vie de bon cœur ne nous a aimé. Toujours de sa puissance des étrangers a élevez & mis à honneur & en toutes offices & dignitez, les a avancez plus que nous, pourquoi toutes ces choses considerés mon frere Henri & moi qui sommes vons oncles légitimes, vou ons & consentons & sommes déliberez de faire mourir le Roi Pepin & après sa mort nous quatre gouvernerons & tiendrons son pays & sa terre à notre volonté, mais il convient que la chose soit accomplie par l'un de vous deux; me semble que vous Guernier êtes le plus propre à cette chose entreprendre, car vous avez l'office à ce faire convenable plus que nul autre, vû que êtes maître Hussier & regardé le principal de la chambre du Roi, pouvez connoître le jour & la nuit qu'il entre en ladite chambre ou en quelque lieu secret & quand le Roi sera dans son lit endormi, subtilement sans mener bruit viendrez à lui & l'ocirez, puis viendrez en la chambre ainsi comme sçavez le faire, & le lendemain matin quand les nouvelles seront que le Roi sera mort la charge & la couple en sera donnée à Orson, à cause que toute la nuit il dort & repose au plus près de son corps, & sera jugé & condamné à mort, & après ces choses au petit Charlot ôterons la vie, & par ainsi nous demeurera le Royaume & la succession à départir à notre volonté. Oncle dit Guernier, de tout ce faire ne vous souciez car votre pere le Roi Pepin perdra la vie. Or fut la trahison ordonnée contre le Roi Pepin qui en nul mal ne pensoit par les deux mauvais enfans lesquels n'avoient point de pitié de leur pere faire mourir: mais malheur à l'enfant qui à l'encontre de son pere voulut chasser telle mort, & de malheur furent oncques engendrez Hauffroi & Henri, quand par eux fut la trahison faite & maintes pays gâta par eux fut leur neveu Guernier plein de si mauvaise volonté que tantôt après que la trahison devisée il épia une nuit que le Roi soupoit, il prit un couteau bien pointu, subtilement entra en la chambre Royale & derriere une tente se cachât si secrettement que de nul ne peut être apperçû, & quand l'heure fut venuë que le Roi devoit reposer par ses gardes fut mené au lit, comme la coûtume étoit, le Roi entra en son lit lequel à Dieu se recommanda dévotement, & tous sortirent de sa chambre excepté Orson, qui pour lui faire passer le tems de plusieurs choses il parla jusques au dormir. Mais quand Orson vit que le Roi vouloit reposer, sans faire bruit le laissa, & au plus près de lui en une couchette se coucha. Quand vint au tour de minuit le traître Guernier saillit hors de son lieu en portant

le coûteau en sa main, alla au lit du Roi Pepin pour son entreprise faire : mais quand il fut auprès de lui & qu'il leva le bras pour lui jurer la mort il lui sembla que le Roi voulut s'éveiller, dont si grande peur lui prit que de côté se laissa choir, où il fut longuement sans oser remuer, puis le voulut fraper secondement mais ainsi qu'il le voulut fraper il eut si grande peur que le corps lui faillit & commença à trembler tellement qu'il ne sçut parfaire son entreprise & mit le coûteau dans le lit, puis s'en retourna cacher en son lit tant tremblant en attendant le jour, & si fort étoit effrayé qu'il eut voulut être à cent lieuës de la mer. Orson étoit en son lit qui du fait ne se doutoit, & songea un songe merveilleux, car il lui étoit avis qu'on lui vouloit ôter l'honneur de sa femme Fezonne & qu'auprès d'elle étoient deux larrons qui machinoient une trahison à l'encontre de lui : puis il sembla que dessus un étang il voyoit deux grands hérons qui combattoient à un éprevier, & de toute leur puissance se parforçoient à l'occire, mais si vaillamment se déffendoit l'éprevier, que lesdits deux hérons travaillerent tant que tous deux fussent morts si n'eut été une grande multitude de petits oyseaux qui descendirent sur l'éprevier & tantôt l'eussent tué si ce n'eut été un aigle qui l'éprevier secouru : en ce songe s'éveilla Orson qui de ce songe fut émerveillé & commença à dire. Vrai Dieu veuillez moi garder de trahison & conforter mon frere Valentin en telle maniere que d'Esclarmonde il en pussent avoir certaines nouvelles Acette heure apparut le jour & Orson se leva qui secrettement sortit de sa chambre de peur d'éveiller le Roi. Quand Guernier vit qu'Orson étoit hors de la chambre au plutôt qu'il peut il sortit & s'en alla en son Hôtel fort vîtement & la trouva les deux freres Hauffroi & Henri & Florent avec eux qui avoit un grand desir de sçavoir des nouvellles de leur maudite & déloyale trahison. Regarde Guernier que devous ne défiez comme il en va de notre malheureuse entreprise. Seigneurs dit Guernier, par le Dieu tout-puissant que tout le monde a fait & créé par tout l'avoir de France je n'en serois pas encore autant que j'ai fait & au regard du Roi sçachez qu'il est encore en vie, car ainsi que je croyois fraper je fus si effrayé que le cœur ne faillit & n'eût le courage de son corps endommaget pour tout l'avoir du monde : mais d'une autre trahison je me suis avisé, car le coûteau que je portois je l'ai laissé caché dedans le lit du Roi. Si me suis pensé que nous pourrons accuser Orson de trahison, & dirons au Roi qu'ils sont quatre d'un commun accord & ont tous déliberé de faire mourir le Roi lesquels Orson est le principal, & dirons aussi qu'ils veullent faire mourir Charlot pour avoir entr'eux quatre le Royaume de France & avec ses appartenances, & pour notre fait mieux éprouver & être cru de cette chose, nous dirons comme Orson à fait son aprêt & mis son coûteau en état, lequel a caché dans son lit & il demandera comment nous le sçavons, nous dirons qu'étant en une chambre parlant en cette maniere que l'un de nous étoit auprès de la porte qui le secret entendit.

Guernier, dit Hauffroi, vous êtes très-subtil & sagement parlez ; & s'il arrivoit que Orson voulut dire le contraire, & vous & votre frere prendrez contre lui champ de bataille, & sçai de certain que de vous déconfire il n'aura la puissance, & si d'avanture il arrivoit que dessus vous tournât le pire, nous serons mon frere Henri & moi qui pourvû de gens à grand nombre, malgré tous les autres vous irons secourir ; Seigneurs, dirent Guernier & Florent votre délibération est très bonne & avons bon courage de la chose parfaire : ainsi fut la trahison secondement & de rechef à l'encontre du très-noble Chevalier Orson pensée & machinée, lequel étoit de tout ce fait innocent. Le jour fut clair & l'heure venuë, le Roi après qu'il eut ouït la Messe il entra en la salle Royale & au dîner fut assis, là furent Hauffroi & Henri qui devant lui servirent lesquels à Orson montroient bon semblant, mais de cœur lui pourchassoient tra-

hison mortelle de toute leur puissance. Et quand Guernier vit qu'il étoit tems de parler il entra en la salle & vint devers le Roi lequel il salua & grande révérence lui fit, puis lui a dit Très redouté Sire, il est vrai que de votre bénigne grace m'avez fait Chevalier & baillé office en votre Palais plus honnête qu'à moi n'appartient. Et pour cause que tant d'honneur m'avez fait de moi entretenir en votre service, je ne dois par raison être en nul lieu ni nul place où votre dommage soit pourchassé Si suis je par devers vous venu dire une trahison laquelle contre vous a été faite. Et afin que du danger vous puissiez vous garder & vos ennemis punir.

Guernier, dit le Roi, or dites votre courage car très- volontiers je vous écouterai. Sire se dit Guernier faite tenir Orson afin qu'il ne s'enfuye, car dessus lui retournera la perte & dommage, c'est le traître par qui la chose est commencée & doit être fin menée, & si vous voulez sçavoir la maniere sçachez qu'ils sont quatre des plus grands de votre Cour, desquels Orson est le principal qui dans votre lit vous doit faire mourir, d'un coûteau au cœur vous fraper quand vous serez endormi & afin que mieux vous me croyez ainsi que leur accord faisoient aujourd'hui j'étois en un certain lieu pas me sçavoient & ai entendu comment Orson disoit aux autres que le coûteau duquel vous devez être occis est dedans votre lit caché, s'il vous plaît d'y aller ou y envoyer quelqu'un vous trouverez la chose véritable. Sire dit Florent qui de l'autre part, mon frere dit vérité dont je suis fort triste & dolent, que ceux à qui vous avez tant fait de bien veulent pourchasser votre mort bien fut le Roi de telles paroles émerveillé & en maintes manieres & contenances regarda Orson en lui disant.

Faux & déloyal homme avez-vous en telle pensée ma mort desirée : & moi qui tout le tems de ma vie vous ai tenu si cher & plus que les enfans que j'ai engendré, prisé & honoré. Ha Sire ne veuillez contre moi croire si legerement, car jour de ma vie trahison ne pensai, mais suis accusé de ce fait par leur fausse envie. Or n'en parlez plus, dit le Roi car si le coûteau est trouvé au lit je vous tiens coupable du fait, ni autre preuve je n'en demande. Lors appella ses Barons & leur dit : Seigneurs par Jesus-Christ je ne fus jamais plus surpris que je suis de cette trahison : Sire se dit Milon d'Angler, je ne sçais comme il en va, mais à peine pourois-je croire que Orson eut voulu une telle chose entreprendre contre votre Majesté : voire : mais dit le Roi, si nous trouvons dans le lit un coûteau, bien est évident que la chose doit être crue. Or pour Dieu dit Milon d'Angler, allons voir cette expérience. Lors alla le Roi en la chambre avec plusieurs Barons & Chevaliers & ainsi qu'ils furent au pied du lit ont trouvé le coûteau ainsi que Guernier le traître leur avoit dit. Helas dit le Roi en qui peut-on avoir fiance quand mon pauvre neveu, que j'ai tant cher tenu est de ma mort convoiteux & de ma vie envieux; mais puisque le fait est tel je jure & promets à Dieu que jamais n'aura jour de repit que ne fassent pendre. Lors un vaillant Chevalier lequel étoit apellé Simam courut devers Orson car il l'aimoit & lui dit, hélas ami fuyez d'ici & pensez d'échaper, car le Roi a trouvé le coûteau dans le lit ainsi que Guernier lui avoit dit, dont le Roi a juré de vous faire pendre dès qu'il sera venu. Or ne vous chaille dit Orson, car j'ai bonne fiance en Dieu qui mon bon droit gardera. A tant entra le Roi en la salle où Orson étoit de quinze hommes gardé puis il fit appeler plusieurs Chevaliers & Avocats de son Palais pour juger & condamner Orson : mais Dieu qui de ses bons amis au besoin n'oublie pas contre les maudits traîtres le garda & défendit tellement que leurs vies honteusement finiront les traîtres & si sera leur maudite trahison découverte.

Comme Orson quand on le vouloit juger mit opposition & demanda champ de bataille contre les accusateurs desquelles par les douze Pairs lui fut octroyé. Chapitre 16.

QUand Orson fut devant le Roi & les Juges de son Palais qui pour le condamner

étoient assemblez, il parla devant tous & dit: Sire très redouté, & tous Seigneurs, Docteurs, Barons & Chevaliers, vous sçavez qu'il n'est homme qui de trahison se puisse garder ou fut de la fortune quand elle vient, puisque ainsi est que je suis accusé de crime contre la majesté Royale, c'est de la mort du Roi & êtes tous assemblez de faire de moi jugement & que de ma parole je ne puis être entre mes ennemis, je demande devant tous le droit & la loi de notre Palais, qui est telle que quand un Chevalier est accusé de meurtre ou de trahison contre la majesté Royale, & veut se deffendre en champ de bataille, il doit être reçû; or suis-je Chevalier qui me tiens sans reproche du cas innocent veux par l'Ordonnance des susdits être reçû en mes deffences si par l'assistance de votre Cour m'est jugé & ordonné, & afin que nul ne pense que cette chose je ne veuille poursuivre & mon corps offrir en bataille, voyez ici le gage lequel devant toute votre puissance je baille & délivre & si je suis en bataille vaincu faites de mon corps justice comme le droit le requiert. Orson dit Guernier de telle chose pouvez bien taire: car je ne plaise à Dieu que de telle chose pouvez contre vous je prenne bataille. Ha traître, dit Orson, point n'est chose prouvée si n'est homme qui ne douta son damnement & aime son honneur qui pour tel cas ne peut à mort juger quand je veux champ avoir en déniant le cas sans le confesser condamner je dois être. Sur ces paroles firent les douze Pairs de France ôter hors du lieu Orson & ses deux adversaires pour la chose consulter & les raisons des deux parties, si fut eux à jugé, car la demande d'Orson étoit raisonnable, & qu'il devoit être reçû a unir ses raisons; lors virent venir Guernier & son frere en presence du Roi & le Duc Milon d'Angler, lequel étoit commis, il demanda à Guernier qui étoient les quatre qui de la mort du Roi étoient contentans, Seigneurs dit Guernier, de ce n'enquatez plus, car pour l'or de France je ne vous le dirois pas, Guernier dit le juge pourtant je vous condamne à recevoir le gage qu'Orson vous livre & à votre frere & contre lui combattre: car puisque ne voulez déclarer qui sont ceux de son parti coupables il est à croire qu'en votre fait y a malice. Orson fut joyeux de cet apointement & aux deux traîtres jetta son gage disant, Seigneurs voyez ici mon gage que je vous livre par tel convenant que je ne puis vaincre & combattre les deux traîtres Guernier & Florent, j'abandonne mon corps à être pendu honteusement devant tous. Orson dit le Roi, la chose est accordée & le jugement fait; mais pour l'entreprise mettre afin, il vous convient gage & fiance pour vous & pour aucuns, pour votre corps presenter à la journée, laquelle vous sera assignée. Alors Hauffroi & Henri demeurerent & offrirent leurs corps pour Florent & Guernier, & Milon d'Angler, Sanson Galeran & Gervais offrirent leurs corps & demeurerent pour Orson & promirent le rendre à un jour qui sera assigné un mois ensuivant, quand la fin du mois fut venuë & le jour qu'on devoit combattre, le Duc Milon d'Angler, Sanson Galeran & Gervais amenerent Orson, car fort étoit aimé d'eux & étant armé monta à cheval, en son col mit l'écu qui richement l'armoit puis chevaucha parmi la Ville noblement accompagné, alla droit au champ qu'on avoit ordonné hors de la Ville, & la attendant ses ennemis mit le fer de sa lance en terre & dessus s'appuya. Il ne demeura pas longuement que Hauffroi & Henri n'entrerent au champ, qui les deux neveux amenerent armez redoutoient Guernier & Florent leur adversaire Orson, mais Hauffroi & Henri toûjours les réconfortoient & promettoient les secourir & quand il furent entrez dans le champ l'Evêque de Paris alla par devers eux & leur fit le serment accoûtumé de faire, puis vinrent les Herauts & les Gardes du champ qui tous ceux qui étoient dedans firent sortir, si non seulement les trois combattans. Or avoit appointé Hauffroi trois des hommes qu'il avoit mis dedans une maison au plus près de la place & leur dit commanda tout aussi tôt qu'ils

entendroient sonner son cor qu'ils vinssent devers lui. Bien pensoient les traîtres être secourus & défendus en leurs nécessitez. Mais peu leur valut toute leur entreprise car aussitôt que le champ fut vuidé & que les gardes commanderent aux Champions de faire leur devoir, Orson baissa sa lance & à la pointe des esperons s'en vint contre ses ennemis & par fort grand courage vint frapper premier Guernier si grand coup lui donna que l'écu & le harnois tout outre lui passa & Florent fut de l'autre part qui fort finement frappa Orson un terrible coup maintenant en tint comme s'il eut frappé sur une tour.

Faux traîtres & déloyal à tort & sans cause vous m'avez accusé ; aujourd'hui je vous montrerai où loyauté repose. A ces mots l'épée flamboyante a tellement feru Guernier que de l'arçon de la selle l'abbatit à terre & aussi tôt subtilement le haume lui ôta de la tête, puis après il lui eut coupé si ce n'eut été son frere Forent qui vint & frappa Orson durement. Lors Orson s'en retourna, & tellement ferit Guernier que l'oreille senestre lui abatit à terre puis il lui dit beau maître homme qui trahison pourchasse ne doit point gagner marche. Là commença forte bataille contre les trois champions, Guernier reconquit son haume, & en sa tête le mit & vint vers Orson de toute sa puissance pour le dommager tôt eût été déconfit sans Florent qui souvente fois le secourut Bien eut de peine & travail pour les deux maudits & déloyaux traîtres combattre ; car fort étoient armez & prenans courage pour Hauffroi & Henri lesquels avoient promis leurs secours & tant fit Orson autour de Guernier que durement le navra. Et quand il se sentit navré il descendit à terre le cheval abandonna, puis vint contre Orson & frappa son cheval de telle façon qu'une jambe lui coupa & à terre l'abbatit, mais Orson qui fut diligent quand son cheval sentit user des deux pieds il saillit à terre puis est venu à Guernier & si étroitement entre ses bras le prit que l écu & blason lui ôta & à terre l'abbatit. Mais ainsi comme un estoc au ventre lui voulut bander. Florent frappa des éperons pour secourir son frere : & dessus le haume d'Orson tel coup lui dona qu'il le fit chanceler. Orson alla vers lui qui eut grand dépit & le frappa d'un si grand courage que le cheval abbatit mort & à Florent ôta le haume de la tête dont fut émerveillé & ne trouver remede si non que de fuir & de courir parmi le champ en ce couvrant la tête de son écu & Orson courut après d'un grand courage, qui de le voir courir prenoit plaisir. Ha Florent, dit Guernier, pourquoi fuyez vous tant, retournez-vous en arriere & pensez à vous deffendre, car si avez courage aujourd'hui par nous sera vaincu. A ces mots assaillirent les deux traîtres, le vaillant Orson très-rudement & de leurs épées taillantes & fortes : tant de coups lui donnerent que parmi son harnois les coups entrerent & le sang firent saillir en abondance & lors Orson qui frappé se sentit, Dieu dévotement reclama & la Vierge Marie & sur Florent frappa si grand coup que l'épée & le poing abbatit à terre. A cette heure fut grande bataille : durant ce tems là Fezonne étoit en une Eglise qui tendrement pleuroit en priant Dieu dévotement qui lui plût son bon ami Orson garder & lui donner victoire sur ses ennemis, fut le peuple émerveillé de la force d'Orson, & des armes qu'il faisoit. Dolent & étonné fut Forent quand il eut perdu le bras, & non pourtant il ne laissa pas que d'assaillir Orson de toute sa puissance. Et quand Orson le vit venir fit semblant de ferir Guernier puis soudain retira son coup & frappa Florent en telle maniere que mort à terre l'abbatit : puis dit à Guernier traître après vous faut passer où vous connoîtrez devant tous la trahison que vous avez brassée. Orson dit Guernier autrement en ira : car si mon frere avez occis, aujourd'hui en prendrai vengeance. Hauffroi dit à Henri notre fait va mal Orson a tué & défait Florent notre neveu, & si verrons de brief qu'il vaincra Guernier, & lui fera la trahison confesser : parquoi nous serons à jamais deshonorez

moré & en grand danger de mort si ne trouvons maniere de fuir & échaper. Frere dit Hauffroi, qui de trahison fut plein, je vous dirai ce que nous ferons; aussi tôt que nous verrons que Guernier sera vaincu, premier qu'il confesse la trahison nous entrerons dedans ledit champ, en faisant signe de maintenir Orson, & à notre neveu couperons la tête & par ce moyen la trahison ne pourra jamais être connuë Orson peut pas mieux dire ni penser, dit Henri Ainsi se consultoient les deux maudits & déloyaux traîtres nouvelles trahisons pour les pouvoir couvrir. Et les deux Champions donc dans le champ qui durement saillirent l'un contre l'autre. Guernier, dit Orson, bien voyez que contre moi ne vous faut point déffendre, & pour tant pensez de vous rendre, & de confesser votre maudite trahison & vous promets de vous sauver la vie, faites votre paix avec le Roi Pepin, & vous enverrai devers l'Empereur de Grece mon pere, qui pour l'amour de moi & de sa Cour vous retiendra & grand gage vous dônera. Orson dit Guernier de rien ne me sert ta promesse, car puisque j'ai perdu une oreille jamais en nul lieu ne serai prisé, j'aime mieux contre toi vaillemment mourir ou ton corps conquérir & te livrer à mort honteuse que de ternir mon honneur. Ma foi dit Orson, je vous l'accorde, & puisque de mourir avez envie, en moi avez trouvé bon maître, pensez de vous déffendre, car voici votre dernier jour; à ces mots est allé vers Guernier & à force de bras, dessus lui se jetta & de la tête le haume lui ôta. Lors Hauffroi qui vit qu'il n'y avoit plus de remede s'écria tout haut, Orson ne le veuillez tuer, car bien connoissons qu'à grand tort vous a accusé, si en voulons faire justice, ainsi qu'aux traîtres appartient, & jamais ne voulons laisser vivre ni tenir à parent. Il entra dans le champ & dit à Guernier beau neveu, confessez votre cas, & la maniere de la trahison, & ferons tant auprès du Roi que vous aurez pardon de votre faute. Seigneur, dit le traître Guernier, j'ai fait la trahison, & mis le couteau dans le lit. En disant ces paroles, Hauffroi qui fut subtil & coléreux tira son épée, & afin que de cette chose plus avant ne parlât en cette place le frappa & l'abbatit mort, puis dit: Seigneurs, or soit pris ce traître, & mené au gibet, car il l'a desservi, puis s'en vint à Orson & lui dit, Cousin je suis bien joyeux de la victoire que vous avez euë: car Dieu montre que vous êtes prud'homme, & loyal, & loyauté vous voulez garder & maintenir & pourtant si Guernier étoit mort si ne le veux je pas pour parent reclamer ni retenir puisque de trahison faire s'est voulu entremettre. Incontinent vint la belle Fezonne qui doucement accola Orson, & lors le Roi Pepin lui demanda. Beau neveu, avez-vous playe dangereuse sur votre corps? Oncle dit Orson, nenni graces à Dieu: j'ai vaincu les deux mauvais monstres desquels Hauffroi a fait confesser la trahison à Guernier comme bon prud'homme devant tous lui a ôté la vie. Ha beau neveu, ne le crois pas trop de leger: car quelque semblant qu'il te fasse il est participant de la trahison: mais à tant m'en veux taire pour l'heure presente. Le Roi & ses Barons retournerent en la Cité de Paris lesquels furent joyeux de la victoire & de l'honneur qu'Orson avoit acquis. Hauffroi & Henri en ce jour de biens en disoient de bouche & de cœur sa mort desiroient. Mais tôt après vint le tems que leur fausse & maudite trahison fut aperçuë, & que de leurs maux furent punis comme bien l'avoient déservi. Je laisserai à parler de cette matiere, & parlerai de notre Chevalier Valentin, lequel par le pays chevauchoit dolent & déconforté pour sa douce amie la belle Esclarmonde recouvrer, laquelle étoit en Inde la Majour où le Roi des Indes la fait garder pour l'épouser & prendre à femme en mariage, ainsi que devant avez oüi faire mention.

Comment Valentin querant Esclarmonde arriva en Antioche, & comme il se combattit contre le Serpent. Chapitre 53.

VAlentin qui sur la mer étoit monté pour récouvrer Esclarmonde fit tant qu'il ar-

Digitized by Google

riva dans la Cité d'Antioche. Et quand il fut dedans, Pacolet qui bien sçavoit parler pour lui prit logis dans un riche hôtel, mais leur hôte fut cauteleux. Quand ils furent en leur chambre retirez il les alla écouter. Si entendit Valentin qui de Dieu & de la Vierge Marie parloit, parquoi bien se douta qu'ils étoient Chrétiens; & à cette heure partit & s'en alla devers le Roi d'Antioche, & lui dit cher Sire, sachez qu'en ma maison sont logés quatre Chrétiens, lesquels sans payer nul tribut sont entrez sur vos terres, & afin que nul reproche ne m'en puissiez donner de les avoir reçus je vous le viens dire. Ami dit le Roi d'Antioche, ainsi tu dois faire; va-t'en les querir & me les amene. Alors partirent plusieurs sergens & officiers pour aller avec l'hôte querir Valentin & ceux de sa compagnie lesquels furent amenez au Palais devant le Roi d'Antioche. Et quand le Chevalier Valentin le vit, hautement le salua en disant Sire Roi, Mahomet auquel vous croyez, de cette puissance qu'il a vous veuille garder & deffendre, & icelui Dieu qui pour nous en la Croix souffrit, en mon adversité me veuille donner bon confort de la chose que je quiers. Chrétien, dit le Roi, bien que tu te montre hardi, quand devant ma presence tu fais memoire de ton Jesus, lequel jamais je n'ai aimé. Si te fais sçavoir de deux choses l'une te convient faire où la mort recevoir. Roi, dit Valentin or me dites votre volonté, car plusieurs choses voudrois bien faire, plûtôt que la mort endurer combien que j'avois ouï dire que dans votre Royaume il y avoit repi pour les Chrétiens de payer le tribut; ma foi dit le Roi, le contraire est vrai, & puisque sans mon congé vous y êtes entrez, & si de mort vous voulez échaper, il vous faut renier votre Dieu, & si ce faire vous ne voulez, il vous faut combattre un serpent hideux & horrible, qui par l'espace de sept ans a été devant cette Ville, & tant de gens a dévorez & fait mourir de male mort que le nombre est inestimable & inconnu. Voyez des deux choses laquelle vous voulez accepter, ou autrement vous ne pouvez votre vie sauver, & le noble Valentin lui dit: Quand par force il me le faut faire le lieu est mauvais pour moi à départir néanmoins pourtant, dites-moi s'il vous plaît, si avez vû la bête & de quelle forme elle est, qu'elles sont les manieres & façons. Chrétien dit le Roi, je te dis que la bête est vûë & regardée, & sçache qu'elle est hideuse & plus grande de corps qu'un cheval, & si a les aîles fort grandes empennées, à la mode d'un Griffon, & porte la tête de serpent, & le regard fort ardent & hideux, la peau couverte d'écailles fort dure & épaisses, ainsi comme un poisson qui nâge en la mer portant pieds de Lion très-poignans & aigus plus que couteau d'acier. Par mon Dieu, dit Valentin, à ce que vous contez elle est bien hideuse & horrible, mais nonobstant toute sa force si vous voulez croire en Jesus-Christ, & me promettre de recevoir Baptême au cas que je puisse occire la bête & la mettre à mort, je m'en irai essayer contre elle en la garde de Dieu, je mettrai mon corps en danger sans nul homme vivant mener avec moi. Chrétien dit le Roi, je te jure par ma loi que si tu peux la détruire moi & tous mes gens renonceront à Mahomet & toute ta volonté ferons, mais tant tu veux dire que de toi n'a garde de danger. Car jamais nul n'y alla que par elle ne fut dévoré. Sire, dit Valentin, laissez-moi faire car tant me fie au doux Seigneur Jesus, qu'il me fera écu & garde contre la mauvaise bête par tel convenant que promesse me tiendrez. Oüi, dit le Roi, pensez de bien œuvrer, car si de la bête nous peux délivrer je te jure mon Dieu Mahom, que ta loi prendrons & laisserons la nôtre. Et bien dit Valentin j'y mettrai peine; lors il demanda des ouvriers fit un écu subtilement composé, & en icelui fit attacher plusieurs broches de fin acier, plus poignantes qu'aiguillons, fortes fermement assises, & étoient d'un pied de long. Et quand l'écu fut ainsi fait Valentin vêtit son harnois & son haume a pris & mis en sa tête, puis prit son épée & en l'honneur de Dieu l'a souvent baisée, puis prit congé & monta à

Digitized by Google

cheval pour la bête combattre, grands & petits monterent sur les murs & regardoient Valentin. Et après qu'il fut hors de la Ville ils fermerent les portes après lui, car bien pensoient de vrai que jamais il ne dût retourner. Or étoit la bête de telle condition que tous les jours il lui falloit livrer pour sa proye quelques bêtes ou personnes & qu'il manquoit à lui donner il n'étoit homme qui de la Cité osât sortir. Et tout incontinent que de la Cité on lui avoit donné sa proye, elle s'en retournoit en son lieu, & s'y tenoit & ne faisoit nul mal à personne, & pourtant étoit de coutûme par toute la Cité d'environ que larons & meurtriers & toutes mauvaises gens qui par sentences & jugemens étoient condamnez à mourir dans la Cité d'Antioche étoient pendus & menez pour saouler & livrer au serpent maudit & venimeux, & avec ceci avoit certaines gens parmi les ports de mer alloient chercher les Chrétiens & les menoient en la Ville & Cité d'Antioche pour les faire dévorer au serpent; & quand le serpent apperceût Valentin venir devers lui il commença à baisser les aîles très fierement en jettant fumée & feu par la gueulle. Ha Dieu, dit Valentin veuillez moi secourir & préserver d'entrer en ce lieu fort passage, & me donner force & puissance que je puisse votre loi accroître; lors descendit de cheval & à l'arçon de sa selle laissa sa hache tranchante & alla vers le serpent qui fut fort orgueilleux & ainsi qu'il approcha de lui pour le croire frapper, le serpent leva la pate grosse & large à merveille pour frapper Valentin, mais jetta son écu audevant, tellement que la bête frappa dessus les broches qui étoient pointuës, & se fit grand mal & jetta un si grand cri en se retirant en arriere, & Valentin le suivit qui le courage eut hardi, mais quand la bête le vit approcher elle s'éleva toute droite dessus les pieds de derriere & des pieds de devant crût abattre Valentin à terre: lequel de l'écu fut couvert & pour le doute des broches se retira la bête. Par Mahom, dit le Roi d'Antioche qui en une haute tour étoit, voyoit là un Chevalier très vaillant, qui bien doit être prisé; d'autre part fut la Reine, laquelle avoit nom Rozemonde, qui pour la beauté de Valentin & de sa hardiesse, fut au cœur touchée de son amour.

Si merveilleuse & si grande fut la bataille du serpent & de Valentin, que si n'eut été l'écu poignant que la bête doutoit & craignoit, bien tôt eût jetté Valentin à terre, mais il tenoit l'écu, dont très bien se sçavoit deffendre & en l'autre bras tenoit l'épée dont il frappa le serpent près de l'oreille un si grand coup: mais tant fut la peau dure que l'épée rompit. Vrai Dieu dit Valentin veuillez moi aider & secourir contre cet ennemi qui tant est horrible & fier, en grand danger fut Valentin qui son épée avoit perduë: car le serpent se prit à échauffer, & d'une de ses pattes le frappa tellement que d'un de ses ongles le harnois lui rompit & la chair lui entama, & Valentin se retira arriere, & tira un glaive bien pointu qu'il jetta à la bête si droit qu'en la gueule bien demi pied lui entra dont le serpent n'en tint conte. Lors Valentin se tira arriere courut vers le cheval & prit la hache qui à l'arçon de sa scelle étoit, & vers la bête s'en retourna faisant le signe de la Croix en demandant à Dieu confort, s'approcha de la bête qui bien guettoit, & de sa hache tranchante sur la queuë le frappa tellement que la peau jusques à l'os lui coupa, & fit à grand randon le sang à terre courir, dont émerveillé furent les Payens & Sarrazins qui sur les murs étoient de la prouesse & vaillance du Chevalier Valentin, & Rozemonde la Reine qui volontiers le regarda & par elle dit tout bas. Ha! Chevalier beau sire, Mahomet te veuille aider & ramener à joye, car par Mahom en qui je crois de tous Chrétiens que jamais je regardai mon cœur ne fut d'amour si ardemment épris; ainsi disoit la Dame qui d'amour fut fort embrasée. Et Valentin se combat contre le serpent qui sa queuë grosse & pesante plusieurs fois lui a jetté, dont si fort la travaillé qu'à terre l'abbattit, mais il tenoit la hache de laquelle il sçavoit bien

Digitized by Google

joüer en telle maniere qu'au cruel serpent un quartier de la queuë lui coupa. Alors le serpent jetta un si merveilleux cri que toute la Ville en sonna & retentit, puis il frappa des aîles & en l'air s'envola par dessus le noble Valentin lequel il frappa de ses pattes poignantes, si grand coup sur sa tête que le haume lui arracha, & le Chevalier à terre abbatit; mais par sa diligence fut tôt relevé, dolent de ce qu'il avoit la tête nuë, Dieu & la Vierge Marie se prit à reclamer, en regrettant souvent la belle Esclarmonde.

Quand ceux de la Cité virent qu'il avoit le haume perdu, bien pensoient que jamais il n'en dût échaper. Par mon Dieu, dit le Roi, bien peut on dire maintenant que le Chevalier Chrétien jamais par deça ne reviendra. Lors fut Pacolet bien dolent, & piteusement se prit à pleurer pour l'amour de Valentin. Hélas dit il, faites moi ouvrir les portes & me délivrez un harnois, car je veux aujourd'hui avec mon maître vivre & mourir, & si me donnez un haume, car je lui veux aller porter pour couvrir sa tête. Pacolet fut tôt armé & lui fut donné un heaume & les portes lui furent ouvertes. Il se recommanda à Dieu & alla courant vers le champ. Bien le vit venir Valentin qui point ne le connoissoit, & Pacolet lui cria Sire je suis votre serviteur; qui pas long tems vous ai servi, & pour votre corps secouris à l'encontre du faux ennemi suis venu par devers vous. Ami dit Valentin ici mourir me convient, car de toutes mes aventures j'ai aujourd'hui la plus dangereuse, pour Dieu saluez mon pere & ma mere avec Orson mon frere que j'ai cherement aimé & la belle Esclarmonde, & pour Dieu mon ami allez vous en d'ici, car quand vous mourriez avec moi je n'y peux avoir profit. Ainsi que Pacolet s'aprocha de Valentin pour lui donner le heaume, le serpent apperçut bien qu'il ne portoit pas l'écu, comme il vint à Pacolet & par la senestre jambe le prit & sous lui l'abbatit en lui donnant si grand coup de sa poignante patte qu'outre son harnois durement le navra; & l'eut tué si n'eût été Valentin qui de sa hache le férit tant que le nez lui coupa. Le serpent crie & bruit comme tout enragé. Lors Valentin vint à son heaume pour le prendre & le mettre en sa tête; mais ainsi qu'il le crût prendre il vit venir la bête, lors a pris l'écu pour couvrir sa tête, & le serpent s'en retourna. Alors Pacolet mit le heaume en la tête de Valentin. Sire, dit Pacolet, je suis très-fort navré au corps si me faut-il retourner en la Cité pour guérir ma playe, car j'ai tant perdu de mon sang que le cœur me faille. Ainsi prirent congé, mais aussi tôt que le serpent le vit éloigner il ouvrit ses grandes aîles & devers lui vola: & Pacolet qui bien l'apperçût venir retourna à son maître, & le serpent alla assaillir Valentin; mais Valentin jetta sa hache si *à point* que de son coup lui coupa une aîle, dequoi il fit un si merveilleux cri, que tous ceux qui l'ouïrent en furent épouventez. Valentin ne pouvoit tourner autour de la bête ni la hache lever tant étoit lassé & farigué, & fit tant que sur un harbre il monta. Et la bête qui ne pouvoit plus voler, très cruellement le regarda en jettant par la gueule feu horrible & puant. Sire, dit Pacolet, donnez moi votre écu & j'irai vers la bête à l'avanture. Ami dit Valentin, retournez en la Cité pour vos playes médeciner; car s'il plaît à Dieu, la bête ne sera déconfite par nul autre que moi. Après qu'il eut dit ces paroles il descendit de dessus l'arbre, en faisant le signe de la Croix alla vers le serpent qui contre lui couroit jettant feu & flamme; par grand desir Valentin mit l'écu devant lui, qui le serpent doutoit, & de la hache d'acier tellement le frappa qu'il lui coupa la cuisse senêtre & l'abbatit à terre. Le serpent crie & bruit merveilleusement plus que devant, & Valentin qui fut hardi son coup poursuivit & vint dessus lui tant que tout dedans la gueule la hache si avant lui mit qu'à telle heure l'abbatit mort & jetta telle fumée que tous ceux qui la regardoient en étoient émerveillez. Et à l'heure que le serpent fut mort, il tomba dedans Antioche une grosse tour dont de cette avanture fe.

Digitized by Google

disoient l'un à l'autre que c'étoit l'ame du diable qui par là étoit passé Franc Chevalier dit le Roi, de tous les autres êtes le plus vaillant & hardi, & votre Dieu a bien montré qu'il vous aime, quand par votre prouësse nous avez délivrez de l'ennemi qui tant avoit notre terre dommagée. Le Roi fit cherement garder Valentin, & lui portoit grand honneur, laquelle Rozemonde la Reine, de parler à lui avoit grande envie, car tant étoit amoureuse qui de l'heure que premierement le vit son cœur ne lui arrêta; & pour l'ardeur de son amour vouloit pourchasser la mort du Roi d'Antioche son mari, ainsi comme vous verrez ci-après.

Comme Valentin après qu'il eut conquis le Serpent, fit baptiser le Roi d'Antioche & tous ceux de sa terre, & de la Reine Rozemonde qui de lui fut amoureuse. Chapitre 35.

QUand le noble Valentin dedans la Cité d'Antioche eut un peu pris de repos pour se rafraîchir & ses playes médeciner, il s'en alla vers le Roi & lui dit. Sire, vous sçavez que vous m'avez promis de croire en Jesus Christ, s'il arrivoit que du serpent je vous puisse délivrer. Or m'a donné Notre Seigneur la grace que je l'aye mis à mort & pourtant Sire, je vous appelle du serment, non par contrainte vous devez vous convertir, mais le miracle est évident que Jesus mon Créateur a devant vous voulu montrer, car bien pouvez sçavoir que par force corporelle pas ne l'ai conquis, mais ç'a été par la vertu de mon Dieu en qui je croi & en qui j'ai toute ma confiance singuliere. Franc Chevalier, dit le Roi d'Antioche, sçachez que je vous veux tenir ma promesse telle est ma volonté de renoncer Mahom & croire en Jesus-Christ. Lors fit publier par toute sa terre que grands & petits crussent en Jesus Christ, & laissassent la loi de Mahom sur peine d'avoir la têre coupée. Lors furent Sarrazins & Payens de graces remplis qu'en ce tems qu'à la sainte Foi par Valentin furent tous convertis. Incontinent la Reine manda Valentin en sa chambre secrettement, lequel par devers elle alla. Dame, dit Valentin, qui bien étoit appris vous m'avez mandé & je viens comme celui qui est près & appareillé de votre volonté accomplir.

Hélas dit la Dame, l'honneur, le sens & le sçavoir, la force & hardiesse qui sont en vous soit votre grande noblesse, sur tous vivans priser & honorer & pour les vertus qui sont en vous; la Dame qui en seroit aimée pourroit bien dire que de tous Chevaliers elle auroit le plus vaillant, le plus noble & le plus beau; or plût à Dieu que je puisse faire ma volonté & qu'à nul ne fusse sujette, car je prens sur mon ame que jamais autre que vous mon cœur n'aimeroit si tant de grace vous plaisoit me faire que mon amour vous fut agréable. Dame, dit Valentin, de tant de bien vous remercie, car vous avez épousé un Roi vaillant & redouté, lequel sur tous vous devez aimer & chérir. Chevalier dit la Dame, je l'ai long tems aimé, mais depuis le jour que je vous vis, mon cœur de vous départir. Quand Valentin apperçût que la Dame avoit tel courage, au plus doucement que faire se pût devers la Reine s'excusa de son amour. Dame dit Valentin, si le Roi sçavoit jamais nul jour n'arrêteroit tant qu'il vous eût à mort livrée. Il est vieil & vous êtes belle Dame. si vous faut un peu attendre jusqu'au retour de mon voyage que j'ai entrepris en la sainte Cité de Jerusalem visiter le Sepulcre de Notre Seigneur Jesus-Christ qui fut mis en Croix pour nous, & au retour s'il arrivoit que le Roi fut mort, lors je parferai votre volonté. La Reine Rozemonde ne répondit rien, mais fut au cœur de l'amour de Valentin si fort frapée que de la mort du Roi fut convoiteuse & de sa vie ennemis, comme il arrive souvent que par folles amours plusieurs hommes se tuent l'un l'autre & plusieurs femmes attente à la mort de leurs maris pour leurs volontés parfaire c'est pourquoi il y a grand danger d'aimer follement les choses, par qui tant de maux peuvent venir, comme fit Rozemonde la Reine qui pour avoir Valentin à son plaisir, la nuit quand le Roi se dut cou-

Digitized by Google

cher, & que le vin lui fut apporté, la Damme prit la coupe & dedans mit un tel venin que tout homme qui en eut bû de la mort n'eût pû échapper, puis en montrant signe de grand amour au Roi lui presenta, lequel fut fort sage & plein de dévotion en benissant le vin au nom de Jesus-Christ fit le signe de la Croix & aussi tôt aperçût le venin qui devint troub'e & connût le poison,

Par ma foi dit le Roi, Dame vous avez failli, mais je promets à Dieu qui tout le monde forma, le venin que vous m'avez brassé à cette heure vous le ferai boire où vous me direz la raison pourquoi telle chose avez entreprise. Hélas Sire, dit la Dame qui à terre se jetta, je vous requiers pardon, sçachez que Valentin pour mon amour avoir m'a fait cette chose entreprendre : parbleu dit le Roi, Dame bien vous croi, mais pour mon septre Royal, puisque par mauvais conseil cette chose m'avez faite, je vous en donne pardon, & plus ne vous doutez ; cette nuit le Roi coucha avec Rozemonde, laquelle en le baisant & accolant toute la nuit en disant. Sire je vous requiers que vous fassiez mourir Valentin : celu qui ainsi vous a voulu trahir. Ne vous en doutez dit le Roi je l'ai bien en pensée. Quand la Reine l'ouit elle fut dolente, & tant fit cette nuit qu'elle parla à une chambriere laquelle sur toute autre elle en tenoit secrette, si l'envoya devers Valentin pour lui dire la volonté & le courage que le Roi avoit contre lui, & comme elle avoit failli à lui faire boire le venin, & par force avoit confessé que Valentin lui avoit fait faire. La chambriere fit le message bien-tôt & [illegible]ertement. Et quand Valentin ouït les nouvelles qu'il étoit accusé de la chose dont il étoit innocent, de grande merveilles se saigna plusieurs fois, disant, douce Dame qu'est-ce de courage de femme, or me faut-il pour l'amour de la Reine partir comme traître d'ici, je ne veux devant tous découvrir son deshonneur, aidsi j'aime mieux partir de ce pays, & tout laisser que pour moi son deshonneur fut connu : à cette heure fit mettre ses gens en point, & fit sceller les chevaux, & devant le jour fit ouvrir les portes incontinant il saillit hors de la Cité d'Antioche, & tant chevaucha qu'il arriva en un port de mer là trouva une nef d'un marchand que la mer vouloit passer, il entra dedans & se mit avec lui en priant Dieu dévotement que tant pû aller en mer & par terre que de la belle Esclarmonde il peut avoir nouvelles. Le lendemain au matin dès que le Roi fut levé il entra dans son Palais & fit assembler tous ses Barons & Chevaliers, & leur dit en cette maniere. Seigneurs je suis en mon cœur déplaisant quand par l'honneur du monde en qui plus je me fiois, lequel si cher avois, je me trouve déçû & trahi, c'est le faux Valentin, lequel par sa maudite desordonnée volonté à la Reine ma femme de deshonneur requise, & lui a conseillé de me faire mourir par poison, si me veuillez conseiller quel jugement je lui dois faire, & de quelle mort je le dois faire mourir. Sire, dit un sage Baron qui là etoit, de le condamner à mort en son absence ne seroit pas raison ni justice Royale, que ne doive être oüi en ses raisons qui veut faire bonne justice. Alors le Roi d'Antioche commanda que Valentin lui fut amené, alors vint son hôte au Palais lequel lui dit que Valentin étoit parti devant l'aube du jour de son hôtel, dont le Roi fut fort dolent, il fit les gens armer pour le suivre : mais ils perdirent leurs peines, car sur mer étoient montez, comme il est dit.

Comme le Roi d'Antioche prouve qu'il avoit renoncé sa Loi & fut par Brandiffer occis. Et comme l'Empereur de Grece & le verd Chevalier furent pris par Brandiffer devant Cretophe. Chapitre. 37

Après que le Roi d'Antioche fut à la Foi Chrétienne converti, le Pere de Rozemonde sa femme lequel entre les autres Princes étoit convoiteux, & aux armes hardi, eut grand dépit de ce que la loi avoit laissée, si lui manda bien-tôt que sa fille lui envoya, de laquelle chose le Roi d'Antioche les conduit. Et pour celui refus Brandiffer qui étoit sire de Falizée, avec cent mille payens vint assieger le Roi d'Antioche dedans la Cité &

Digitized by Google

tant fit d'arme qu'en moins de quatre mois la Cité lui fut livrée par un traître & le Roi d'Antioche fut pris de ses ennemis, lequel parce qu'il ne vouloit retenir la loi de Jesus-Christ; Brandiffer le fit mourir au milieu de la Cité, puis envoya sa fille en sa terre, & du Royaume d'Antioche se fit couronner Roi. Après ces choses faites se mit sur la mer pour retourner en son pays: mais par orage du tems fut contraint de descendre en la terre de Grece auprès d'une Cité nommée Cretophe.

Or arriva qu'en cette Cité pour certaines cause l'Empereur de Grece nouvellement arrivé, fortune fut si grande que lui & la venuë des payens non avertis par un matin à l'heure de Prime; accompagné du verd Chevalier, & de plusieurs puissans Chevaliers de Cretophe saillirent pour ébatement: mais de malheur saillirent sans garde & sans guet, car par les gens de Brandiffer furent l'Empereur & le verd Chevalier pris, & ceux de sa compagnie déconfis, & à cette heure coururent les payens jusques aux portes de Cretophe où leurs peines perdirent, car la Cité fut à force de gens garnie, que leur convint retourner, courroucez furent ceux de Cretophe de la perte de l'Empereur & du verd Chevalier, pour laquelle firent deux lettres par un Héraut qui transmirent à la Reine Bellissant, lui manda nouvelle de la prise, & demandant secours contre leurs ennemis, afin que les payens n'emmenassent l'Empereur en leurs pays: dolente fut la Dame de la prise de son mari, alors manda ses Capitaines & ses gens fit assembler, le pays de Grece à grande diligence & d'autre part elle manda Héraut vers le pays de France pour avoir de son frere le Roi Pepin & de son fils Orson secours: & en son adversité confort. En peu de la Cité de Constantinople sortit grande armée de ceux du pays de Grece pour aller en la Ville de Cretophe secourir l'Empereur contre Brandiffer, mais icelui Brandiffer fut subtil & malicieux avoit mis partout le pays chevaucheurs & gardes par lesquels il sçut l'entreprise des puissances & de peur de perdre ses prisonniers & toute son armée entiere sur la mer, & tant nâgerent qu'ils arriverent en liesse, & dans cet endroit prirent terre & allerent en un Château fort qui étoit ainsi apellé auquel il faisoit garder précisément ses deux filles, c'est à sçavoir Rozemonde & Galatie qui toutes les autres en beauté passoient & pour leurs grandes beautés avoient en icelui an à Brandiffer demandée de vingt quatre Rois Payens forts riches & puissans, & pource qu'il ne les vouloit encore marier les faisoit garder soigneusement enfermées en ce Château, parce que de tous les autres de la terre étoit le plus fort & le plus puissant, ce Château étoit si haut. & de tours épaisses & quarée bien fortifiée, au milieu du Château avoit un Donjon & une porte double de fer épaisse & forte, des fossés larges, les fonds pleins & remplis d'eau courante étoit le Château environné. & au milieu du Château & les fossez y avoit un pont si subtilement composé qu'il n'y pouvoit passer qu'un homme seul, si deux y vouloient passer ils trebuchoient en l'eau courante & la étoient noyez, & au bord de ce pont il y avoit deux lions terribles & forts qui gardoient l'entrée du Château. Au Donjon étoit la pucelle Galatie gardée, & dessous le Donjon avoit une fosse grande profonde & obscure en laquelle furent mis l'Empereur & le verd Chevalier avec dix autres Chrétiens, lesquels longuement en peines & douleurs avoient été céans. Si vous laisserai à parler de cette matiere, & parlerai d'Esclarmonde de laquelle le Roi de l'Inde la majour tenoit en ses prisons, ainsi que par devant vous ai fait mention.

Comme la belle Esclarmonde après que l'an fut accompli contrefit la malade, afin que le Roi d'Inde la majour ne l'épousât, & du Roi Lucar qui voulut venger la mort du Roi Trompart son Pere à l'encontre du Roi d'Inde la Majour. Chapitre 39.

OR avez oüi reciter & dire comme le Roi d'Inde, après qu'il eut fait mourir le Roi Trompart lequel sur le chevalet de Pa-

Digitized by Google

colet avoit emporté Esclarmonde. Celui Roi d'Inde voulut prendre & avoir à femme Esclarmonde, laquelle comme subtile, sage & bien aprise lui fit entendre qu'elle avoit fait serment, & voué à Dieu de n'avoir habitation d'homme jusqu'à un an. Et icelui terme lui donna le Roi qui durant le tems la fit garder cherement. Or avoit la Dame cette chose pensée & advisée pour dissimuler & éloigner sa fortune douloureuse; & espérant que par quelques maniere elle pourroit avoir aide & secours: mais son espérance fut bien loin & de ce car de nul n'eut confort celui terme fini. Si vous dirai dequoi s'avisa pour mieux garder sa foi & loyauté tenir à son ami Valentin Quand la belle Esclarmonde apperçût que le terme étoit passé, & que nul excusation ne pouvoit plus trouver devers le Roi d'Inde. Bien fut au cœur durement courroucée, & le noble Valentin lequel la regrettoit en jettant soupris piteux & larmes douloureuses. Et quand elle eut pensé & consideré sa fortune piteuse pour plus honnêtement son honneur maintenir: & fuir & éloigner vitupere, vergogne, & blâme, par un matin se tint & demeura en son lit sans se lever, & contrefit la malade en plaignant la tête fort piteusement. Au Roi d'Inde vinrent tantôt les nouvelles, que la belle Esclarmonde étoit malade, il fut fort déplaisant. & incontinent vint en la chambre pour la belle visiter, mais ainsi qu'il voulut mettre la main à son chef pour la toucher & conforter, elle lui prit le bras & la tête faisant maniere de le vouloir mordre dont il fut fort émerveillé, puis tourna la Dame les yeux en la tête enfronciffant toute la face, & menant laide vie; tellement que de sa maniere garder fut le Roi d'Inde trop fort étonné & émerveillé; & de la grande peur qu'il eut, il sortit hors de la chambre & fit venir des Dames pour la belle visiter & il leur a dit pour Dieu pensez bien de ma mie Esclarmonde. Car par Mahomet je doute trop qu'elle ne vienne enragée & du tout forcenée. En ce point se tint & maintint la Dame longuement, & si bien sçut faire que dedans quinze jours elle sembloit mieux être bête que femme raisonnable tant fut folle & cruelle maniere, tous les serviteurs grands & petits Dames & Demoiselles l'abandonnerenu, & demeura sans compagnie, des ongles se servoit, contoit & égratignoit tous ceux qui vouloient approcher d'elle, & pour si grande crédulité fut toute seulle en sa chambre enfermée; & par une fenêtre on lui donnoit à boire & à manger comme à une bête; de jour faisoit maniere que sa maladie croissoit & ses robbes déchiroit, sa chemise vêtoit dessus sa robbe une fois droite, l'autre fois s'en dessus dessous, à une cheminée frottoit ses mains, & puis en frottoit son visage en telle maniere que sa plaisante face blanche & colorée étoit devenuë noire & en *fumée*. En cet état le Roi la vint voir, & au cœur fut fort touché de son triste & piteux maintien. Hélas Dame, dit il trop mauvaisement me va quand en ce point je vous vois, car le tems est maintenant venu que de vous je devois avoir tout plaisir satisfaction & liesse. Dame prenez en vous quelque confort & ne soyez en votre maladie si dissoluë. Quand la Dame ouit le langage du Roi elle ne montra pas semblant de l'entendre; mais plus que devant contrefit l'enragée en sautant contre la cheminée, des mains elle noircit sa face: une fois jettoit un cri gracieux, & l'autre fois un soûpir fort piteux. Ainsi de ris, de pleurs & de soupirs: étoit sa contenance entremêlée pour mieux & honnêtement son entreprise couvrir & son honneur garder. Par Mahom, dit le Roi d'Inde, toutes ces choses que jamais je vis voici la nompareille, Or veux que la belle Dame soit menée en la Mahommerie devant nos Dieux, & que pour elle nous fassions tous priere qu'ils veuillent lui aider & secourir, & sa maladie guérir. Ainsi que le Roi l'a dit fut la chose faite & la Dame au Temple fut menée; mais tant plus la mettoit auprès de l'image de Mahom, & de son autel tant plus faisoit maniere de sa maladie agraver & accroître, dont après que le Roi vit

que

Digitized by Google

que nul mal ni relâche n'y avoit, il la fit amener en la chambre comme devant, où elle continua son entreprise sur ferme espérance de trouver Valentin duquel je veux vous parler. Celui Chevalier Valentin d'ardant desir que tant sa mie la belle Esclarmonde par le pays, chevaucha avec Pacolet qui jamais ne le voulut abbandonner. Or chevaucherent tant qu'ils arriverent en Esclardie où étoit la terre du Roi Trompart, lequel ainsi comme devant l'ai dit avoit sur le chevalet de Pacolet la belle Esclarmonde emmenée, car il la trompa par ledit cheval de Pacolet, en cette Cité ils demanderent des nouvelles du Roi Trompart, & on leur raconta toute la maniere comme il avoit été tué & occis devant Inde la Majour, & comme Lucar son fils vouloit venger sa mort. Et pour ce faire il avoit assemblez quinze Rois avec tous compagnons soldats qui pour argent le vouloient suivre & en guerre aller. Alors Pacolet parla qui sçavoit bien le langage du pays, & demanda à son hôte plus à fonds des nouvelles & de l'état du Roi Lucar, & l'hôte lui conta comme il avoit fiancé & promis de prendre à femme la fille de Brandiffer, laquelle par avant avoit été mariée au Roi d'Antioche, que par ledit Brandiffer avoit été déconfit & mis à mort, parce qu'il avoit a juré la loi & créance de Mahomet; de telles nouvelles oüir Valentitin fut émerveillé & sur les fortunes du monde commença fort à penser à part en considérant les grands inconvéniens & débats qui sont arrivez & arrivent continuellement de jour en jour. Quand il eut un peu réfléchi sur ces choses, il dit à son hôte. Hôte di tesmoi qu'est devenu une femme fort belle que le Roi Trompart menoit avec lui. Par Mahom, dit l'hôte, nulle nouvelles n'en avons oüi par deça Or me dites, dit Valentin, où est pour le present le Roi Lucar, car j'ai grand courage d'aller prendre souldoyer sous lui pour ce que mon argent est failli, & d'autre part j'ai grand desir & volonté de la guerre suivre. Seigneur, dit l'hôte, le Roi Lucar est en Esclardie, & là le trouverez accompagné de cent mille Sarrazins, car il attent Brandiffer qui en celui lieu doit amener sa fille pour épouser. Quand Valentin entendit raconter toutes ces nouvelles il eut grand esperance de sçavoir nouvelles de la belle Dame Esclarmonde. Lors partit de cette Cité & chevaucha vers Esclardie feignant avoir desir de servir le Roi Lucar, mais plus ardemment au cœur lui touchoit la maniere comme il pourroit la belle Esclarmonde sa mie avoir en mariage.

Comme le Roi Lucar, en la belle & grande Cité d'Esclardie, épousa & pris à femme la belle Rozemonde. Chapitre 40.

Ainsi que le Roi Lucar puissamment accompagné en grand état étoit dedans Esclardie, Brandiffer arriva qui sa fille amenoit, & quand Lucar sçût les nouvelles il sortit hors de la Ville en belle compagnie pour aller à l'encontre. De voir Rozemonde fut le Roi Lucar fort réjoui, mais d'autant qu'il en étoit joyeux la Dame en étoit dans son cœur déplaisante, de tous & autres à qui elle vouloit mal, & ne l'aimoit point, mais toujours regrettoit Valentin, au Palais Royal la Dame fut menée & convoyée de plusieurs Rois, Comtes, Barons, Chevaliers, & devant l'image de Mahomet fut à Lucar donnée & épousée; or ne faut-il point demander de l'état de la fête, de l'état qui fut alors fait, tant en riches vêtemens & joyaux services, & gens de toutes sortes, & viandes que de tous joyeux ébattemens, fut parmi la Ville d'Esclardie grande fête demenée. Et Valentin chevaucha sur les Champs desirant la prévenir à son intention. Si advint ainsi qu'il arriva à l'entrée d'un bois qui étoit plaisant, il oüit la voix d'une plaisante Dame belle & gracieuse, laquelle un Sarrazin tenoit par force sous un arbre, & outre son courage d'elle vouloit faire a son plaisir. Quand Valentin l'entendit, il dit à Pacolet ami chevauchons fort, & faisons diligence, j'ai oüi une femme en ce bois qui hautement crie, & mene un piteux déconfort, nous ferons grand aumône de la secourir. Sire

Digitized by Google

dit Pacolet, laissez la Dame, & tant ne vous entremettez de son fait, car vous ne sçavez que c'est par avanture qu'elle fait par fantaisie & couverture, & vous en pourroit plûtôt venir mal que bien & vous pourroit-on dire que de leur débat n'avez que faire. Pacolet, dit Valentin, vous parlez folement, car l'homme n'est pas noble ni vaillant de courage qui ne maintienne les femmes ni ne leur donne confort quand elles sont en necessité, & vous dis que tous les nobles cœurs doivent pour les Dames leur corps avanturer, & leur honneur garder de toute leur puissance. Lors piqua des éperons, & entra au bois, il apperçût la Dame que le Sarrazin tenoit. Sire dit Valentin, laissez votre entreprise, car si vous voulez avoir la Dame à votre gré, il faut que contre mon corps éprouviez le vôtre vous pourrez bien connoître que de votre amour elle n'a cure; si vous convient la laisser, ou à moi avoir guerre. Par Mahom, dit le payen, de guerre je vous l'octroye de votre volonté, mais je vous dis hautement, & vous fais à sçavoir que vous êtes ici très-mal venu, quand pour m'empêcher de mon bon plaisir parfaire, êtes ici arrivé sans nul cause avoir. A ces mots laissa la Dame, & monta sur son cheval qui étoit auprès de lui à un arbre attaché, de l'écu se couvrit, & a pris la lance puis se sont l'un l'autre éloignez, mais le noble & vaillant Chevalier Valentin vint de si grand courage contre le sarrazin qui parmi le corps le perça tout outre tant qu'à terre l'abbatit mort. Et quand il l'eut conquis il alla vers la pucelle, & lui dit Mademoiselle, or vous êtes à cette heure de votre ennemi vengée, je vous prie que vous me veuillez dire comme & en quelle maniere celui maudit homme en ce bois a pû vous amener. Hélas, Sire dit elle je vous dirai la vérité Sçachez qu'au soir aux Vêpres il s'en vint loger en l'hôtel de mon pere, & pour mieux faire de mon corps à sa volonté, & m'emmener à son plaisir, cette nuit il est allé à la chambre de mon pere & l'a meurtri & tué vilainement, puis il m'a ici menée pour ravir mon honneur, de laquelle chose votre haute proüesse & vaillance m'a aujourd'hui gardée & deffenduë; si pouvez de mon corps faire & accomplir votre bon plaisir car comme Chevalier hardi & vaillant champion au danger de votre corps m'avez gagnée & conquise. Demoiselle, dit le vaillant Chevalier Valentin, par moi votre beau corps n'aura dommage ni vilainie, retournez en votre maison, & pensez de bien faire & votre honneur garder. Lors Valentin laissa la Pucelle, & prit son chemin vers Escl[illegible], & les gens du Sarrazin vinrent devers leur maître; mais si-tôt qu'ils le trouverent dessus l'herbe gissant mort, ils frapperent des éprons pour aller en Esclardie & conter les nouvelles. Ils entrerent en la Cité, allerent vers le Roi Lucar bien tristes & dolens, puis lui ont dit: Haut & redouté Sire très-mal va notre fait, car notre maître le bon Maréchal que vous avez tant aimé & tenu, a été par des larrons tué dans un bois presentement. Le Roi fut dolent, & à grande quantité de gens sortit hors des portes. Et quand ils furent dehors, ils virent venir Valentin & dirent au Roi. Sire voici celui que votre Maréchal a meurtri & tué. Lors Valentin fut pris, & tous ceux de sa compagnie, des Sarrazins; & furent fermement liez & en les frappant par le commandement du Roi furent étroitement menez. Or Rozemonde étoit dans ce Château, laquelle connut incontinent Valentin pour laquelle chose elle fut au cœur fort éprise & par le grand amour dequoi elle l'aimoit s'en alla par devers le Roi, & lui dit: Hélas Sire, gardez vous bien de faire mourir ce vaillant Chevalier qui pour votre prisonnier a été ici amené, car je vous jure & promets que de tous les vaillans courages est le plus preux & hardi, il est souverain, & en doit l'excellence en porter, Sire, dit elle ce Chevalier Valentin, est du Roi de France, qui par sa vaillance devant Antioche tua & déconfit l'horrible serpent, veuillez le garder cherement, & en vos gages le retenir, car en ce monde il n'y a si victorieux homme; si vous le gardez, & s'il vous survenoit quelque

grande bataille, par sa puissance vous aurez victoire & seigneurie. Dame, dit le Roi, plusieurs fois j'ai oüi parler de sa prouesse fort ai desiré le voir en ma Cour. Puis appella Valentin & lui dit: Chevalier, n'ayez de mourir nul doute; car sçachez que dessus tous autres je veux vous aimer, cher tenir, & tous les vôtres soudoyer à mes gages mettre. Mais tant y a qu'il convient faire un message pour moi; c'est que vous alliez en Inde la Majour & direz au Roi que je le desire & que je suis tout prêt & appareillé de ma puissance d'aller venger la mort du Roi Trompart mon pere, lequel a cruellement fait mourir, & lui direz que je le somme de venir vers moi dedans mon Palais par devant toute la Baronnie, la corde autour du col, prêt & tout apareillé de telle mort recevoir, comme par l'assistance de tout mon conseil sera jugé & condamné. Et si ne veut venir vous lui direz que dedans peu je l'irai voir & visiterai à si grande compagnie qu'il ne lui demeurera Ville ni Château ni Forteresse que je ne face du tout exiller, & à terre abattre & si ne demeurera homme ni femme ni enfans en vie. Sire, dit Valentin, le message ferai bien suffisamment, tant que de moi serez content. Bien sçai que vous m'envoyez en un lieu dangereux, & de fort grand péril plein, mais j'ai confiance en Jesus-Christ & en la glorieuse Vierge Marie qui de plusieurs dangers forts grands m'a gardé, & deffendu & mis dehors.

Comme le noble Chevalier Valentin partit d'Esclardie pour s'en aller en la grande & puissante Cité d'Inde la Majour, porter la défiance du puissant Roi Lucar. Chap. 41.

ET quand Rozemonde vit que Valentin étoit prêt d'aller en Inde la Majour pour défier le Roi, elle rentra en sa chambre, & par une Demoiselle manda secrettement querir Valentin, lequel bien volontiers vint devers elle, & en grande révérence la salua: Chevalier, dit la Dame, vous soyez le bien venu, car dessus tout autre j'avois grand désir de vous voir. Dame, dit Valentin, la grande affection qu'aviez de me voir aussi avois je bien de vous, sçachez depuis que je vous vi la chose est bien changée, car mon mari le Roi d'Antioche est mort depuis mon départ, & que de nouveau êtes mariée à un autre. Or avant peu connoîtrez que pour l'amour de vous dedans Antioche je fus chargé de deshonneur & péril, & en danger de perdre la vie. Il est vrai dit la Dame, de cela je me tiens coupable; car le grand amour que j'avois m'a fait la chose entreprendre; mais sçachez qu'aujourd'hui la chose que je vous fis vous sera bien récompensée. Et combien que mon pere & ma mere m'ayant donnée au Roi Lucar, puissant & riche sur tous les autres, sçachez que mon cœur ne le pourroit aimer non sans cause, nonobstant sa richesse & son haut parentage: sçachez que de tout autre il est le plus faux traître, & je vous dis que depuis que dans son Palais avez été, il est entré en si grande jalousie qu'il ne peut durer ni de bon cœur vous regarder. Et afin que plus hônêtement il se dépêche de vous il vous envoye en Inde la Majour, espérant que jamais n'en reviendrez; car oncque de messager qui par lui y fut envoyé, nul n'en revint car le Roi d'Inde les faisoit mourir. Mais de son intention par moi sera fraudé, & déçu; car de ce danger je vous garderai, & je vous dirai comme franc Chevalier. Sçachez qu'il n'y a pas long tems que ce même Roi d'Inde me fit demander pour femme, & qu'il soit que trop vrai plus cherement je l'aimois que le Roi Lucar qui est traître, & de laide face déplaisant à regarder & par mal gracieux & peu courtois; mais du vouloir de mon pere qui fut contraire au mien, je fus refusée au Roi d'Inde, & donnée au Roi Lucar.

Or il est vrai que celui Roi d'Inde pour preuve de son amour m'envoya un anneau très-riche, lequel j'ai cherement gardé de tout mon cœur pour l'amour de lui; & sçachez que jamais à homme vivant ne le dirois hors à vous. Mais pourtant que j'ai vû la fausse volonté & malédiction de Lucar, lequel en Inde vous envoye pour avoir de vous délivrance, je vous donnerai de toute ma puis

Digitized by Google

sance confort & de péril vous garderai, & votre message parferai, & retournerez par deça comme hardi, preux & vaillant Chevalier, & combien que je sçais & connois bien de certain que mon amour n'aurez que faire parce que vous êtes à un autre promis qui est plus belle & plus excellente Dame que je ne suis, si ne veux je point oublier l'amour duquel pour vous mon cœur fut ravi quand je vous vis devant Antioche, lors que par vous le felon, cruel & horrible serpent fut vaincu, & pour les choses dessus-dites à votre honneur accomplir & parfaire, je vous dirai ce que vous ferez, quand vous serez arrivé devant le Roi d'Inde après la révérence faite & le salut donné par le Roi Lucar qui devers lui vous envoye sans longue parole de moi vous le saluerez comme mon loyal & secret ami, & lui direz que bien que mon pere me donna au Roi Lucar, je n'ai pas mis en oubli son amour : mais j'ai ferme propos bonne volonté qu'une fois en ma vie le plus brief que faire se poura devers lui me retirerai, & de moi pourra faire sa volonté & bon plaisir, & lui direz que je trouverai la façon & la maniere d'aller avec le Roi Lucar, quand son ost menera en Inde & alors il pourra bien s'il a en lui prouesse à sa volonté m'avoir, & m'emmener & afin que le Roi d'Inde ne doute que pour vous ; dites ces paroles vous lui porterez cet anneau. Dame, dit Valentin, du bon vouloir qu'avez de me secourir & donner alegeance je vous remercie, & ne doutez du demeurant, car votre message ferai au plaisir de Dieu au Roi d'Inde si bien que de bref en aurez nouvelles.

A ces mots Valentin prit congé de la Dame Rozemonde & alla vers le Roi Lucar, qui pour le conduire lui donna dix Mariniers, lesquels lui passerent un grand bras de mer qui est entre Esclardie & Inde, & aussi monterent sur mer & eurent le vent si agréable qu'à midi partirent d'Esclardie, & le lendemain ils arriverent en un Port lequel est une lieuë près de la Cité d'Inde. Et en ce lieu descendit Valentin, & tira son cheval dehors puis monta dessus & dit au mariniers, Seigneurs, or m'attendez ici, tant que mon voyage soit fait, & mon message accompli. S'il plaît à Dieu ne ferai pas long séjour que briévement je retourne. Par Mahom, dit un marinier aux autres tout bas, jamais n'en retournerez si le diable ne vous ramene, car de cinquante messagers que le Roi a envoyé, jamais un seul n'en revient. Bien l'oüit Valentin que nul semblant n'en fit, mais tout à part dit. Tel parle des affaires qui ne sçait comme il en va. Ainsi prit le chemin & ne demeura pas longuement, qu'il arriva en Inde, car près du port étoit. Et quand il eut passé un pont il crut bien être dedans la Ville, mais premier qu'il y entrât, il lui convient passer cinq Portes dont il fut émerveillé, à par fois se prit à considerer la fortification d'icelle place, en jugeant en son entendement cette Ville être la plus forte place que jamais il eut vû, & quand il fut en la place du marché, vit une tour haute & belle sur laquelle il y avoit une croix, s'émerveilla fort Valentin, pour que bien sçavoit qu'en la loi payenne n'y avoit enseignes si grande cause assises ni soufferttes. En cette place trouva le noble Valentin un Sarrazin auquel il demanda la cause & raison pourquoi sur cette haute tour étoit une Croix assise. Ami, dit le payen, sçhez que cette tour que vous voyez est nommée la Tour S. Thomas, & est la tour en laquelle il fut lapidé & mis à mort. Or est vrai que les Chrêtiens en l'honneur de lui qu'ils disent être saint, en ce lieu fut fondée une Eglise du congé & licence du Roi, en laquelle Eglise a un Patriache & cent Chrêtiens lesquels en maniere de leur loi tous les jours chantent leurs heures & font célébrer la Messe, en ce point ont soufferts & endurez cette chose faites ; car il payent au Roi d'Inde grand tribut par chacun an. Quand Valentin entendit qu'à cette tour y avoit un monastere & habitation de Chrêtiens pour l'honneur de Dieu & de S. Thomas, fut ému en dévotion d'aller visiter le lieu. Si descendit de son cheval & entra dedans l'Eglise, puis demanda

Digitized by Google

le maître Patriache qui la place gardoit, & les autres Chrétiens gouvernoit Valentin le salua honorablement & le Patriache qui sage étoit & honnête son salut lui rendit puis lui demanda. Mon ami de quelle nation êtes-vous? quelle créance tenez vous? Jesus Christ dit-il. Hélas, Sire dit le Patriache, comme avez pris la hardiesse de venir en ce lieu, car si le Roi d'Inde a de vous nouvelles, jamais n'en partirez qu'il vous fassent mourir. Ami dit Valentin, de cela n'ayez doute car je porte nouvelles & enseignes à lui par lesquels il n'aura nul courage ni volonté de mal contre moi penser, mais d'une chose vous prie c'est que vous me déclariez comme en quel maniere vous demeurez en ce lieu, & comme vous êtes fondez. Certe, dit le Patriache, nous sommes fondez en l'honneur de Dieu & de Mr Saint Thomas martyre, duquel nous avons le corps saint en cette Eglise, & ne peuvent nuls Chrétiens venir céans s'il ne sont comme pelerins, mais telles gens y peuvent surement venir pour causes des présens qu'ils donnent au Roi, & outre plus il nous convient payer chacun son tribut. Et alors Valentin demanda & requit voir le St. Corps glorieux à lui monter en grande révérence & solemnité. Valentin mit les genoux à terre & dévotement fit sa priere à Dieu & à Monsieur St. Thomas. Après toutes ces choses ainsi faites, il monta à cheval & alla devers le Palais auquel le Roi d'Inde faisoit sa résidence pour accomplir son message en prenant congé du bon Patriache, il lui demanda si nulle nouvelles avoit oüi dire depuis peu de tems si nulle Chrétienne fut venuë cette part. Par ma foi, dit le Patriache, point nous n'en sçavons aucunes nouvelles; Valentin partit, & plus ne s'en enquis, car sans faire bruit secrettement vouloit trouver Esclarmonde. Or ne demeura pas longuement qu'il arriva devant la porte du Palais, & fit son message de la maniere qu'entendrez ci-après.

Comme Valentin fit son message au Roi d'Inde de par le Roi Lucar, & de la réponse qui lui fut faite. Chapitre 41.

Après que le noble Valentin fut devant le Palais du Roi d'Inde; & qu'il fut bas du cheval descendu, de cœur hardi & preux sans doute ni crainte s'en alla tantôt vers le Roi, lequel étoit en une salle richement tenduë & accompagné de trois Rois très-forts & puissans, & aussi de plusieurs Barons & Chevaliers, & ainsi que Valentin entra en la salle le Roi le regarda fiérement, bien se douta qu'il étoit au Roi Lucar, & lui dit tout haut. Par Mahom, le diable vous a bien-tôt fait venir par deça, n'êtes-vous pas au Roi Lucar servant & de ses gens ne me celez point. Sire dit Valentin, de par moi ne vous sera la vérité celée, & sçachez que de par lui je vous apporte nouvelles dont vous serez au cœur déplaisant, & d'autre part je vous apporte certaines nouvelles de la belle Rozemonde dont vous serez joyeux, & de moi content. Messager, dit le Roi je te fais à sçavoir qu'en dépit du Roi Lucar qui est tant orgueilleux & fier, j'étois déliberé de vous faire pendre & mettre à mort, mais pour l'amour de la Dame de qui m'avez parlé, n'aurez ni mal ni vilainie, non plus que mon corps s'il étoit ainsi qu'enseigne d'elle ne pouvez dire ni montrer. Sire, dit Valentin, cela ferai je bien, & vous dirai mon message en telle maniere que d'un seul mot ne mentirai pour vivre ni mourir. Il est vérité certaine que je suis au Roi Lucar, lequel m'envoye devers vous, par moi vous mande que pour vengeance & tribulation de la mort de son pere le Roi Trompart rendre & satisfaire, vous alliez en Esclardie vous rendre en son Palais tout nud & la corde au col comme larron & déloyal traître & meurtrier public, & en cet état venir & vous mande que devant sa Magesté Royale en la presence de tous les Barons & Chevaliers de sa Cour, comme homme coupable de telle mort souffrir, comme par son Conseil sera déliberé & jugé. Et si de telle chose vous n'êtes content, & me voulez refuser comme

messager commis & par lui envoyé, vous desine & fais sçavoir que dedans brief espace de tems viendra en votre pays courir & votre terre, telle est son intention & dévoüé, & juré au Dieu Jupin & Mahom, qu'en toute votre terre ne demeurera Cité, Ville, Château, Bourg, ni Villages qui ne soient tous mis en feu & par terre tuez hommes, femmes & enfans détruits par l'épée; si que vous pourrez bien connoître que de malheur vous fites mourir le Roi Trompart, lequel étoit son propre pere naturel. Messager, dit le Roi d'Inde, je t'ai bien oui & entendu, sçache que peu de compte je tiens des menaces du Roi Lucar & de l'orgueilleuse défiance, car on dit communément que tel menace puis a plus grande peur, & pour réponse faire sur cette matiere je ferai faite une lettre que vous porterez devers lui, & ès lettres sera contenu comme j'ai été défié, & de par lui au regard de vous messager accompli & parfait avez votre message. Et lui manderai la bonne volonté que j'ai de lui, & toute sa puissance recevoir toutes les fois qu'il voudra courir sur ma terre: mais au surplus celle de son entreprise, c'est à sçavoir la belle Rozemonde; car entre les autres choses j'ai très-grand desir d'en avoir nouvelles. Sire, dit le Chevalier Valentin, sur le fait de la Dame de par elle je vous saluë comme un parfait secret loyal ami, & vous mande qu'elle est de nouveau mariée, & donnée au Roi Lucar, mais sçachez que c'est contre son courage & outre sa volonté; car oncque n'aima ni n'aimera le Roi Lucar, & si c'est la franche Dame qui tant de beauté de corps; au cœur si frappée & touchée de votre amour, que jamais n'aura d'autre que vous s'il est ainsi que veuillez la recevoir pour Dame. Pour venir afin de votre entreprise elle m'a dit qu'elle viendra en la compagnie du Roi Lucar son mari; quand d'Esclardie partira pour s'en venir contre vous. Et par ainsi pouvez de leger trouver la maniere de la belle prendre & emmener à votre volonté & plaisir. Par Mahom dit le Roi bien me plaisent les nouvelles, & en suis joyeux Mais que la chose soit telle comme l'avez devisée. Sire, dit le noble Valentin si la chose est vraye ou fausse je n'en sçaurions rien dire; mais pour certain signe & enseigne véritable, voici l'anneau qui par vous lui fut donné.

Et nonobstant que femmes soient de leger courage & peu arrêté en leur propos si me semble bien que sur tous les autres desire votre amour, & que son entreprise n'est pas chose feinte. Ami dit le Roi d'Inde, qui ledit anneau connut, de ta venuë suis joyeux, or va boire & manger & prendre ton repos, cependant que je ferai écrire une lettre que tu porteras au Roi Lucar pour répondre de défiance. Valentin par le commandement du Roi d'Inde fut à cette heure de plusieurs Chevaliers hautement fêtoyé & noblement accompagné. A plusieurs demanda couvertement la belle Esclarmonde en requerant, s'il étoit nouvelles que nulle femme Chrétienne fut en cette contrée, on lui répondit que non, il se tint à tems sans parler.

Or vint le Roi d'Inde qui lui donna les lettres, Valentin les reçut qui prit congé de lui & bien joyeux partit de ce lieu. Hélas il ne sçavoit que sa mie la belle Esclarmonde fut en ce pays si près de lui laquelle Dame par la Cité piteusement vivoit pour lui priant notre Seigneur que de ce lieu lui plût la délivrer & lui donner de son ami nouvelles. Or approcha le tems qu'elle le trouva: mais premier souffrira le vaillant Chevalier Valentin diverses & piteuses avantures, lesquels ci-après vous seront racontées.

Comme le Chevalier Valentin retourna en la Cité d'Esclardie, & de la réponse qu'il eut du Roi d'Inde la Majour.

Chapitre 41.

GRande joye & grande liesse eut Valentin de partir d'Inde la Majour & d'être hors des mains du felon Roi d'Inde qui tant de messagers avoit fait mourir, il monta à cheval, & bien-tôt arriva au port où les mariniers qui furent ébahis de sa venuë, & pensoient a par eux que son message n'avoit

Digitized by Google

pas fait. Seigneurs dit Valentin, retournons en Esclardie, car j'ai accompli mon entreprise, dont j'en dois bien louer Dieu. Par ma foi dit l'un des hommes, nous sommes tous émerveillez, car jamais jour de notre vie n'en vîmes retourner un.

Ami dit Valentin, à qui Dieu veut aider nul ne peut nuire. A ces mots monta sur mer, & tant nâgerent qu'en peu de tems ils arriverent en Esclardie. Valentin ne fit nul séjour qui bien tôt bas de cheval fut descendu, il monta au Palais & trouva le Roi Lucar accompagné du Roi Brandiffer & de quatorze puissans & forts Amiraux, qui tous étoient venus en Esclardie pour secourir le Roi Lucar contre le Roi d'Inde. Du retour de Valentin furent tous émerveillez; & entre tous le traître Roi Lucar, car jamais ne pensoit qu'il retournât envie, il fit venir Valentin devant tous les Barons, & lui dit. Ami, contez moi les nouvelles, & me dites si le Roi d'Inde viendra devers moi où non, & en l'état que je lui ai mandé. Sire, dit Valentin à ce n'ayez attente fiance, car il ne prise ni vous ni les vôtres un f tu, il est fier & orgueilleux, sçachez que si vous avez vo onté d'aller par delà, il a plus grand moyen de vous recevoir afin que ne fassiez doute qu'en mon message n'ai fait faute ni deception je vous presente ses lettres, lesquels il vous envoye; & pourrez connoître son courage & sa volonté. Le Roi Lucar les reçût devant toute l'assistance, & hautement les fit lire; & alors trouverent la chose qui étoit telle que Valentin lui disoit. Et quand le Roi Brandiffer entendit la réponse du Roi d'Inde, pour ce qu'il connut & apperçût son fier & mauvais courage il jura par Mahom & Apolion que jamais en son pays ne retourneroit que mort où vif le Roi d'Inde auroit conquis. Lors sans nul séjour fit armer ses gens & mettre en point sans plus longue attente. Le lendemain les deux cens mi le Sarrazins monterent sur la mer. Quand la belle Rozemonde entendit qu'il alloit en Inde la Majour pris fort le Roi Lucar son mari que sur mer avec lui montât & devant Inde la menât, dont depuis s'en repentit. Or furent sur la mer maintes barques & galeres de tous vivres garnies. Le vent fut si bon pour aller, qu'en peu arriverent au port, & quand ils furent là descendirent à terre pour leur ost asseoir lequel ont placez sur une riviere près de la Cité d'Inde. Parmi la Ville sortirent le bruit & sçeurent les nouvelles que leurs ennemis étoient arrivez, les ponts furent levez & les barrieres & portes fermées & chacun court aux carneaux pour voir l'armée; le Roi monta dessus une haute tour pour voir ses ennemis, du grand peuple qu'il vit il en fut émerveillé; par Jupin dit-il ici aura affaire, mais tant me reconforte que deux ans entiers je suis fourni de vivres, il avisa sur la riviere plusieurs tentes & pavillons; lesquels il y en avoit trois entre les autres richement ornés & panonceaux volans de draps d'or, d'argent & de soye, environnez d'écussons, banieres & étendarts arriverent de diverses & plusieurs manieres. Le Roi d'Inde pour avoir certaine connoissance à qui telles armes étoient, appella un heraut lequel bien en armes se connoissoit, puis il montra les lettres & lui demanda qui elles étoient. Sire dit le heraut, le premier Pavillon que vous voyez si clairement luisant & richement fait c'est celui de Brandiffer qui est un Roi riche; le second que vous voyez après est à Lucar votre ennemi mortel le fils du Roi Trompart que vous fites mourir. Et la tiers que vous voyez tout au plus bas est la nef des Dames & Seigneurs que je vous ai montrez & nommez. Quand le Roi d'Inde entendit qu'en icelui y avoit Dames bien se pensa que la belle Rozemonde y étoit, & pour lors le cœur lui prit à sourire de grande joye & liesse, il doubla force & hardiesse en disant à par lui il n'est pas tems de dormir qui veut belle Dame avoir, il se doit mettre à l'avanture, & corps & biens, & n'est pas celui digne de la belle Dame avoir qui ne veut mettre peine de la conquerir. Pour cette chose il fit armer ses gens, & en très grande puissance saillit hors la Cité dessus ses en-

Digitized by Google

nemis lesquels à peine eurent l'espace d'eux mettre en ordonnance, & eux armer, car ils ne pensoient pas que le Roi d'Inde sortit si-tôt sur eux, mais les amours le menoient, que sans grande déliberation maintes choses entreprendre se font. Lors fut l'assaut grand & la bataille dure. Quand le Roi d'Inde vit que Brandiffer étoit mêlé parmi la bataille pour les gens conduire & ralier, il laissa la compagnie, & en grande diligence chevaucha vers le pavillon des Dames, bien le vit venir Rozemonde & à ses armures le connut, elle sortit hors de la tente toute seule, & s'en alla courant devers lui. Lors le Roi d'Inde qui son ardent desir apperçût frappa des éperons, & alla vers la Dame, qui sans faire séjour incontinent sur son cheval monta & fut la Dame tantôt montée comme celle que legere étoit & bonne volonté avoit de la chose accomplir, & après qu'elle fut montée, elle dit au Roi d'Inde, mon ami parfait & secret, vous soyez le bien venu, car vous êtes celui que tant je desirois, & que de long tems j'ai entendu, & combien que de puis le tems que demander vous fites; mon pere m'a mariée, & toutefois ç'a été contre ma volonté & mon courage, car jamais ne haïs tant homme que fais le Roi Lucar à qui je suis, mais or peut il surement dire que de moi il a eu tout le plaisir qu'il y aura jamais, puisque Dieu m'a doné la grace que vous ai trouvé, jamais autre ne requiers avoir & du tout est ma volonté amoureuse accomplie & parafite Dame, dit le Roi, de ce ne vous doutez, car jamais ne vous ferai faut, & si je jure que devant trois jours je vous ferai Reine d'Inde la Majour; en disant ces paroles le Roi d'Inde chevaucha qui la plaisante Dame enleva montée en croupe. Lors les gardes & chambrieres du Pavillon en grand effroi menant allerent devers le Roi Lucar, & lui dirent: Sire, mauvaises nouvelles y a, car aujourd'hui avez fait perte par trop grande vilaïnie, parce que votre ennemi le Roi d'Inde a emmené sur son cheval la plaisante Rozemonde; & presentement l'a dérobée & ravie, pour ce faites vos gens après lui aller pour garder l'honneur de la Dame. Or vous taisez, dit le Roi Lucar, & plus avant n'en parlez, car qui mauvaise femme tient & il l'a perd, peut il en être dolent. Ainsi répondit le Roi Lucar, qui avoit le cœur bien triste & dolent non pas sans cause. Puis alla vers le Roi Brandiffer & lui dit en cette maniere. Sire, bien doi je avoir de votre fille petite joye, quand elle s'est accordée de suivre mon ennemi par moi laisser donner un vitupérable blâme. Beau fils, dit Brandiffer, ne soyez contre moi mécontent, car aujourd'hui je vous vengerai du traître qui ma fille a emmenée. Alors le Roi Brandiffer frappa des éperons pour courir après le Roi d'Inde, & avec lui grande compagnie de gens pour recouvrer la Reine Esclarmonde pour l'amour de Lucar & de tous les autres y fut Valentin, lequel voulut montrer au besoin que tous Chevaliers doivent leur proüesse éprouver si frappa des éperons & dit à Pacolet, il est tems de joüer de ton art, & de ta science montrer. Alors Pacolet fit un tel sort qu'il fut avis au Roi d'Inde que devant son cheval étoit un champ plein de bois fort épais, & une grosse riviere & eut si grande peur d'être pris qu'il fit bas la Dame descendre pour plus legerement fuïr, & quand la Reine fut à terre, elle crut trouver la façon de se sauver après ledit Roi. Mai Valentin fut après & lui cria Dame demeurez il vous convient venir avec moi, car de long tems m'avez promis que votre amour j'aurois. Ha, Valentin bien que vous dois aimer & tenir cher quand d'amour je vous requis par vous je fus éconduite, si a été bien force d'autre que vous trouver, & pourchasser, mais puisque tant fortune m'est contraire que j'ai failli à mon entreprise, je me rends à votre merci comme votre pauvre sujette à jamais servante, s'il est ainsi que par votre moyen puisse ma paix faire vers le Roi Lucar. Dame, dit Valentin je ferai mon devoir si bien que vous connoîtrez que bien vous ai servie. Lors la mena devers Lucar, & lui dit: Sire, voyez la noble Rozemonde votre femme

Digitized by Google

me laquelle est dolente de douleurs accablées, par force & par violence que lui a guidé faire le déloyal Roi d'Inde. Ha! Sire, dit la Dame, il vous a dit vérité; car ainsi comme la bataille commença je le vis venir devers moi si pensois que c'étoit de vos Barons qui pour me secourir accourut, si allai contre lui espérant me sauver, & sans m'enquerir de rien sur son cheval me monta: mais las! Sire j'ai connu bien-tôt sa mauvaise volonté, & apperçus bien que j'étois trahie. Lors le pris par les crins, & la face lui égratignai, tellement que force lui fut de me laisser à terre descendre, & par ainsi à l'aide d'icelui Chevalier me suis de lui sauvée & échappée. Dame dit Lucar, vous avez bien œuvré & n'en convient plus parler pour l'heure presente, car nous avons l'assaut de nos ennemis, qui trop nous donne affaire. Ainsi laissa la Dame sans autres réponses, & s'en retourna en la bataille. Et à cette heure retournerent ceux d'Inde en la Cité, lesquels plusieurs vaillans champions avoient perdus: mais sur toutes les pertes, le Roi d'Inde plaignoit la perte de Rozemonde. Hélas! dit-il, j'ai bien à mon entreprise failli: mais m'aide Mahom, je connois que j'ai été enchanté, car il me sembloit que devant moi trouvois bois & rivieres courantes, mais aussi-tôt que je vous en mis bas je ne vis si non beau chemin, & plein grand honneur eut Valentin, & de chacun fut prisé & loué dequoi il avoit la belle Rozemonde délivrée du Roi d'Inde. Elle aussi lui montra beau signe que pour cette chose fort l'aimoit & de bon cœur: mais de quelques signes d'amour qu'elle lui montrât, dessus tout le haïssoit & vouloit mal: car bien eut voulu que la chose fut autrement faite; mais non pourtant de cette faute premiere ne se tint pas contente: mais tant vieilla, & laboura que son intention mit fin, & sa volonté à éxécution.

Comme le Roi Pepin étoit avec le Roi d'Inde eut connoissance de la belle Esclarmonde.

Chapitre 62.

JE vous veux parler & faire mention de la belle Esclarmonde de laquelle ainsi que devant vous avez oui raconter qu'elle étoit au Palais du Roi d'Inde contrefaisant la folle. Or avoit le Roi de coûtume que de viandes qu'il mangeoit il en envoyoit à la belle Esclarmonde, si advint qu'un jour il appella le Roi Pepin, & lui donna la viande que devant lui étoit, & après lui dit: Allez en la chambre où il y a une fenêtre, & là trouverez une folle pauvrement & tournez de par moi portez lui ceci: Pepin prit la viande, & à la Dame la porte: mais quand il la vit si pauvrement il en eut grande pitié, & commença à dire: Amie, Jesus qui pour nous souffrit mort & passion nous veuille aider. Hélas! ayez fiance en sa loi, & le servez de bon cœur, si ainsi le faire, sçachez certainement que de votre douleur aurez allegeance. Mais qu'en lui fermement croyez, prenez le saint Sacrement de Baptême. Quand la Dame entendit que de Dieu il parloit, elle s'approcha de lui, & dit ami de moi ne vous doutez.

Mais dites-moi si vous êtes Chrétien ou si par fantaisie dites ces paroles? Dame, dit Pepin je suis vrai Chrétien, suis du pays de France venu & nourri. Adonc dit la Dame, en souriant, vous devez donc connoître le bon Roi Pepin, & aussi son neveu Valentin. Il est vrai dit Pepin, & si connois son frere Orson, & leur pere l'Empereur de Grece, & Bellissant leur mere, & les douze Pairs de France. Et quand la Dame l'ouit elle se prit à pleurer, & dit hélas! ami pourrois-je avoir fiance en vous, Amie dit Pepin, autant qu'en votre propre pere de ce qu'il vous plaira dire, car jamais par moi ne serez accusée. Ami, dit la Dame, sçachez du vrai que je contrefais la folle & la malade, mais autant suis femme sage que fus oncques, car je suis Chrétienne & le noble Valentin avois pour époux: mais par le faux traître le Roi Trompart je lui fus tollie. Lors la Dame lui conta tout le fait, & la maniere de son état, & comme elle avoit été prise, & pourquoi elle faisoit la malade, & quand Pepin eut oui la piteuse avanture

Digitized by Google

La Dame fort piteusement se prit à pleurer, puis en connoissant les fortunes qui viennent sur la créature en jettant de grosses larmes, dit. Ha! vrai Dieu tout puissant, qu'est ce des ténebres de ce monde? or vois je cette pauvre dolente pour sa loyauté tenir être misé rablement atourné en grande patience user ses jours. Helas! Valentin mon neveu à cette fois ne faut pas demander si pour l'amour de la belle êtes & avez été depuis en patience longoureuse, & en grand souci; plût à Dieu qu'à cette heure vous sçussiez comme j'ai trouvé celle pour qui votre cœur languit. Et après ces paroles il regarda la Dame en disant: Amie, je sçai certainement qui vous êtes & vous ne sçavez pas qui je suis; mais puisque tant en moi avez fiance, & que votre secret m'avez dit, je vous veux dire qui je suis. Sçachez que tel me voyez je suis Pepin le Roi de France, à qui fortune a été tant contre qu'elle m'a fait trébucher en telle servitude & nécessité que vous me pouvez voir. Or je sçai bien que mon neveu Valentin en grand travail de son corps continuellement vous cherche, mais s'il plaît à Dieu de brief aura de vos nouvelles, & en joye & soulas vous assemblerez.

A ces mots se pâma la Dame, & Pepin la laissa pour aller vers le Roi d'Inde lequel étoit à table. Or parlerai de Brandiffer, & de Lucar qui les douze Pairs de France, & Henri emmenoient prisonniers.

Comme Brandiffer emmena au Château fort des douze Pairs de France & les prisonniers.

Chapitre 63.

ALors Brandiffer amena au Château fort les douze Pairs de France, & Hauffroi où il trouva sa fille Galatie que tant il aimoit & lui conta la maniere de l'entreprise, puis fit les prisonniers ce valet au plus bas d'une profonde prison où étoit l'Empereur de Grece & le verd Chevalier si avoit mis Hauffroi avec eux. Bien fut dolent Henri quand il n'osa dire à Brandiffer son courage; mais il fut le premier descendu ès prisons, & après fut jetté Milon d'Angler qui tomba sur Hauffroi, dont il se complaignoit fort pour ce que blessé en fut. Taisez-vous, dit Milon d'Angler, & vous tirez plus bas, car il y en a d'autres à qui il convient de faire place. Bien entendit Hauffroi Milon d'Angler, si lui demanda d'où il venoit, & qui l'avoit amené, mais vous dit Milon, car je vous avois laissé dedans Angorie. Ha! dit le traître, à un détour je fus pris & ici amené, & aussi furent les Seigneurs en prison mis. Quand Hauffroi sçût que Pepin n'y étoit point il fit semblant d'en être bien joyeux, mais il eût voulu qu'il eût là été par le col pendu. Or sont les douze Pairs de France en une obscure prison, là où il se sont connus les uns les autres, il ne faut pas demander gémissemens qu'ils firent car nul n'y étoit qu'il n'espera la mort plûtôt que la vie, hors Orson qui les réconforta disant: Seigneurs prenons en patience il plaît à Dieu qu'ainsi soit, & qu'en cette façon prenions cette pénitence, & pourtant ne faut il pas tant se déconforter, mais avoir fiance en Dieu & en nos bons amis, c'est mon frere Valentin & Pacolet qui bien sçait jouer de son art. Ainsi parla Orson, mais il ne sçavoit pas que le Château fut si fort, & que par enchantement ne peut être pris. Après que Brandiffer eut fait emprisonner les Seigneurs il appella Galatie, & lui dit. Ma fille je veux aller en Falisée pour mon ost assembler & là je dois trouver le Roi d'Inde & le Roi Lucar lesquels viennent avec moi en Angorie que les François tiennent, pourtant gouvernez-vous bien, & sur tout vous gardez des prisonniers. Pere, dit la pucelle de moi n'ayez doute des prisonniers, car vous n'en aurez que bonnes nouvelles. Ainsi partit Brandiffer du Château va à Falisée où il assembla son armée. Là vint le Roi Lucar à grande puissance comme il avoit promis, mais le Roi d'Inde y envoya seulement ses gens, car sa femme étoit malade, tellement qu'elle mourut au bout de neuf jours, tel deuil prit le Roi qu'au lit se coucha & fut douze jours sans parler, dequoi plus ne déplût à Lucar, car depuis qu'il lui ôta sa femme il ne l'aima, ainsi que

avez entendu plus au long reciter.

Comme Brandiffer après qu'il eut assemblé tous ses gens à Falisées, il monta sur la mer pour aller en Angorie contre les Chrétiens.

Chapitre 64.

BRand ffer accommpagné du Roi d'Inde, & Lucar, avec leurs gens monterent en mer pour aller en Angorie, auquel lieu arriverent en peu de tems, & ceux qui les virent venir l'allerent dire à Valentin qui de la Cité gardoit attendant la venuë du Roi Pepin, & des douze Pairs de France. Hélas! il ne sçavoit pas comme il alloit, quand il vit les tentes & Pavillons levez en tout Angorie, piteusement regretta Pepin, puis fit venir Pacolet, & lui dit : ami il va mal de notre fait quand je ne puis sçavoir du Roi nouvelles. Or me laissez faire dit Pacolet, car tantôt en aurons nouvelles autre chose dire, le lendemain au matin il partit d'Angorie, & s'en alla parmi l'ost des Payens jusqu'à la tente du Roi Lucar Et quand Lucar le vit il lui demanda : ami où est votre Maître qui autrefois me servoit. Ha! Sire dit Pacolet, il est mort piéça, suis seul demeuré je voudrois bien trouver maître. Valet, dit Lucar, bien vous veux retenir & guerdonner si bien me servez. Oüi, dit Pacolet, je ne demande autre chose, parquoi demeura au service de Lucar : mais mal le servit, & fut mal guerdonné. Quand il fut nuit il fit un enchantement qu'il endormit Lucar, & sur un cheval le monta, & sans l'éveiller le mena en Angorie dedans le Palais. Valentin fut joyeux quand il vit Lucar Or fut il monté en la salle devant un feu, & à cette heure faillit le sort, & s'est Lucar éveillé bien effrayé de se trouver là; & Pacolet qui fut bien avisé se mit devant lui & lui dit. Beau maître je suis votre Valet, que vous plaît-il commander. Lors connut il qu'il étoit trahi, & prit un couteau pointu, & tellement en frappa Pacolet qu'à terre tomba mort.

Il ne faut pas demander le dueil que Valentin mena. Alors, dit Valentin, mort êtes-vous fini, je puis bien dire que tel ami n'aurai jamais, or suis de tous points dolent, & seul en tristesse demeuré, loin de tous mes amis & auprès de mes ennemis Hélas! noble Roi Pepin, pourquoi ne venez vous pas, car votre longue demeurée portera grand dommage: ha faux Lucar, tu as occis celui qui étoit mon espérance tu l'acheteras cher. Par Mahom dit Lucar, & rien plus me chaut; puisque celui qui fausement me trahit je suis vangé. Alors Valentin fut vers Pacolet, & prit les tablettes qui étoient en son sein, lesquelles étoient tous ses secrets de son art, & lui avoit piéça dit Pacolet, que quand il seroit mort, si après lui demeuroit qu'il prit les tablettes, que la science y étoit écrite par laquelle il sçavoit jouer de son sort, & ainsi le fit Valentin & les tablettes pris que depuis lui furent bon métier. A cette heure voulut Valentin que Lucar fut à mort jugé; mais par les Seigneurs qui avec lui étoient, fut avisé qu'en une tour seroit mis & surement gardé, afin que s'il advenoit que de notre parti aucun noble prisonnier fût pris par les Payens, que de Lucar pût être racheté. Le conseil plut à tous, & ainsi fut accordé; & quand Lucar fut en prison, Valentin fit enterrer le corps de Pacolet qui des grands & petits fut pleuré & plaint.

Comme Brandiffer sçût que le Roi Lucar étoit en Angorie, & comme il manda à Valentin pour faire l'apointement de le racheter.

Chapitre 65.

LE lendemain fut grand bruit parmi l'ost des Payens pour Lucar qu'ils avoient perdu dessus tous les autres grand deüil en mena Brandiffer, & ainsi qu'on le demandoit arriva un exprès qui dit qu'il étoit en Angorie & qu'il avoit tué Pacolet. Joyeux fut Brandiffer de la mort de Pacolet & au cœur dolent du Prince Lucar, si appella un messager qui sçavoit parler François, & lui dit à Valentin de par moi que s'il veut rendre Lucar, je lui rendrai le Roi Pepin ou l'Empereur de Grece, ou Orson son frere, ou l'un des douze Pairs de France, ou Hauffroi ou Henri, ou le verd Chevalier lequel aimera le mieux. Sire, dit le messager, volontiers ferai votre message. Alors il se partit, & alla en Ango-

Digitized by Google

rie qui assez près étoit de là, on lui ouvrit les portes pour ce qu'il étoit messager, & quand il fut entré il dit qu'il vouloit parler à Valentin, & on lui amena, & quand il fut devant lui il le salua, puis fit son message ainsi que Brandiffer lui avoit commandé. Valentin fut fort émerveillé, dit au Messager comme se peut-il faire que Brandiffer tienne en ses prisons tant de si vaillans Seigneurs, ni comme les peut il avoir pris. Sire, dit le Messager, je vous dirai comment. Vrai est que le Roi Pepin n'a gueres accompagné de douze Pairs de France, dont Orson & Henri allerent en Jerusalem en habits de pelerins pour le saint Sépulchre visiter. Si vinrent les nouvelles, desquelles Brandiffer fut joyeux & telles puissance y mena qu'en peu de tems dedans Jerusalem furent tous pris, & on les a au Château fort amenez, qui de toute sa terre est la plus forte place. Si me veillez donner brieve réponse, si le change voulez faire de Lucar contre l'un de vos bons amis. Messager, dit Valentin tantôt aurez réponse. Lors entra en une salle, & fit venir tous Seigneurs, & leur dit: amis, il est vrai que pour rendre Lucar je puis des prisons de Brandiffer délivrer mon pere ou mon frere, ou mon oncle le Roi Pepin, qui sont mes trois principaux, si me conseillez lequel je dois demander. Sire, dirent les Barons, ici ne vaut rien le songer, car vous sçavez que nul ne peut être tant tenu comme à pere & à mere, & par droite raison, & naturel amour devez votre pere demander. Seigneurs dit Valentin, vous parlez sagement: mais sauf votre révérence, je suis déliberé de faire autrement, pour parler à cete chose justement & selon la vraye équité, vous sçavez tous que ma mere Bellissant par mon pere fut à grand tort & honte vilainement de son païs banie & en telle nécessité & péril en la forêt d'Orléans m'enfanta que j'eusse été de bêtes sauvages dévoré, si n'eût été mon Oncle le Roi Pepin par qui je fus trouvé & lequel m'a fait nourir & élever sans me connoître en telle maniere que Chevalier m'a fait, & de tous les biens que j'ai, sont de par lui venus ni jamais de mon pere je n'eus un seul confort ni secours en ma tribulation, pour ce je veux sur tous autres le Roi Pepin qui tant de bien m'a fait sans sçavoir qui j'étois le Roi Lucar délivré & que mon pere demeure, puis s'il plaît à Dieu tant ferons que nous aurons mon pere & aussi tous les autres. Quand les Barons ouïrent le sens & les paroles de Valentin, s'émerveillerent tous de sa prudence, & disoient de commun accord que sagement il parloit & s'accorderent à sa volonté pour ce qu'elle étoit raisonnable. Lors Valentin dit au messager: Ami retourneras vers le Roi Brandiffer, & lui diras la réponse que je fais, c'est que je lui rendrai le Roi Lucar, par tel convenans qu'il me délivrera le Roi Pepin de France car pour le changer de Lucar autre ne veux avoir. Alors partit le messager, & à Brandiffer fit la réponse, telle que Valentin lui avoit donnée. Par Mahom, dit Brandiffer toujours les plus puissans sont les premiers honorez, mais puisque celui demande je lui rendrai.

Comme Milon d'Angler qui étoit nommé Roi de France pour sauver Pepin fut délivré des prisons de Brandiffer en échange de Lucar.

Chapitre 66.

ET quand le Roi Brandiffer sçut que pour change de Lucar, Valentin vouloit avoir le noble Roi de France, il manda messagers au Château fort vers sa fille Galatie, qu'elle donne le Roi de France tout seul. Les messagers entrerent en mer, & tant nâgerent qu'en peu de tems arriverent au Château fort & sont allez vers la belle Galatie, & lui ont conté comme pour change de Lucar, qui les Chrétiens ont pris, ils sont venus de par le Roi Brandiffer querir le Roi de France, & quand la fille l'entendit elle fut tantôt prête de faire la volonté de mon pere. Si appelle le chartier & l'envoya aux prisons demander le très noble Roi de France, & lui venu à l'huis de la chartre il s'écria haut: Or ça vienne le bon Roi de France, car délivrance me le faut. Et quand Milon d'Angler entendit le chartier il répondit doucement: Hélas! ami, je suis ici pourquoi m'appelle tu si mourir me convient

Digitized by Google

premier, je prie à Dieu que de moi veuille avoir pitié, car pour sa sainte foi soutenir je veux de bon cœur mon corps à mort donner. Sire, dit le chartier n'ayez doute, car délivré serez en un échange d'un Roi Payen, que ceux de votre loi tiennent. Et quand Henri entendit les paroles, il se repentit dont il avoit conduit le Roi son pere, qu'il ne s'étoit fait Roi de France quand il en fut requis : mais le déloyal enfant qui sçavoit la trahison ne pensoit pas que son pere dût échapper : mais bien connut sa malheureuse volonté quand il vit que par tel moyen le Duc Milon étoit délivré, lequel en pleurant, des autres Barons prit congé. Hélas ! dit l'Empereur, sauvez moi sur tout mon enfant Valentin, & moi aussi c itOrson, & à lui me recommandez & lui dites cōme nous sommes en misérables détresses & en grande pauvreté, & si par lui n'avons secours de brief nous conviendra nos jours finir. Seigneurs, dit Milon, prenez en vous confort, car s'il plaît à Jesus jamais en France ne retournerai que ne soyez délivrez. Alors partit de la prison, & tous les autres demeurerent pleurant tendrement. Et alors comme sage & bien appris s'en alla devers la bonne & bonne Galatie d'elle pris congé en grande révérence. La Dame si fut douce & courtoise, & à son Dieu Mahom le recommanda. Ainsi partit le Duc Milon, & les messagers qui l'étoient venu querir, le menerent au port puis monterent sur mer & en bien peu de tems arriverent en l'ost de Brandiffer. Et quand Brandiffer le vit il lui dit : franc Roi bien paisfiez être venu, sçavez-vous pourquoi ai mandé d'aller avec mes gens qui vous vont mener jusques en la Cité d'Angorie, & dites à Valentin, que pour le change de vous rendra Lucar comme appointé avons. Sire, dit le Duc Milon d'Angler, ainsi le veux je faire, & telle loyauté vous tenir que si pour moi Lucar ne vous est délivré je m'en viendrai rendre à vous, & pourrez de mon corps faire comme devant. Par Mahom dit Brandiffer vo s parlez royalement & plus rien ne vous demande. Or allez Mahom qui vous veuille conduire. Ainsi partit Milon d'Angler & ceux qui le menoient ; si arrivérent en Angorie, & entrerent dedans sans nul refus, & s'en allerent au Palais où il trouverent Valentin. Lors lui & le Duc d'Angler doucement s'embrasserent, & parla le Duc à Milon un petit à secret, puis a conté l'entreprise, & comme ils avoient été pris en Jerusalem, & comme le Roi d'Inde avoit le Roi Pepin emmené sans le connoître. Et ainsi comme il avoit son nom changé à la requête du Roi Pepin, & lui dit comme les autres étoient en prison au Château fort. Et quand Valentin l'entendit, il lui dit doucement, bien avez ouvré, car je connois que loyauté avez qui sert & loyauté vous êtes venuë, car par le loyal service qu'avez fait au Roi Pepin, aujourd'hui êtes de vos ennemis délivré, bon ami vous montrâtes quand pour le Roi Pepin sauver changeâtes votre nom. Et aussi bien y pouvoit avoir dommage que profit, car de nature les faux Payens demandant la mort au Roi Pepin pour la cause que contr'eux il veut la foi de Jesus soutenir & cesse de Mahom détruire. Quand Valentin eut ainsi parlé, il fit amener Lucar & lui dit : Lucar pour cette fois avez été délivré : mais gardez vous le tems avenir & vous souviēdé mon bon ami Pacolet, lequel avez tué, car par bien si jamais en bataille ou autre par vous puis rencontrer, nous verrons de nous lequel sera le plus vaillant. A ces mots partit Lucar qui fut joyeux d'échaper & quand il fut hors des portes les Sarrazins vinrent à grande puissance au devant, demenant grand fête pour sa délivrance.

Comment Valentin & le Duc Milon d'Angler saillirent d'Angorie sur l'ost des Payens. Et comme les Payens perdirent la bataille, & furent déconfits.

Chapitre 67.

ALors Valentin mit la lance en son poing & cria hautement : Chrétiens prenez courage. Et alors commença dure bataille auprès de l'étendart de Brandiffer qui auprès de lui avoit Lucar puissamment accompagné. Chrétiens assaillirent & Sarrazins se deffendirent, en tous leurs étendarts avec cinquante

Digitized by Google

mille hommes qui devant eux tenoient fermes, pourtant les Chrétiens ne les pouvoient graver. Alors l'admirable Seigneur de Cassidoine, vit un François qui plusieurs Sarrazins mettoit à mort, il alla de cette part, & le Chrétien d'une hache frappa, que la tête lui mit en deux, mais devant retourner un écuyer de Normandie dessus l'Amiral arriva, & devant Milon d'Angler l'abbatit mort ; & pour telle vaillance, Milon le fit Chevalier & a dit, or pensez de bien faire, car si pauvre n'aura vaillant, il se porte qu'aujourd'hui je ne fasse Chevalier. Tant en fit ce jour que chacun prenoit courage pour avoir l'accolée, & en ce point dura la bataille si longuement que le soleil commença à obscurcir : mais pourtant que les Chrétiens virent que les Payens se vouloient retraire, le noble Valentin ne se vouloit pas retraire, trop bien cuidoient Sarrazins en leurs tentes retourner. mais les Chrétiens furent au davant, dont Brandiffer & Lucar furent empêchez toute la nuit, dura la bataille très morte le grand feu y avoit de toute part ardans. Et quand le jour fut clair plus fort recommença d'une part, & d'autre il y eut tant de morts que le sang courut comme ruisseau de fontaine Si ne faut pas demander de la prouesse que fit Valentin, car au plus fort de la bataille, malgré les Sarrazins se mit & Milon après Valentin de toutes parts abat gens & chevaux tant qu'il n'y a payen si hardi que devant lui se trouve, & si avant se mit qu'il vint près de l'étandart de Brandiffer, & vit l'Amiral devers lui vint si rudement que son cheval tua sous lui, mais Valentin qui fut leger sur pied se releva & prit l'épée & de toutes parts tuë & abbat Sarrazins en criant joye, mais ne se fut échapé si n'eut été le Duc Milon qui payens de partir comme fait le loup des brebis, & tous ceux qu'il trouvent devant lui il abbat ainsi le secourut, & cheval lui donna. Et quand Valentin fut remonté il se tira hors de la bataille pour prendre l'air, & bût une fois & puis retourna en l'estour plus fort que devant. Et quand le Maréchal d'Inde vit qu'ils avoient le pire, le plus secrettement qu'il peut fit ses gens retirer en un petit val pour mieux tollir. Bien le vit le noble Valentin, & dit à Milon. Lors apporterent que Valentin, & ses gens sans bruit menerent sur le dit Maréchal, & ainsi fut fait Valentin & ses gens allerent celle part, frapperent sur les Indois, tellement que la premiere entrée la bataille rompirent. Lors Valentin avisa le Maréchal qui sauver se croyoit, & lui donna si grand coup de lance qu'il tua son cheval sous lui & Chrétiens frapperent dessus, mais si bien fut armé que de premiere venuë pas ne le tuerent & Valentin le prit qui le donna à garder à quatre Chevaliers, & les Indois furent pris plusieurs prisonniers que Valentin les envoya à Angorie, & commanda qu'ils fussent bien gardez or connurent Brandiffer & Lucar qu'ils avoient le pire. Par Mahom dit Brandiffer, je ne puis penser comme puissions resister, & me doute que mourir nous conviendra, je serois d'opinion que pour cette fois nous contentions & retournions en notre pais, si pourrons une autre fois à plus grand gens retenir. Vous dites bien, dit Lucar, car nous avons déja perdu les meilleurs de nos gens, retournons sans plus demeurer ici, car il vaut mieux à tems fuïr que mourir par trop demeurer. Ainsi fut par eux le conseil pris & firent ployer l'étendart & les bannieres, & ont dit à leurs gens sauve qui pourra.

Lors les Payens ont pris la fuite vers le port de mer, & les Chrétiens vont après battans, & ayant sans nulle autre deffence, car gens qui sont en fuite sont à demi déconfis, & tant demeura par les champs de Payens qu'avec Brandiffer & Lucar n'en monta que cent. Après la déconfiture des Payens les Chrétiens entrerent dedans les tentes, & furent tous riches, puis allerent en Angorie eux reposer, car travaillez étoient. Le lendemain firent ensévelir les morts, & pour eux prier Dieu ainsi qu'ils étoient tenus

Comme le Roi Pepin fut rendu par le Roi d'Inde en échange de son Maréchal Chapitre 36.

Quand les Chrétiens eurent gagné la bataille devant Angorie, & fait enter-

Digitized by Google

rer les morts, Valentin monta au Palais com nanda qu'on menât les prisonniers Lors lui fut amené le Maréchal du Roi d'Inde, auquel il demanda s'il vouloit croire en Jesus-Christ. Par Mahom, dit le Maréchal, j'aime mieux mourir. Milon d'Anler lui demanda de quel pays il étoit ? je suis dit il, Maréchal au Roi d Inde, & suis fort son ami.

Quatd Milon l'entendit, il tira à part le Chevalier Valentin, & lui dit en cette maniere, bien avons ouvré puisque icelui Payen qu'avez pris par lui pourrons avoir le Roi Pepin, que le Roi d'Inde pour naim emmena quand nous fûmes pris en Jerusalem. Milon dit Valentin, vous dites vérité. Lors demanda au Payen si le Roi d'Inde tenoit point en ses prisons un Chrétien de petite stature. Par Mahom, dit le Maréchal, en la prison du Roi d Inde n'y a point de Chrétiens, mais en sa Cour y en a un petit qui chevauche avec lui & n'est point en prison, & l'amena de Jerusalem quand les douze Pairs furent pris. Maréchal, dit Valentin, c'est celui que nous demandons, & si pouvez tant faire qu'il me soit amené, pour lui serez délivré sans rançon: car il est mon valet, & long tems m'a servi, bien dit le Payen, j'en suis d'accord & fut joyeux des nouvelles ; si écrivit une lettre au Roi d'Inde, & lui envoya, & quand le Roi d'Inde eut la lettre vûë il fut joyeux de rendre Pepin pour son Maréchal, car pas ne connoissoit que cet homme étoit Pepin, devant lui le fit venir, & lui dit. Bel ami, il vous convient aler, car pour vous on délivre mon Maréchal que laisser ne voudrois pour cent tels comme vous. Sire, dit Pepin, je suis très content : & si mal vous ai servi plaise me pardonner. Ami, dit le Roi d'Inde, à Mahom, je te recommande. Alors alla Pepin courant à la fenêtre d'Esclarmonde, & lui dit : Ma mie prenez en vous confort, car je suis délivré, de bref vous envoyerai votre ami Valentin & jamais ne cesserai tant que vous soyez délivrée. Alors se partit de la Dame, & de joye se pâma, & Pepin s'en vint au messager, & en peu de tems furent en Angorie. Or ne faut point demander la joye qui adonc fut menée François allerent au devant sonnant trompettes & clairons & grande joye demenerent. Oncle dit Valentin, de bonne heure fut celui pris par qui futes délivré, car dessus tous les biens du monde votre cœur desirois. Neveu, dit Pepin, prenez en vous liesse, car nouvelles vous apporte de chose que plus vous aimez, c'est Esclarmonde qui tant l'avez cherchée, or l'ai je trouvée, & à vous se recommande. Alors lui conta comme elle avoit été prise, & comme elle s'étoit subtilement gouvernée Quand Valentin oüit ces nouvelles, il eut si grande joye qu'à peine pouvoit parler. Ha ! Dame, dit Valentin, vous dois je de tout mon cœur aimer, quand pour l'amour de moi si bien vous êtes gardée, si promets à J. C. que jamais ne vous faudrai, & si perdrai la vie où je vous délivrerai, encore ai je les tablettes de Pacolet parquoi je pourrai du subtil art jouer.

Alors Valentin fit délivrer le Maréchal de Inde, puis entra en sa chambre secrette, & ferma la porte vers lui, puis prit les tablettes de Pacolet & regarda dedans, & trouva plusieurs choses merveilleuses, entre les autres trouva les mots, comme Pacolet faisoit les gens dormir, puis après trouva comme on pouvoit ouvrir la porte la plus forte, & en disant ces mots la porte de la chambre s'ouvrit de rechef, en la fin trouva comme quand il lui plaira il semblera être vieille femme, & quand il voudra semblera être jeune homme. Quand Valentin eut vû toutes ces choses il prit encre & papier & pour doute de perdre les tablettes ; tout en un brief les écrivit, & sur lui dedans ses habillemens les cousut, mais depuis il eut bien métier pour sa vie sauver comme vous verrez ci après.

Comme le Roi Pepin partit d'Angorie & retourna en France pour Artus de Bretagne qui la Reine sa femme vouloit épouser.

Chapitre 68.

EN ce tems le Roi Pepin étoit en Angorie pour les Payens combattre, sur ce point il lui vint un Messager de par la Reine

Digitized by Google

Berthe sa femme lequel lui dit: Sire veillez entendre les nouvelles que je vous aporte de ma redoutée Dame Berthe Reine de France, sçachez que tous ceux de par de-là croyent fermement que vous & les douze Pairs de France soient morts pource qu'ils ont oui dire qu'en Jerusalem les Payens ont pris. Artus Roi de Bretagne en votre pays est entré, & par force veut être Roi, & la Reine outre son gré épouser, & guerre en France est menée tant que Guillaume de mon glaive a fait tuer. Guetin & le Roi de Bretagne ont entrepris de mettre en éxil Charlot votre fils, dolent fut le Roi Pepin de telles paroles ouir, lors fit assembler ses Barons pour soi conseiller. Si furent d'accord que mieux valloit sa terre deffendre, que trop travailler pour l'autrui acquerir. Le Conseil tenu, le Roi Pepin prit congé pour s'en retourner en France, le Duc Milon avec lui. Lors Valentin lui dit : bel oncle, si demeurer me convient pour mettre tou te ma force, de mon pere, de mon frere Orson & les douze Pairs délivrer. Valentin dit Pepin, vous parlez sagement, s'il plaît à Dieu que de mes ennemis aye victoire, je vous envoyerai aide. Lors le Roi Pepin monta sur mer accompagné de six mille combattans.

Comme Valentin alla en Inde la Majour, & contrefit le Medecin pour voir la belle Esclarmonde. Chapitre 69.

VAlentin qui par le Roi Pepin avoit eu nouvelles d'Esclarmonde, ne la mit en oubli : ainsi partit d'Angorie accompagné de l'un de ses Ecuyers, & pour mieux se couvrir en guise de Medecin s'habilla, & s'en alla vers le port, où il trouva une nef de Marchand qui en Inde vouloient aller, il entra avec eux, & les Marchands le reçurent, & tant nâgerent qu'ils arriverent en Inde: mais avant que Valentin entrât en la Ville, il fit faire une robbe de Medecin, puis mit un chaperon furré, & ainsi comme un Docteur entra en la Cité, & en une riche hôtellerie alla loger, & quand l'hôte le vit, il lui demanda de quel métier sçavoit user. Hôte dit Valentin, je suis Medecin & je sçais l'art de toutes maladies guérir. L'Hôte le reçut & son Ecuyer bien le servoit, & comme Clerc de Docteur, Valentin fut deux jours en cet état, puis dit, hôte, faite moi un plaisir. C'est que me trouviez un homme qui aille parmi la Cité crier ma science que s'il y a nul malades je me vante de les guérir : car j'ai besoin de gagner pour vous payer les dépens que j'ai faits céans; non pourtant si vous avez doute de moi je vous donnerai gage veux avoir dit l'hôte; car étrangers se fait mal fier. Alors Valentin lui donna un fin manteau fourré, & lui dit, tenez hôte & de moi ne vous doutez, faites-moi venir le valet que je vous ai demandé. L'Hôte lui amena un valet qui n'avoit nul soulliers, robbe, ni chapperon, & étoit presque tout nud. Valentin pour l'amour de Dieu le fit habiller, & lui dit, mon ami allez crier par la Cité qu'il est un Medecin qui sçait guérir de toutes maladies, & aussi ceux qui ont perdu le sens soit homme ou femme, jamais ne seront enragez que leurs sens ne leur rende. Lors partit le valet qui joyeux fut d'être revêtu, & par la Cité crie toute la journée ainsi que Valentin lui avoit dit. Or vinrent les nouvelles au Roi d'Inde de celui maître. Et pour ce qu'il se vantoit de fols & enragez guérir, pour l'amour d'Esclarmonde le Roi d'Inde le manda nonobstant qu'ils étoient manchots, contrefaits & boiteux en grand nombre devant son logis : mais tous les laissa pour aller vers le Roi, car il sçavoit bien où son cœur tiroit, il salua le Roi d'Inde du Dieu Jupiter, & le Roi dit maître soyez le bien venu, dedans ma Cour, vous dinerez, & vous dirai pourquoi vous ai mandé. Le Roi se mit à table & fit cherement servir Valentin, qui après dîner lui dit : Maître, j'ai en ce Palais une Dame qui dessus toutes autres est de beau garni; il est vrai que quand je la pris dès l'heure je la voulois prendre en mariage & épouser, mais elle me fit entendre qu'elle avoit à Mahom voüé que nul ne l'épouseroit que jusqu'à un an : or je lui donnai tel terme qu'elle demanda : mais en la fin de l'an, piteuse maladie la prit telle que personne

auprès

auprès d'elle plusieurs médecins sont venus pour la guérir, mais nuls n'y ont pû réussir. Notre nouveau docteur fut introduit dans la chambre de la belle Esclarmonde il s'entretint long-tems avec elle, & lui promit que dans peu il la délivreroit de sa captivité.

Comme Rozemonde trouva maniere de soi faire prendre & amener au Roi d'Inde.

Chapitre 61.

BIen souvent on dit que si une femme d'elle même ne se châtie qu'à peine la peut on châtier : car ils aiment mieux mourir qne de faillir à leurs entreprises, comme bien montra la belle Rozemonde femme de Lucar, car elle ne demeura pas quatre jours qu'elle sortit dehors de son Pavillon, & dans la plus petite compagnie qu'elle pût elle monta sur la haquenée, & dit qu'elle s'en vouloit aller ébattre aux champs, & prendre un peu l'air, en ce point s'en alla Rozemonde vers la Cité d'Inde la Majour. Or vous sçaurez qu'elle avoit fait sçavoir au Roi d'Inde que ce jour étoit prêt pour la venir prendre & amener, & il ne lui faillit pas ; car ainsi qu'il la vit sortir par une fosse porte il monta à l'avantage & courut promptement à la Dame & prit la haquenée par le frein, & lui dit : Mademoiselle, je puis à cette heure faire de vous à ma volonté, puis il la prit par la main & la mena dedans la Cité d'Inde en grande joye. Or fut le cri parmi l'ost du Roi Lucar que le Roi d'Inde amenoit Rozemonde plusieurs monterent à cheval pour la Dame secourir : mais ils entrerent en la Cité d'Inde. Par Mahom, dit Lucar, qui la Dame me poura amener je le ferai mon grand Sénéchal, & dessus tous ceux de ma Cour, Maître & Gouverneur. Sire, dit Pacolet à Valentin, si c'est votre plaisir de la Dame avoir, je retournerai à l'enchantement, parquoi je vous la ferai prendre. Ami, dit Valentin, or l'ai laissez aller, une fois l'ai renduë à Lucar son mari en espoir qu'elle se châtia de sa faute, & puisque faire ne le veut autrement qui laisseroit celui homme qui remede querir y voudroit, car femme qui a volonté de se mal gouverner, ne peut jamais être de près retenuë, que la fin n'en fut mauvaise.

Ce jour que le Roi d'Inde emmena Rozemonde, il la prit à femme & épouse, coucha avec elle & engendra un fils qui Rabâtre fut nommé, lequel en son vivant possêda Jerusalem, mais depuis il fut conquis par Regnier mon maître qui son frere à notre loi fit convertir avec la fille dudit Rababre, laquelle avoit nom Attripart. Trop dolent fut le Roi, car quand sa femme eut ainsi perduë, Brandiffer le réconforta en disant : Beau fils prenez en vous courage, car je jure Mahom & tous mes Dieux que devant mon département je vous vengerai. Ainsi jura Brandiffer, mais autrement alla, car à ce jour vint vers lui un messager qui lui dit : Sire entendez des nouvelles qui seront par vous déplaisantes. Sire, sçachez que le Roi Pepin accompagné du fils de l'Empereur de Grece qui étoient en votre prison descendus, sur votre terre ont détruit plusieurs bonnes Villes, Châteaux & Forteresses & grand nombres de vos gens mis à mort, & ont assiégé votre Cité d'Angorie en laquelle votre femme est accouchée d'un beau fils, & suis ici venu pour vous demander secours, ou autrement vous faudra votre Cité d'Angorie aux Chrétiens. Quand Brandiffer eut oüit ces nouvelles il fut dolent en son cœur. Il s'en alla à Lucar, & lui dit, beau fils voici un messager que de ma terre a mauvaises nouvelles, car les François y sont entrez à force & puissance, parquoi m'est forcé d'y aller deffendre si dirai que vous ferez, envoyez un Chevalier vers le Roi d'Inde & lui mandez qu'il vous envoye ma fille Rozemonde votre femme & que vous lui pardonnerez la mort de votre pere, si ferez de sa terre lever, & partir votre ost sans aucune guerre lui faire. Par Mahom, dit le Roi Lucar à cela je pensois ni avoir nul remede ni meilleur conseil. A ces mots appella Valentin, [illegible] dit : Chevalier, il vous convient

Digitized by Google

de par moi vers le Roi d'Inde aller & lui dites qu'il m'envoye la belle Rozemonde laquelle il m'a tolue par tel convenant que la mort de mon Pere je lui pardonnerai de bon cœur, ferai mes gens & toute mon armée vider de dessus la terre & hors de son pays sans dommage lui porter. Sire, dit Valentin, pour moi je voudrois mon corps avanturer plus que pour nul autre, si ferai votre message au mieux que je pourrai, en peu de tems vous entendrez nouvelles.

Alors Valentin alla en la Cité d'Inde ainsi qu'un messager, & alla au Palais auquel il trouva le Roi, & auprès de lui la jeune Damoiselle Rozemonde, qui bien connut Valentin, dit au Roi: Sire, voyez celui ci, c'est celui par qui je vous fus tolue & ôtée quand la premiere fois me cuidât amener. Dame, dit le Roi d'Inde, à cette heure je me vengerai, car jamais en sa vie ne m'échappera.

Si feras, dit la Dame, car tant je le connois qu'encore de lui vous pourrez être servi. Alors s'approcha Valentin; & en très grande hardiesse le Roi salua & la Dame aussi. Sire, dit Valentin, je suis messager au Roi Lucar, lequel devers vous m'envoye, & vous mande que la belle Rozemonde, laquelle ici est, lui rendez; si faire voulez il vous pardonnera la mort de son pere, & son armée fera votre terre lever sans nul séjour, mais non pourtant que je suis chargé de vous faire tel message, si croire me voulez jamais n'y consentirez, mais gardez la Dame qui tant est belle, & qui si vous aime, & sçachez que jamais jour de ma vie ne serai en lieu où je souffre blâme dèshonneur vous faire pour l'amour de la Dame tout le tems de ma vie lui voudrois honneur porter, & vous faire service.

Chevalier, dit le Roi d'Inde, vous parlez comme un vaillant, & me plaît votre parole: mais pour répondre au Roi Lucar, s'il a femme affaire qu'il en pourchasse d'autre que ma mie Rozemonde, car jamais en son côté ne couchera de son corps n'aura plaisir. Chevalier, dit la Dame, saluë mon pe[illegible] lui dire que de faire la faute en est à lui, car bien avois dit que point ne voudrois être donnée à Lucar; or mon pere a fait contre ma volonté, aussi ai-je fait contre la sienne. Et dites à Lucar, qu'en moi n'ait plus défiance.

Dame, dit Valentin, votre message sera fait. Ainsi prit congé, fort joyeux d'être hors d'Inde & échappé des mains du Roi; & lui arrivé en l'ost, dit au Roi Lucar: Sire, pourchassez un autre Dame, car Rozemonde est mariée au Roi d'Inde, lequel toutes les nuits couche avec elle, & en fait à son plaisir. Quand Lucar entendit ses paroles, ses mains commença à détordre, & à tirer ses cheveux, & dire: ha! ma mie, pour vous me conviendra mourir; quand j'ai perdu la plus belle, plus noble & plus amoureuse du monde. Hélas! que vous avois-je fait que si grand déplaisir m'avez pourchassé. Faux Roi d'Inde jamais n'aurai cause de t'aimer, car mon pere tu fis mourir faussement, puis par trahison ma femme a toluë. Lors parla Brandiffer, & dit: Beau fils, de cette pitié je suis courroucé, mais pour l'heure je ne puis y donner remede, car me convient aller en ma terre, où les François sont descendus, ainsi qu'avez oui par le messager, ou autrement mon pays sera détruit. Sire, dit Lucar, il nous convient la Cité assaillir devant que de partir, car si nous nous en allons en ce point, il nous sera reproché. Par Mahom, dit Brandiffer, nul assaut rien ni vaudroit, puisque par famine nous les gagnerons; vous demeurerez ici en toute votre puissance, en gardant les passages que nuls n'y puissent entrer, & donc vous suffise qu'aussi-tôt que de mes ennemis serai dépêchés à forces & puissances d'armes, en grande compagnie vers vous retournerai.

Comme le Roi Lucar fit tant que le Roi Brandiffer demeura avec lui, & envoya en Angorie Valentin contre le Roi Pepin son oncle.

Chapitre 61.

QUand le Roi Lucar entendit que le Roi Brandiffer le voulut laisser il en fut dolent & lui dit : Sire, vrai est, & bien le sçavez que vous m'avez promis de m'aider à venger du Roi d'Inde, lequel à vous & à moi a fait si grande injure. Il est vrai, dit le Roi Brandiffer, & trop suis déplaisant que ma promesse je ne puis accomplir ; mais force me contraint d'aller ma terre garder. Or je vous dirai, dit Lucar, comme vous pourrez faire pour mon honneur, & tant d'une part que d'autre. J'ai ici un Chevalier nommé Valentin, sur tout autre vaillant & hardi si lui pourrez donner vos gens, car en toutes ces choses je l'ai trouvé loyal ; & outre plus vous avez en cet ost le puissant Roi Murgallant votre oncle, qui de long-tems à la guerre suivie, & bien connois & me semble que très-bon seroit que ces deux fissent le voyage, & que vous demeurassiez. A ces paroles consentit Brandiffer, si manderent le Chevalier Valentin, & Murgallant, & leur dirent & déclarerent le fait & la maniere de l'entreprise. Seigneurs, dit le Roi Brandiffer, vous etes par nous deux élûs pour aller en Angorie lever le siége que le Roi Pepin a mis, si vous prie & requiers humblement que vous fassiez en maniere que ma terre puisse être deffenduë, bonheur pour vous sera, car là où j'aurai perte, vous n'aurez nul profit. Neveu, dit Murgallant, ne vous souciez pas, car puisque je mene le noble & hardi Valentin, je n'ai doute ni crainte que la chose ne se porte bien. Après ces choses devisées & ordonnées furent donnez au nobles Valentin & Murgallant cent mille homme combattans, bien montez, & autant en demeura en l'ost du Roi Lucar. Lors Valentin & Murgallant monterent sur mer, & autant nâgerent & eurent le vent si agréable qu'en bien peu de tems ils arriverent au jour à la Cité d'Angorie, mais premier qu'ils arrivassent un petit de tems, Valentin montrant une haute & grosse tour vers les parties d'Orient, laquelle étoit couverte de fin laiton. Lors demanda aux mariniers quelle place c'étoit, & un lui répondit. Sire, c'est le Château fort, & est ainsi nommé, & sçachez que la place est bien forte, & si subtille est l'entrée qu'il ne peut passer fort un homme à la fois, & si deux vouloient y passer ils trébucheroient dedans la mer qui bat contre les murailles ; en icelui Château le Roi Brandiffer a bien long-tems sa fille Galatie gardée que de nul ne soit dérobée, car au nombre n'est mémoire de plus belle qu'elle, mais tant la tient chere qu'il ne la veut donner à homme vivant. Quand Valentin oüi ces paroles, bien lui prit grand desir en son cœur de la belle Dame voir, & tant à part lui dit que jamais ne sera joyeux qu'il ne l'ait vuë.

Or sont arrivez au plus près d'Angorie, & sur les champs ont leur ost en brieve espace mis & assis, bien ont connu les tentes & les Pavillons de l'ost du Roi Pepin qui bien étoient luisantes & plaisantes à regarder : grand devoir faisoient Chrétiens de la Cité assaillir ; mais dedans y avoit un Amiral nommé Bruthant, lequel tous les jours sans faillir sailloit sur l'ost du Roi Pepin, & grande proüesse faisoit lui & ses gens. Quand Murgallant avisa l'ost des Chrétiens qui grande tente tenoient, il appella Valentin & lui dit : Chevalier, conseillez-nous sur cette affaire, car je vois & connois que les Chrétiens sont forts & en grand nombre. Murgallant, dit Valentin, je vous dirai mon opinion. Je conseille que nous envoyons un messager devers la Cité d'Angorie, & mandons à nos gens que nous sommes ici arrivez, & que demain il ne faillit qu'ils ne saillent sur les Chrétiens, & que par devers la Ville fiée

Digitized by Google

rement les assailliront, & nous de l'autre part; par ce moyen ne pourront fuir ni échaper que tous ne soient morts ou pris. Par mon Dieu, dit Murgallant, vous avez bien avisé: or faut trouver un messager que cette chose parface, & accomplice. Sire, dit Pacolet, qui subtil & canteleux étoit, ne cherchez autre que moi, je ferai votre message le plus adroitement que faire se pourra: lors la chose étant ainsi concluë, en la grande mêlée se mirent que des Payens & Sarrazins fussent pris & sans secours tenus. Alors leurs banderent les yeux & en leurs navires les firent mener piteusement: mais Dieu qui ses bons amis n'oublient point au besoin, les mettra dehors & les délivrera, & meneront Charlot Roi de France à joye, honneur & liesse, & au dèshonneur des faux traîtres, Hauffroi & Henri. Cette bataille dura longuement, car bien se deffendoient d'une part & d'autre. Valentin ne regardoit pas à sa vie sauver, à frapper & battre Payens prenoit son étude. Si vint vers Brandiffer, si grands coups se donnerent l'un sur l'autre que tous deux à terre tomberent: mais Valentin qui fut preux, sur Brandiffer si rudement frappa que d'un seul coup lui fendit la tête & tomba mort. Quand le Roi Brutaut vit que son frere Brandiffer étoit mort, il partit de la bataille avec l'Amiral de Cordes & le Roi Josué qui la retraite fit sonner & vers les navires allerent pour se sauver: mais les Chrétiens suivirent de si près en reclament St. George & St. Jacques, lesquels deux Saints ainsi que par aucuns bons Chevaliers, ont depuis témoigné que les Chrétiens montrerent en ce jour un miracle contre les Payens. Or furent les Payens de si près pris & atteint, que plusieurs dans la mer se jetterent & se noyerent, & en toutes manieres furent déconfits, quand la nuit fut venuë, les Chevaliers se retirerent dedans Angorie, puis le lendemain sortirent dehors pour faire enterrer les morts. Là furent trouvez plusieurs Chevaliers qui furent fort plains, mais sur les autres fut pleuré l'Empereur de Grece. Valentin & Orson menerent si grand deuil, qu'on ne les pouvoit apaiser. Milon d'Angler leur dit: enfans ne pleurez plus, mais priez Dieu pour son ame; car pour vos larmes, jamais envie ne reviendra. Ils firent porter le corps de l'Empereur dans la Cité, & le firent ensevelir comme il lui appartenoit, & firent chanter plusieurs Messes, & grandes aumônes donnerent aux pauvres pour le repos de son ame: mais Valentin toûjours pleuroit, on ne pouvoit le consoler, car il ne pouvoit oublier son Pere.

Comme Milon d'Angler retourna en France comme Valentin & Orson allerent en Grece

Chapitre 63.

LE Duc Milon d'Angler après que les Payens eurent été la seconde fois déconfits devant Angorie, prit congé de Valentin pour retourner en France, en lui disant: ami Valentin, je veux m'en retourner, je voudrois bien aussi tôt m'en retourner que vous m'aportâtes. Valentin dit en pleurant, ne plaise à Dieu que tel art plus je jouë, car il est damnable, celui qui me l'aprit en mourut méchamment, je crois que pour ce péché j'ai mon pere tué: alors Milon prit congé & avec tous les Barons de France se mit en chemin. Valentin & Orson prirent conseil pour retourner à Constantinople; mais avant qu'ils partissent il firent Couronner le verd Chevalier Roi d'Angorie, & lui firent par les Barons & Chevaliers du pays faire hommage, puis prirent congé de lui & monterent sur mer. Quand vint au départ, Orson appella Galatie & lui dit: ma Reine, je connois que de mon fait êtes enceinte d'enfant: mais sçachez que je ne puis vous avoir pour femme, car j'en ai une autre épousée, pour ce je vous ferai assigner rentes, tant que vous pourrez vivre honnêtement sans danger de personne. Sire, dit Galatie, je veux avec vous passer la mer, puis me

Digitized by Google

mettrai en quelque Religion pour servir Dieu pour vous & moi. Dame, dit Orson, je m'y accorde. Lors la mit sur mer, & tant nâgerent qu'ils virent les tours de Constantinople; ils manderent à la Reine leur mere des nouvelles de la mort de l'Empereur, mais ne manderent pas que Valentin l'avoit occis. La Dame fut dolente & d'autre part joyeuse de ses deux enfans qui en santé venoient, chacun en eut joye par la Cité pour la venuë de Valentin & Orson; Chanoines, Prêtres, Clercs & Bourgeois saillirent de la Cité en grandes processions, & en toutes les Eglises firent sonner les cloches & furent reçus honorablement, puis monterent au Palais, le dîner fut prês à table se mirent accompagné des grands Barons, la Dame, commença à parler, & dit: Valentin mon enfant, il convient sçavoir lequel tiendra l'Empire de Grece; car je ne sçai lequel de vous deux est le plus aîné, je m'attends bien d'y travailler sagement. Dame, dit Valentin, je veux que mon frere ce premier an le soit. Par ma foi, dit Orson, il ne m'appartient pas d'aller devant vous. Frere, je suis venu à vous & non pas vous à moi; si serez Empereur, car de ma partie je le veux. Alors départirent cette chose, & par les Seigneurs depuis fut apointé que tous deux gouverneroient l'Empire en paix & en amour: mais Valentin en si haut état ne demeura, car Valentin, qui pour l'amour de son pere nuit & jour pleuroit: un matin appella Esclarmonde, & lui dit: entendez ma raison; vous sçavez bien que devant Angorie j'ai piteusement tué mon pere dont nulle confession n'ai faite. Je suis déliberé de m'en aller au Pape mes pechez confesser & au St. Pere demander pénitence, saluez ma mere & mon frere Orson, & desquels irez venir au bout de quinze jours, & lui donnerez ce brévet & à nul autre ne le montrez. Tendrement pleura la Dame, tant que les larmes lui couloient en bas.

Comme Valentin prit congé de la belle Esclarmonde pour aller en la Cité de Rome ses péchez confesser.

Chapitre 64.

TAnt lui dit Valentin, Dame, ne pleurez de moi & me donnez l'anneau de quoi je vous épousai. La Dame lui donna, & en fit deux parties, dont il en garda une & donna l'autre à la Dame, disant ma mie gardez cette partie, & pour chose qu'on vous raporte de moi ne croyez un mot si vous ne voyez l'autre partie que je porte avec moi, gouvernez vous sagement, servez bien Dieu, & de fausses paroles vous gardez, car le monde est aujourd'hui trop faux & decevant. A ces mots embrassa la Dame en pleurant piteusement, & prirent l'un & l'autre côté. Alors se partit Valentin accompagné d'un seul Ecuyer, & tant fit qu'il arriva à Rome & se logea. Le lendemain vint en la grande Eglise où le Pape chanta la Messe, Valentin l'oüit de bon cœur, & après la Messe devant le Saint Pere s'agenoüilla demandant confession. Lors le Pape qui bien pensa qu'il étoit de haute maison, lui fit signe qu'il l'auroit; puis le Pape entra en sa chambre, & fit venir Valentin qui fort pleuroit. Beau fils, dit le Pape, que veux-tu avoir que tu pleure? Hélas! dit Valentin, des pécheurs je suis le plus grand. Là commença la confession, & entre les fautes en pleurant confesse qu'il avoit tué son pere & en demandant pénitence. Quand le Pape entendit le cas de Valentin, & regarda la grande repentance qu'il avoit de la mort de son pere dont il eut pitié, il lui dit: Mon enfant ne vous déconfortez point, car Dieu est puissant pour pardonner chose plus grande; allez en votre logis & demain matin revenez vers moi je vous donnerai pénitence au salut de votre ame. Valentin s'en retourna en son logis sans rien dire de son fait à personne. La nuit pleura & soupira; & quand

Digitized by Google

le matin fut venu il retourna en l'Eglise, & là trouva le Saint Pere qui devant lui faisoit chanter la Messe. Après la Messe le Pape l'appella & lui dit : mon enfant entends ce qu'il te faut faire pour avoir le pardon de ton péché. Premierement tu changeras ton habit, & pauvrement iras vêtu, & ton corps tant mortifiras que de nul ne puisse être connu ; & puis après iras à Constantinople, & seras sept ans sans parler, si Dieu tant de vie te donne ; & ne boiras ni mangeras fort du relief qu'on donne aux pauvres, & en ce plutôt tu meurs tes péchez te sont pardonnez, & si tu vis sept ans, & ne fais pénitence jamais pardon n'auras.

Sire, dit Valentin, tout ce ferai bien de bon cœur. Ainsi le Pape lui donna l'absolution. Et ainsi que dit l'histoire, Valentin dîna avec le Pape, puis partit de la Cité sans parler à son Ecuyer ni à nulle personnes. Je vous dirai comme il fit sa péniteneo, & quelle vie il menoit.

Comme Valentin en grande douleur de son corps parfit sa pénitence pour son pere qu'il avoit occis.

Chapitre 65.

QUand Valentin qui de la grace de Dieu fut inspiré pour sa pénitence parfaire entra dedans un bois après qu'il eut fait couper ses cheveux ; en ce bois fut si long-tems mangeant pommes, racines, parmi les ronces & épines que d'hommes n'eût été connu, & après s'en alla en Constantinople : mais avant qu'il y arriva pour lui fut grand deüil parmi la Cité demené, car la belle Esclarmonde qui son message n'oublia pas, alla devers Orson & lui donna le brévet que Valentin lui avoit laissé. Quand il eut lû il se prit à pleurer engoisseusement. Frere, dit Esclarmonde, pourquoi larmoyez vous tant. Hélas lui dit Orson ce n'est sans cause, car mon frere Valentin s'en va ; & par ces lettres me fait sçavoir que jamais ne reviendra, mais demeurera pour pleurer ses péchez. Quand la Dame entendit que son mari s'en alloit, elle tomba pâmée ; & quand elle fut revenuë, elle s'écria en disant : Hélas ! mon ami, pourquoi sans me le dire vous êtes parti ; mal fortunée suis je quand vous vous en allez pour ne jamais revenir. Grand deüil demenoit la Dame, & plus Orson. Par la Cité furent tant tôt les nouvelles que Valentin s'en étoit allé, en espoir de ne jamais retourner. Esclarmonde pleure, Bellissant larmoye, & Orson soûpire. Longuement dura ce deüil parmi la Cité, il arriva ainsi que dit l'histoire, qu'en ce jour fut dit à Fezonne qu'Orson avoit une autre Dame en amour que de lui étoit grosse, dont tel chagrin prit en son cœur, que malade fut au lit, en bref tems mourut. Grand deüil en mena Orson : mais devant tous ai fait mention. Or dirai de Valentin lequel arriva à Constantinople en si pauvre état, que de nul ne peut être connu. Il fut par les ruës & par les maisons des bourgeois demandant l'aumône pour ouir des nouvelles ; & puis s'en vint au Palais à l'heure que son frere Orson devoit souper ; ceux qui gardoient la table l'ont battu & chassé pour le mettre dehors, mais il n'en fit semblant Compagnons, dit Orson, qui fort regardoit sa contenance, laissez ce pauvre céans & ne le battez plus, car pour l'amour de mon frere Valentin je veux que les pauvres soient reçûs, afin que Dieu m'en veille envoyer nouvelles. Lors laisserent Valentin, par le commandement d'Orson, lui ont porté de bon vin & viandes assez Mais il regarda une corbeille où étoit l'aumône des pauvres relief de la table & mangea, & alors furent étonnez. Et quand vint la nuit que les portiers voulurent fermer les portes, sont venus vers Orson & lui ont dit : ce malotru qui contrefait le fol, voulez vous qu'il reste ici ; je veux que vous souffriez & enduriez de lui & que vous le laissiez faire à sa volonté, car par avanture c'est vœu où promesse à Dieu promis quand il ne parle point, nul ne peut sça-

Digitized by Google

voir qu'il est. Ainsi demeura Valentin sous les degrez, & fit son lit de paille ; le lendemain au matin Orson passa par devant lui qui en eut grande pitié, & lui donna l'aumône. Après passerent pour aller à l'Eglise sa mere & sa femme Esclarmonde qui fort le regarderent & lui donnerent leur aumône. Hlas ! pauvre homme, dit Esclarmonde, comment pouvez vous sans couverture la nuit demeurer ici. Mais s'il plaît à Dieu cette nuit en aurez. Valentin s'inclina en les remerciant, & elles passerent outre, & aussi tôt qu'elles furent passées, Valentin vit deux pauvres il leur donna tout ce qu'on lui avoit donné ; par ma foi dirent en se mocquant, ce coquin est bien fol, quand il n'a rien & donne ses aumônes: Valentin dit en son cœur. Sire, Dieu tout puissant. veuillez pardonner à tous ceux qui de moi font dérision, car ils ne sçavent pas ma faute misérable parquoi ainsi vivre me convient. Quand vint au dîner après on donnoit à Valentin toutes viandes, mais il faisoit à sa puissance signe que de rien il ne mangeroit sinon seulement des reliefs. Et quand Orson connut la condition, il commanda que le meilleur de sa table on mit en la corbeille, & que le pauvre homme devant fut le premier servi. Seigneurs, dit Orson, par le Dieu en qui je crois, toûjours le cœur me dit que ce pauvre homme fait quelque pénitence qu'il a à Dieu promise. En ce point fut Valentin longuement dedans son Palais sans être connu, & chacun disoit qu'il étoit mort ; parquoi le Roi Hugon fit demander Esclarmonde pour femme, & depuis entreprit grande trahison.

Comme le Roi Hugon fit demander Esclarmonde pour femme, & comme il trahit Orson & le verd Chevalier.

Chapitre 66.

OR en ce tems il y avoit un Roi d'Angorie nommé Hugon, & avoit oüi dire que Valentin avoit laissé l'Empire de Grece & le pays de Cretois. Il vint à Constantinople & d'Orson fut bien reçu, tant que par un matin Hugon apella Esclarmonde, & lui dit en beau langage. Dame, sçachez que je suis d'Angorie & tiens sous moi plusieurs grands Seigneurs, mais d'une chose je suis mal, c'est que je n'ai point de femme & suis à marier, pour laquelle chose je suis venu vers vous, j'ai entendu dire que le Chevalier Valentin ne reviendroit jamais, je vous requiers que pour moi vous me veuillez avoir & je vous ferai couronner Reine d'Angorie, & serez grandement honorée, car sur toutes autres êtes celle que mon cœur desire. Sire, dit la Dame, du bien & de l'honneur que vous me presentez, humblement je vous en remercie. Mais pour vous bien répondre, cherchez une autre femme, car encore est vivant mon ami Valentin. Je suis déliberée de l'attendre sept ans. Et quand il seroit ainsi que mari voudrois prendre, à moi ne faudroit point parler, mais à l'Empereur Orson & à mon frère le verd Chevalier, car sans leur conseil, jamais n'y consentirois pour toute chose. Dame, dit Hugon, vous parlez honnêtement, & votre réponse me plaît. Lors s'en vint devers Orson, & lui demanda si de Valentin avoit oüi nouvelles. Franc Roi, dit l'Empereur Orson, qui de lui ne se doutoit pas, autre chose ne sçai, sinon par une lettre, disant qu'il est allé en éxil pour pleurer ses péchez, & dessus lui porte une partie de l'anneau dont femme épousât, & lui a donnée l'autre, & sur toutes choses lui a dit que rien de lui ne veuille croire si elle ne voit la part de l'anneau. Sire, dit Hugon, qui ces paroles bien nota, Dieu le veuille conduire, car c'est un vaillant Chevalier ; or vous dirai une chose que j'ai en mon courage, je suis déliberé en l'honneur de Jesus qui souffrit mort & passion en l'arbre de la Croix pour nous, d'aller en Jerusalem voir & visiter le S. Sepulchre de notre Sauveur & Redempteur Jesus, je voudrois bien trouver compagnie. Et s'il vous plaît y venir, à tous jamais en armes serions compagnons & amis ; Orson

Digitized by Google

dit : c'est bien ma volonté de faire le voyage, & il y a long-tems que je l'ai promis. Je vous dirai ce que nous ferons au partir de votre terre, nous irons en Angorie, je sçai pour vrai que le verd Chevalier qui est nouvellement couronné Roi d'Angorie, volontiers viendra avec nous. Bien me plaît dit Hugon, allons où il vous plaira. Lors Orson prit congé de la belle Galatie & de Bellissant sa mere, puis monterent sur mer, & en Angorie sont venus ; le Roi honorablement le reçût, & de la venue d'Orson fut joyeux Là firent grande chere, puis le verd Chevalier s'aprêta pour faire le saint voyage, avec eux monta sur mer, il sont venus en Jerusalem & ont pris logis pour la nuit reposer, puis au matin s'en sont allez devers le Patriarche, puis devant eux chanta la Messe, puis parmi la Cité les fit conduire pour le S. Sepulchre & autres Sts. Lieux visiter en grande dévotion les pardons gagnerent & firent doucement le voyage. Alors le Roi Hugon qui portoit en son cœur la trahison par laquelle fit prendre tous les Seigneurs qui se fioient en lui & emprisonner, car ainsi qu'ils visitoient dévotement les Eglises, le traître Roi Hugon s'en partit de leur compagnie & s'en alla au Roi de Surie, qui Rabâtre avoit converti, & icelui Rabâtre étoit frere du Roi d'Inde, qui devant la Cité d'Angorie mourut; Hugon le salua par Mahom, & lui dit : Roi entendez à moi & je vous dirai chose profitable : Sçachez, Sire, que deux Chevaliers sont nouvellement venus, que dessus tous doivent être de vous mal venus car grande partie de votre terre payenne ont prise, perduë & éxilée, & ont mis à mort par cruauté le vaillant Brandiffer, Lucar, & votre frere le puissant Roi d'Inde; quand Rabâtre entendit que son frere étoit mort, il dit à Hugon : Sire, me pourriez-vous les deux Chevaliers rendre? oui dit le traître Hugon : mais vous me donnerez les deux sceaux d'or que porte les deux Chevaliers, ou leurs armes sont empraintes. Sire, dit le Roi de Sirie, trop serois ingrat si pour peu de chose je vous éconduisois, les sceaux aurez & assez d'autres choses; si les deux Chevaliers me pouvez délivrer: Oüi, dit Hugon, & écoutez comme en l'Hôtel du Patriarche envoyez vos messagers qui sçauront à dire où ils sont. Ainsi fit le Roi de Surie, & huit cens hommes fit bien armer, puis les envoya devers le Patriarche, qui par le commandement du Roi leur enseigna le logis, & les Payens y allerent.

Tantôt qu'Orson, & le verd Chevalier étoient à dîner, ils furent incontinent pris, liez & menez devant le Roi. Hélas! dit Orson, le Roi Pepin & les douze Pairs de France furent en cette Cité aux Sarrazins vendus, ainsi puis-je connoître que pareillement nous sommes trahis & deçus, en ce point furent menez devant le Roi de Surie, & quand il les vit, il leur dit fierement, faux ennemis de notre Loi, de vous tenir ai grand plaisir : or me dites vos noms, car je les veux sçavoir pour cause. Sire, dit Orson, & ainsi me fais nommer. Le Roi d'Angorie dit : je suis nommé le verd Chevalier. Par Mahom, dit le Roi de Surie, assez de vous deux ai oüi parler, & je crois que vous êtes les deux par qui grande partie de ma terre a été éxilée, & mes gens mis à mort, & avez un compagnon nommé Valentin, si je le tenois, par Mahom, jamais de mes mains en vie n'échaperoit. Alors il les fit dépouiller & les sceaux ôter, lesquels depuis à Hugon furent donnez. Orson & le verd Chevalier furent mis en une tour profonde au pain & a l'eau, longuement ils pensoient que le Roi Hugon fut mort par les Payens : ils ne pensoient pas comme la chose alloit, car il est avec le Roi de Surie, qui leur sceaux lui donna, dont il fut plus joyeux que jamais n'avoit été. Lors appella Galeran un déloyal traître, qui longuement servi ; à tel maître tel serviteur. Sire, dit Hugon à Galeran, j'ai trouvé la maniere parquoi je viendrai à bout de mon intention, & pource qu'êtes mon neveu, & que long tems m'avez servi, si vous êtes secret, tant de biens vous ferai que serez content. Oncle, dit Galeran, de moi ne vous doutez

Digitized by Google

doutez, car je sçai où vous prétendez: vous voulez avoir sur tout à femme la belle Esclarmonde Il est vrai: dit Hugon, car celer ne vous convient; il faut faire une lettre écrire cauteleusement au nom d'Orson, car j'ai ses propres sceaux, dont elle scelle, & tant que ses lettres soient ainsi devisées, Orson par la grace de Dieu, Empereur de Grece, à vous ma redoutée Dame & mere; à vous ma mie Galatie, & à votre sœur la belle Esclarmonde, toute humble recommandation promise, sçachez que piteuses nouvelles au pays de par deça nous sont advenuës, lesquels par ses presentes je vous écris, si requiers à Jesus Christ que patience vous donne. Mes Dames, sçachez de certain qu'en Jerusalem j'ai trouvé Valentin, qu'au lit de la mort etoit, si m'a tant fait Dieu de graces que devant qu'il finit les jours je l'ai visité & parlé a lui, mais bien tôt après il rendit l'esprit a Dieu, & à sa fin me chargea de vous mander ses nouvelles, & saluë de par moi la belle Esclarmonde, laquelle il manda sur toutes l'amour dequoi, il l'aima oncques ou plutôt qu'elle pource qu'elle se marie à aucun noble Prince, & que pour sa mort elle ne prenne déconfort: mais priez Dieu pour son ame, & sçachez qu'il n envoye pas la moitié de l'anneau comme il avoit promis, car tantôt qu'il fut couché il lui fut dérobé, & quand ces lettres furent faites. Hugon pour sa trahison mieux couvrir en fit faire une autre de par le verd Chevalier, & Orson ensemble

Très-chere & aimée sœur assez vous avons fait sçavoir de votre loyal époux, & notre bon frere Valentin, par laquelle chose nous deux considerant la grande beauté qui est en vous, & que trop peu de chose est de si belle Dame sans partie & aussi pour accomplir la volonté du trépassé à qui Dieu fasse pardon, nous voulons en desirant votre honneur & profit croire & augmenter, que le puissant Roi Hugon, vous ayez pour mari & époux, si veuillez à ces choses obéir, & votre volonté parfaite, autant que doutez à nous déplaire. & pour vérification de ce nous avons de nos propres sçeaux les lettres scellées, afin de plus grande probation de vérité: & sçachez que vers vous nous ne pouvons aller pour le present, car entre les Chrétiens & Sarrazins bataille donnée, laquelle nous attendons par la foi de Notre Seigneur Jesus Christ deffendre qui vous ait en sa garde Quand les lettres de trahison furent ainsi dites les ferma & des propres sceaux aux Chevaliers les scella puis les donna à son neveu Galeran & lui dit: que à Constantinople lui convenoit d'aller vers la Reine Bellissant & la belle Esclarmonde ces lettres porter & presenter, & quand vous y aurez été j'irai après comme celui qui rien n'en sçait pour la belle Esclarmonde requérir. Je ne doute pas qu'elle ne me soit accordée Oncle, dit Galeran, le message sçaurai bien faire, car je connois bien votre cas Alors lui donna les lettres & Galeran se mit en chemin, & tôt arriva au Palais de Constantinople, à l'heure qu'on mettoit les tables. Il salua les Dames de par l'Empereur Orson & le verd Chevalier, puis leur donna les lettres. Messager, dit la Dame Bellissant, comme se porte mon fils; Dame, dit Galeran, je l'ai laissé en Jerusalem sain & en bon point ainsi comme par les lettres pourrez sçavoir plus amplement des affaires. Les Dames commanderent que le messager fut festoyé. Or il étoit de coûtume que quand on vouloit boire ou manger, on faisoit venir Valentin a table ou en la salle pour mieux penser de lui, & pourtant qu'on sçavoit qu'il ne mangeoit que le relief, on lui donnoit si bon que plus n'en vouloit user: mais prenoit souvent ce qu'on jettoit aux chiens largement Il oüit bien les nouvelles du messager, si pensa ce qu'il feroit. Les Dames se leverent de table, & après graces renduë, Bellissant fit venir un Secretaire qui leur dit le contenu. & bien l'oüit Valentin qui étoit en la salle, & nul semblant n'en fit; il ne faut pas demander le grand deüil & lamentations des Dames qui furent menée pour Valentin qu'on disoit

qu'il étoit mort : car ils ne connoissoient les sceaux des deux bons Chevaliers. La belle Esclarmonde de ses habits dérompit & les cheveux tiroit disant : pauvre femme de toutes la plus douloureuse, pourquoi ne vient la mort sans me laisser plus vivre ? Las ! Valentin pourquoi ne suis je allée avec vous pour votre corps étayer ? Frere, verd Chevalier, & vous Empereur Orson, trop avez dur courage que si-tôt me voulez marier. Hélas ! comme doit elle jamais prendre mari qui des vaillans a perdu l'excellence des bons & meilleurs, des preux le plus hardi, & la rose d'honneur, la fleur de Chevalerie, des nobles le miroir, l'exemplaire des courtois, de loyauté le patron, des sages l'élite. Fausse mort qu'as tu en pensée quand par toi je suis hors de toute humaine joye ? mais ne quiers avoir liesse : mais toujours en languissant pleurer celui qui de tous les humains étoit digne d'honneur, jamais d'autre mari n'aurai ; mais en continuelles douleurs mes jours passerai. Et en continuelle douleur ces douleurs que pour lui portoit la belle Esclarmonde, dont avoit grande pitié, mais pour doute & connoissance en son cœur portoit sa douleur ; & quand Bellissant vit qu'Esclarmonde se déconfortoit tant, au mieux qu'elle pût la réconforta. Ma fille prenez en gré sa douleur, & en vous patience, vous sçavez qu'il étoit mon fils, si j'en dois être au cœur dolente : mais quand je considere qu'il n'y a point de remede, mieux vaut prier Dieu pour son ame que tant de pleurs jetter, pensez à ce que votre frere le verd Chevalier & Orson vous mande. Lors dit Esclarmonde dequoi me parlez vous : quel mariage peut on faire de celle qui n'a espoir d'avoir jamais joye : Dame, pour Dieu ne me parlez plus, car jour de ma vie je ne veux avoir mari. Fille, dit Bellissant, vous êtes mal avisée, car puisque si haut homme comme le Roi Hugon vous veut avoir vous en serez mieux prisée, & je vous dis qu'il pourra encore tel venir à qui je me mariai. A ces paroles entra la belle Esclarmonde en sa chambre, & tendrement pleura ; & Valentin est sous les degrez qui en son cœur pense dont telle trahison pouvoit être venuë. Il arriva qu'au bout de quatre jours le traître Hugon pour son entreprise parfaire arriva en Constantinople, & là fut en grand honneur reçû : mais Esclarmonde ne lui montroit semblant d'amour. Madame bien avez oui par les lettres que Galeran vous a données, comme Valentin votre mari est mort, dont je suis dolent. Si la chose est ainsi accordée par leur bonne volonté, & déliberation, & pour avoir alliance ensemble que je dois avoir Esclarmonde pour épouse. Sire, dit elle, je vous promets la foi que je n'ai nul courage de vous ni d'autres avoir. Or est Valentin en la salle qui toute la trahison écoute & en son cœur la note, puis dit Bellissant, ma fille ne croyez pas votre courage, ni ce que le cœur vous dit, car bien sçavez du verd Chevalier & d'Orson ce qui vous est nécessaire. & contre leur volonté faire ils en sont maris. Quand Esclarmonde ouit les nouvelles elle fut fort pensive, tant fut la chose menée, que pour complaire elle fut d'accord d'avoir le Roi Hugon dont il fut fort joyeux, mais peu dura.

Comme Bellissant & Esclarmonde sçurent la trahison & fausse entreprise du Roi Hugon.

Chapitre 57.

Et quand le saint homme Valentin apperçût que sa mie étoit trahie, grand pitié lui en prit, si entra en une Chapelle de Notre-Dame, où il avoit accoûtumé de prier Dieu, il s'agenouilla devant l'Image, votre frere le verd Chevalier & Orson vous mere fille, & en celle du Redempteur du monde, & dit, Vierge Marie entendez ma priere, & moi qui suis pauvre & misérable pécheur, c'est qu'il te plaise prier ton cher fils que je puisse ma mie Esclarmonde deffendre de la trahison qui contre elle lui est faite. Quand Valentin eut finie son Oraison, un Ange vint à lui qui lui dit : Valentin, Dieu a oüi ta priere, va hors de la Cité & trouveras un

Digitized by Google

pelerin ; prend ses habillemens, son bourdon & son écharpe, & quand tu auras vêtu ses habits retourne en ton Palais, & conte devant la compagnie la trahison telle que tu la connois, car tu ne seras connu. Vrai Dieu, dit Valentin, je te remercie. Lors partit, & trouva le pelerin & prit ses habits, puis retourna au Palais, où les Dames étoient, & le Roi Hugon, qui plusieurs paroles feintes disoit à Esclarmonde. Toute la compagnie il salua, & puis dit tout haut à la Reine Bellissant : Dame, je vous prie que me montrez la femme de Valentin. Pelerin, dit Hugon, à qui la couleur mua, allez en la cuisine, & puis vous aurez l'aumône. Alors, dit Valentin, je veux parler à elle, & lui faire un message. Pelerin, dit-elle, je suis celle que vous demandez. Madame, à la bonne heure, j'ai vû votre ami, qui de par moi vous saluë & vous fait à sçavoir par moi que devant trois jours il sera céans. Pelerin, dit la Dame, pense à ce que tu dis, car j'ai eu des nouvelles certaines qu'il est mort. Dame, dit Valentin, vous ne le devez croire, car je me livre à mourir si encore n'est envie, & si dans trois jours ne le voyez. Et quand Hugon ouït les paroles que Valentin disoit aux Dames secrétement saillit du Palais, & sur son cheval monta sans retourner. Trop émerveillées les Dames & vouloient le pelerin fêtoyer : mais il n'en voulu rien faire, & leur dit : Mes Dames, pardonnez-moi, car j'ai mes compagnons en la Ville que je vais voir. Lors Esclarmonde lui donna de l'argent. Et quand il fut dehors on demanda où étoit le Roi Hugon. Par ma foi, dit une Demoiselle, je l'ai vû presentement courir sur son cheval ; & sur ses paroles Galeran entra, qui son oncle demanda. Bellissant dit : de bonne heure êtes venu, car jamais n'échapperez tant qu'aurez la trahison contée. Et quand Galeran oüit ces paroles, il commença à trembler : hélas ! Dame, pour Dieu ayez merci de moi, & je vous dirai la vérité. Mon oncle, le Roi Hugon, a cette trahison faite, & a vendu aux Payens dedans Jerusalem Orson & le verd Chevalier ; puis il conta au long comme avez oüi devant. Là fut un grand deüil. Et quand Galeran eut tout dit, il partit croyant être échapé, mais le Prevôt le fit prendre & étrangler. Valentin laissa là la robbe de pelerin, & là reprit ses habits & vint au Palais, pauvre, dit Esclarmonde, où avez vous été ; je crois que vous êtes déplaisant que je me veuille marier. Valentin inclina la tête & fit sa priere à Dieu, Esclarmonde lui avoit fait aporter une couche, mais il couchoit à terre, & Valentin parfit ainsi sa pénitence.

Comme Orson & le verd Chevalier furent délivrez des prisons du Roi de Surie, par apointemens, & de la guerre qu'ils firent au Roi Hugon.

Chapitre 58.

LE Roi de Surie qui en ses prisons tenoit Orson & le verd Chevalier les fit devant lui amener, & dit : Seigneurs, vous voyez que j'ai puissance sur vous, & que vous ne pouvez rien sur moi, & je sçai bien que vous êtes ceux qui avez plus notre loi & notre terre molestée, je jure mon Dieu Mahom, que jamais ne m'échaperez que je ne vous fasse mourir, fors que vous me rendiez la Cité d'Angorie avec le Château fort & trente autres fortes Places que vous tenez en vos mains. Sire, dit Orson, nous ne le ferons pas, si vous ne rendez le Roi Hugon que tenez. Le Roi de Surie dit : ne me parlez de lui, car il s'en est allé, & par lui vous avez été trahis. Quand Orson entendit cela il fut émerveillé, & a juré qu'il s'en vengera. Par ma foi, dit le verd Chevalier, je ne vous faudrai pas. Or Orson & le verd Chevalier ont accordé au Roi de Surie sa demande pour leur vie sauver, & sont retournez en Constantinople, où grand deüil fut apaisé, car a dit Esclarmonde comme elle a sçû nouvelle par le Pelerin de Valentin, dont fut joyeux Orson, car sur toutes chose désiroit sa venuë : cette nuit Orson coucha avec Gala

Digitized by Google

ne & engendra un fils qui eut nom Morant, lequel tint le Royaume d'Angorie. & ne demeura gueres qu'Orson mit son armée sur mer pour aller en Angorie Et quand Hugon le sçût il lui envoya demander s'il vouloit la Cité d'Angorie & pour l'amour de son armée récompenser il lui donneroit quatre chevaux chargez de fin or, & s'il y avoit nul qui de la trahison le voulut accuser, il se combattroit à tous, pour ù que ce ne fut Orson Et le message fait, le verd Chevalier jetta son gage contre le Roi Hugon, & qu'il se trouva hors des murs de la Cité d'Angorie. Le Roi Hugon vint au champ bien armé: mais le verd Chevalier y fut le premier. Et quand ils furent prêts ils frapperent des éperons, & de grande force sont venus que leurs lances rompirent, puis mirent les mains aux épées; Dieu sçait quels coups ils se donnerent, car le verd Chevalier donna tel coup au Roi Hugon sur le haume qu'une partie de la tête lui coupa jusques aux épaules & tomba pâmé. Lors fut honoré le verd Chevalier, puis Hugon se releva & demanda un Confesseur, & là conta toute sa trahison, & en cette place mourut. Orson fit prendre le corps & honorablement enterrer en une Abbaye qui étoit près de là, & lui fut tel honneur fait qu'il lui appartenoit par ce qu'il étoit Roi, & démontra sa noblesse. Tant bien furent informez de la trahison de Hugon, que par le conseil des sages rendirent à l'Empereur Orson la Ville d'Angorie, & tout le pays, lequel en prit possession, & en reçût les hommages.

Puis après s'en retourna en Constantinople & le verd Chevalier. Valentin fut joyeux de ce qu'il les vit en joye & en prospérité. Bien s'émerveilloit Esclarmonde, de ce que Valentin ne vouloit & disoit. Ha! mauvais Pelerin tu m'as trahie, quand tu me dis que mon ami Valentin viendroit au tiers jour, & je n'en ai aucunes nouvelles. Hélas! elle ne pensoit qu'il fut si près d'elle; car il étoit dessous les degrez de son palais, où du vouloir de Dieu il finit ses jours, adonc le connoîtra.

Comme au bout de sept ans Valentin dedans le Palais de Constantinople finit ses jours. & écrivit une lettre par laquelle il fut connu.

Chapitre 59.

AU terme de sept ans que ce saint Homme Valentin eut peine & grande tribulation sa pénitence acheva, & plût à N. Seigneur l'ôter de ce monde & l'appeller en gloire. Il lui prit une maladie dont il se sentit bien affoibli & en remercia Dieu dévotement. Hélas! dit Valentin, mon Créateur, qui à votre semblance me créa, ayez pitié de moi qui suis un pauvre pécheur & vous plaise me pardonner la mort de mon pere & tous les péchez que j'ai commis depuis que je suis né; vrai Redempteur de tout le monde ne considerez pas toute ma jeunesse laquelle j'ai follement passée en plaisirs mondains, ne me veuillez pas condamner, mais par votre sainte misericorde en vos mains ma pauvre ame veuillez recevoir & deffendre du diable. En disant ces paroles, un Ange du Paradis s'apparut à lui, & lui dit: Valentin, sçaches de certain que dans quatre jours du monde partira; car c'est le vouloir de Dieu. Hélas! mon Dieu, dit Valentin, bien te dois remercier quand par l'Ange la fin de mes jours me fais à sçavoir. Alors le saint Homme fit signe qu'on lui apportât de l'encre & du papier. Lors Valentin écrivit comme il avoit découvert la trahison en habit de Pelerin, & tout l'état de sa vie, puis y mit son nom, & la partie de l'anneau ploya dedans & en sa main la tint. Et après ces choses fit venir un Prêtre, auquel dévotement confessa ses péchez & les Saints Sacremens reçût. & à cette heure trépassa. Et icelui jour pour lui commencerent à sonner les cloches de la Cité dont le peuple fut fort émerveillé, & l'Empereur Orson & tous les Seigneurs & Barons descendirent & trouverent le Prêtre près du saint Corps. Ami, dit l'Empereur Orson, pourquoi est ce qu'ainsi fort sonne par la Ville? Sire, dit le Prêtre, je crois que c'est un

Digitized by Google

miracle que Dieu veut montrer pour celui saint Homme, car tout ainsi qu'il a rendu l'esprit, les cloches ont de toutes parts commencé à sonner. Et quand Orson vit que le pauvre Homme étoit en ce lieu trépassé, il fut bien pensif & émerveillé. Par ma foi, dit-il, je croi que celui soit saint Corps, & que pour lui Dieu fait miracle. Lors avisa qu'il tenoit la lettre en sa main & la cuida prendre, mais ne la pût avoir, fors seulement la noble Dame Esclarmonde, car tout incontinent qu'elle lui toucha la main s'ouvrit à son plaisir, prit la lettre si fut tantôt déployée. Lors Esclarmonde vit & connut la moitié de l'anneau. Seigneurs, dit elle, tantôt aurai je nouvelle de mon ami le noble Valentin. Si eut un Secretaire qui lût les lettres, où étoient tous les faits du saint Homme. Si ne mandons pas les grandes douleurs & complaintes d'Orson, de Bellissant & Esclarmonde, car si on avoit le cœur dur qui adonc ne pleuroit. La belle Esclarmonde ainsi presque morte se jetta sur le Cops en faisant tels regrets qu'il sembloit qu'elle dut mourir. Hélas! disoit la bonne Dame, que dois je faire quand j'ai perdu ma joye & mon esperance. Hélas! mon ami Valentin, qu'avez vous en pensée, quand si près de moi êtes venu mourir en pauvreté & si grande misere, sans me donner aucune connoissance de vous. Hélas! je vous ai souvent vû en [illegible] grande pauvreté, froidure & travail sans vous donner confort. Or suis-je bien sur toutes la[illegible] infortunée quand je ne l'ai pû connoître, ni [illegible] celui que tant je dois servir longuement en [illegible] tribulation comme vraye & loyale épouse, [illegible] baisa sa face & ses mains en merveilleuse de[illegible]. Et après le grand deüil, le saint Corps fut por[illegible] en terre, en la grande Eglise de Constantinople en si grande compagnie que nu[illegible] par les ruës ne se pouvoit tourner. Et ne demeura pas fort longuement que le Corps fu[illegible] canonisé & mis en sépulture.

Si montra bien Dieu qu'il étoit bien digne d'être appellé Saint; car le jour de son trépassement furent malades de quelque maladie qu'ils fussent entachez qui son Corps visita, & tous sains & guéris. Si ne demeura guéres après la mort du noble & vaillant Valentin qu'Esclarmonde se rendit Nonnaine, & dit l'Histoire, qu'elle fut Abbesse d'une Abbaye qui en l'honneur de saint Valentin fut fondée. Ainsi partit de ce monde le glorieux Corps Saint, & Orson demeura Empereur de Grece, qui sept ans seulement après la mort de Valentin gouverna l'Empire. En celui tems eût un fils de Galatie nommé Maurant, celui Maurant en son tems posseda le Royaume d'Angorie, & dans les sept ans Galatie mourut, dont l'Empereur Orson demena grand deüil. Et depuis la mort d'elle il ne mengea que pain & racine & petits fruits que parmi le bois trouvoit; si lui advint une nuit en vision qui lui sembla qu'il vit toutes les portes du Paradis ouvertes & si vit les joyes des sauvez, les signes des Saints couronnez en gloire, des Anges qui mélodieusement chantoient devant le Sauveur du monde, puis vit après entre deux autres roses au profond d'une vallée obscure & ténébreuse le gouffre d'Enfer où étoient les damnez, les uns en feu ardent, les autres en bouillons ès chaudieres, les autres pendus par les langues, & les autres assaillis & environnez de serpens, & généralement vit toutes les peines d'Enfer qui sont horrible & épouvantables à raconter & après la quelle vision il s'éveilla tout effrayé & émerveillé des choses qu'il avoit vuës; & en pleurant piteusement vint au verd Chevalier, lui dit: Ami, je connois que le monde est de petite valeur, & de petite durée, & que tout n'est que vaine gloire des pompes & états de ce monde déplaisans à Dieu, & au salut peu profitable, pour laquelle chose je vous prie que mes deux enfans veuillez [illegible], & en bonnes mœurs les conserver en te[illegible] manieres qu'il puissent l'Empire de Grece bien gouverner au gré de Dieu & du monde, car je vous en laisse la charge, comme celui qui sur tous les hommes du monde ai parfaite fiance, & sçachez que le demeurant de mes jours je veux mener vie

solitaire, & le monde abandonner, & de cette heure je renonce à tous les honneurs mondains, & prend congé de vous. Et quand le verd Chevalier oüi ces paroles, il se prit à pleurer, & Orson le réconforta, & lui dit doucement: Hélas! pour moi ne pleurez plus, mais priez Dieu pour moi qu'il me donne force & puissance de mon vouloir accomplir. Puis partit Orson en deffendant au verd Chevalier que son entreprise ne déclarât à personne. Il s'en alla à un grand bois où le demeurant de ses jours mena sainte vie, tant qu'après sa mort fut Saint canonisé & fit plusieurs miracles, & le verd Chevalier gouverna les deux enfans en telle maniere qu'ils furent sages, vaillans, & de tout le peuple aimez; ils tinrent paisiblement l'Empire de Grece, & le Royaume d'Hongrie, & plusieurs autres terres Payennes qu'ils conquêterent, lesquels choses sont plus à plein déclarées aux Livres héroïques & croniques qui depuis ont été faits. Si me voulez pardonner; car de Valentin & Orson ne vous sçaurois plus avant écrire, fort que celui qui souffre mort & passion veuille donner sa gloire à tous ceux qui écouteront celui Livre. Laquelle nous donnent le Pere, le Fils, & le Saint Esprit. Amen.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES CONTENUS EN CE LIVRE.

Digitized by Google

Fin de la Table.



Digitized by Google

Digitized by Google

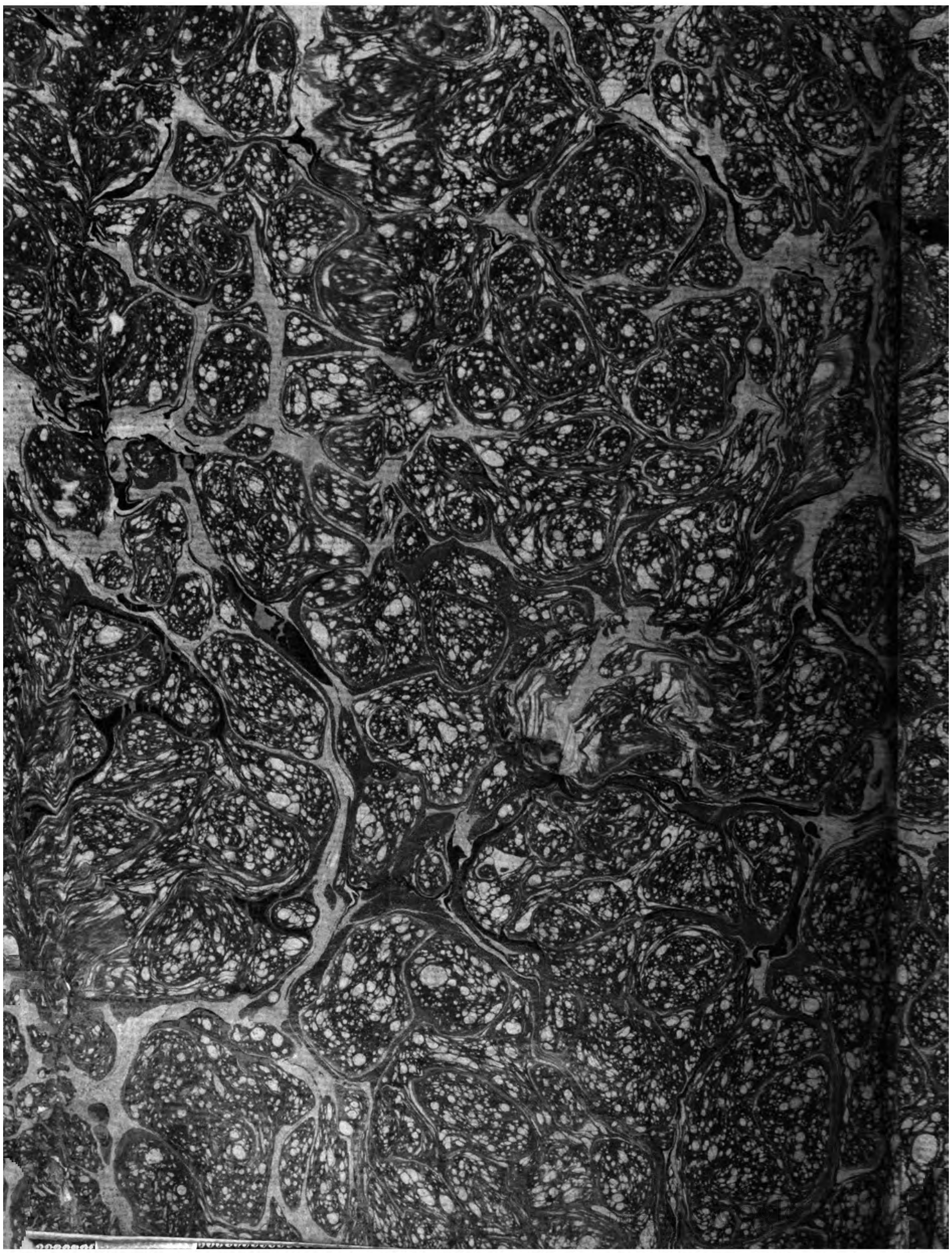
Digitized by Google

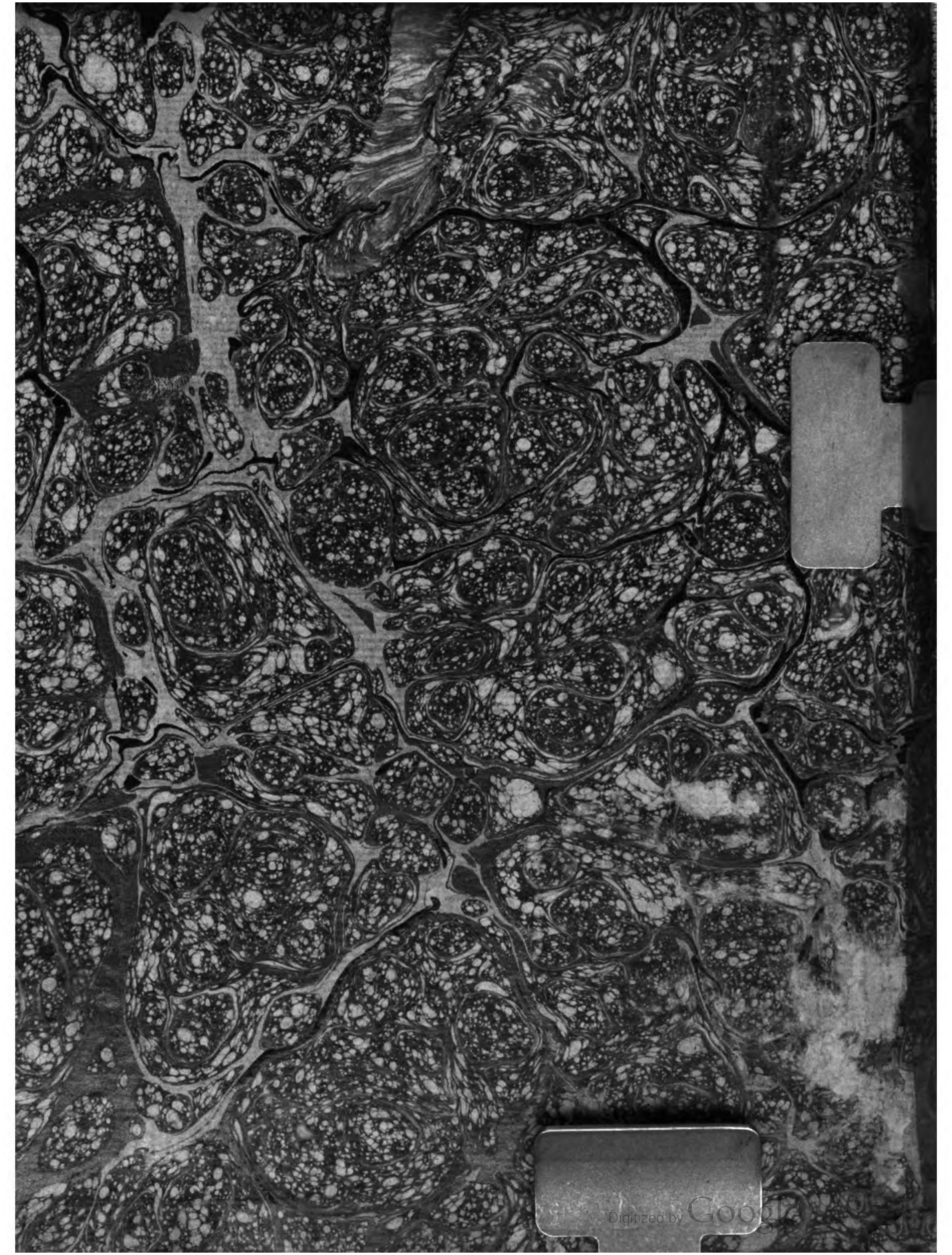
Digitized by Google

831.4 "15" V..



DE CATALUNYA
BIBLIOTECA CENTRAL
Bon 9-II-33
BIBLIOTECA DE CATALUNYA
1001736646
Digitized by Google
R. 88. 795




Digitized by Google

